



BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III

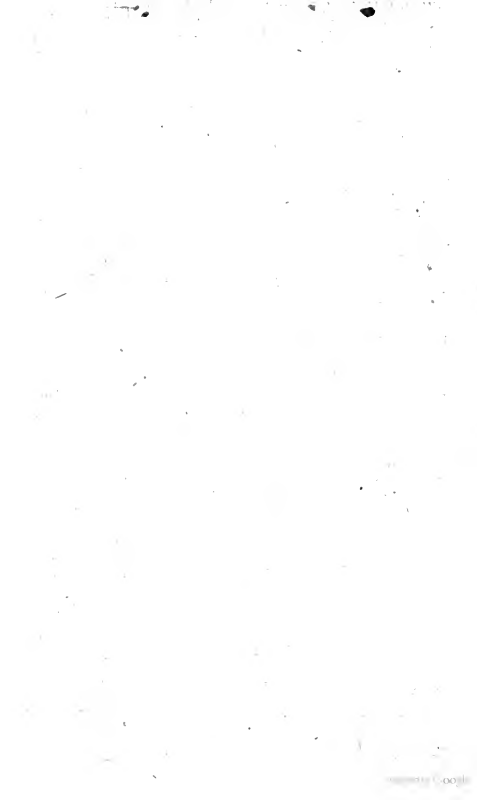
XXIII

F

30

APOLI





OEUVRES
DE
SÉNEQUE
LE PHILOSOPHE.

TOME QUATRIÈME.

Nihil non longa demolitur vetustas , et movet ociùs :
at iis quos consecravit Sapientia , noceri non potest.
Nulla delebit ætas , nulla diminuet : sequens ac deinde
semper ulterior aliquid ad venerationem conferet.

Le Temps détruit tout , et ses ravages sont rapides :
mais il n'a aucun pouvoir sur ceux que la Sagesse a
rendus sacrés : rien ne peut leur nuire ; aucune durée
n'en effacera ni n'en affaiblira le souvenir ; et le siècle
qui la suivra , et les siècles qui s'accumuleront les uns
sur les autres , ne feront qu'ajouter encore à la véné-
ration qu'on aura pour eux.

SÉNEQUE , *Traité de la brièveté de la vie* , chap. XV :

Nota. On a tiré un très-petit nombre d'exemplaires de
cet Ouvrage en papier vélin.

O E U V R E S

D E

S É N E Q U E

LE PHILOSOPHE.

TRADUCTION DE LAGRANGE,

Avec des notes de critique , d'histoire
et de littérature.

T O M E Q U A T R I È M E .

A T O U R S ,

Chez L E T O U R M I le jeune.

An 3 de la République française.





CONSOLATION

A

M A R C I A.

CHAPITRE PREMIER.

SI je ne vous savois , ô Marcia (1), aussi éloignée des foiblesses de votre sexe, que des autres vices de l'humanité ; si je ne voyois votre vie citée en exemple, comme les plus beaux modeles de l'antiquité , je n'oserois pas m'opposer à une douleur telle que la vôtre, à une douleur dans laquelle les hommes eux-mêmes se

(1) Marcia , à qui cette consolation est adressée, étoit fille de Crémutius Cordus, citoyen qui, au milieu d'un peuple écrasé sous le poids du plus furieux despotisme , avoit conservé une ame libre et fière. On lui fit un crime d'avoir loué Brutus dans une Histoire qu'il venoit de mettre au jour, et d'avoir appelé Cassius *le dernier des Romains*. Il plaida lui-même sa cause devant le Sénat, avec beaucoup d'éloquence et de fermeté, et, au sortir de l'Assemblée, il se

Tome IV.

a

complaissent ; et jamais je ne me serois flatté de justifier à vos yeux la fortune , d'une accusation aussi grave , dans une circonstance aussi défavorable , devant un juge aussi prévenu : mais la fermeté de votre ame , et le courage dont vous avez donné une preuve si éclatante , m'ont inspiré de la confiance. On sait comment vous vous êtes comportée à l'égard de votre père que vous n'aimiez pas moins tendrement que vos

laissa mourir de faim pour se soustraire à la haine de Séjan. Ses livres furent condamnés au feu , mais sa fille les cacha soigneusement ; et au bout de quelques années ils devinrent publics : tant il est ridicule , dit à ce sujet Tacite , de s'imaginer que l'autorité présente puisse éteindre jusqu'au souvenir des siècles futurs. Au contraire , l'éclat du châtement donne du poids aux Ecrivains ; et , quand on a sévi contre eux , soit chez les étrangers , soit ailleurs , on n'a fait que les rendre célèbres , et se déshonorer. *Quo magis socordiam eorum inridere libet , qui præsenti potentiâ credunt extingui posse etiam sequentis avi memoriam : nam contra , punitis ingeniis , gliscit auctoritas ; neque aliud externi Reges , aut qui eadem sævitia usi sunt , nisi dedecus sibi , atque illis gloriam peperere.* TACITE. *Annal. lib. 4, cap. 35.* J'ai suivi la traduction également énergique , et fidelle de M. d'Alembert.

enfans , excepté que vous n'avez pas demandé aux Dieux qu'il vous survécût : que sais - je même si vous n'avez pas formé ce souhait ? l'excès de la tendresse déroge quelquefois aux coutumes les plus louables. Vous vous opposâtes autant qu'il fut en vous , à la mort volontaire d'A. Crémutius Cordus , votre illustre père. Quand il vous eut convaincue qu'environné des satellites de Séjan , il n'avoit pas d'autre porte pour échapper à la servitude ; sans vous prêter à son dessein , vous vous y rendîtes ; vos larmes coulèrent publiquement ; vos gémissemens ne furent pas étouffés ; encore moins votre douleur se déguisa-t-elle sous le masque du contentement ; et cela dans un siècle où la plus grande marque de piété filiale étoit de ne pas se montrer (1) dénaturée.

(1) Sénèque a ici en vue un fait qui se passa sous le règne de Tibère , et dont la mémoire étoit encore récente au temps où il écrivoit. C'est celui de Vibius Sérénius , accusé par son fils d'avoir voulu faire soulever les Gaules , et d'avoir conspiré contre l'Empereur. Tacite qui rapporte toutes les circonstances et les suites de ce fait , dit que cette scène atroce fit

Ensuite, lorsqu'un nouveau regne (1) vous en a fourni l'occasion, vous avez rendu au public le génie de votre père, source fatale de son infortune; vous l'avez garanti de la véritable mort, en consignant dans les monumens (2) pu-

frémir la Nature, et constata le malheur des temps :
Miseriarum ac savitia exemplum atrox.

» L'accusateur et l'accusé, ajoute-t-il, comparurent
 » devant le Sénat, le vieillard arraché de son exil,
 » chargé de chaînes, entendant son fils porter la pa-
 » role contre lui; le jeune homme parfumé, l'air con-
 » tent de lui-même : tout-à-la-fois dénonciateur et té-
 » moin, débitant l'histoire d'un attentat manqué sur
 » la personne de l'Empereur, et d'un voyage fait dans
 » les Gaules par des Emissaires, pour soulever cette
 Province, etc. « Voyez Tacite, *Annal. lib. 4, cap. 28.*

(1) Suétone dit que Caligula fit rechercher les ouvrages de Titus Labiénus, de Crémutius Cordus, de Cassius Sévérus, que le Sénat avoit supprimés, et qu'il en permit la lecture, comme étant intéressé lui-même à ce que l'Histoire fût fidelement écrite. *Esse in manibus lectarique permisit, quando maximè suū interesset ut facta quaque posteris tradantur : in Caligul. cap. 16, princ.*

(2) On retrouve quelques lignes des *Annales* de Crémutius Cordus dans les *Suasoires* de Sénèque le père : mais ces fragmens ne suffisent pas pour faire juger de son éloquence.

blics les livres que ce grand homme avoit composés aux prix de tout son sang. Vous avez rendu le plus grand service aux lettres Romaines ; la plupart de leurs monumens avoient été consumés par les flammes : à la postérité ; elle jouira d'une histoire véridique et non altérée , qui coûta malheureusement trop cher à son auteur : enfin à Cordus lui-même ; sa mémoire vit et vivra tant qu'on s'intéressera aux annales de Rome , tant qu'il se trouvera des hommes curieux de connoître les actions de leurs ancêtres , curieux de savoir ce que c'est qu'un vrai Romain , un héros qui , dans l'asservissement général au joug de Séjan , conserva son génie et son ame dans l'indépendance , et s'ouvrit , par son courage , un chemin à la liberté. Quelle perte pour la république , si ce grand homme plongé dans l'oubli , pour les deux qualités les plus estimables , l'éloquence et la liberté , n'eût été , pour ainsi dire , déterré par vos soins ? On le lit maintenant ; on lui rend hommage ; il est dans toutes les mains ; il est dans tous les cœurs ; il n'a plus à redouter les injures du temps

mais bientôt on ne parlera plus de ses bourreaux : leurs crimes mêmes , c'est-à-dire , leurs seuls titres à l'immortalité , seront ensevelis dans le silence.

Ce sont ces témoignages frappans de grandeur d'ame qui m'ont empêché d'avoir égard et à votre sexe , et à ce visage mélancolique que la tristesse , malgré la longueur de sa durée , tient toujours environné d'un nuage aussi épais que le premier jour : remarquez même combien peu je cherche à déguiser mes intentions , et à vous rien dérober de vos sentimens. Je vous retrace le tableau de vos anciens malheurs ; et , pour vous prouver que la plaie actuelle est guérissable , je vous montre la cicatrice d'une blessure aussi grave. Que les autres flattent et ménagent votre chagrin ; je veux en venir aux prises avec lui ; je veux arrêter ces larmes que l'habitude , plutôt que le regret , fait couler encore aujourd'hui de vos yeux taris et fatigués. J'aimerois mieux que vous vous prêtassiez de bonne grace à mes remèdes : sinon , j'emploierai la violence ; je vous arracherai de vive force cette douleur que

vous tenez embrassée au lieu de votre fils, et que vous conservez comme lui-même. Quelle en seroit donc la fin ? Toutes les tentatives ont été jusqu'à présent inutiles ; vos amis ont en vain épuisé les discours les plus consolans ; les grands hommes unis à vous par les liens de la parenté , ont employé sans fruit tout leur ascendant ; les lettres mêmes, cet héritage précieux que vous laissa votre père , ne font plus que glisser sur votre ame , et lui causent à peine une distraction momentanée ; le temps , en un mot , ce remède naturel , qui triomphe à la longue des plus grandes afflictions , a perdu , pour vous seule , son efficacité. Voilà déjà trois ans d'écoulés , et vos premiers transports n'ont encore rien perdu de leur violence ; votre douleur se renouvelle et se fortifie tous les jours ; le temps semble lui donner des droits : elle a gagné tant de terrain , qu'elle regarderoit comme une honte de reculer.

Tous les vices s'enracinent de plus en plus , si l'on ne les étouffe dès qu'ils commencent à lever : de même , ces affections affligeantes , pénibles , ennemies

d'elles-mêmes, finissent par se repaître de leur propre amertume : le chagrin devient la volupté lugubre d'une ame infortunée. J'aurois souhaité d'entreprendre votre guérison dans les premiers temps : il eût fallu des remèdes moins actifs pour une maladie naissante ; des maux invétérés demandent plus d'efforts. Une blessure est facile à traiter quand elle est encore sanglante : on peut alors employer le feu , la sonde et les doigts ; mais lorsque la plaie invétérée s'est changée en ulcère , la cure devient plus difficile. La douceur et les ménagemens ne suffisent plus aujourd'hui pour une douleur telle que la vôtre ; il faut l'anéantir.

C H A P I T R E I I .

JE sais que tous ceux qui donnent des avis , commencent par des préceptes , et finissent par des exemples : c'est un ordre que je me crois obligé de changer. La méthode doit être subordonnée aux caractères des personnes : il y en a que la raison entraîne ; à quelques autres il faut opposer des noms illustres , des

autorités qui les étonnent , et qui leur ôtent la liberté de réfléchir. Je vous mettrai sous les yeux deux exemples tirés de votre sexe , et du siècle où vous vivez : le premier sera d'une femme qui se laissa emporter par sa douleur : le second d'une autre femme qui après, la même infortune et une perte encore plus douloureuse , ne laissa pas prendre à son chagrin un long empire sur elle-même , et remit promptement son ame dans son assiette.

Octavie et Livie , l'une sœur , et l'autre femme d'Auguste , perdirent l'une et l'autre un fils à la fleur de l'âge , héritier présomptif de l'Empereur. Celui d'Octavie étoit Marcellus , jeune prince sur qui Auguste , son beau-père et son oncle , commençoit à se reposer (1) des fatigues du gouvernement , guerrier intrépide , génie puissant , mais plus admirable encore par sa modération et sa frugalité , à l'âge qu'il avoit et dans une si haute fortune , infatigable aux travaux , insen-

(1) Voyez Tacite , *Annales* , liv. 1 , chap. 2.

sible aux voluptés, capable de soutenir tous les fardeaux dont son oncle auroit voulu le charger : en un mot, Auguste ne pouvoit établir sur une base plus solide l'édifice de son pouvoir. Octavie ne cessa de pleurer et de gémir pendant tout le temps de sa vie : elle ne voulut entendre aucun discours qui eût l'air de la consolation ; elle ne souffroit pas même qu'on la détournât de sa douleur. Occupée de ce seul objet, concentrée uniquement dans ses pensées funebres, elle fut, tout le reste de sa vie, telle qu'elle s'étoit montrée au convoi de son fils, sans oser, je ne dis pas se relever, mais même se laisser soulever ; elle eût cru perdre un seconde fois Marcellus, si elle eût cessé de pleurer : elle ne voulut avoir aucun portrait de ce cher fils ; elle ne souffrit pas même qu'on le nommât en sa présence. Elle prit en aversion toutes les mères ; furieuse en particulier contre Livie dont le fils sembloit avoir hérité du bonheur destiné pour le sien. Amie des ténèbres et de la solitude, sans égards pour son frère même, elle rejetta tous les poëmes composés en l'honneur

de Marcellus, et les autres hommages que les lettres rendirent à sa mémoire : sourde à toute espece de consolation , ennemie des cérémonies et des solemnités, importunée même du trop grand éclat de la fortune de son frère, elle finit par s'ensevelir dans une retraite profonde. Quoiqu'elle eût encore des enfans et des petits fils, elle ne quitta point l'habit de deuil , outrageant ainsi le reste de sa postérité, du vivant de laquelle elle croyoit avoir tout perdu.

C H A P I T R E I I I.

LIVIE avoit perdu son fils Drusus : c'eût été un grand Prince ; c'étoit déjà un grand Général. Il avoit pénétré au fond de la Germanie ; il avoit planté les étendards de Rome dans des lieux où l'on savoit à peine qu'il existât des Romains : il mourut dans cette expédition. Pendant sa maladie, les ennemis même avoient respecté ce grand homme, s'étoient tenus en paix, et n'avoient osé souhaiter un événement si avantageux pour eux. Sa mort dont l'amour de la République avoit

été la cause, excita les regrets des citoyens, des provinces, de l'Italie entière : les villes municipales et les colonies s'empressèrent à lui rendre les devoirs funebres, et ses funérailles furent conduites avec la pompe d'un triomphe jusques dans la ville : sa mère n'avoit pas eu la consolation de recevoir ses derniers embrassemens, de recueillir les dernières paroles de sa bouche défaillante. Après avoir suivi le convoi de son cher Drusus pendant un long espace de chemin, à travers les bûchers sans nombre qui brûloient dans toute l'Italie, et qui sembloient à chaque fois lui ravir de nouveau son fils ; arrivée au lieu de la sépulture, elle déposa dans le même tombeau et sa douleur et celui qui en étoit l'objet ; elle montra la sensibilité d'une mère, et la fermeté de la femme d'un Empereur. Elle ne cessa pas de célébrer le nom de son fils, de se représenter son image, en public et en particulier, de parler de lui, et d'en entendre parler avec plaisir, tandis qu'on ne pouvoit rappeler le souvenir de Marcellus à Octavie, sans l'indisposer.

Choisissez celui des deux exemples qui

vous paroît le plus louable. En suivant le premier, vous vous retrancherez du nombre des vivans, vous prendrez en aversion les enfans des autres, les vôtres et celui même que vous regrettez ; votre rencontre sera de mauvais augure pour les mères ; vous rejetterez les plaisirs honnêtes et légitimes, comme peu convenables à votre état ; la lumière vous deviendra odieuse ; vous accuserez votre vie de tarder trop à finir et à vous précipiter dans la tombe ; enfin, ce qui seroit une honte pour une ame telle que la vôtre, connue par de meilleurs côtés, vous prouveriez que vous ne voulez pas vivre, et que vous ne savez pas mourir.

En vous réglant au contraire sur le courage de Livie, vos souffrances en seront plus modérées et plus supportables ; vous ne vous accablerez pas à force de tourmens : quelle folie, en effet, de se punir de son infortune, et d'augmenter ses propres maux ! La même raison et la même modération que vous avez montrées pendant toute votre vie, vous les conserverez encore dans ses circonstances ; la douleur elle-même doit avoir

de la décence : en un mot, en songeant à votre fils, en parlant de lui, vous procurerez à cet aimable jeune homme le repos dont il est si digne ; vous le rendrez vraiment heureux, quand son souvenir causera le même plaisir à sa mère, que sa vue lui donnoit pendant sa vie.

C H A P I T R E I V.

JE ne prétends pas vous effaroucher par des préceptes trop rigoureux, vous exhorter à supporter des événemens humains avec un courage qui surpasse les forces humaines. Je n'exige pas que les yeux d'une mère demeurent secs le jour même des funérailles de son fils : prenons seulement un arbitre. Le point à décider entre nous, est si la douleur doit être excessive, si elle ne doit point avoir de fin. Je ne doute pas que vous ne donniez la préférence à l'exemple de l'Impératrice Livie, à la cour de laquelle vous étiez distinguée : hé bien ! c'est elle qui vous cite à son tribunal ; c'est elle qui dans la première ferveur de son

affliction , dans ces momens où la douleur est la moins patiente et la plus intraitable , s'abandonna aux consolations du Philosophe Aréus : elle reconnut elle-même que ses entretiens l'avoient soulagée , plus que le peuple Romain qu'elle ne vouloit pas affliger de sa tristesse , plus que l'Empereur Auguste qui commençoit à chanceler lui-même après la perte de l'un de ses appuis , et qu'il ne falloit pas laisser succomber sous le deuil de sa famille ; plus que son fils Tibère dont la tendresse ne lui laissoit sentir ; dans une perte si déplorable pour toutes les nations , que la diminution de ses enfans. Voici comment j'imagine qu'Aréus put entrer en matière , et de quelle manière il débuta avec une Princesse très-occupée du soin de sa renommée.

» Jusqu'à présent, ô Livie , vous avez
» travaillé à vous mettre à l'abri de tout
» reproche ; je le sais : la confiance dont
» m'honore votre époux , me met à portée
» d'être instruit , non seulement des anecdotes qui transpirent dans le public ,
» mais des secrets même les plus intimes
» de vos cœurs ; dans les moindres occa-

» sions, comme dans les plus grandes ;
» vous avez toujours observé de ne point
» donner de prise contre vous à la re-
» nommée qui juge si librement les Princes.
» Rien de plus beau pour les personnes
» constituées en dignité que d'accorder
» beaucoup de graces, et de n'en avoir
» pas à demander. Suivez donc encore
» en cette occasion votre louable cou-
» tume ; ne faites rien dont vous puissiez
» un jour vous repentir «.

C H A P I T R E V.

» **E**N second lieu, je vous prie et vous
» conjure de ne pas vous rendre si dif-
» ficile à vivre, et si embarrassante pour
» vos amis. Vous n'ignorez sûrement pas
» qu'ils ne savent comment se compor-
» ter avec vous ; s'ils doivent devant
» vous parler de votre fils, ou non. Ils
» craignent, par leur silence, d'outrager
» ce jeune héros, et par leurs discours,
» de vous déplaire. Sortis du palais dans
» nos cercles particuliers, nous rendons
» à ses actions et à ses discours les hom-
» mages qui leur sont dus ; en votre pré-
» sence,

» sence, nous gardons le silence le plus
» profond. Vous vous privez donc de la
» volupté la plus douce pour une mère,
» des éloges qu'on donne à votre fils :
» je ne doute pourtant pas que vous ne
» fussiez prête à sacrifier votre vie même,
» s'il étoit possible, pour rendre sa gloire
» immortelle : souffrez donc, ou plutôt
» sollicitez vous-même les discours dont
» il est l'objet ; que vos oreilles s'ouvrent
» d'elles-mêmes à un nom si cher : n'i-
» mitez pas le vulgaire des affligés qui,
» dans une infortune pareille à la vôtre,
» regardent les consolations même comme
» un surcroît de malheur. Au lieu de
» saisir le côté le plus agréable de votre
» situation ; vous vous appésantissez sur
» le plus douloureux ; vous n'envisagez
» votre état, que sous sa face la plus
» défavorable. Au lieu de vous rappeler
» la douceur du commerce de votre fils,
» la tendresse de ses embrassemens, les
» caresses de son enfance, les progrès
» de ses études, votre ame n'est fixée
» que sur les derniers momens de sa vie ;
» et comme si ce tableau n'étoit pas
» assez lugubre par lui-même, vous y

» ajoutez encore toutes les horreurs d'une
» imagination malade. N'aspirez point,
» de grace, à la triste gloire de paroître
» la plus malheureuse des femmes.

C H A P I T R E. V I.

» **S**ONGEZ encore que ce n'est pas un
» grand effort de montrer du courage
» dans la prospérité, quand nos jours s'é-
» coulent au gré de nos vœux; l'art du
» pilote ne brille pas quand la mer est
» calme et le vent favorable : il faut des
» adversités pour mettre l'ame à l'épreuve.
» Ne vous laissez donc point abattre ;
» marchez au contraire d'un pas ferme ;
» soutenez avec force les assauts des évé-
» nemens, et ne vous permettez d'autre
» effroi que l'étonnement du premier
» bruit. Le moyen le plus sûr de mettre la
» Fortune dans son tort, est l'égalité
» d'ame ».

Ensuite il lui représenta qu'il lui restoit encore un fils, et que celui-même qu'elle pleuroit, lui avoit laissé deux petits-fils. C'est à vous, ô Marcia, que ce discours s'adresse; c'est à côté de vous qu'Aréus

étoit assis ; c'est vous qu'il consolait sous un nom supposé. Mais je veux croire que vous avez fait une perte plus considérable que n'en fit jamais aucune mère : vous voyez que je ne cherche point à flatter votre douleur, ni à diminuer votre infortune. Eh bien ! si les pleurs fléchissent les destins, pleurons ensemble ; que tous nos jours se passent dans le deuil, toutes nos nuits dans la tristesse et l'insomnie ; frappons nos poitrines à coups redoublés ; n'épargnons pas même nos visages, et qu'une douleur profitable se signale par des cruautés de toute espece. Mais si les gémissemens ne ressuscitent pas les morts, si le destin immuable et dont les arrêts sont irrévocables, ne se laisse pas attendrir par le tableau de l'infortune, si jamais la mort ne lâche sa proie, mettons fin à une douleur qui seroit en pure perte ; sachons en régler le cours et ne nous laissons point emporter par sa violence. Un pilote est déshonoré quand les flots lui arrachent des mains le gouvernail, quand il abandonne ses voiles au souffle des vents, et son navire à la merci de la tempête ; mais on admire, au milieu

même du naufrage, celui que la mer n'engloutit (1) que tenant le gouvernail en main.

C H A P I T R E V I I.

M A I S, direz-vous, le regret de la perte de ses proches n'est-il pas un sentiment naturel ? oui, sans doute, lorsqu'il est modéré. La simple séparation, et à plus forte raison la perte des personnes qui nous sont chères, excite nécessairement une émotion, un resserrement involontaire dans les cœurs même les plus fermes ; mais l'opinion va bien plus loin que les ordres de la nature. Voyez combien la douleur des bêtes est emportée, et pourtant de peu de durée. Les mugissemens des vaches ne se font entendre qu'un jour ou deux, et les courses vagabondes de la cavale égarée ne durent pas davantage. Les bêtes sauvages, après avoir suivi la trace de

(1) Voyez le tom. 2, lett. 85, pag. 24 ; et Stobée, *Serm.* 106, pag. 577, ex Theletis lib. de imperturbat.

leurs petits , avoir parcouru les forêts à grands pas , être souvent revenues à leur caverne vuide , déposent leur fureur en peu de temps. Les oiseaux voligent à grands cris autour de leurs nids dépouillés : ils s'appaisent ensuite , et reprennent leur vol en un moment. Enfin , il n'est pas d'animal qui conserve plus long-temps le regret de ses petits , que l'homme : c'est qu'il nourrit lui-même sa douleur , et s'afflige , non pas à proportion de ce qu'il sent , mais de ce qu'il veut sentir. Pour vous convaincre qu'il n'est pas naturel de succomber ainsi à la douleur , considérez que la même perte fait une blessure plus profonde aux femmes qu'aux hommes , aux barbares qu'aux nations policées , aux ignorans qu'aux gens instruits : les affections naturelles ont pourtant le même degré de force dans tous les hommes ; lorsqu'elles varient , c'est qu'elles ne sont pas naturelles. Le feu brûle dans tous les temps , dans tous les lieux , toute sorte de personnes ; le fer exerce sur tous les corps la faculté qu'il a de trancher. Pourquoi ? c'est que cette faculté

lui vient de la nature , et que les dons de la nature ne sont point personnels. Quant à la pauvreté, le deuil, l'ambition, chacun les éprouve à sa manière, suivant que l'habitude l'a modifié, suivant que les préjugés le rendent foible ou courageux.

C H A P I T R E V I I I.

EN second lieu , les affections naturelles ne s'affoiblissent pas à la longue : le temps consume la douleur. Elle a beau être opiniâtre , se réveiller chaque jour , résister à tous les remèdes ; le temps, ce puissant médecin , vient à bout de l'émousser. Il vous reste encore , Ô Marcia , une tristesse profonde ; elle s'est consolidée dans votre ame ; sans avoir l'impétuosité des premiers momens , elle est plus profonde et plus enracinée : cependant, le temps, à force de la miner , vous l'enlèvera insensiblement. Sans vous en appercevoir , les ressorts de votre douleur se détendront ; vous en êtes déjà même à l'observer. Ce n'est pas la même chose de se permettre ou de se com-

mander des pleurs. Il seroit bien plus sage et plus digne de vous , de terminer votre douleur , que d'en attendre la fin ; puisqu'un jour elle doit vous quitter malgré vous , rompez la première avec elle.

C H A P I T R E I X :

D'où nous viennent donc ces douleurs invétérées , puisqu'elles ne sont pas prescrites par la nature ? elles viennent de nous-mêmes : c'est que nous ne prévoyons jamais les maux avant qu'ils arrivent , nous nous regardons comme des êtres privilégiés, nous croyons avoir pris une route plus sûre que les autres , et les malheurs d'autrui ne sont jamais des avertissemens pour nous.

Combien de convois funebres passent devant nos maisons ? et nous ne songeons point à la mort. Combien de funérailles (1) prématurées frappent nos regards ? et

(1) Au texte : *acerba funera*. Voyez sur cette expression la lett. 122, tom. 2, p. 534, note première

nous ne pensons qu'à établir nos enfans, à les mettre dans la Magistrature ou dans le Militaire (1) ; à recueillir nous-mêmes les successions de nos pères. Combien de riches sous nos yeux tombent tout à-coup dans la pauvreté ? et jamais il ne nous entre dans l'esprit que notre fortune est prête à nous échapper : conséquemment la chute est d'autant plus lourde , que le coup est plus inopiné : les attaques prévues de loin sont ordinairement les plus foibles.

Représentez-vous donc que vous êtes exposée à tous les traits de la fortune , et que ceux qui ont percé les autres , avoient déjà sifflé à vos oreilles. Si vous escaladiez sans armes une muraille , ou quelque poste escarpé , défendu par un grand nombre d'ennemis , vous vous at-

et joignez-y ces deux vers tirés d'un dialogue entre Adrien et Epictète :

Poma ut in arboribus pendent , sic corpora nostra

Aut matura cadunt , aut citò acerba ruunt.

(1) *Toga* et *militia* sont les deux especes d'établissemens que les pères donnoient à Rome à leurs enfans , la robe et l'épée , qui s'appelloient aussi *Militia togata* et *militia castrensis*.

tendriez à des blessures ; ces piques , ces fleches , ces pierres confondues en l'air , vous les croiriez dirigées contre votre corps ; en les voyant tomber derrière vous , ou à vos côtés , vous ne manqueriez pas de vous écrier , » tu ne m'abuseras pas , ô fortune , tu ne m'inspireras pas une négligence et une sécurité favorables à tes vues : je connois tes intentions ; tu en as frappé un autre ; » mais c'est à moi que tu en voulois « .

Qui de nous regle ses affaires comme devant mourir ? qui de nous a jamais osé penser à l'exil , à l'indigence , à la perte des siens ? qui de nous , lorsqu'on l'y fait songer , ne rejette pas cet avis comme un présage sinistre , n'en détourne pas l'effet contre ses ennemis , contre la tête (1) même du moniteur indiscret ? Je ne m'y attendois pas. Quoi ? un malheur que vous saviez possible à l'égard des autres , un malheur que vous avez vu arriver à

(1) Voyez ci-dessus , le *Traité des Bienfaits* , tom. 3 , liv. 4 , chap. 31 , pag. 230 , note 2 ; et *Cicéron* , *Epist.* 5 , *lib.* 8 , *ad Attic.*

un grand nombre d'hommes, vous ne vous y attendiez pas !

Voici une belle maxime, et bien digne d'un autre (1) Ecrivain que Publius : *ce qui arrive à quelqu'un, peut arriver à chacun* (2). Celui-ci a perdu ses enfans ; vous pouvez perdre aussi les vôtres : cet autre a été condamné ; le glaive est peut-être déjà suspendu sur votre tête innocente. D'où vient donc notre foiblesse dans l'adversité ? c'est que nous n'avons jamais

(1) Ceci s'explique par un passage de la lettre 8 :
 » Combien de vers sublimes prostitués à des Farceurs !
 » Combien dans Publius, de sentences, plus dignes
 » du cothurne que du brodequin « ! En rapprochant ces deux passages, on voit que Sénèque étoit bien éloigné de mépriser Publius Syrus, comme on pourroit le croire sur ce qu'il en dit ici ; mais il étoit seulement fâché de trouver dans ses ouvrages une foule de vers qui, par leur gravité, leur profondeur et leur élévation, étoient plus du ton de la tragédie, que de la Comédie. Il s'explique plus clairement encore sur cet Auteur, dans son *Traité de la Tranquillité de l'esprit*, chap. 11 ; et le jugement qu'il en porte, confirme absolument l'interprétation que je donne au passage qui fait le sujet de cette note

(2) Cuius potest accidere quod cuiquam potest.

Ex *Publii Syri Sentent. vers. 144.*

regardé comme possibles les malheurs que nous souffrons. Pour ôter aux maux présens toute leur énergie, il faut prévoir les maux futurs.

C H A P I T R E X.

O Marcia, tout cet éclat accidentel qui nous environne; ces honneurs, ces richesses, ces (1) salles immenses et ces vestibules remplis de Cliens qu'on ne veut pas voir, ces enfans qui nous ser-

(1) Au texte : *ampla atria*. C'étoit dans ces salles que se tenoient ordinairement les cliens, les plaideurs qui attendoient leur patron, et ceux qui alloient faire leur cour aux Grands. Sénèque a dit quelque part, que celui qui cherche un ami dans sa salle, se trompe fort. *Errat qui amicum in atrio quarit* epist. 19, vide et de Benef. lib. 6, cap. 34. Horace, dans l'épître où il invite à souper son ami Torquatus, lui conseille de se dérober par la porte de derrière, à cette foule de cliens qui assiegent sa cour :

. Et, rebus omissis,

Atria servantem postico falle clientem.

Lib. 1, epist. 5, vers. ult.

Vitruve dit que ces salles pouvoient avoir depuis 80, jusqu'à 100 pieds de long : *ab pedibus octoginta ad pedes centum*. de Architecturâ, lib. 6, cap. 4, edit. Amstelod. 1649.

vent d'appui, cette épouse recommandable par son illustration, sa noblesse ou sa beauté; en un mot tous ces avantages soumis aux caprices et à l'instabilité de la fortune, sont des biens étrangers à l'homme : la fortune nous les prête, sans nous en abandonner la propriété. Semblables à ces décorations (1) d'emprunt qui embellissent nos théâtres, les unes sont reportées aux propriétaires, dès le premier jour; les autres, le second : très-peu demeurent jusqu'à la fin des jeux. Ne nous prévalons donc pas de ces avantages qui ne nous appartiennent point; nous ne sommes que dépositaires, nous n'avons que l'usufruit. C'est Dieu qui (2) donne ces jeux, qui fixe le temps de la restitution : pour nous, il faut que nous soyons toujours prêts, n'ayant reçu que pour un temps indéfini, et obligés de rendre sans murmure, dès la première sommation. Il n'y a qu'un débiteur de

(1) Voyez la note de Juste-Lipse sur ce passage.

(2) Au texte : *arbiter muneris*. Voyez sur cette expression, ce que j'ai dit dans une note sur la lettre § 17, tom. 2, pag. 478.

mauvaise foi qui cherche querelle à son créancier.

Ainsi nos parens , tant ceux que la loi de la naissance nous fait souhaiter de laisser après nous , que ceux qui desirent eux-mêmes de nous précéder , aimons-les , comme n'ayant aucune assurance de les posséder toujours , ni même de les posséder long-temps : rappelions-nous souvent , qu'ils nous quitteront un jour , qu'ils nous quittent même à chaque moment : ne possédons les présens de la fortune que comme des biens qui peuvent nous être ravis sur-le-champ. Hâtez-vous de jouir de vos enfans ; livreZ-vous à eux sans délai ; épuisez réciproquement toute votre tendresse mutuelle ; vous n'êtes pas assurés du jour présent : que dis-je ? (1) vous ne pouvez pas même compter

(1) Au texte : *nimis magnam advocationem dedi* : ce qui signifie mot à mot : *encore vous ai-je donné un trop long délai*. *Advocatio* est un terme de Jurisprudence : Lorsqu'un citoyen qui, pour quelque affaire civile ou criminelle, étoit mis en justice, n'avoit pas l'habitude de parler sur-le-champ, et de répondre aux questions qu'on lui faisoit, il demandoit aux Juges du temps pour délibérer sur la réponse qu'il devoit

sur l'heure où je vous parle. Point de délai : déjà la mort vient fondre sur vous par derrière : dans un moment tout ce cortège va être dispersé : dans un instant (1), lorsque l'appel sera fait, cette société si douce sera dissoute.

faire, ou sur le parti qu'on lui offroit, et pour prendre conseil de ses amis ou des personnes plus versées que lui dans les affaires. Ce temps s'appelloit *advocatio*, et ceux qu'on consultoit, *advocati* : ce qui répond exactement à nos *Avocats au Conseil*, ou, si l'on veut, à nos *Avocats Consultans* : le sens de ce mot emprunté des Jurisconsultes, est déterminé avec précision dans une lettre de Cicéron à Trébutius. » Pour » moi, dit-il, je conseille à tous ceux qui me consultent, de demander deux assemblées de conseil à » chaque interroi ». *Ego omnibus, unde petitur, hoc consilii dederim, ut à singulis interrogibus binas advocaciones postulent.* Epist. ad famil. lib. 7, epist. 11. Voyez sur ce passage la note de Manuce.

(1) Le texte porte : *Jam contubernia ista sublato clamore solventur.* Sénèque se sert ici d'une métaphore empruntée de l'Art militaire. A l'Armée, les soldats Romains étoient comme les nôtres, rassemblés sous des tentes, et formoient entre eux ce qu'on nomme encore parmi nous, des *chambrées*. Lorsque l'appel étoit fait, ou à quelque signal donné, les tentes dont chacune contenoit ordinairement dix soldats, étoient abattues et la *chambrée* dispersée.

Malheureux ! vous ne savez pas que tous vos biens sont au pillage, que votre vie n'est qu'une fuite. Si vous pleurez la mort de votre fils, accusez donc l'instant de sa naissance ; c'est de ce moment que son trépas a été résolu ; c'est à cette condition qu'il vous fut donné ; voilà la destinée qui n'a cessé de le suivre du moment même de sa conception. Nous sommes des voyageurs arrivés dans l'Empire absolu et tyrannique de la fortune : son caprice nous dispensera les biens et les maux : souveraine de nos corps, elle leur fera éprouver toutes sortes d'outrages et de cruautés ; elle emploiera contre les uns le feu, comme supplice ou comme remède ; elle enchaînera les autres par les mains de l'ennemi ou du citoyen : elle jettera ceux-ci tout nus dans les mers orageuses, et après les avoir laissés long-temps lutter avec les flots, au lieu de les exposer sur le sable ou les rivages, elle les ensevelira dans le ventre de quelque monstre énorme ; elle ruinera ceux-là par des maladies de toute espece, et les tiendra long-temps suspendus entre la vie et la mort : en un mot, semblable

à une maîtresse de maison inconstante, capricieuse, indifférente au sort de ses esclaves, elle laissera tomber au hasard les châtimens et les récompenses.

Eh? pourquoi pleurer les détails de la vie? c'est l'ensemble même qui est déplorable. De nouveaux malheurs surviendront, quand vous n'aurez pas encore fini de gémir sur les anciens. Usez donc de modération, sur-tout étant d'un sexe qui porte toutes ses passions à l'excès. Ménagez votre sensibilité pour tant de sujets de crainte et de chagrins qui se succèdent sans interruption.

C H A P I T R E X I.

A VEZ-vous donc oublié la condition humaine et la vôtre? Née mortelle, vous avez engendré des enfans mortels. De ce corps fragile, sujet à la corruption, assailli tant de fois par la maladie, avez-vous pensé qu'il dût sortir un être durable et éternel? votre fils est mort : c'est-à-dire qu'il est arrivé au but vers lequel courent tous ceux que vous croyez plus heureux que lui ; au but vers lequel
quel

quel marche d'un pas inégal, cette foule innombrable que vous voyez plaider dans le barreau, prendre place aux spectacles, faire des vœux dans les temples. Et les objets de votre vénération, ainsi que ceux de votre mépris, ne seront un jour qu'une même cendre.

Voilà ce que veut indiquer ce précepte attribué à la Pythie, *connois-toi*. Qu'est-ce que l'homme ? c'est le vase le plus frêle, le verre le plus fragile ; c'est un navire que la moindre vague fait échouer, une machine que le choc le plus léger décompose. Quest-ce que l'homme ? un corps foible, nud, sans défense naturelle, dépendant du secours d'autrui, exposé à tous les outrages de la fortune, qui après avoir bien exercé ses forces, devient la proie et la victime de la première bête féroce ; c'est un composé d'organes délicats et corruptibles, dont les traits extérieurs offrent quelque agrément. Incapable de supporter le froid, le chaud, la fatigue ; le repos et l'indolence l'énervent et l'amollissent : il craint jusqu'à ses propres alimens, dont la disette ou l'excès lui sont également funestes. Enfin

Tome IV.

c

c'est l'animal de la garde la plus difficile, dont la vie est précaire et ne tient à rien, qu'une peur soudaine, un bruit fort et imprévu suffit pour terrasser, et qui n'est que pour ses semblables une nourriture mal-saine et dangereuse. Et nous sommes surpris de la mort d'un homme, quand elle est indispensable pour tous ! Faut-il donc un si grand effort pour le renverser ? une odeur, une saveur, la fatigue, l'insomnie, le boire et le manger même, sans lesquels il ne peut vivre, sont pour lui des causes de mort : il ne peut faire un pas sans être rappelé au sentiment de son infirmité : tous les climats ne lui conviennent pas ; des causes nouvelles, le souffle d'un air auquel il n'est point fait, la moindre cause en un mot, suffit pour engendrer en lui la maladie et la corruption. Cependant ce chétif animal, dont l'entrée dans la vie s'annonce (1) par des pleurs, combien ne fait-il pas de bruit ? à quelles

(1) Au texte : *fletu vitam auspicatum*. Pline s'est servi de la même expression dans le même sens : *flens animal*, dit-il, en parlant de l'homme, *ceteris impe-*

idées présomptueuses ne le porte pas l'oubli de sa condition ? Ses projets sont illimités , éternels , s'étendent jusqu'à ses neveux , ses arrières-neveux ; mais au milieu de ses vastes desseins , la mort vient le surprendre , et ce qu'on appelle la vieillesse , n'est que la révolution d'un petit nombre d'années.

C H A P I T R E X I I.

VOTRE douleur , ô Marcia , en la supposant fondée sur des motifs raisonnables , se rapporte-t-elle à votre propre intérêt , ou à celui du fils que vous regrettez ? gémissiez-vous de n'avoir pas du tout joui de votre fils , ou de n'en avoir pas joui assez long-temps à votre gré ? Dans le premier cas , votre perte est plus supportable : on regrette moins les personnes dont on n'a tiré nulle satisfaction. Si votre fils vous a procuré de grands plaisirs , vous ne devez pas être fâchée du bonheur qu'on vous ôte , mais reconnoissante de

raturum : et à suppliciis vitam auspicatur. Nat. Hist. lib. 7, præfat. Voyez sur le mot auspicari, la lett. 83, tom. 2, pag. 4, not. 3.

celui dont vous avez joui : son éducation même a été une assez douce récompense de vos travaux. Si , en élevant pour son plaisir des chiens , des oiseaux , d'autres animaux de cette espece , on jouit de leur vue , de leur toucher , de leurs caresses muettes ; une mère qui élève son fils peut-elle se proposer d'autre fruit de l'éducation , que l'éducation même ? Ainsi , quand même ses travaux ne vous auroient été d'aucune utilité , ses soins rien conservé , sa prudence rien acquis ; c'est déjà une jouissance de l'avoir possédé , de l'avoir aimé. Mais elle pouvoit être plus longue et plus grande. Au moins êtes-vous mieux traitée , que si elle n'eût pas du tout existé. Si l'on vous donnoit le choix d'être heureuse peu de temps , ou point du tout ; vous préféreriez à une privation totale , des biens qui vous quitteroient promptement. Auriez-vous mieux aimé un fils indigne de sa naissance , propre tout au plus à faire nombre et à porter un nom : ou un fils d'une ame aussi rare que le vôtre ; un jeune homme devenu en si peu de temps d'une prudence accomplie , bon fils , bon mari ,

bon père, Prêtre vénérable, attaché à tous ses devoirs, doué de toutes les vertus ? Les grands biens sont rarement durables : le bonheur ne se soutient pas jusqu'au terme, s'il ne croît lentement. Les Dieux ne vous donnant un fils que pour peu de temps, vous l'ont sur-le-champ donné tel qu'il pouvoit se former en beaucoup d'années.

Vous ne pouvez pas même reprocher à ces Dieux de vous avoir choisie de préférence, pour vous ôter la jouissance de votre fils. Parcourez des yeux la multitude des hommes connus ou inconnus ; par-tout vous trouverez des malheurs plus grands que le vôtre. Vous verrez des Généraux célèbres, des Princes affligés comme vous. La Fable n'en a pas exempté les Dieux même : ce fut, sans doute, dans la vue d'adoucir notre affliction, qu'elle a soumis au trépas les descendans des immortels.

Je n'ai pas assez mauvaise opinion de votre cœur, pour croire que votre perte lui sera moins sensible, à la vue d'un grand nombre d'affligés. Cependant je vous en citerai quelques-uns, non pour

vous montrer que votre malheur est ordinaire, il seroit ridicule d'alléguer des exemples pour prouver qu'on meurt ; mais pour vous apprendre qu'on a vu des hommes triompher du chagrin par la patience. Je commence par le plus fortuné. Sylla perdit son fils, et cette perte ne suspendit point ses guerres, ne rallentit point son courage, ne l'empêcha pas de prendre le surnom d'*heureux*, sans craindre ni la haine des hommes, sur le malheur desquels il avoit établi sa prospérité, ni la jalousie des Dieux, que l'excès de son bonheur rendoit criminels (1). Mais le jugement qu'on doit

(1) Au texte : *quorum illud crimen erat, Sylla tam felix*. Pour peu que l'on soit versé dans la lecture des Anciens, on sait avec quel art et quelle éloquence ils ont fait valoir ce lieu commun. C'étoit l'objection la plus forte que les Poètes et les Philosophes proposassent contre la providence de leurs Dieux, et on la retrouve sous une multitude de formes diverses dans plusieurs endroits de leurs ouvrages. Claudien avoue qu'il ne fallut pas moins que la mort de Rufin pour faire cesser ses murmures, et dissiper les doutes qui l'agitoient sur la question : Si les Dieux se mêlent de la conduite du monde, ou si le hasard est la cause

porter de Sylla est encore un problème : ses ennemis sont eux-mêmes forcés d'avouer qu'il sut à propos prendre et quitter les armes : du moins ce qui résulte

absolue de tous les événemens. Il étoit flottant entre ces deux opinions, et même le désordre qu'il voyoit régner parmi les hommes, et dans la manière dont les biens et les maux sont distribués entre eux, l'inclinoit, malgré lui, vers l'hypothèse d'Épicure; » Mais » enfin, dit-il, le supplice de Rufin a calmé mes inquiétudes, et absous les Dieux. Je ne me plains plus » que les méchans aient acquis tant de puissance; ils » ne sont élevés que pour tomber de plus haut «.

Sed cum res hominum tanta caligine volvi
Adspicerem, lætosque dlu florere nocentes
Vexarique pios : rursus labefacta cadebat
Religio, caussæque viam non sponte sequer
Alterius, vacuo quæ currere semina motu
Affirmat, magnumque novas per inane figuras
Fortunâ, non arte, regi : quæ Numina sensu
Ambiguo vel nulla putat, vel nescia nostri.
Abstulit hunc tandem Rufini poena tumultum,
Absolvitque Deos. Jam non ad culmina rerum
Injustos crevisse queror. Tolluntur in altum,
Ut lapsu graviore ruant.

CLAUDIAN. in *Raf.* lib. 1, vers. 12 et seq.

Voyez le traité de Sénèque intitulé *de la Providence* : il y traite la question, pourquoi s'il existe une providence, les gens de bien sont malheureux. *Quare bonis viris mala accidunt cum sit providentia.*

de son exemple, c'est qu'un malheur n'est pas extrême, quand il arrive aux hommes les plus fortunés.

CHAPITRE XIII.

QUE la Grece ne vante point à l'excès ce père qui, au milieu d'un sacrifice, à la nouvelle de la mort de son fils, se contenta de faire taire le joueur de flûte, d'ôter la couronne de sa tête, et continua la cérémonie (1). Le Pontife Pulvillus se conduisit de même : il (2) consacroit le Capitole, la main posée sur le seuil, quand on vint lui annoncer la mort de son fils. Il feignit de ne pas (3)

(1) Sénèque rappelle ici le trait de Xénophon, à qui l'on annonça la mort de son fils Gryllus, au moment où il faisoit un sacrifice.

(2) Il se nommoit Horatius Pulvillus. Ce trait est rapporté dans Tite-Live, liv. 2, chap. 8. Denys d'Halicarnasse, liv. 5, Valère Maxime, liv. 5.

(3) Tite-Live dit qu'il n'interrompt ses fonctions que pour ordonner à celui qui lui apportoit cette fâcheuse nouvelle, de faire enterrer son fils.

Nihil aliud ad eum nuncium à proposito adversus,

entendre, et proféra la formule solemnelle, sans qu'aucun gémissement interrompit sa prière : il entendoit prononcer le nom de son fils, et invoquoit celui de Jupiter. On pouvoit juger que son deuil auroit un terme, puisque le premier moment, le premier transport, n'avoit pu arracher un père des Autels publics dans une cérémonie d'allégresse. Il étoit bien digne, sans doute, de faire cette honorable Dédicace, bien digne du premier sacerdoce, puisqu'il n'avoit point cessé d'adorer les Dieux, même durant leur colère. Cependant rentré dans sa maison, il laissa couler quelques larmes, échapper quelques plaintes ; et après avoir rempli les devoirs funebres, il reprit le même visage qu'il avoit au Capitole.

Paul - Emile, vers le temps de ce triomphe mémorable, où Persée, ce Monarque si puissant (4), marcha, les chaînes

quàm ut cadaver efferrì juberet, tenens postem, pre-
cationem peragit, et dedicat templum : *TIT. LIV. lib.*
1, cap. 2.

(4) Toute cette histoire est racontée au long dans

aux mains, devant son char, donna deux de ses fils en adoption, et perdit ceux qu'il s'étoit réservés. Quels devoient être les fils qu'il avoit gardés, puisque Scipion étoit un de ceux qu'il avoit cédés ! Le Peuple Romain ne vit pas sans attendrissement ce (1) vuide dans le char du

Tite-Live (lib. 45, cap. 40 et seq.), et l'Historien n'a rien épargné pour en augmenter l'intérêt.

(1) La remarque que le peuple fit dans cette occasion, étoit fondée sur un usage établi à Rome, et dont il est nécessaire que le Lecteur soit instruit. Lorsque ceux auxquels on décernoit les honneurs du triomphe avoient des enfans en âge de puberté, et déjà vêtus de la robe virile, ils accompagnoient à cheval leur père triomphant : et quelquefois ils étoient montés sur les mêmes chevaux qui traînoient le char du vainqueur. A l'égard des enfans qui étoient plus jeunes et qui n'avoient pas atteint l'âge prescrit par les Loix, ils étoient placés dans le char même à côté de leur père. Comme l'aîné des fils de Paul-Emile ne mourut que trois jours après le triomphe de son père, il semble qu'il auroit dû en augmenter la pompe, et que Sénèque s'est trompé en disant qu'on ne vit pas sans attendrissement ce vuide dans le char du vainqueur ; mais Sénèque a eu raison de s'exprimer ainsi : en effet il est naturel de penser que cet enfant étoit malade alors, puisqu'il mourut trois jours après. Le passage

vainqueur : néanmoins ce père infortuné harangua (1) le Peuple, remercia les

de Tite-Live ne laisse là-dessus aucun doute, et justifie pleinement Sénèque.

Duobus è filiis, quos, duobus datis in adoptionem, solos nominis sacrorum familiæque hæredes retinuerat domi; minor fermè duodecim annos natus, quinque diebus ante triumphum, major quatuordecim annorum, triduo post triumphum decessit : quos prætextatos curru vehi cum patre, sibi ipsos similes prædestinantes triumphos, oportuerat : TIT. LIV. *lib. 45, cap. 40.*

(1) Plutarque dit que Paul-Emile parla non point en homme qui avoit besoin de consolation, mais en homme qui consolait ses concitoyens trop affligés de son infortune : et Tite-Live appelle avec raison le discours qu'il tint au peuple dans cette circonstance, un discours mémorable et digne d'un Général Romain. *Memorabilis ejus oratio et digna Romano Principe fuit.*

Le ton en est simple et naturel, le style noble et les sentimens vrais. Il offre d'ailleurs un si grand exemple des vicissitudes du sort, qu'on le lit encore avec plus de plaisir et d'intérêt, soit qu'en général la malignité humaine voie sans peine, et peut-être même avec une secrète joie, ceux que la fortune a placés au faite des honneurs et de la puissance, recevoir quelquefois les grandes et importantes leçons du malheur, les seules qui soient vraiment utiles; soit plutôt, comme j'aime à le penser, que tous les hommes qui ne naissent ni bons ni méchans, mais qui naissent sensibles, ressemblent plus ou moins au vieillard de Tércence qui étoit homme,

Dieux immortels d'avoir exaucé ses vœux : il les avoit (1) priés de faire tomber plutôt sur lui-même que sur sa Patrie, le tribut d'infortune qu'une victoire si éclatante devoit payer à l'envie. Quelle grandeur d'ame ! il se félicitoit (2) même de sa perte. Et pourtant quelle révolution ! il perdoit à la fois des conso-

et à qui par cela seul, rien de ce qui touchoit l'humanité, n'étoit étranger. *Homo sum, humanum à me nihil alienum puto.*

Tite-Live ajoute que le discours magnanime de Paul-Emile fit autant d'impression sur ceux qui l'écoutoient, et causa un aussi grand trouble dans les esprits, que si ce malheureux père, le visage inondé de larmes, et accablé du poids de sa douleur, n'eût entretenu le peuple que de la perte qu'il venoit de faire. *Hac tanto dicta animo confudere audientium animos, quàm si miserabiliter orbitatem suam deflendo locutus esset* : lib. 45, cap. 42. J'invite le Lecteur à comparer ce discours avec celui qu'on lit dans Plutarque, *Vie de Paul-Emile*, tom. 1, pag. 274, edit. Paris. 1624.

(1) *Illud optavi, ut quum ex summo retrò volvi fortuna consuisset, mutationem ejus domus mea potius quàm Respublica sentiret.* TIT. LIV. lib. 45, cap. 41.

(2) *Hanc cladem domus meæ vestra felicitas et secunda fortuna publica consolatur.* Id. *ibid.*

lateurs et des appuis ; néanmoins Persée n'eut pas le bonheur de voir Paul-Emile affligé.

C H A P I T R E X I V.

Pourquoi vous citer les exemples sans nombre des grands hommes, et me fatiguer à chercher des malheureux ? Hélas ! il est bien plus difficile de trouver des heureux ! Où est la famille qui parvienne à la fin de l'année, sans essuyer quelque orage, sans perdre quelques-uns de ses rameaux ? Prenez la première année venue, et les magistrats de cette année, par exemple, L. Bibulus et C. César ; vous verrez deux collègues ennemis et leur fortune d'accord. Les deux fils de Bibulus, homme de bien, plutôt que de courage, furent tués à la fois, après avoir été les (1) jouets du soldat Egyptien. La cause de leur mort

(1) Sénèque se sert ici d'une expression qu'il a déjà employée au chap. 9 du liv. premier des *Bienfaits*, et sur laquelle on peut consulter la note première de la pag. 25 du troisième volume.

étoit aussi déplorable que leur mort même. Cependant Bibulus qui, pendant l'année entière de son Consulat, pour rendre son Collegue odieux, s'étoit tenu renfermé dans sa maison, le lendemain de la nouvelle de ce double trépas, parut en public, et remplit les fonctions de sa place. Pouvoit-il à deux fils donner moins d'un jour? Il ne porta pas plus long-temps le deuil de ses enfans, lui qui avoit porté un an celui de son Consulat (1).

Quand César parcouroit la Bretagne, et faisoit franchir à sa fortune les limites même de l'Océan, il apprit la mort de sa fille, qui entraînoit avec elle les destins de Rome; déjà il voyoit Pompée peu disposé à souffrir qu'un

(1) Valère Maxime nous dit que Bibulus étoit Gouverneur de Syrie, et que ses deux fils ayant été tués par deux soldats de la garde de Cléopâtre, cette Reine envoya les deux coupables à Bibulus, afin qu'il les punit lui-même : mais Bibulus les renvoya à cette Princesse, en disant que ce n'étoit pas à lui, mais au Sénat qu'appartenoit le droit de le venger. Voyez VALÈRE MAX. liv. 4, §. 15.

autre que lui fût grand dans la République, et prêt à arrêter des progrès qui lui faisoient ombrage, même dans un associé à sa fortune. Cependant au bout de trois jours il reprit les fonctions de Général, et ne mit pas plus de temps à vaincre sa douleur que ses autres ennemis.

C H A P I T R E X V.

Pourquoi passer en revue tous les convois des autres Césars ? Si la fortune de temps en temps vient les frapper sur le trône, c'est pour les rendre en cet état même utiles au genre humain, en montrant que quoiqu'on les dise enfans et pères des Dieux, ils ne sont pas plus maîtres de leur propre sort que de celui de leurs sujets. Auguste, après la perte de ses fils, de ses petits-fils, voyant le sang des Césars épuisé, suppléa (1) par l'adoption au vuide de sa famille : cependant il souffrit ces revers avec cou-

(1) Il adopta Tibère.

rage : il se voyoit dans une situation où il lui importoit plus qu'à personne, qu'on ne se plaignît pas des Dieux.

Tibère perdit et le fils qu'il avoit mis au monde et celui qu'il avoit adopté (1). Cependant il fit lui-même dans la tribune aux harangues l'éloge funebre de son fils, il se tint en présence de ce corps chéri, dont il n'étoit séparé que par le (2)

(1) Le fils de Tibère s'appelloit *Drusus* ; et il avoit, par ordre d'Auguste, adopté *Gernanicus*.

(2) Pour s'exprimer avec exactitude, Sénèque auroit dû ajouter *maximi*, parce que Tibère étoit Souverain Pontife, quand il perdit son fils *Drusus*. A l'égard de ce qu'il dit ici des droits du Pontificat, il ne s'accorde nullement avec Dion. Cet Historien, en parlant du voile qui déroboit à Auguste la vue du corps d'Agrippa, lorsqu'il prononça son oraison funebre, avoue qu'il ne sait pas bien la raison qu'on eut d'en user ainsi. Selon lui, ceux qui prétendent que cela vint de ce qu'Auguste étoit Souverain Pontife, ou Censeur, se trompent, et il assure encore plus positivement que la vue des corps morts n'étoit interdite, ni au Souverain Pontife, ni même au Censeur, à moins que ce dernier ne fut prêt à célébrer le sacrifice solennel par lequel il terminoit le lustre.

Id velum quid sibi volerit, eundem certis non voile

voile qui interdit aux Pontifes la vue

sum. Et proditum ramen est à quibusdam, hoc factum; quia Pontifex Maximus erat, ab aliis quia Censoris munus obibat : quorum neutri rectè sentiunt. Nam neque Pontifici Maximo cadaveribus aspiciendis interdictum est; neque Censori, nisi quum lustrum condit : hic enim si quod ante lustralia sacra mortui corpus intueatur, omnia ab eo ante acta rescinduntur. *In August.* l. 54, §. 28, pag. 759, *edit. Reimar. Hamburg. 1750.*

L'autorité de Dion est d'autant plus forte, que cet Auteur avoit exercé successivement les charges les plus importantes de l'État, et qu'il n'est pas possible de supposer qu'il ait ignoré un des devoirs les plus essentiels du Souverain Pontificat. Toutes ces raisons réunies ont engagé plusieurs savans à chercher les moyens de concilier Dion avec Sénèque, Tacite, Plutarque; et sur-tout Servius qui dit expressément qu'on avoit coutume de mettre un rameau de cyprès à la porte des maisons où quelqu'un étoit mort, de peur qu'un Pontife n'y entrât par mégarde, et n'en fût souillé.

Moris autem Romani fuerat, ramum cupressi ante domum funestam poni, ne quisquam Pontifex per ignorantiam pollueretur ingressus. *In Æneid.* lib. 3, vers. 64.

Le résultat des discussions de ces habiles Critiques; est, 1.^o qu'aucun des exemples qu'on cite de Plutarque; de Dion lui-même, de Sénèque et de Tacite, n'a de rapport nécessaire au Pontificat, puisque ceux qu'on dit s'être précautionnés pour éviter d'être souillés par la vue des cadavres, étoient Augures, et que tous

des cadavres : malgré les pleurs du Peuple

le monde convient que les Augures étoient soumis à cette règle; en effet Tacite dit que Germanicus ayant trouvé les ossemens des soldats Romains de ces trois légions qu'Arminius avoit taillés en pièces, voulut les faire enterrer, et fut le premier à porter le gazon nécessaire pour les couvrir, mais que Tibère désapprouva cette action en disant qu'un Général revêtu de l'augurat, cette dignité si sainte, ne devoit pas toucher aux morts.

Neque Imperatorem auguratu et vetustissimis cæremoniis prædium attrahere feralia debuisse. *Anna'*. lib. 1, cap. 62.

2.° Qu'il étoit défendu dans tous les cas au Flamen de Jupiter et aux Augures, de voir des corps morts, et d'entrer dans les maisons où il étoit mort quelqu'un, même cinq jours auparavant.

3.° Que la même défense avoit lieu à l'égard des Pontifes, lorsqu'ils avoient quelque sacrifice à faire.

4.° Qu'excepté ces momens-là, où ils devoient se consacrer uniquement aux fonctions de leur ministère, il leur étoit permis d'approcher des morts et d'assister aux funérailles.

L'Auteur d'une fort bonne Dissertation sur le souverain Pontificat des Empereurs Romains, cite un autre passage de Servius qui explique celui que je viens de rapporter, et qui prouve que le témoignage de cet ancien Grammairien n'est pas aussi opposé qu'il le paroît, à celui de Dion. En effet il est clair par

Romain (1), son visage ne fut point altéré : il donna à Séjan , qui se tenoit près de lui , une preuve de la patience avec laquelle il savoit perdre les siens.

Voyez-vous la foule de grands hommes

ce passage que la précaution de mettre un cyprès dans le vestibule des maisons où quelqu'un étoit mort , n'avoit été établie que pour en interdire l'entrée à ceux qui devoient rendre des vœux , faire des sacrifices , ou remplir quelqu'une des fonctions sacrées. Voici les propres termes de Servius : on va voir qu'il n'a pas prétendu que la vue des corps morts fût interdite aux Pontifes hors de ces temps-là.

Romani moris fuit propter cæremonias sacrorum quibus populus Romanus adstrictus erat , ut potissimum cupressus quæ excisa renasci non solet , in vestibulo mortui poneretur , ne quis imprudens funestam domum , *rem divinam facturum* , introeat , ut quasi attaminatus suscepta peragere non possit. *SERVIVS ad Æneid. lib. 4 , vers. 507. Voy. Hist. de l'Acad. des Insc. t. 15.*

(1) Tacite dit que le deuil et les cris douloureux du Peuple et du Sénat étoient moins un effet du sentiment que de la politique : on voyoit avec joie se relever la maison de Germanicus.

Senatus Populusque habitum ac voces dolentum simulatione magis , quàm libens , induebat ; domumque Germanici revirescere , occulti lætabantur. *Annal. lib. 4 , cap. 12.*

que n'a point épargnés ce fléau destructeur, et qui réunissoient tant de qualités de l'ame, tant de décorations publiques et particulières. Ainsi la destruction fait sa ronde sur la terre ; elle ravage et entraîne tout, sans distinction. Demandez à chaque homme ses annales : il n'en est pas un qui ait eu le bonheur de naître impunément.

C H A P I T R E X V I.

JE m'attends à ce que vous m'allez dire : je vous rapporte des exemples d'hommes, sans songer que c'est une femme que je dois consoler. Eh ! qui osera dire que la Nature se soit montrée moins généreuse envers les femmes, ou qu'elle ait resserré pour elles la sphère des vertus ? Croyez-moi : elles ont autant de vigueur que nous, autant d'énergie, quand elles le veulent ; l'habitude les rendroit, comme nous, capables de soutenir les travaux et la douleur. Et dans quelle ville, Grands Dieux ! tenons-nous ce langage ? dans une ville où Lucrece et Brutus ont délivré les Romains du joug de la Royauté. Nous

devons la liberté à Brutus, et Brutus la devoit à Lucrece. Dans une ville où Clélie, bravant à la fois l'ennemi et le fleuve, a mérité par son audace mémorable d'être mise au rang des Héros (1). Du haut de sa statue équestre, placée dans la voie sacrée, dans le lieu le plus fréquenté de Rome, Clélie reproche à notre jeunesse portée en litière, d'entrer de cette manière dans une ville où les femmes même ont été décorées de statues équestres.

S'il faut vous rapporter les exemples des femmes qui ont supporté courageusement la perte de leurs enfans, je n'irai

(1) Dans la guerre contre Porsenna, elle étoit au nombre des otages donnés à ce Prince ; mais s'étant saisi d'un cheval, elle traversa le Tibre à la nage, et rentra ainsi dans Rome.

Clælia virgo, una ex obsidibus, quum castra Etruscorum forte haud procul ripâ Tiberis locata essent, frustrata custodes, Dux agminis virginum inter tela hostium Tiberim tranavit : sospitesque omnes Romam ad propinquos restituit. Pace redintegratâ, Romani novam in femina virtutem novo genere honoris, statua equestri, donavere. In summa sacra via fuit posita virgo insidens equo, TIT. LIV. *Hist.* lib. 2, cap. 13 ; et PLIN. *Nat. Hist.* lib. 34, cap. 6.

pas en chercher de porte en porte. Une seule famille m'offre les deux Cornélias : la première , fille de Scipion et mère des Gracques , conduisit au bâcher ses douze enfans. Elle pouvoit se consoler de ceux dont la naissance et la mort n'avoient pas fait époque dans Rome : mais Tiberius et Caius Gracchus , auxquels on peut refuser le titre de bons citoyens , mais non pas celui de grands hommes , elle les vit massacrés et privés de sépulture (1) :

(1) De ces deux Tribuns turbulens , le premier fut assommé par les Sénateurs , et son corps jetté dans le Tibre ; le second fut tué de la main de son esclave qui , après lui avoir rendu ce service , se tua lui-même. Son corps fut jetté , comme celui de son frère , dans le Tibre avec ceux de ses amis qui avoient été tués dans la même sédition. » Mais , bien-
» tôt après , dit Plutarque , le peuple fit voir tout
» le regret qu'il avoit de la mort des Gracques : car
» ayant fait faire leurs statues , il eut l'audace de les
» exposer en public ; il consacra les lieux où ils avoient
» été tués , et il alloit y offrir les prémices des fruits
» de toutes les saisons. Plusieurs même y faisoient
» tous les jours des sacrifices , y'adoroient , et y fai-
» soient leurs prières à genoux , tout comme dans les
» véritables temples «. Voyez PLUTARQUE , *Vie de*
Tiberius et de Caius Gracchus , p. 842, D. et 843 , C.
opp. tom. 1. édit. Paris. 1624.

elle répondit pourtant à ceux qui la consolent, et qui plaignoient son (1) infortune : *Je ne cesserai jamais de me dire heureuse, après avoir donné le jour aux Gracques.*

Cornélie avoit perdu Livius Drusus, jeune Héros, d'un génie éclatant, digne rival des Gracques, assassiné, avant la promulgation de ses Loix, à la vue de ses Pénates, par un bras (2) inconnu.

(1) Plutarque dit qu'elle supporta son malheur avec beaucoup de constance et de magnanimité : et l'on écrit qu'en parlant des Chapelles qu'on avoit bâties sur les lieux où ses enfans avoient été tués, elle dit seulement : *ils ont les tombeaux qu'ils méritent. Voyez PLUTARQUE, loc. sup. laudat.*

(2) De tous les Auteurs qui ont parlé de la mort de Drusus, Cicéron est, si je ne me trompe, le seul qui ait nommé son assassin. C'est dans l'endroit où Cotta, accablant le Stoïcien Balbus du poids de ses objections, reproche aux Dieux le malheur des gens de bien et la prospérité des méchants. » Quintus » Varius, dit-il, cet homme inquiet et cruel, a péri » du dernier supplice, et dans des tourmens affreux : » si c'étoit pour le punir d'avoir assassiné Drusus, » et empoisonné Métellus, il valoit beaucoup mieux » l'empêcher de commettre ces deux crimes, que de » le faire périr ensuite pour les avoir commis «.

Summo cruciatu supplicioque Q. Varius, homo im-

Cependant elle reçut la nouvelle de cette mort cruelle et impunie, avec le même courage que Livius montrait en publiant ses Loix.

Vous vous reconciliez avec la fortune ;
ô Marcia , si les traits qu'elle a lancés contre les Scipions, contre les mères et les fils des Scipions, contre les Césars eux-mêmes, n'ont pas épargné votre sein. La vie humaine est assaillie de maux de toute espèce ; ils ne nous accordent jamais une longue paix, c'est tout au plus une trêve de quelques instans. Vous aviez élevé quatre enfans, ô Marcia ! On dit que dans une foule aucun trait ne porte à faux. Est-il surprenant que la mort n'ait pu, sans un œil de jalousie, passer à côté de votre nombreuse famille ? vous ne lui reprocherez pas seulement d'avoir enlevé vos enfans, mais d'avoir choisi. Doit-on se plaindre de son vainqueur, quand il partage également ? La fortune

portunissimus, perit : si, quia Drusum, ferro, Metellum veneno sustulerat ; illos conservari melius fuit, quam poenas sceleris Varium pendere. CICER. *de Nat. Deor.* lib. 3, cap. 33. *Edit.* Joseph. Oliv. *Paris.* 1740.

vous a laissé deux filles, et des petits-fils de ces filles. Le fils même que vous pleurez, sans songer au premier, vous ne l'avez pas totalement perdu : il vous reste de lui deux filles, qui seront pour vous des fardeaux, si vous manquez de force, et des consolations, si vous en avez. Elles sont destinées à vous rappeler par leur vue votre fils et non pas votre douleur. Le laboureur (1) dont les arbres ont été déracinés par le vent, ou brisés par un tourbillon impétueux, en recueille la semence, en confie à la terre les graines ou les rejettons ; dans un moment (car le temps est aussi prompt à réparer qu'à détruire) de nouveaux arbres s'élèvent plus beaux que les premiers. Substituez donc les filles de votre cher Métilius à sa place ; qu'elles remplissent le vuide qu'il a laissé : que cette double consolation diminue la douleur d'une seule perte.

(1) On trouve à-peu-près la même comparaison dans un beau fragment du Pythagoricien Theletès, qui nous a été conservé par Stobée : *Sermo* 106, p. 577, *edit.* Aurel. Allobrög. 1609. Voyez la note de Juste-Lipse sur ce passage.

Telle est la nature de l'homme, il ne trouve de charmes que dans ce qu'il a perdu; et le regret de ce qu'on n'a plus, rend injuste pour ce qui reste. Si vous songiez combien la fortune vous a épargnée, même en vous maltraitant, vous trouveriez qu'il vous reste plus que des consolations. Envisagez vos deux filles et cette multitude de petits-fils.

C H A P I T R E X V I I.

DITES encore, ô Marcia : mon sort seroit déjà fort à plaindre si la fortune se régloit sur les mœurs des hommes, si les bons n'éprouvoient jamais des maux. Mais je vois qu'ils n'y a pas de distinction, que les bons comme les méchans sont également exposés aux orages. Il est bien dur de perdre un jeune homme que vous avez élevé, qui faisoit déjà l'appui et la gloire de son père et de sa mère : cette perte est cruelle, sans doute, mais elle est dans l'ordre des choses humaines. Vous êtes née pour perdre, pour périr, pour espérer, pour craindre, pour troubler le repos d'autrui et le vôtre, pour

redouter et desirer la mort; et ce qu'il y a de plus fâcheux encore, pour ignorer votre propre position. Si l'on disoit à un voyageur prêt à s'embarquer pour Syracuse : commencez par connoître les inconvéniens et les avantages du voyage que vous entreprenez, et ne vous embarquez qu'après ce préliminaire. Voici les objets dignes de votre admiration : vous verrez d'abord cette isle séparée de l'Italie par un bras de mer étroit, et qui sûrement faisoit antrefois partie du continent : une irruption soudaine de la mer a détaché le rivage Hespérien de la Sicile. (1) Ensuite, vous verrez, (car il est possible de cotoyer ce gouffre affreux) vous verrez cette (2) Charybde si célébrée par la Fable, dont la surface est unie quand le vent du midi ne souffle pas, et qui, quand il s'élève avec force, se creuse en un abyme profond, et engloutit les vaisseaux. Vous

(1) *Hesperium siculo latus abscedit. . . .*

VIRGIL, Æneid. lib. 3, vers. 418.

(2) Voyez ci-dessus tom. 1, lett. 79, pag. 475, note première.

verrez la fontaine d'Aréthuse, chantée par les Poètes, dont la transparence permet à l'œil de pénétrer jusqu'au fond, et dont les ondes fraîches, ou naissent dans l'isle même, ou sont dues à un fleuve (1) étranger qui coule dans l'intérieur de la terre par-dessous tant de mers, sans contracter aucun mélange d'eau salée. Vous verrez le plus calme de tous les (2) ports connus, que la Nature elle-même a construit pour servir d'abri aux flottes, ou dont l'art a fait la moitié des frais; port d'une telle sûreté, que les plus violentes tempêtes ne s'y

(1) Sénèque veut parler ici de l'Alphée; mais il s'exprime plus clairement à ce sujet dans ses *Questions naturelles*. « Je ne crois pas, dit-il à Lucilius, que vous » balanciez à reconnoître des fleuves inférieurs, et une » mer souterraine, quand vous voyez l'Alphée se perdre » en Achaïe, et, après avoir coulé sous la mer; » reparoitre en Sicile, pour y former l'agréable fontaine d'Aréthuse « *Nat. Quæst.* lib. 6, cap. 8.

(2) Cicéron dit qu'il n'y avoit rien de plus beau que les murailles et le port de Syracuse : *nihil esse pulchrius quam Syracusarum mœnia ac portus*. In Verrem; lib. 5, orat. 10, de Suppliciis, cap. 37. » Ses ports, » dit-il ailleurs, sont presque renfermés dans sa structure,

font pas sentir. Vous verrez les lieux où la puissance d'Athènes vint échouer (1); cette prison pratiquée dans des roches (2) taillées à une profondeur incroyable, où gémirent autrefois tant de milliers de

» et sous l'inspection des édifices, et quoique leurs
 » eaux aient séparément leurs diverses entrées, un
 » confluent les rassemble toutes à leur sortie, et
 » leur réunion forme un petit détroit de mer qui dé-
 » tache de Syracuse cette partie que l'on appelle in-
 » sulaire; mais elle s'y rejoint encore par un pont qui
 » l'y retient attachée ». *In Verrem*, lib. 4, orat. 9, de
Signis, cap. 52.

(1) Les Athéniens éprouvèrent une déroute mémorable en Sicile, sous la conduite de Nicias et de Démosthène: voyez PLUTARQUE, *Vie de Nicias*, Opp. tom. I, p. 537, 538, *edit.* Par. 1624.

(2) Cicéron nous donne, dans ses Discours contre Verrès, une description exacte et assez détaillée des prisons de Syracuse. » C'est, dit-il, un vaste et ma-
 » gnifique édifice construit par les Rois et par les Ty-
 » rans; c'est un rocher extrêmement haut, fort en-
 » foncé et creusé jusqu'au fond par les travaux d'un
 » grand nombre d'ouvriers. On ne peut rien bâtir, ni
 » rien imaginer de mieux fermé, de mieux fortifié de
 » toutes parts, ni de plus propre à tenir sous une garde
 » très-sûre ceux qui y sont détenus ». *In Verrem*, lib.
 3, orat. 10, de *Suppliciis*, cap. 27. On peut joindre
 à cette description, celle qu'on trouve dans Thucydide;

prisonniers (1) : cette ville elle-même, dont l'enceinte fortifiée de tours, a plus d'étendue (2) que les limites de plusieurs Etats : cette ville où les hivers sont doux, et où aucun jour ne se passe sans voir le (3) soleil.

Après avoir connu ces avantages, la

(*lib. 7, § 87, édit. Duker. Amstel. 1731.*) et ce que dit Elien dans ses *Histoires diverses*, liv. 12, chap. 44. *Voyez* la note suivante.

(1) Peut-être Sénèque veut-il parler ici de la prison appelée l'*oreille de Denys*, dans laquelle ce Tyran faisoit enfermer ses victimes, de manière à pouvoir entendre tous leurs discours. C'étoit une carrière taillée en cône ou en velute : les voyageurs assurent qu'elle subsiste encore aujourd'hui, et que le moindre bruit y retentit d'une façon très-marquée.

(2) Cicéron assure aussi que Syracuse est la plus grande et la plus belle ville de toute la Grece, et que ce que l'on en dit est constant ; car de tous les côtés qu'on en approche, sa situation la fortifie par mer et par terre, et la rend agréable par son aspect. Il ajoute, un peu après, que c'est une ville si étendue, qu'on diroit qu'elle est composée de quatre autres villes très-grandes : *ea tanta est urbs, ut ex quatuor urbibus maximis constare dicatur*. In Verrem. l. 4, orat. 9, de Signis, c. 52.

(3) Pline dit la même chose de la ville de Rhodes qu'il compare en cela à Syracuse.

température malsaine de ses étés diminuera beaucoup le prix de ses hivers. Vous y trouverez un Denys, un Tyran destructeur de la liberté, de la justice et des Loix ; affamé de la domination, même après avoir fréquenté Platon ; attaché à la vie, même après son exil : il fera périr les uns dans les flammes, les autres sous les coups de fouet : la moindre offense sera punie de mort : les hommes et les femmes seront les victimes de ses débauches ; et parmi les vils compagnons de son intempérance royale, ce sera trop peu de deux jouissances à la fois (1).

Rhodi et Syracusis numquàm tanta nubila obduci ; ut non aliquà horà sol cernatur. *Nat. Hist.* lib. 2, cap. 62. Voyez aussi Cicéron, in *Verrem*, lib. 5, orat. 10, de *Suppliciis*, cap. 10.

(1) *Au texte* : Parum erit simul binis coire. L'explication de ce passage se trouve dans ces paroles de Suétone.

Secessu verbò Capreensi, etiam sellariam excogitavit sedem arcanarum libidinum : in quam undique conquistati puellarum et exoletorum greges, monstrosique concubitus repositores quos *spintrias* appellabat, *triplici serie connexi invicem incestarent se coram ipso*, ut adspectu deficientes libidines excitaret : in *Tiber.* cap. 43. Voyez aussi Martial, lib. 12., *épigr.* 43.

Maintenant que vous connoissez les avantages et les désavantages , embarquez-vous ou restez. Après cette déclaration , si le voyageur prenoit le parti d'aller à Syracuse , auroit-il droit de se plaindre d'un autre que de lui-même ; vu qu'il n'auroit pas été surpris , mais se seroit exposé sciemment ?

La Nature nous dit à tous : » Je ne
» veux tromper personne. Si vous avez
» des enfans , ils pourront être beaux ,
» ils pourront être difformes : si vous en
» avez plusieurs , il pourra se trouver
» parmi eux des traîtres , ainsi que des
» défenseurs de leur Patrie. Ne désespé-
» rez pas qu'ils ne deviennent assez ver-
» tueux pour qu'on vous respecte à cause
» d'eux : mais croyez en même-temps qu'ils
» peuvent être assez corrompus pour de-
» venir des sujets de honte pour leur
» mère. Rien n'empêche qu'ils vous ren-
» dent les derniers devoirs , et prononcent
» votre éloge funebre : mais soyez prête
» à les mettre sur le bûcher , soit dans
» l'enfance , soit dans la jeunesse , soit
» dans le déclin de l'âge : les ans n'y font
» rien : les funérailles sont toujours pré-
maturées ,

» maturées , quand la mère y assiste. Si
» d'après ces conditions vous élevez des
» enfans , les Dieux sont justifiés : ils ne
» se sont engagés à rien «.

C H A P I T R E X V I I I .

RÉGLONS sur cette image notre entrée dans la vie. Indécise sur votre voyage de Syracuse , vous avez appris de moi se agrémens et ses inconvéniens. Supposez qu'à votre naissance j'aie pu vous donner les mêmes instructions , je vous aurois dit : vous allez entrer dans une cité commune aux Dieux et aux hommes , qui embrasse tous les êtres existans , soumise à des Loix constantes et éternelles , qui règlent la marche infatigable des corps célestes. Là , vous verrez des étoiles sans nombre ; vous contemplez avec admiration cet astre unique , dont les feux remplissent la Nature entière ; ce soleil , dont les révolutions journalières séparent le jour de la nuit , et dont le cours annuel partage également les étés et les hivers. Vous verrez le flambeau de la nuit , cette lune qui succède à son frère , et

Tome IV.

o

qui emprunte de lui une lumière douce et modérée : tantôt invisible à nos yeux , tantôt découvrant sa face entière , elle parcourt un cercle continuél d'accroissemens et de déclins , toujours différente de ce qu'elle étoit la veille. Vous verrez cinq planetes suivre des routes diverses , dans un sens contraire à la rotation du monde. De leurs plus légers mouvemens dépend le sort des peuples ; les plus grands événemens , comme les plus petits , sont dus à l'influence propice ou malheureuse de ces astres. Vous admirerez les amas des nuages , la chute des pluies , l'obliquité de la foudre et les météores du ciel. Lorsque rassasiés du spectacle des cieux , vos regards s'abaisseront sur la terre , ils trouveront un autre ordre de choses , admirable dans un genre différent : d'un côté , des plaines qui s'étendent jusqu'à perte de vue ; de l'autre , des montagnes , dont les sommets couverts de neige se perdent dans les nues ; des fleuves qui , partis d'une même source , vont couler les uns à l'orient , et d'autres à l'occident ; des forêts agitées sur la cîme des monts ; des bois immenses

peuplés d'animaux qui leur sont propres , égayés par les chants de mille oiseaux divers ; des villes différemment situées ; des Nations séparées les unes des autres par la difficulté des lieux ; les unes établies au haut des montagnes , les autres répandues dans les vallées , ou sur les bords de la mer , des lacs ou des marais : vous verrez les moissons croître par les soins du laboureur ; des arbres se couvrir de fruits sans culture ; des ruisseaux serpenter à travers les prairies ; des golfes délicieux ; des rivages enfoncés dont la courbure forme des ports ; des isles sans nombre éparses sur les plaines azurées , dont le contraste rompt l'uniformité des mers.

Vous parlerai-je de ces pierres éclatantes , de ces diamans précieux , des paillettes d'or que de rapides torrens charient dans leurs graviers ; de ces volcans qui s'échappent des entrailles de la terre et du sein même des mers ? parlerai-je enfin de l'Océan , ce lieu de notre globe , qui rompt par trois vastes golfes la continuité des nations , et dont les irrupsions ne connoissent aucun frein ?

Au milieu de ces eaux toujours en mouvement , toujours agitées , même sans orages , vous verrez des monstres énormes supérieurs en grosseur à nos animaux terrestres ; les uns trop pesans pour se mouvoir (1) sans secours , les autres plus rapides qu'un vaisseau poussé par les rames ; d'autres enfin qui (2) aspirent les ondes ,

(1) Voyez Plin., *Nat. Hist.* lib. 9, cap. 62, in fine, et Plutarque, *de Solertiâ animal.* opp. tom. 2, pag. 980, F. et 981, A. edit. Paris. ann. 1624.

(2) Sèneque veut parler du Physetere, appelé aussi le *Souffleur*, parce què, lorsqu'il souffle, dit Strabon, il élève une colonne d'eau, qui de loin a l'apparence d'une colonne de nuées :

Et à flando dictis Physeteribus, qui cum efflant eminus intuentibus, species quædam nubis in columnæ formam coactæ videtur. STRAB. *Georg.* lib. 3, pag. 214, 215. *edit. Amstel.* 1707.

Dans un autre endroit, en parlant des dangers auxquels Nèarque fut exposé pendant sa navigation, il dit qu'il fut sur-tout fort inquiété par les Physeteres, poissons d'une grandeur considérable, qui élèvent par leur souffle une si prodigieuse quantité d'eau, que l'air en est obscurci au point d'intercepter la vue des objets les plus voisins.

Plurimum eos turbaverunt Physeterum magnitudines, fluctum maximum, et confertum cum caligine tanta ex

et les rejettent , au grand péril des navigateurs. Vous verrez des vaisseaux chercher des terres inconnues : vous verrez l'audace humaine tenter l'impossible , et vous y contribuerez en même-temps : vous apprendrez et vous enseignerez les arts , soit de nécessité , soit d'agrément , soit de conduite.

Mais vous trouverez aussi mille fléaux pour les corps et les ames ; des guerres , des brigandages , des empoisonnemens , des naufrages , des maladies épidémiques et particulières ; la perte des amis les plus chers ; la mort tantôt douce et facile , tantôt accompagnée de tortures et de supplices. Délibérez donc en vous-même : pesez votre choix : vous ne parviendrez à tous ces avantages qu'à condition de sortir par cette porte. Vous vous déciderez à vivre : car , sans doute , vous ne renoncerez pas à tant de jouissances par la crainte de les perdre. Vivez donc comme il convient : mais dites-vous à vous-même :

sufflationibus suis excitantium , ut proxima etiam quæque conspici non possent. *lib. 15 , pag. 1055 , D. Voyez Pline , Hist. Nat. lib. 9 , cap. 4.*

on ne nous a pas consultés ; nos parens l'ont été pour nous ; ils connoissoient la condition de la vie , et ils nous l'ont donnée.

CHAPITRE XIX.

MAIS, pour passer aux motifs de consolation , examinons d'abord le mal , et ensuite les remedes. La principale affliction des gens en deuil , est le regret de la personne aimée : ce malheur est supportable en lui-même. Nous ne pleurons pas , pendant leur vie , les absens , ou ceux qui vont l'être , quoique nous en perdions totalement la vue et la jouissance. C'est donc l'opinion qui nous tourmente ; c'est nous-mêmes qui mettons le taux à notre infortune. Le remede est en notre pouvoir. Regardons les morts comme absens , et nous (1) ne nous tromperons pas : ce n'est qu'une séparation momentanée ; ils ont pris (2)

(1) Je lis avec Juste-Lipse ; *et nosmetipsi non fallimus* , avec la négation.

(2) Voyez à ce sujet un beau fragment du Poëte comique Antiphane , cité par Stobée , *serm.* 123 , *pag.* 617. (*edit. cit. ubi sup.*) et la lett. 99.

les devans , nous allons bientôt les suivre. Mais je n'ai plus de défenseur, plus de rempart contre le mépris : c'est un second sujet d'affliction. La consolation, que j'ai à vous proposer, n'est point louable, mais elle n'est que trop vraie : dans notre ville, manquer d'enfans donne plus de considération qu'il n'en ôte. La solitude, autrefois si redoutable pour la vieillesse, est aujourd'hui d'une si grande ressource pour elle, que l'on voit des pères feindre de l'aversion pour leurs enfans, les renier, et se réduire (1) exprès à un veuvage volontaire.

Je m'attends à votre réponse : ce n'est pas, dites-vous, mon propre domnage qui me touche : on est indigne de con-

(3) Au texte, et orbitatem manu faciant. Juste-Lipse observe avec raison que Sèneque se sert souvent de cette expression, et qu'elle lui est presque particulière; on peut voir sa note sur ce passage: il y a rassemblé et indiqué les différens endroits des ouvrages de notre Auteur, où il a employé ce mot, qu'on rencontre en effet très-rarement dans les autres Écrivains de l'antiquité, excepté dans Plinè l'ancien, et dans Stace. Voy. la Préface du 18.^e liv. de l'Histoire Naturelle, et la Thébaïde de Stace, lib. 1, vers. 176, 177, édit. Varior.

solation , quand on regrette , en vue de soi , la perte de son fils , comme celle de son esclave ; quand on a le loisir de voir en lui autre chose , que lui-même. De quoi donc êtes-vous affligée , ô Marcia ? est-ce de ce que votre fils est mort ? ou de ce qu'il n'a pas vécu plus longtemps ? Si c'est de ce qu'il est mort , vous auriez toujours dû vous affliger ; parce que vous avez toujours su qu'il devoit mourir. Songez que les morts n'éprouvent aucune douleur ; que ce qui nous rend les enfers si terribles , est une pure fable ; qu'on n'a pas à craindre après le trépas , ni des ténèbres , ni des cachots , ni des fleuves de flammes ou d'oubli , ni des tribunaux , ni des accusations , ni de nouveaux tyrans , dans l'empire de la liberté. Ce sont des Poètes qui nous ont jonés par de vaines terreurs : la mort est l'affranchissement et le terme de toutes les douleurs ; nos maux ne vont pas plus loin qu'elle : elle nous remettra dans le calme où nous reposions avant de naître. Si l'on déplore le sort des morts , on doit aussi déplorer le sort de ceux qui ne sont pas nés. La mort n'est

ni un bien ni un mal. Pour être l'un ou l'autre , il faudroit qu'elle fût quelque chose. Ce qui n'est rien en soi-même , et ce qui réduit tout à rien , ne peut nous faire éprouver aucun sort. Les biens et les maux demandent avant tout un sujet pour s'exercer. La fortune ne peut retenir un être renvoyé par la Nature : l'on ne peut être malheureux , quand on n'est plus.

Votre fils a franchi les bornes prescrites à la servitude ; il est rentré dans le sein d'une paix éternelle et profonde ; il n'est plus tourmenté ni par la crainte de l'indigence , ni par le désir des richesses , ni par les aiguillons de la volupté qui mine les ames , ni par l'envie qu'excite le bonheur des autres , ni par le poids du sien : ses chastes oreilles ne sont pas même frappées des accens de la débauche : il n'a plus de malheurs publics ou domestiques à prévoir : indifférent sur l'avenir , il ne dépend pas d'événemens qui ramènent de plus grandes incertitudes. En un mot , il habite un séjour , d'où l'on ne peut le chasser , où l'on ne peut l'effrayer.

C H A P I T R E X X.

X
HÉLAS ! que l'homme connoît peu ses maux, s'il ne regarde pas la mort, comme la plus belle invention de la Nature ! Soit qu'elle fixe pour jamais le bonheur, soit qu'elle repousse l'infortune, soit qu'elle termine la fatigue et la satiété du vieillard, soit qu'elle moissonne la jeunesse dans sa fleur, dans l'âge heureux de l'espérance, soit qu'elle empêche l'enfance de parcourir des degrés plus pénibles de la vie ; elle est un terme pour tous, un remède pour plusieurs, le vœu de quelques-uns ; et ne sert jamais plus utilement, que lorsqu'elle vient sans être appelée. Elle affranchit l'esclave malgré son maître ; elle rompt les chaînes des prisonniers ; elle tire de prison ceux qu'y retenoit la tyrannie. Elle montre à l'exilé, dont les pensées et les regards sont toujours tournés vers sa patrie, qu'il importe peu dans quelle région il soit enseveli. Lorsque la fortune répartit injustement les biens, et soumet à un maître les hommes qui tous sont nés avec les

mêmes droits, elle les rend tous égaux. C'est elle qui est la véritable ennemie de toute autorité; c'est elle qui sauve l'homme de l'humiliation; c'est elle qui ne reconnoît pas de maître; c'est elle enfin, ô Marcia, que votre père a désirée.

Oui, c'est par elle que la naissance n'est pas un supplice; c'est par elle que je ne succombe pas aux menaces du sort; que je conserve mon ame intacte et maîtresse d'elle-même. J'ai un refuge dans mon naufrage : je vois des croix de plus d'une espece, variées suivant le caprice des tyrans : les uns suspendent leurs victimes la tête en bas; les autres leur traversent le corps d'un (1) pieu vertical;

(1) Au texte : *alii per obscena stipitem egerunt*. Il est impossible de décrire avec plus d'exactitude et de clarté le supplice de l'empalement : *palo infigere*. On voit par ce passage qu'il y avoit des croix de plus d'une espece, et qu'il faut distinguer entre *patibulum* et *crux*. Le premier de ces mots signifie proprement ce que nous appellons aujourd'hui le *supplice de la croix*; au lieu que *cruci adfigere* ou *infigere* répond exactement à notre mot *empaler*, ce qui s'éloigne beaucoup des idées reçues. Juste-Lipse a très-bien marqué la différence de ces deux mots dans son livre de *Cruce*, Commun :

d'autres leur étendent les bras à une puissance : je vois des cordes, je vois des fouets, je vois des instrumens pour déchirer chaque membre, chaque articulation : mais je vois aussi la mort. Plus loin ce sont des ennemis cruels, des citoyens superbes : mais à côté d'eux je vois la mort. La servitude n'est plus à charge, quand on peut d'un seul pas s'élançer vers la liberté, si l'on s'ennuie de son maître.

Contre les injures de cette vie, j'ai la ressource de la mort. Songez quel bien

cet Ouvrage n'est pas entre les mains de tout le monde, je vais en extraire le passage suivant, il servira à fixer d'une manière précise le sens de ces deux expressions qu'on rencontre souvent dans les Auteurs, et à éviter les méprises où l'on tombe nécessairement à ce sujet :

Patibulum (dit ce savant Commentateur), id propriè est, in quo suffixus homo expanditur, transverso tamen ligno. *Crux* verò cum is erecto simpliciue stipiti adfigitur sive infigitur. Nam *stipitem per obscana agere*, hic nihil aliud est, quàm quod Græci dicunt *scolopidsein*, id est, palo infigere, sive vulgi verbo *impalare*. Vide LIPS. in Tacit. Annal. lib. 14, cap. 33, not. 6.

c'est de mourir à propos, à combien d'hommes il en a coûté pour avoir trop vécu. Si Pompée, l'ornement et l'appui de notre Empire, eût été emporté par la maladie qu'il eut à Naples, il fût mort incontestablement le premier des Romains : quelques années de plus l'ont précipité du haut de sa gloire : il vit ses légions massacrées en sa présence, survivant lui-même à la perte d'une armée dont le Sénat formoit la première ligne : il vit le fer d'un bourreau Egyptien ; et son corps , sacré pour les vainqueurs, devint la proie d'un vil satellite. Quand même on l'eût épargné, sa conservation eût été un opprobre pour lui. Quelle honte pour Pompée de devoir la vie à un Roi !

Si Cicéron eût péri dans le temps où il se mettoit à couvert des coups de Catilina, dirigés autant contre lui que contre la patrie, il seroit mort avec le titre de sauveur de la République. Si même son convoi funebre eût suivi celui de sa fille, il seroit mort encore heureux : il n'eût point vu les glaives tirés contre le sein des citoyens, ni les assassins partager en-

tr'eux les biens des proscrits, devenus le prix de leur mort, ni les dépouilles des Consuls, vendues à l'encan; ni les meurtres, ni les brigandages afferimés par autorité publique; ni tant de guerres, tant de rapines, tant de Catilinas.

Si Caton, à son retour de Chypre, où il avoit réglé la succession d'un Roi, eût été englouti dans la mer, ou s'il eût fait naufrage avec l'argent qu'il apportoit pour faire les frais de la guerre civile, n'eût-il pas eu à se louer de la fortune? du moins eût-il emporté la consolation que personne n'auroit osé faire du mal en présence de Caton : un délai de quelques années força ce Héros, né pour la liberté de sa patrie comme pour la sienne, de fuir César et de suivre Pompée.

La mort, quoique prématurée, n'a donc fait aucun mal à votre fils, ô Marcia : au contraire elle l'a garanti de tous les maux. Vous dites pourtant qu'il est mort trop tôt et ayant l'âge. D'abord supposez qu'il eût vécu plus long-temps; accumulez sur sa tête le plus grand nombre d'années qu'il soit donné à l'homme de parcourir : que c'est peu de chose ! Nés

pour quelques instans , obligés de partir presque à notre arrivée , la vie n'est pour nous qu'une hôtellerie. Je parle de la durée de nos ans qui s'écoulent avec une incroyable célérité.

Calculez les siècles accordés aux villes ; vous verrez combien peu ont subsisté les masses même dont on vante la vétusté. Tous les ouvrages des hommes sont périssables et de courte durée ; ils n'occupent aucune place dans l'immensité des temps. Cette terre que nous habitons , avec ses villes , ses fleuves et son enceinte de mers , nous la regardons comme un point en comparaison de l'univers. Eh bien ! notre durée n'est pas même un point , en comparaison de tout le temps , dont l'étendue est bien plus immense que celle du monde , puisque c'est dans l'espace du temps , que le monde recommence tant de fois sa révolution. Qu'il importe donc d'étendre un espace , qui ne différera pas du rien , quels qu'en soient les accroissemens ? il n'y a qu'un moyen de vivre long-temps , c'est de vivre assez. Vous avez beau me citer les Sybilles , et des hommes parvenus à une vieillesse mé-

morale; vous avez beau me parler de cent dix années; quand vous embrasserez l'ensemble des temps, vous ne trouverez pas de différence entre la plus longue vie et la plus courte, si vous comparez le temps qu'on a vécu, avec celui où l'on n'a pas vécu.

En second lieu, votre fils n'est pas mort avant l'âge; il a vécu autant qu'il devoit vivre; il ne lui restoit plus rien de sa carrière à fournir. La vieillesse n'est pas plus la même pour tous les hommes, qu'elle n'est la même pour tous les animaux. On voit des animaux décliner dans l'espace de quatorze ans; et leur plus longue vie ne fait que le premier âge de l'homme. Nous n'avons pas tous reçu la même faculté de vivre. On ne meurt jamais trop tôt, quand on ne pouvoit pas vivre plus long-temps qu'on n'a vécu. Le terme de chaque homme est fixé, il demeure invariable, et ne peut être reculé ni par nos soins, ni par la faveur..... (1); il a subi son sort,

(a) Ici le texte est tellement corrompu, qu'on ne peut y trouver de sens.

il est parvenu au terme prescrit à sa durée (1).

Ne chargez donc pas votre douleur de la réflexion affligeante, qu'il pouvoit vivre plus long-temps. Ses années n'ont pas été interrompues, jamais le hasard ne se mêla de la durée de la vie. La Nature paie à chacun ce qu'elle a promis : le Destin suit sa marche, sans jamais rien ajouter ou retrancher à la somme prescrite : les vœux et les desirs sont inutiles. Chacun aura ce qui lui a été assigné dès le premier jour : du moment où ses yeux se sont ouverts à la lumière, il est entré dans le chemin de la mort, il s'est approché de plus près du terme ; et les années ajoutées à son adolescence, étoient autant d'années retranchées de sa vie.

Notre erreur générale est de ne croire approcher de la mort que dans la vieillesse et le déclin de l'âge, tandis que l'enfance, la jeunesse et les autres périodes de la vie conduisent au même but. Ainsi les Destins pressent leur ouvrage ; mais

(1) — Metasque dari pervenit ad ævi.

VIRG. *Æneid.* lib. 10, vers. 472.

ils nous dérobent le sentiment de notre dissolution. La mort, pour s'introduire plus facilement, se cache sous le nom même de la vie : l'enfance est engloutie par l'âge puérile, celui-ci par la puberté, la puberté par la jeunesse, la jeunesse par la vieillesse. Calculez bien, et vous verrez que nos accroissemens ne sont que des pertes.

C H A P I T R E X X I .

Vous vous plaignez, ô Marcia, que votre fils n'ait pas vécu aussi long-temps qu'il auroit pu. D'où savez-vous si une plus longue vie lui eût été avantageuse ? si son intérêt n'exigeoit pas qu'il mourût ? Citez-moi un homme dont la fortune soit assez solidement établie pour n'avoir rien à craindre du temps. Les choses humaines sont dans une vicissitude et un écoulement continuel : la partie de notre vie la plus exposée aux revers, est celle qui nous offre le plus de charmes. Aussi la mort est desirable, même pour les hommes les plus fortunés, parce que dans cette instabilité et

ce désordre des événemens, il n'y a de sûr que le passé. Qui vous a garanti que la figure aimable de votre fils, défendue par l'égide de la pudeur, contre les dangers d'une ville corrompue, eût échappé assez heureusement aux maladies, pour arriver à la vieillesse sans accident ?

C H A P I T R E X X I I.

S O N G E Z à tous les vices de l'ame. En effet, les plus heureux naturels ne portent pas toujours dans un âge avancé les fruits que leur adolescence avoit fait espérer. Souvent la marche est rétrograde; souvent une débauche tardive, et par-là plus honteuse, souille les plus beaux commencemens; souvent la crapule et la gourmandise ne laissent plus à l'homme d'autres soins que celui du boire et du manger.

Ajoutez l'incendie et la ruine des maisons, les naufrages, les tourmens que font souffrir les Médecins lorsqu'ils désossent un homme vivant, lorsqu'ils plongent leurs mains dans ses entrailles, lorsqu'ils appliquent à de certaines parties

des remèdes plus cuisans que le mal. Ajoutez enfin l'exil; votre fils n'étoit pas plus désintéressé que Rutilius : la prison; il n'étoit pas plus sage que Socrate : une mort sanglante et volontaire; il n'étoit pas plus irréprochable que Caton.

Ces considérations vous feront sentir que la Nature traite favorablement ceux qu'elle conduit promptement en lieu de sûreté, instruite des maux que leur préparoit la milice de cette vie. Rien de si trompeur, de si insidieux que la vie humaine. Non; personne n'en voudroit, si on ne la recevoit à son insu. Si donc le premier des bonheurs est de ne point naître, regardez comme le second, d'être promptement rétabli au bout d'un court trajet.

Rappelez-vous ce temps funeste où Séjan donna votre père en esclavage à Satrius, son client : il étoit irrité de quelques mots trop libres que Cordus avoit laissé échapper, tels que celui-ci : *Séjan ne se contente (1) pas d'être porté sur nos têtes;*

(1) Le texte porte : *Sejanum in cervices nostras nec imponi quidem, sed escendere.* L'Auteur estimé d'une

il veut y marcher. On avoit décerné au favori une statue qui devoit être placée dans le nouveau théâtre de Pompée, que l'Empereur faisoit rebâtir, après l'incendie du premier. Cordus s'écria que *c'étoit vraiment pour lors que le théâtre alloit périr.* Qui n'eût crévé de dépit, en voyant un Séjan placé sur les (1) cendres de

traduction de quelques Ouvrages de Tacite, cite ce mot de Cordus dans ses notes, et le rend de la manière suivante : *Séjan n'attend pas qu'on lui aide à nous monter sur la tête, il grimpe assez de lui-même.* Je ne crois pas que ce soit le sens de ce passage où Cordus me paroît faire allusion à la manière dont les Romains étoient portés dans leurs litières : *quos SUPRA CAPITA HOMINUM SUPRAQUE TURBAM delicatos lectica suspendit*, dit Sénèque. On peut voir encore la lettre 110, où il emploie même le mot *imponere*, en parlant d'une litière soutenue par des porteurs de la plus haute taille : *lectica formosis IMPOSITA caloniibus*. D'ailleurs, si la traduction de M. L. D. L. B. est fidelle, ce que je laisse à décider au Lecteur, elle a du moins le défaut d'être trop familière. On peut l'excuser dans une note où il suffit d'exprimer en général le sens des passages que l'on cite, mais elle seroit déplacée dans un Ouvrage grave où l'on exige avec raison plus d'exactitude, et sur-tout un style plus châtié.

(1) Voyez la note de Juste-Lipse sur ce passage.

Pompée ? un soldat perfide consacré dans le monument du plus grand des Généraux ? La statue est élevée avec son inscription. Déjà les chiens enragés que Séjan repaissoit de sang humain pour les rendre attachés à lui seul et implacables à tout autre, commencent à abboyer autour de Cordus qui n'y étoit pas (1) préparé. Qu'avoit-il à faire ? il lui falloit demander la vie à Séjan, ou la mort à sa propre fille : assuré de ne rien obtenir ni de l'un ni de l'autre, il résolut de tromper sa fille. Il eut recours au bain ; et pour perdre plutôt ses forces, il se retira dans sa chambre, sous prétexte d'y prendre un léger repas ; après avoir congédié ses esclaves, il jetta par la fenêtre quelques alimens, pour faire croire qu'il les avoit consommés ; il ne toucha pas au souper, comme ayant déjà mangé suffisamment. Le lendemain et le surlendemain, il en usa de même : au quatrième jour, sa foiblesse le décéla. Pour lors

(1) Juste-Lipse lit ici : *et illum imparatum*. J'ai suivi cette leçon qui fait un meilleur sens que celle de l'édition *varior*, où l'on trouve *imparatum*.

vous pressant dans ses bras, » ma chère
» fille, vous dit-il, voilà la seule chose
» que je t'aie cachée de ma vie; tu me
» vois dans la route de la mort, je suis
» presque à moitié chemin : ne me rap-
» pelle pas à la vie; tu ne le dois ni ne
» le peux ». Alors il fit fermer toutes
les fenêtres, et s'ensevelit dans les té-
nebres. La nouvelle de son dessein ré-
pandit une joie universelle : on s'ap-
plaudissoit de voir une telle proie ar-
rachée à la gueule de ces loups affamés.
Les accusateurs, suivant les ordres de
Séjan, se présentent au tribunal des
Consuls, se plaignent de la mort que
Cordus veut se donner, de cette mort
à laquelle ils le forçoient eux-mêmes de
recourir : ils sentoient que leur victime
leur échappoit. C'étoit une grande ques-
tion de savoir si la mort volontaire
(1) d'un accusé faisoit perdre la récom-
pense à ses accusateurs. Pendant qu'on
délibère, et que les accusateurs revien-

(1) Voyez sur ce passage les notes de Just-Lipse
et de Gronovius.

nent à la charge , Cordus s'étoit (1) absous lui-même. Voyez-vous , Marcia , quelles alternatives de malheurs fondent inopinément sur les hommes ? vous gémissiez de la nécessité qui a forcé votre fils de mourir , tandis que votre père , a pensé n'en avoir pas le pouvoir.

C H A P I T R E X X I I I .

INDÉPENDAMMENT de l'incertitude de l'avenir et de la probabilité du malheur , le chemin vers les Dieux est d'autant plus facile pour les ames qui ont quitté de bonne heure le commerce des hommes ; elles ont alors contracté moins

(1) Au texte: *ille se absolverat* , ce que M. L. D. L. B. traduit ainsi : *Cordus s'étoit mis hors de cours et de procès* : cette traduction n'est pas exacte , et si j'ose le dire , elle est même de mauvais goût ; mais on doit supposer que l'Auteur auroit été plus sévère pour lui-même , et se seroit sur-tout plus rapproché du texte , si au lieu de traduire en passant une page de ce Traité de Sénèque , il eût eu dessein de le publier tout entier en françois. Voyez la note de Juste-Lipse sur ce passage.

de souillure et de pesanteur : délivrées , avant d'être pénétrées , et , pour ainsi dire , enveloppées de matières , elles revolent plus légèrement au lieu de leur origine , et nagent sans obstacle sur le fluide éthérée. Aussi le séjour du corps ne paroît jamais fort délectable aux grands génies : ils brûlent de sortir et de s'élan- cer. Accoutumés à parcourir l'immensité des cieux , et à planer au-dessus de la terre , ils se trouvent gênés dans cette prison étroite. Voilà pourquoi Platon (1) s'écrie que l'ame toute entière du Sage s'empresse d'aller à la mort ; que c'est-là l'unique objet de ses desirs et de ses pensées , le seul but vers lequel elle se porte sans cesse.

Quoi ! Marcia , en voyant dans votre jeune fils la prudence de la vieillesse , son ame victorieuse de toutes les voluptés , pure , exempte de vices , désirant les richesses sans avarice , les honneurs sans ambition , les plaisirs sans excès , vous flattiez-vous de le conser-

(1) Dans le Dialogue intitulé *Phédon* ou de l'immortalité de l'ame.

ver long-temps ? Le faite de la grandeur en est aussi le terme. La vertu se dérobe à nos yeux quand elle est accomplie : les fruits n'attendent pas la fin de la saison, quand ils sont mûrs dès le commencement. Plus le feu est éclatant, plus promptement il s'éteint : il dure, lorsque luttant contre une matière peu combustible, et presque étouffé par la fumée, il ne donne qu'une lueur obscure : la difficulté même qu'il trouve à se nourrir, est la cause de sa durée. Ainsi les hommes les plus brillans par le génie, vivent le moins : la chute est proche quand il ne reste plus de progrès à faire. Fabianus rapporte un fait dont nos pères ont été témoins : il dit qu'il y avoit à Rome un enfant qui avoit la taille d'un très-grand homme ; mais il mourut en peu de temps, ainsi que les gens sensés l'avoient prédit ; il n'étoit pas fait pour atteindre un âge qu'il avoit anticipé. La maturité est l'annonce de la putréfaction : la fin est proche, quand l'accroissement est épuisé.

C H A P I T R E X X I V.

COMPTÉZ la vie de votre fils par ses vertus, et non par ses années, vous la trouverez assez longue. Privé de son père dans l'âge le plus tendre, il resta jusqu'à quatorze ans sous la garde de ses tuteurs, et toujours sous la tutelle de sa mère. Quoiqu'il eût ses Pénates, il ne voulut pas quitter les vôtres. Dans son adolescence, sa taille, sa figure, la vigueur de son corps sembloient le destiner au métier de la guerre; il refusa le service pour ne pas se séparer de vous. Songez, Marcia, combien les mères voient rarement leurs enfans, quand ils n'habitent pas sous le même toit; songez combien d'années perdues pour leur tendresse, et passées dans les allarmes, quand leurs fils sont à la guerre : vous verrez que vous avez eu un espace considérable de temps dont vous n'avez rien perdu. Votre fils fut toujours sous vos yeux; il s'y forma aux arts libéraux dans lesquels cet heureux naturel eût été aussi loin que son ayeul, sans la modestie qui ense-

velit tant de talens dans le silence. L'adolescence développa sa figure aimable ; mais au milieu de cette foule de femmes qui s'empressent de séduire les hommes , il ne flatta l'espérance d'aucune : les avances de quelques-unes ayant été trop loin , il en rougit , comme si c'eût été un crime à lui d'avoir plu. Cette pureté de mœurs le fit , malgré sa jeunesse , juger digne du sacerdoce : ce fut , sans doute , par les sollicitations de sa mère ; mais le crédit de la mère eût été impuissant , sans la vertu du candidat.

- C'est par le souvenir de ces vertus , qu'il faut vous unir à votre fils : il a plus que jamais le temps de se livrer à votre tendresse ; rien ne le détourne maintenant : il ne vous donnera plus d'inquiétudes ni de chagrins. Vous avez éprouvé la seule douleur que pût vous causer un fils si vertueux ; il ne vous reste plus que des plaisirs purs à goûter , si vous savez jouir de votre fils , si vous sentez ce qu'il y avoit en lui de plus précieux. Vous n'avez perdu que son image , et une image peu ressemblante ; il est maintenant immortel , en possession d'un état plus for-

tuné, dépouillé de tous poids étrangers, livré tout à lui-même. Ces os revêtus de muscles et recouverts de peau ; ce visage, ces mains faites pour servir ; toute cette enveloppe corporelle, ce ne sont que les liens de l'ame, des fardeaux qui l'accablent, un nuage qui l'offusque, un obstacle qui la détourne de la vérité qui est son élément, pour la jeter dans l'erreur : sans cesse elle lutte contre cette masse de chair, pour n'être pas affaissée par son poids ; sans cesse elle s'efforce d'aller vers le lieu d'où elle est descendue. C'est-là qu'un repos éternel l'attend ; qu'une lumière pure succédera aux ténèbres épaisses de cette vie.

C H A P I T R E X X V.

N'ALLEZ donc pas courir au tombeau de votre fils ; il ne renferme qu'une dépouille grossière qui lui étoit incommode : ses ossemens et ses cendres ne font pas plus partie de lui-même que sa robe et ses vêtemens ; il est parti tout entier sans rien laisser sur la terre ; tout son être est séparé de vous. Après un séjour

de quelque temps au-dessus de nos têtes, purifié des vices et des souillures inhérentes à la nature humaine, il s'est élevé au haut des cieux; il plane parmi les âmes heureuses; il est reçu dans l'auguste assemblée des Scipions, des Catons; de ces héros qui ont méprisé la vie, et acheté la liberté par une mort volontaire.

Là, quoique tous les hommes soient parens, votre illustre père, ô Marcia, embrasse étroitement son petit-fils resplendissant d'une nouvelle lumière, lui enseigne la marche des astres dont il est voisin, s'occupe à l'initier dans tous les secrets de la Nature, non plus par des conjectures, mais par des connoissances puisées à la source même de la vérité. Si un étranger éprouve de la reconnoissance envers l'hôte qui lui montre les raretés d'une ville inconnue; avec quel plaisir votre fils doit-il apprendre les causes des phénomènes célestes, de la bouche d'un ayeul?

Ses regards se plaisent aussi à s'abaisser sur la terre : il aime à considérer du haut de sa gloire ce séjour qu'il a quitté. Conduisez-vous donc, ô Marcia, comme ayant

pour témoins votre père et votre fils ; non ceux que vous avez connus , mais des êtres d'une nature plus excellente , des habitans du ciel. Rougissez de toute conduite ignoble et vulgaire ; gardez-vous de pleurer une métamorphose si belle. Réunis au sein éternel de la Nature , dans ces espaces immenses et libres , ils ne sont plus séparés par des mers , par la hauteur des montagnes , par des vallées profondes , par des bancs de sable dangereux. Pour eux tous les chemins sont unis , faciles , propres à leur communication réciproque , parsemés d'astres qui les éclairent.

C H A P I T R E X X V I.

SUPPOSEZ donc que du haut de la voûte céleste , votre père , Ô Marcia , qui avoit autant d'autorité sur votre esprit , que vous en eûtes sur celui de votre fils , vous adresse ce discours , non sur le ton qu'il prit lorsqu'il déplora les guerres civiles , et proscrivit à jamais les auteurs des proscriptions , mais d'un ton proportionné à la hauteur qu'il habite.

» Pourquoi ce long chagrin qui te con-
» sume, ô ma fille ? que je plains ton
» ignorance ! quoi ! tu juges malheu-
» reux un fils qui dégoûté de la vie,
» s'est retiré dans le sein de ses ayeux !
» Tu ne connois donc pas les orages
» que la Fortune excite sur la terre ?
» tu ne sais pas qu'elle ne se montre
» facile et complaisante qu'envers ceux
» qui s'engagent le moins avec elle ?
» Te nommerai je les Rois qui auroient
» été heureux, si la mort les eût plutôt
» soustraits aux maux qui les menaçoient ?
» les Généraux Romains à la grandeur
» desquels il ne manqueroit rien, si on
» leur eût retranché quelques années ?
» les hommes les plus célèbres qui ont
» péri sous le glaive militaire ? Jette
» les yeux sur ton père et ton ayeul :
» celui-ci est tombé au pouvoir d'un
» assassin ; pour moi je n'ai pas souf-
» fert que personne disposât de mon
» sort : en me privant de nourriture ,
» j'ai fait voir si ma conduite démentoit
» mes discours. Pourquoi celui de notre
» famille qui meurt le plus heurieux, est-
» il celui qu'on pleure le plus long-temps ?
» Nous

» Nous vivons tous réunis , et nous voyons
» la nuit épaisse qui vous environne.
» Rien parmi vous de desirable , d'élevé ,
» d'éclatant , comme vous le pensez ; tout
» est bassesse , douleur , inquiétude ; pas
» un rayon de la lumière qui nous en-
» vironne. Te dirai-je que nous n'avons
» parmi nous ni armées qui s'entrecho-
» quent , ni flottes qui se heurtent , ni
» parricides forgés ou conçus , ni tri-
» bunaux qui rétentissent des clameurs
» de la chicane ? Rien de caché parmi
» nous ; nos ames sont à découvert ; nos
» cœurs se montrent à nud ; notre vie est
» publique ; nos regards embrassent tous
» les siècles et tous les événemens. Je
» trouvois du plaisir à recueillir tous les
» faits d'un seul siècle , arrivés dans la
» dernière partie du monde , entre un
» petit nombre d'acteurs : ici , quelle
» multitude de siècles ! quel tissu d'âges !
» quelle suite innombrable d'années s'offre
» à la fois à mes regards ! Je vois les
» Empires qui doivent naître , ceux qui
» doivent s'écrouler : je vois la chute
» des villes puissantes et les nouvelles
» incursions de la mer. En effet , si l'u-

» niversalité de la mort peut te consoler
» de celle que tu pleures, apprends que
» rien ne restera dans l'état où il est :
» le Temps détruira, emportera tout ;
» il se jouera non seulement des hommes ,
» la plus foible partie de l'empire de la
» Fortune, mais des lieux, des régions,
» des plus grandes parties du monde ; il
» fera disparoître des montagnes, et sortir
» ailleurs de nouvelles roches ; il englou-
» tira les mers, détournera les fleuves ,
» rompra la communication entre les
» peuples, brisera les liens de la société
» du genre humain. Ailleurs il abimera
» des villes ; il en ébranlera d'autres par
» des tremblemens de terre ; il élèvera
» de la fange du globe des vapeurs em-
» poisonnées ; il submergera par des
» inondations les habitations des hommes ;
» il fera périr tous les animaux dans un
» déluge général , et par des feux dévo-
» rans , il consumera toutes les produc-
» tions des mortels. Quand l'heure sera
» venue où le monde s'éteindra pour se
» renouveller, toute la Nature succom-
» bera sous ses propres forces ; les astres
» viendront heurter les astres ; toute la

» matière s'embrasera , et les corps cé-
» lestes qui brillent aujourd'hui avec tant
» d'ordre , ne formeront plus qu'un vaste
» incendie. Nous-mêmes , ames heureuses ,
» habitantes du séjour éternel , quand
» Dieu jugera à propos de recommencer
» son ouvrage , au milieu de la ruine
» universelle , nous fournirons aussi une
» foible addition à la masse énorme des
» décombres , et nous retournerons à
» nos anciens élémens. Que ton fils est
» heureux , Marcia ! il est déjà initié à
» ces mystères ».

Fin de la Consolation à Marcia.

Q. 1. The first part of the book is devoted to a discussion of the history of the theory of the origin of life. It begins with a review of the various theories which have been advanced, from the spontaneous generation of life from inorganic matter to the theory of the origin of life from pre-existing life. The author then discusses the evidence in favor of the theory of the origin of life from pre-existing life, and concludes that this theory is the most probable one.

Q. 2. The second part of the book is devoted to a discussion of the theory of the origin of life from pre-existing life. It begins with a review of the various theories which have been advanced, from the theory of the origin of life from pre-existing life to the theory of the origin of life from inorganic matter. The author then discusses the evidence in favor of the theory of the origin of life from pre-existing life, and concludes that this theory is the most probable one.

Q. 3. The third part of the book is devoted to a discussion of the theory of the origin of life from inorganic matter. It begins with a review of the various theories which have been advanced, from the theory of the origin of life from inorganic matter to the theory of the origin of life from pre-existing life. The author then discusses the evidence in favor of the theory of the origin of life from inorganic matter, and concludes that this theory is the most probable one.

Q. 4. The fourth part of the book is devoted to a discussion of the theory of the origin of life from pre-existing life. It begins with a review of the various theories which have been advanced, from the theory of the origin of life from pre-existing life to the theory of the origin of life from inorganic matter. The author then discusses the evidence in favor of the theory of the origin of life from pre-existing life, and concludes that this theory is the most probable one.

THEORY OF THE ORIGIN OF LIFE

DE LA COLERE.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Vous avez exigé, Novatus (1), que je vous indiquasse les moyens de réprimer la colère. Ce n'est pas sans raison que vous craignez cette passion, plus cruelle et plus forcenée que toutes les autres. En effet, les autres ont au moins une sorte de calme et de sang-froid; celle-ci est entièrement fougueuse; c'est la crise du

(1) Il paroît que ce *Traité de la Colère* fut écrit, mais non publié sous le regne de Caligula.

Marcus-Annæus-Novatus, à qui Sénèque l'adressé, étoit son frère aîné, il prit dans la suite le nom de *Junius Gallion*, ayant été adopté par un célèbre Avocat de ce nom. Novatus jouissoit de la dignité de Sénateur, et fut Proconsul d'Achaïe. On l'accusa d'avoir trempé dans la conjuration de Pison contre Néron; mais le Sénat imposa silence à Salienus Clemens, son accusateur.

ressentiment : sourde à la voix de l'humanité, elle ne respire que le sang, le meurtre et le carnage : elle s'expose elle-même, pour nuire aux autres ; elle se jette au milieu des traits, et poursuit sa vengeance, dût-elle y succomber. Aussi quelques sages l'ont définie *une folie passagère* (1). En effet, elle ne se possède pas plus que la folie ; elle oublie, comme elle, toute décence, et même les liens du sang : uniquement acharnée sur son objet, elle n'écoute ni raison ni conseils ; elle s'emporte pour les moindres causes : incapable de discerner le juste et le vrai ; elle ressemble à ces ruines qui se brisent sur ce qu'elles écrasent.

Pour être convaincu que l'homme dominé par la colère a perdu la raison, examinez son extérieur. Les marques de la folie sont un air audacieux et me-

(1) Horace a dit :

Ira furor brevis est.

La colère est un délire de peu de durée.

Le Poète Philémon disoit : *nous sommes tous insensés, lorsque nous sommes en colère.*

naçant, un front nébuleux, des regards farouches, et une démarche précipitée, des mains toujours en mouvement, un teint altéré, des soupirs fréquens et poussés avec effort. L'homme colère offre les mêmes symptômes; ses yeux sont enflammés, étincélans; son visage est rougi par l'effervescence intérieure du sang; ses levres sont tremblantes, ses dents se serrent, ses cheveux se dressent et se hérissent; sa respiration gênée ne s'échappe que par des sifflemens; on entend craquer ses jointures, il gémit, il mugit; ses paroles mal articulées, ses discours entrecoupés, ses mains qui se frappent, ses pieds qui trépignent, tout son corps qui s'agite, ses menaces effrayantes, ses traits défigurés, son visage bouffi, quel affreux tableau! quel horrible spectacle!

Oui, j'ose le dire, la colère est encore plus difforme, qu'elle n'est détestable. Les autres passions peuvent se cacher, se nourrir en secret; la colère se montre au dehors, elle se peint sur le visage: plus elle est exaltée, plus son effervescence se manifeste. Ne voyez-

vous pas les marques extérieures que l'envie de nuire imprime sur les corps des bêtes mêmes ; comme tous leurs membres sortent de leur assiette ordinaire , comme ils semblent redoubler leur férocité naturelle ? Le grouin du sanglier se remplit d'écume , il frotte ses défenses pour les aiguïser : le taureau frappe l'air de ses cornes , fait voler la poussière sous ses pieds : le lion semble frémir ; le col de la vipère se gonfle ; l'aspect seul du chien enragé fait horreur.

En un mot, il n'y a pas d'animal si horrible et si cruel , qui , dans l'accès de la fureur , n'acquière un nouveau degré de férocité. Je n'ignore pas que les autres passions ne se cachent pas non plus sans peine ; la luxure , la peur , la témérité ont des symptômes qui les font pressentir ; il n'y a pas d'affection intérieure un peu vive , qui ne cause de l'altération sur le visage. Quelle est donc la différence ? Les autres passions se montrent , la colère éclate.

CHAPITRE II.

CONSIDÉREZ maintenant ses effets et ses ravages : nul fléau n'a plus coûté au genre humain : vous verrez des meurtres , des empoisonnemens , des délations réciproques , des Etats ruinés , des Nations entières détruites , des Monarques vendus à l'encan ; des palais réduits en cendre ; des incendies , dont les flammes ne se bornent pas à l'enceinte d'une ville , mais éclairent au loin des étendues immenses. A peine , en regardant , vous retrouverez la place des cités les plus fameuses ; c'est la colère qui les a renversées. Voyez ces solitudes qui regnent dans l'espace de plusieurs milles ; c'est la colère qui les a dépeuplées d'habitans. Regardez ces hommes puissans que l'Histoire nous cite comme des exemples d'infortunes ; c'est la colère qui a fait égorger , l'un dans son lit , frapper l'autre dans la solennité d'un festin ; assassiner celui-là au milieu de la place (1) pu-

(1) Juste-Lipse soupçonne avec assez de vraisemblance

plique, avec tout l'appareil de la Justice : elle a forcé un père à livrer son propre sang au glaive d'un fils parricide; un Roi à présenter la gorge aux coups d'un esclave; un autre à mourir étendu sur une croix. Je ne vous parle encore que des supplices particuliers : que sera-ce, si, laissant ces victimes isolées de la colère, vous jetez les yeux sur des assemblées entières passées au fil de l'épée, sur des Peuples abandonnés à la fureur des soldats, sur des Nations condamnées à un massacre général, soit pour avoir voulu se soustraire à notre gouvernement, soit pour avoir méprisé notre autorité (1) ! Pourquoi le peuple

que Sénèque fait allusion ici au meurtre du Préteur Asellion, que des usuriers massacrèrent au moment où il sacrifioit dans le Temple de Castor. Voyez Appien, au livre premier des *Guerres civiles*, pag. 645, *edit. Amst.* 1670.

(1) Il y a ici selon Juste-Lipse, une lacune considérable dans le texte; il y supplée en quelque façon dans sa note, en rapportant un passage de Sénèque cité par Lactance, où l'on trouve plusieurs définitions de la colère qui manquent en cet endroit. Voyez LACTANCE, de *Irâ Dei*, cap. 17, p. 809, *edit. Varior. ann.* 1660.

entre-t-il en colère (1) contre les gladiateurs ? pourquoi est-il assez injuste pour se croire outragé , quand ils ne périssent pas avec gaieté ? Il pense qu'on le méprise ; et du moins par son air , ses gestes , son acharnement , de spectateur il se transforme en adversaire. Quoi qu'il en soit , ce n'est pas là de la colère , ce n'en est que la ressemblance : elle n'a pas plus de réalité que celle des enfans , qui veulent qu'on batté la terre quand ils sont tombés : ils ne savent bien souvent à qui s'en prendre , néanmoins ils se fâchent ; c'est , à la vérité , sans motifs et sans avoir été offensés , mais ils y trouvent une apparence d'injure , ce qui fait naître le desir de se venger : aussi les trompe-t-on par de faux coups ; des larmes feintes suffisent pour les fléchir ; une vengeance simulée leur fait oublier un ressentiment peu réel.

(1) Voyez ci-dessus tom. 1 , lett. 7 , au texte et dans les notés ; le *Traité de la Tranquillité de l'esprit*, chap. 11 ; et Juste-Lipse , *Saturnal*, lib. 2 , cap. 22.

C H A P I T R E I I I .

SOUVENT , direz-vous , nous nous mettons en colère contre des gens qui ne nous ont pas offensés , mais qui peuvent le faire ; la colère ne procède donc pas uniquement de l'injure. Il est vrai que la simple disposition à nous offenser excite notre colère , c'est que dans notre idée on nous offense déjà , et vouloir nous faire du mal , c'est nous en faire effectivement. Du moins , ajoute-t-on , la colère n'est pas le desir de se venger , puisque les plus foibles la ressentent contre les plus forts : or ils ne desirent pas une vengeance , dont ils ne peuvent même se flatter.

Je réponds d'abord que nous entendons par colère , le desir , et non la faculté de se venger : or souvent les hommes desirent ce qui leur est impossible : ensuite il n'y a point de condition si abjecte , qui ne laisse l'espérance de se venger de l'homme même le plus élevé en dignité ; on est toujours assez puissant pour nuire.

La définition d'Aristote diffère peu de la nôtre. Il dit que *la colère est le desir*

de rendre le mal qu'on nous a fait. Les différences imperceptibles , qui se trouvent entre cette définition et la nôtre , seroient trop longues à détailler. On objecte , contre l'une et l'autre , que les bêtes se mettent en colère , sans pourtant avoir été provoquées par aucune injure , et sans désirer le mal d'autrui , qui souvent est l'effet , sans être jamais le but de leur colère. Il faut répondre que les bêtes sont dépourvues de colère , ainsi que tous les animaux , à l'exception de l'homme. Quoique contraire à la raison , la colère ne naît pourtant que dans les âmes susceptibles de raison. Les bêtes ont de l'impétuosité , de la rage , de la férocité , de la fougue ; elles ne connoissent pas plus la colère que la luxure , quoique souvent elles se livrent à la volupté avec moins de retenue que l'homme. Ne croyez pas le Poëte qui dit :
Le sanglier ne se souvient point de la colère ; la biche ne se confie pas à sa course légère ; l'ours ne se jette pas sur les troupeaux de bœufs (1).

[1] Non Aper irasci meminit ; non fidere cursu

Cerva ; nec armentis incutere furibus Ura.

Cette prétendue colère n'est qu'une fougue, un élan. Les bêtes ne savent pas plus se mettre en colère que pardonner; toutes les passions humaines leur sont inconnues; elles n'ont que des impulsions qui y ressemblent; autrement elles ne pourroient connoître l'amour, sans connoître aussi la haine; l'amitié, sans l'inimitié; la discorde; sans la concorde. On trouve bien chez les animaux déraisonnables quelques traces de ces affections; mais elles sont propres à l'ame humaine, dont elles constituent le bonheur ou le malheur. La prévoyance, le discernement, la pensée, ont été accordés à l'homme seul; les animaux sont privés, non seulement des vertus, mais même des vices de l'humanité. Leur conformation ne ressemble pas plus à la nôtre, à l'intérieur qu'au dehors. Ils ont une voix, mais inarticulée; confuse, incapable de prononcer des mots; ils ont une langue, mais pesante, et inhabile aux mouvemens variés que la nôtre exécute; de même la partie dominante de leur ame, est grossière et imparfaite; ils reçoivent la perception et l'image des objets qui excitent leur im-

pétuosité, mais ces images sont troubles et confuses; de-là vient la véhémence et la fougue de leurs impulsions. Mais ce n'est pas en eux de la crainte, de l'inquiétude, de la tristesse, de la colère; ce n'en est que la ressemblance. Aussi voit-on leurs affections, en un moment, ou se dissiper, ou se convertir en affections contraires: après un accès violent de fureur ou d'effroi il se remettent à paître; leurs frémissemens et leur rage sont suivis en un instant du calme et du repos.

C H A P I T R E I V.

C'EST assez expliquer ce que c'est que la colère: elle diffère du (1) ressentiment, comme l'ivresse de l'ivrognerie, et la peur de la timidité. Un homme en colère peut n'être pas colère, et un homme colère, n'être pas en colère. Je ne parlerai point des différentes especes de colère, auxquelles les Grecs ont donné des noms particuliers, parce que ces noms manquent

(1) Voyez sur ce passage la note de Juste-Lipse.

dans notre langue ; quoique nous ayons pourtant ceux (1) de *amarus*, de *acerbus*, de *stomachosus*, de *rabiosus*, de *clamosus*, de *difficilis*, de *asper*, qui ne sont que des différentes nuances de la colère. Vous pouvez y ajouter encore le caractère chagrin, ou l'*humeur*, qui n'est qu'un raffinement de colère. Il y a des colères qui se soulagent en criant ; il y en a qui ne sont pas moins opiniâtres que fréquentes : les unes prennent directement les voies de fait, et sont chiches de paroles : les autres s'exhalent en injures et en reproches amers : celles-ci se bornent aux plaintes et aux récriminations : celles-là se gravent plus profondément et se fixent dans l'intérieur même de l'ame. On peut compter encore mille autres variétés de cette passion, dont les formes sont infinies.

(1) Voyez sur les mots *amarum*, *stomachosum* et *difficilem*, les notes de Juste-Lipse ; il y rapporte des passages d'Aristote qui en déterminent le sens.

C H A P I T R E V.

Nous avons examiné ce que c'est que la colère, si d'autres animaux que l'homme en sont susceptibles, en quoi elle diffère du penchant à la colère, et quelles en sont les especes : voyons maintenant si elle est conforme à la nature ; si elle est utile ; s'il faut en laisser subsister quelque chose.

Pour décider si la colère est conforme à la nature, il suffit de regarder l'homme. Quoi de plus doux que lui ? la colère est cruelle. Quoi de plus aimant que lui ? la colère fait haïr tout le monde. L'homme est né pour le bien-être de ses semblables, la colère pour leur perte ; il aime la société, elle en brise les liens ; il cherche à être utile, elle ne veut que nuire ; il secourt même les inconnus, elle se jette sur ceux même qui lui sont les plus chers ; il est prêt à se sacrifier pour les intérêts d'autrui, elle est disposée à se précipiter dans le péril, pourvu qu'elle y entraîne. C'est donc méconnoître la Nature, que d'attribuer au plus beau et au plus

Tome IV.

h

parfait de ses ouvrages , un vice aussi farouche et aussi pernicieux.

La colère , comme nous l'avons dit , est avide de vengeance , disposition peu conforme à la nature paisible du cœur humain. Les bienfaits et la concorde sont la base de la vie humaine ; ce n'est pas la terreur , mais l'affection et les secours mutuels qui forment l'association générale.

Quoi ! direz - vous , les châtimens ne sont-ils pas quelquefois nécessaires ? oui , sans doute , mais il faut qu'ils soient administrés par la raison , et non par la passion. Alors ils ne sont point des maux , ils n'en ont que l'apparence , ce sont de vrais remèdes. De même qu'on expose au feu un bâton tortu , afin de le redresser ; et qu'on le met en presse avec des coins , pour l'étendre , et non pour le briser : il faut de même corriger , par la douleur physique et morale , les ames que le vice a dépravées. Un Médecin , quand la maladie qu'il traite est légère , commence par changer peu de chose au régime journalier ; il se contente de réformer l'ordre du boire , du manger et des exercices , et de fortifier la santé par

un plan de vie plus régulier. Sa seconde méthode est de diminuer la quantité : si ces deux moyens ne réussissent pas, il retranche encore quelque chose : si cette ressource est encore inefficace, il interdit toute nourriture, et débarrasse le corps par la diete. Enfin, si ces traitemens doux n'ont pas de succès, il ouvre la veine, il va jusqu'à détacher, des membres, les choses nuisibles et capables de les infecter. Ce traitement ne paroît jamais dur, quand l'effet en est salutaire. De même le dépositaire des Loix, et le Souverain d'un État doivent, autant qu'il est possible, n'employer pour la guérison des ames, que des paroles, et même les accompagner de douceur, en montrant à chacun son devoir, en inspirant aux citoyens l'amour des choses honnêtes, de la justice, et la haine du vice ; en leur faisant sentir le prix de la vertu : il peut ensuite parler d'un ton plus sévère, sans aller au-delà des remontrances et des reproches : puis il pourra recourir à des châtimens, qui doivent être légers et faciles à révoquer. Les supplices les plus rigoureux doivent être réservés pour les

crimes les plus affreux ; l'on ne doit faire périr un homme , que quand son propre intérêt demande qu'il périsse.

CHAPITRE VI.

LA seule différence entre le Médecin et le Magistrat, c'est que le premier procure une mort douce à ceux dont il ne peut prolonger les jours ; le second au contraire fait sortir de la vie le coupable avec honte et ignominie ; ce n'est pas que le châtiment d'autrui ait pour lui des charmes (loin du sage une pareille férocité !) mais c'est afin qu'il devienne un exemple pour le public , et que ceux qui n'ont pas voulu se rendre utiles à la société par leur vie , lui soient au moins utiles par leur mort.

L'homme ne desire donc pas naturellement la vengeance ; par conséquent la colère n'est pas conforme à sa nature puisqu'elle n'est que le desir de la vengeance. J'emploierai même l'argument de Platon : en effet , qui nous empêche d'insérer des raisonnemens des autres , sous le point de vue qui s'accorde avec nos prin-

cipes? L'homme *de bien*, dit-il, *ne lèse personne; la vengeance est une lésion; elle ne convient donc pas à l'homme de bien*; ni par conséquent la colère qui n'est qu'une vengeance. Si l'homme de bien ne se plaît point à la vengeance, il ne se livrera pas non plus à une passion qui en fait ses délices. La colère n'est donc pas conforme à la nature de l'homme (1).

(1) Pour simplifier les choses, notre Auteur auroit pu convenir que la colère est une passion très-naturelle à l'homme : en effet un être perpétuellement occupé du soin de se conserver et de défendre son bien-être, est forcé, par sa nature, de repousser tout ce qui lui semble nuire à son existence et diminuer son bonheur : mais Sénèque auroit dû ajouter que la colère, ainsi que toutes les autres passions, devoit être réprimée, même pour l'intérêt, la conservation, la félicité et le repos de l'homme, vu que la raison et l'expérience lui font connoître les conséquences toujours funestes de cette passion fouguese. En un mot, la colère plus ou moins violente, est une passion inhérente à la nature de l'homme; mais l'habitude de réprimer la colère est cette nature rectifiée, guidée, corrigée par la raison, sans laquelle l'homme agit toujours en aveugle. La *vertu*, dit Cicéron, *n'est que la nature perfectionnée*. Il ne dépend pas d'un homme d'avoir

CHAPITRE VII.

QUOIQUE la colère ne soit pas conforme à la nature, ne faut-il pas la laisser subsister, en vertu des avantages qu'elle a souvent procurés? Elle élève l'ame, et l'anime : le courage ne fait rien de grand dans les combats, si la colère ne l'échauffe, si ses aiguillons ne le réveillent, ne lui inspirent cette audace qui brave les dangers. Conséquemment, quelques Philosophes croient que le parti le plus sage est de modérer la colère sans l'annéantir, d'en retrancher l'excès, de la réduire à sa juste mesure ; mais d'en conserver le genre sans lequel l'action languit, et l'ame perd sa force et son ressort.

Je réponds d'abord qu'il est plus facile de fermer la porte au vice, que de le régler ; de ne pas le recevoir, que de s'en

ou de ne point avoir des dispositions à la colère ; mais les motifs propres à l'étouffer seront, pour tout homme qui réfléchit, assez forts pour empêcher ces dispositions de se montrer.

rendre maître quand il est une fois entré. Lorsque les vices sont en possession de l'ame, ils deviennent plus puissans qu'elle ; ils ne souffrent ni retranchemens ni diminution. En second lieu, la raison elle-même qui doit tenir les rênes, n'est puissante qu'autant qu'elle est sans passions : quand elle se combine avec elles, et s'en laisse infecter, elle n'est plus en état de contenir des vices qu'elle auroit pu écarter. L'ame une fois ébranlée et hors de son assiette, devient l'esclave de la passion qui la meut. Il est des vices dont les commencemens dépendent de nous ; mais qui, après le premier pas, nous entraînent, nous maîtrisent, nous empêchent de revenir en arrière. Le corps humain une fois abandonné à lui-même, n'est plus maître de sa direction, ne peut ni arrêter ni retarder sa chute ; l'irrévocable loi de la pesanteur rend inutiles et la prudence et le repentir : il faut parvenir au terme vers lequel on étoit libre de ne pas tendre. Il en est de même de l'ame : si elle se laisse emporter à la colère, à l'amour, aux autres passions, il ne lui est plus

possible de réprimer leur impétuosité : il faut qu'elle soit entraînée ; il faut que sa propre pesanteur et la pente naturelle des vices la précipitent au fond de l'abyme.

C H A P I T R E V I I I.

LE parti le plus sage est donc de repousser les premières atteintes de la colère, d'en étouffer les germes, de résister de toute sa force à son impulsion : une fois entraîné, il n'est plus possible de revenir sur ses pas. Comme il n'y a plus de raison, lorsque la passion s'est emparée de l'ame, et s'y est fait des droits de notre propre aveu ; elle finit par agir arbitrairement, sans attendre notre consentement.

Je le répète ; c'est sur la frontière qu'il faut arrêter l'ennemi : une fois maître des portes, et entré dans la ville, il ne reçoit plus la loi du vaincu. En effet, ne vous figurez pas que l'ame soit d'un côté, et les passions de l'autre ; que placée en sentinelle hors de leur tourbillon, elle les observe, les empêche de trop s'avancer ; elle se change elle-même en

passion : voilà pourquoi elle n'est pas maîtresse de rappeler cette sagesse utile et salutaire qu'elle a une fois trahie et qu'elle a laissé s'affaiblir. La raison et la passion n'ont pas, comme je disois, des demeures distinctes et séparées ; elles ne sont l'une et l'autre qu'un changement de l'ame en mieux ou en pis. Attaquée, assaillie par les vices , comment la raison se relevera-t-elle, quand elle aura cédé à la colère ? comment se dégagera-t-elle de ce mélange confus, quand la dose des vices est prédominante ?

Mais, direz-vous , il y a des gens qui savent se contenir dans la colère : comment s'y prennent-ils ? est-ce en ne faisant rien du tout , ou en ne faisant qu'une partie de ce qu'elle leur prescrit ? S'ils ne font rien , il est évident que la colère n'est pas nécessaire dans l'action, quoique vous ayez recours à elle , comme ayant plus d'énergie que la raison. Enfin , répondez-moi : la colère est-elle plus forte ou plus foible que la raison ? Si elle est plus forte, comment la raison pourra-t-elle lui faire la loi ? c'est ordinairement le plus foible qui obéit : si elle

est plus foible, la raison seule suffit pour agir, et n'a pas besoin d'une force inférieure à la sienne.

Mais on voit des gens irrités se contenir, et rester dans leur assiette ? comment ? C'est lorsque la colère commence à se dissiper, et se rallentit d'elle-même, et non pas lorsqu'elle est dans toute sa vigueur : car alors elle est la plus forte. Ne voit-on pas aussi quelquefois des hommes en colère laisser aller leur ennemi sans le blesser, et s'abstenir de lui faire aucun mal ? Comment cela ? c'est que la colère est alors repoussée par une autre passion : c'est que la crainte ou le desir ont fait trouver grace au coupable. Ce n'est point là une paix dont la raison soit la base ; ce n'est qu'une trêve peu sûre et peu durable entre les passions.

C H A P I T R E I X.

ENFIN, la colère n'a rien d'utile ; elle n'est pas un aiguillon pour la bravoure militaire. La vertu n'a pas besoin des secours du vice ; elle se suffit à elle-même. Est-il besoin d'élan ? elle ne se

met pas en colère, mais s'élève au-dessus d'elle-même, et accélère ou ralentit son impétuosité, selon que les circonstances le demandent. Les traits décochés des machines dépendent de celui qui les lance, pour la force de leur mouvement.

La colère, suivant Aristote, est nécessaire ; il est impossible d'exécuter rien de difficile, si elle ne remplit l'ame, et n'échauffe le courage ; mais il faut la réduire aux fonctions de soldat, et lui interdire celles de Général. La proposition est fausse : car si elle écoute la raison, si elle s'abandonne à sa conduite, ce n'est plus de la colère, dont l'indocilité constitue le caractère : si au contraire, elle se révolte, si elle ne s'arrête point quand elle en reçoit l'ordre, mais s'élance toujours au gré de sa passion et de sa férocité, son ministère devient aussi inutile à l'ame, que celui d'un soldat qui ne tiendrait nul compte du signal de la retraite. Ainsi de deux choses l'une : ou elle se laisse maîtriser ; et pour lors il faut lui donner un autre nom ; ce n'est plus cette passion effrénée et indomptable que nous désignons par

la colère : ou elle ne se laisse pas gouverner ; alors elle est pernicieuse , et ne doit pas être regardée comme un secours. En un mot , ou elle n'est pas colère , ou elle est inutile. En effet , celui qui punit , non pour satisfaire sa vengeance , mais parce que la nécessité l'exige , ne doit pas être mis au rang des gens en colère. Un soldat utile est celui qui sait obéir à la raison : les passions sont aussi peu propres à l'exécution , qu'au commandement.

Cela posé , la raison n'appellera jamais à son secours ces mouvemens aveugles et fougueux sur lesquels elle n'auroit jamais d'empire , qu'elle ne pourroit jamais réprimer qu'en leur opposant des passions d'égale force , comme la crainte à la colère , la colère à la paresse , et le desir à la crainte.

C H A P I T R E X.

LA vertu seroit bien malheureuse , si la raison avoit jamais besoin du secours des vices. Il n'y a plus de calme durable à espérer ; on est exposé à des commo-

tions et à des tempêtes continuelles , quand on n'établit sa sûreté que sur les vices ; quand on ne peut être courageux , si l'on n'est en colère ; laborieux , si l'on ne forme des désirs ; tranquille , si l'on n'a peur. Il faut consentir à vivre sous la tyrannie , quand on s'est rendu l'esclave de quelque passion. Ne rougissez-vous pas de rabaisser la vertu , jusqu'à la mettre sous la protection des vices.

Ajoutez encore que la raison n'a plus de pouvoir quand elle dépend des passions : pour lors elle s'assimile entièrement à elles. Si les passions sont aveugles sans la raison ; la raison n'a point de force sans les passions : où est la différence ? Leur condition est la même , puisqu'elles ne peuvent exister l'une sans l'autre : or , comment souffrir qu'on égale les passions à la raison ? La colère , dit-on , est utile si elle est modérée : je le nie ; il faudroit pour cela qu'elle fût utile par sa nature : si au contraire elle secoue le joug de la raison ; en la modérant , on ne parviendra jamais qu'à la rendre moins nuisible : une passion modérée n'est qu'un mal modéré.

C H A P I T R E X I .

ON prétend que la colère est nécessaire dans les combats. Nulle^s part elle n'est moins nécessaire : c'est sur-tout à la guerre , que l'impétuosité doit être non pas fongueuse , mais réglée et soumise à des loix. Quelle cause a produit la défaite de tant de barbares si supérieurs à nous par les forces du corps et par la patience à supporter les travaux ? c'est la colère , qui se détruit elle-même. L'adresse conserve les gladiateurs ; la colère les expose aux coups : d'ailleurs , qu'est-il besoin de colère , quand la raison peut produire les mêmes effets ?

Croyez-vous qu'un chasseur soit en colère contre le gibier ? cependant il attend de pied ferme les bêtes féroces , ou il les poursuit dans leur fuite ; c'est la raison seule qui le guide , sans le secours de la colère. Pourquoi tant de milliers de Cimbres et de Teutons , qui couvroient les sommets des Alpes , ont-ils été exterminés au point que la renommée seule , au défaut de courriers , porta

dans leur pays la nouvelle de leur défaite ? ce fut parce que la colère leur tenoit lieu de bravoure. Cette passion quelquefois renverse et terrasse tout sur son passage ; mais plus souvent elle tourne tous ses efforts contre elle-même. Quelle nation plus courageuse que les Germains ? quel peuple plus furieux dans l'attaque, et plus amoureux des armes au milieu desquels ils naissent et sont élevés ? où trouver des corps plus endurcis à la fatigue ? la plupart d'entr'eux n'ont point de vêtemens pour se couvrir, ni d'abri (1) contre les intempéries continuelles d'un climat rigoureux : cependant les Gaulois, les Espagnols, les soldats efféminés de l'Asie et de la Syrie les taillent en pièces, avant même que les légions se soient montrées. La cause unique de leur défaite est la colère qui les trans-

(1) Le texte porte, : *non suffugia* ; mais je crois qu'il faut lire, conformément à l'*editio princeps*, *non suffragia*. Cette leçon qui est très-ancienne, et qui fait à-peu-près le même sens, me paroît plus du style de Sénèque. J'ai néanmoins suivi dans ma traduction, celle de l'*edit. varior*, parce qu'ici la différence est plus dans le mot que dans l'idée qu'il exprime.

porte. A ces corps si robustes, à ces âmes qui ne connoissent ni les délices, ni le luxe, ni les richesses, donnez du sang-froid et de la discipline, alors nous serons forcés (pour ne rien dire de plus) de recourir aux mœurs de l'ancienne Rome.

Comment Fabius vint-il à bout de relever les forces abattues de notre Empire ? ce fut en différant, en temporisant, en traînant la guerre en longueur ; moyens incompatibles avec la colère. C'en étoit fait de l'État qui touchoit alors à sa ruine, si Fabius eût pris conseil de cette passion. Il se pénétra vivement de la situation de la République ; il en calcula les forces : il vit qu'elle ne pouvoit rien perdre sans se ruiner totalement ; il imposa silence à la vengeance et au ressentiment : uniquement attentif à guetter un moment favorable, il commença par vaincre sa colère, avant de vaincre Annibal.

Et Scipion ? ne laissa-t-il pas et Annibal et l'armée Carthaginoise et tous les autres objets de sa colère, pour transporter la guerre en Afrique ? sa lenteur ne l'exposa-t-elle pas même à des reproches

ches de mollesse , de lâcheté de la part des mal-intentionnés ? Et l'autre Scipion ; combien de temps ne passa-t-il pas autour de Numance à dévorer son ressentiment particulier et celui de Rome, contre cette ville plus longue à réduire que Carthage ? Le blocus et les lignes de circonvallation forcèrent enfin l'ennemi à tourner ses armes contre lui-même.

C H A P I T R E X I I .

LA colère n'est donc pas utile, même à la guerre et dans les combats : elle est toujours accompagnée de la témérité ; le desir de jeter les autres dans le péril , l'empêche de s'en garantir elle-même. Le courage le plus sûr est celui qui regarde long-temps autour de soi , qui se met à couvert , qui ne s'avance que lentement et de dessein prémédité.

Quoi ! direz-vous , l'homme de bien ne se mettra pas en colère s'il voit tuer son père , ou enlever sa mère ? non : il vengera l'un , il défendra l'autre. Craignez-vous donc que la tendresse filiale fût un aiguillon trop foible , si la colère ne s'y

Tome IV.

i

laissez là le juge pour capter la bienveillance de l'auditoire : comme tout le monde témoigne de la colère dans de pareils accidens arrivés à sa famille , vous ne doutez pas que tous les hommes ne jugent qu'on doit faire comme eux. En effet , on regarde ordinairement comme justes les passions qu'on reconnoît en soi. Les gens de bien , il est vrai , se mettent en colère pour les outrages faits à leurs proches ; mais ils en font autant si l'on ne leur apporte pas à temps de l'eau chaude (1), si l'on casse un verre, si

Cicéron , avant Sénèque , avoit déjà réfuté l'opinion des Péripatéticiens sur la colère. Voyez *Tuscul. quæst. lib. 4, cap. 38*, et de *Offic. l. 1, § 89*. Il paroît que c'est dans cette source, que Sénèque a puisé ce qu'il dit en cet endroit.

(1) Les Romains faisoient un grand usage de l'eau chaude dans leurs repas , et ils la buvoient même avec délices, soit pure, soit mêlée quelquefois avec du vin et du miel. Il paroît par plusieurs passages de Plaute, qu'il y avoit des endroits publics appelés *thermopolia*, où l'on vendoit cette insipide boisson. On trouve dans les Historiens plusieurs réglemens des Empereurs, qui défendent expressément de vendre de l'eau chaude dans les cabarets. Dion en rapporte un à ce sujet de l'Empereur Claude, et dans la Vie de Cali-

l'on éclabousse leur brodequin. Ce n'est plus alors la tendresse filiale, mais la foiblesse humaine qui excite cette colère ; ils sont comme les enfans qui pleurent plus pour la perte de leurs noix , que pour celle de leurs parens. S'emporter pour ses proches, n'est pas de la piété, mais de la foiblesse. Ce qui est vraiment beau et digne de l'homme , c'est de se rendre le défenseur de ses parens , de ses enfans , de ses amis , de ses concitoyens , uniquement pour remplir son devoir , de plein gré , avec jugement , avec prudence et non par l'impulsion d'un emportement frénétique. Il n'y a pas de passion plus avide de vengeance que la colère ; et par-là même , il n'y en a pas de moins propre à se venger , vu son impétuosité et son trouble : en général , toutes

gula, il dit qu'un malheureux cabaretier ayant vendu de l'eau chaude pendant les funérailles de Drusille , sœur de ce Prince, il le tua de sa propre main, comme un impie qui favorisoit la débauche au milieu d'un deuil public. *Ob aquam calidam venditam impietatis reus factus, et à Cajo trucidatus fuit.* Voyez DION in Claudio, lib. 60, cap. 6, pag. 945, et lib. 59, cap. 11, pag. 915, *édit.* Reimar.

les passions se font obstacle par l'excès de leur empressement.

La colère n'est donc bonne à rien , ni pendant la paix , ni pendant la guerre : elle rend la paix semblable à la guerre ; et pendant la guerre , elle oublie que la fortune est incertaine , et , faute d'avoir été maîtresse d'elle-même , tombe au pouvoir des autres. D'ailleurs , il ne faut pas adopter des vices , parce qu'ils ont quelquefois produit de bons effets : la fièvre a quelquefois guéri des maladies ; mais ce n'est pas une raison pour ne pas préférer de ne l'avoir jamais : c'est le plus triste des remèdes , que de devoir la santé à la maladie. De même , quand la colère auroit quelquefois procuré des avantages imprévus , ainsi que peuvent le faire le poison , les chûtes , les naufrages , il ne faut pas la regarder comme salutaire , puisque les choses les plus dangereuses peuvent l'être quelquefois.

C H A P I T R E X I I I .

De plus , un bien est d'autant meilleur et plus desirable , qu'il est plus grand . Si la justice est un bien , on ne dira pas

qu'elle vaudra mieux , en lui retranchant quelque chose : si le courage est un bien , personne ne souhaitera qu'on lui en ôte une partie. De même la colère devrait être d'autant meilleure , qu'elle est plus forte : car comment refuser l'augmentation d'un bien ? or , l'accroissement de la colère est un mal ; c'est donc un mal qu'elle existe : l'augmentation d'un bien ne peut en faire un mal.

La colère , dit-on , est utile , parce qu'elle rend les guerriers plus braves : sur ce pied , l'ivresse est aussi très-utile , vu qu'elle inspire de la pétulance et de l'audace ; beaucoup de gens se sont bien trouvés de l'intempérance avant le combat. Vous pouvez dire pareillement que la frénésie et la folie sont nécessaires pour fortifier le corps , vu que souvent le délire rend l'homme plus vigoureux. Allons plus loin encore : la peur par un effet contraire , n'a-t-elle pas fait naître la hardiesse ? la crainte de la mort n'excite-t-elle pas les plus lâches au combat ? mais la colère , comme l'ivresse , la crainte et les autres passions , sont des aiguillons bien foibles et bien honteux ; elles n'ani-

ment point la vertu qui n'a nul besoin de l'appui des vices ; elles ne font que relever un peu une ame abattue et languissante. Celui que la colère rend plus courageux , ne le seroit plus sans elle. Ainsi , elle n'aide pas le courage , mais elle en tient lieu. En un mot , si la colère étoit un bien , on la trouveroit dans les hommes les plus parfaits : au contraire , les enfans , les vieillards , les malades sont les plus colères ; et en général l'humeur chagrine est le partage de la foiblesse.

C H A P I T R E X I V.

MAIS il est impossible , dit Théophraste , que l'homme de bien ne se mette pas en colère contre les méchans. Ainsi l'on devroit être d'autant plus colère , qu'on sera plus vertueux : cependant nous voyons au contraire que l'homme vertueux est le plus calme , le plus dégagé de passions ; il ne hait personne : eh ! pourquoi haïroit-il ceux qui font mal ? c'est l'erreur qui les entraîne dans le vice : c'est manquer de prudence que de haïr ceux qui

sont dans l'erreur ; autrement on se haïroit soi-même , lorsqu'on viendrait à songer combien de fois on s'est écarté des regles , combien de ses propres actions ont besoin d'indulgence : on finiroit alors par se mettre en colère contre soi-même ; un juge équitable n'a pas deux balances , une pour lui , et l'autre pour les autres.

Je le répète : il n'y a personne qui puisse totalement s'absoudre ; si l'on se dit irréprochable , c'est relativement aux témoins , et non à sa propre conscience. N'est-il pas plus humain de montrer des sentimens doux et paternels à ceux qui pechent , et de les ramener , au lieu de les poursuivre ? Il vaut mieux remettre dans sa route un homme qui s'égare , que de le chasser avec brutalité. Il faut donc corriger celui qui peche , soit par des remontrances , soit par la force , soit avec douceur , soit avec sévérité ; il faut le rendre plus utile pour lui-même et pour les autres , je ne dis pas sans châtimement , mais sans passion. Un Médecin se met-il en colère contre son malade ?

C H A P I T R E X V.

MAIS, dira-t-on, ils sont incorrigibles ; ils n'ont pas de vices médiocres ; ils ne laissent aucune espérance : eh bien ! retranchez-les de la société, puisqu'ils ne feroient que la pervertir ; qu'ils cessent d'être méchans de la seule manière dont ils le puissent ; mais cela doit se faire sans haine. Pourquoi haïrois-je un homme à qui je rends service, en l'arrachant à lui-même ? hait-on ses membres quand on les fait couper ? ce n'est point de la colère ; c'est une dure extrémité. On assomme les chiens enragés ; on tue les bœufs farouches et indomptables ; on égorge les brebis malades, de peur qu'elles n'infectent le troupeau ; on étouffe les monstres ; on noie même ses propres enfans (1), quand ils naissent foibles et mal conformés.

(1) La coutume d'exposer les enfans nouveaux nés, ou de les tuer même lorsqu'ils étoient contrefaits, étoit très-commune autrefois dans la Grece et dans l'Empire Romain, où elle s'est conservée jusqu'au regne de Valentinien, Valens et Gratien. On ne voit pas même

Ce n'est pas la colère, mais la raison ; qui nous prescrit de retrancher de la société un membre dangereux. Rien ne convient moins que la colère à l'homme qui punit, puisque la punition n'est utile qu'autant qu'elle est décernée avec jugement : de-là ce mot de Socrate à son esclave : *Je te battrais, si je n'étois en colère*. Il reinit à un temps plus calme la correction de son esclave, et pour lors il se la fit à lui-même. Qui pourra se flatter de modérer ses passions, tandis que Socrate lui-même n'a pas osé se fier

qu'elle ait été prescrite par les Loix civiles ; au contraire ; Cicéron dit expressément que par la Loi des douze Tables, il étoit permis d'étouffer les enfans monstrueux (*de Leg. lib. 3, cap. 8.*).

Observons cependant, d'après Denys d'Halicarnasse, que la loi de Romulus n'accordoit aux pères le droit de vie et de mort, que lorsqu'ils auroient atteint l'âge de trois ans, à moins qu'ils ne vinssent au monde monstrueux et difformes, auquel cas il avoit permis de les étouffer dès leur naissance, comme on le voit par le texte même de la Loi des douze Tables, tel qu'on le trouve cité et restitué dans le savant ouvrage de Gravina.

Fater insignem ad deformitatem puerum cito necato. Mais, de crainte que l'amour naturel des pères et des mères pour leurs enfans, ne fût disparoitre à leurs yeux

à sa colère ! Ainsi , pour punir les délits et les crimes , il ne faut pas un Juge irrité : la colère étant elle-même un vice , il ne convient pas qu'un homme vicieux se mêle de corriger les vices.

C H A P I T R E X V I.

Q U O I ! direz-vous, je ne me mettrai pas en colère contre un voleur ? je ne m'emporterai pas contre un empoisonneur ? Non ; je ne me mets pas en colère quand

cette difformité, il ne voulut pas qu'ils en fussent les juges ; c'étoit à cinq personnes du voisinage à examiner et à décider si les enfans étoient dans le cas d'être mis à mort. *Voyez les antiquités Romaines* de Denys d'Halycarnasse, lib. 2, § 15, pag. 85, tom. 1, edit. Oxon. 1704, et Gravina, *de Jure naturali gentium*. § 31, pag. 187, 188, edit. Lips. 1737.

Juste-Lipse soupçonne qu'il faut lire ici dans le texte de Sénèque, *abjicimus*, au lieu de *mergimus* ; mais Davies préféré avec raison la leçon ordinaire qui se trouve d'ailleurs confirmée par ce vers de Tibule :

Prodigia indomitis Mæoræ sub æquoribus.

Lib. 2, eleg. 5, vers. 80.

Voyez sur ce vers la remarque de Vulpi qui rapporte plusieurs passages de Tite-Live, où le verbe *mergere* est employé pour exprimer la même idée.

je me fais tirer du sang ; les châtimens ne sont à mes yeux que des remèdes : vos égaremens ne sont encore que commencer ; vos chûtes ne sont pas graves , mais fréquentes : j'essaierai d'abord avec vous des réprimandes particulières , ensuite des reproches publics. Mais votre mal est trop invétéré , pour pouvoir être guéri par des discours ; l'ignominie vous contiendra. Il vous faut un châtiment plus fort et plus sensible ; vous serez exilé dans des lieux inconnus. Votre méchanceté endurcie demande des remèdes plus forts ; on emploiera contre vous les chaînes et la prison. Mais votre ame est incurable , votre vie n'est qu'un tissu de crimes ; ce ne sont plus des motifs (et l'on n'en manque jamais) qui vous déterminent à pécher ; votre unique motif pour faire le mal , est le plaisir de le faire ; vous avez bu jusqu'à la lie , la coupe de la méchanceté , et la corruption s'est tellement enracinée en vous , qu'elle n'en peut plus sortir sans vous. Il y a long-temps , malheureux , que vous cherchez à périr. Eh bien ! je vous rendrai ce service ; je vous déferai de la folie

qui vous tourmente ; après avoir fait le malheur des autres et le vôtre , vous obtiendrez de moi la mort devenue le seul bien qui vous reste à espérer. Pourquoi m'emporterois-je dans le moment même où je me rends service ? Tuer un malheureux est quelquefois la plus grande marque de pitié qu'on puisse lui donner.

Si consommé dans l'art de guérir , j'entrois dans un hôpital (1) ou dans l'infirmérie d'un riche , je ne prescrirois pas le même remède pour toutes les différentes

(1) Au texte : *valetudinarium* : il y avoit à Rome des maisons publiques où l'on recevoit les malades , et où on leur administroit les remèdes convenables. Gruter n'ose pas assurer que *valetudinarium* signifie ici un de ces especes d'Hôpitaux ; il pense seulement que c'étoit un lieu particulier de la maison , à peu-près semblable aux infirmeries de nos Sociétés Religieuses , où l'on faisoit porter les esclaves malades ; ils y restoient jusqu'à ce qu'ils fussent guéris. Les riches destinoient à cet usage un certain endroit de leurs maisons , et cet acte d'humanité qu'il étoit même de leur intérêt de ne pas négliger , étoit un bien foible dédommagement de toutes les cruautés qu'ils exerçoient ordinairement sur leurs malheureux esclaves.

On trouve dans Columelle le mot de *valetudinarium* employé plusieurs fois dans le sens que je lui donne

maladies. Je suis le Médecin général de l'Etat ; je vois dans un nombre infini d'ames que j'ai à traiter , des vices de différentes especes ; je cherche des remèdes convenables à chaque maladie : l'un sera guéri par la honte , l'autre par le bannissement ; celui-ci par la douleur , celui-là par l'indigence ; cet autre enfin par le fer. Lors donc qu'il faudra prendre la robe de Juge (1) , et as-

ici. Je ne citerai que ce seul passage : si un esclave , dit-il , se blesse en travaillant , et que sa blessure ne soit pas dangereuse , il faut faire usage des fomentations ; mais , si la maladie devient sérieuse , et que le malade tombe dans la langueur , il faut le conduire aussi-tôt à l'infirmerie , pour qu'il soit traité selon la nature de sa maladie et l'exigence du cas : *si quis sauciatus in opere noxam ceperit , adhibeat fomenta ; sive aliter languidior est , in valetudinarium confestim deducat , et convenientem ei ceteram curationem adhiberi jubeat* : de Re rusticâ , lib. 11 , cap. 1.

(1) Le texte porte : *et si perversa induenda magistratui vestis*. Lorsque le Préteur devoit prononcer la sentence d'un coupable , il se dépouilloit de la robe prétexte , et se revêtoit alors d'une simple tunique , ou d'une autre robe , presque usées et d'un blanc sale (*sordida*) ou d'un gris très-foncé et tirant sur le noir , (*toga pulla*) telle qu'en portoient à Rome le Peuple

sembler le peuple au son de la trom-

et les pauvres (*pullaque paupertas*). Dans les jours solennels et marqués par un deuil public, les Sénateurs quittoient le laticlave, et les Magistrats la prétexte. La pourpre, la hache, les faisceaux, aucuns de ces signes extérieurs de leur dignité, ne les distinguoient alors des autres citoyens : *sine insignibus Magistratus*. Mais ce n'étoit pas seulement pendant le temps où la ville étoit plongée dans le deuil et dans l'affliction, que les Magistrats s'habilloient comme le peuple (*sordidam vestem induebant*) ; ils en usoient de même lorsqu'ils devoient condamner à mort un citoyen. C'est dans ces tristes circonstances, qu'ils quittoient la prétexte et prenoient la robe de deuil : *perversam vestem*.

On pourroit supposer avec assez de vraisemblance que, par cette expression, Sénèque a voulu faire allusion à ce changement d'habit. Cependant, comme dans les calamités publiques, les licteurs portoient leurs faisceaux renversés (*versi fasces*), (Tacit. *Annal.* lib. 3, cāp. 1,), et que les soldats renversoient de même leurs boucliers et leurs armes : *et versis Arcades armis*, (Virgil. *Æneid.* lib. 11, vers. 93. Peut-être les Magistrats qui devoient juger à mort un citoyen, portoient-ils aussi leur robe renversée, ou la jettoient-ils de travers ou confusément sur leurs épaules, pour mieux peindre par ce désordre le trouble de leur esprit. Si cette conjecture est vraie, comme je serois assez porté à le croire, l'expression *perversa vestis*, dont Sénèque s'est servi ici, indiqueroit plus qu'un simple changement d'habit : et je m'étonne que les Commentateurs

pette (1), je m'avancerai vers le tribunal ; non avec un air furieux et irrité , mais tranquille comme la Loi ; je prononcerai la for-

n'aient pas cherché à rapprocher ces usages , à les expliquer l'un par l'autre , en un mot à éclaircir ce point d'antiquité peu connu , et plus curieux que beaucoup d'autres , sur lesquels ils se sont étendus quelquefois assez inutilement. *Voyez* la note de Juste-Lipse sur ce passage : il rejette l'explication que Muret donne du mot *perversa* , et il n'en détermine le sens que par une périphrase. *Perversa vestis* , dit-il , indecens , aliena Magistratui : qualis est servilis aut funesta.

(1) Ceci fait allusion à une coutume que Caius Gracchus prétend avoir été pratiquée de tous temps à Rome. Lorsqu'un citoyen , dit-il , avoit un procès criminel qui alloit à la mort , s'il refusoit d'obéir aux sommations qui lui étoient faites ; le jour qu'on devoit le juger , on envoyoit dès le matin à la porte de sa maison un Officier l'appeller au son de la trompette , et jamais avant que cette cérémonie eût été observée , les Juges ne donnoient leur voix contre lui : tant ces hommes sages , ajoute ce hardi Tribun , avoient de retenue et de précaution dans leurs jugemens , quand il s'agissoit de la vie d'un citoyen. *Voyez* Plutarque , *Vie de Tiberius et de Caius Gracchus* . pag. 836. , C. tom. 1 , edit. Paris. 1624.

C'étoit de même au son de la trompette que l'on convoquoit le peuple , lorsqu'on devoit faire mourir un citoyen , afin qu'il fût témoin de ce triste spectacle,

mule

mule solennelle plutôt avec douceur et gravité, qu'avec le ton de la colère ; je ferai conduire le criminel (4) au supplice sans fureur, mais avec sévérité ; et quand je ferai trancher la tête à un coupable, coudre dans un sac un parricide, supplicier un soldat, monter sur la roche Tarpeïenne un traître ou un ennemi public, je ne témoignerai point d'emportement ; j'aurai l'air et les sentimens d'un

et que le supplice du coupable pût lui servir d'exemple. Tacite dit qu'un Astrologue, nommé *P. Marcius*, fut exécuté, selon l'ancien usage, hors de la porte Esquiline, en présence du Peuple Romain que les Consuls firent convoquer au son de la trompette. *Cum classi cum canere jussissent* (Consules). *Annal.* lib. 2, cap. 32, *confer quæ* Varro, *de Ling. lat.* lib. 5, cap. 9.

(1) Au texte : *et agi jubebo*. La formule usitée dans ces cas étoit conçue en ces termes : *lege age Lictor* ; LictEUR exécutez la loi ; ou seulement *age Lictor*. Le Juge prononçoit ces mots après avoir lu au coupable sa sentence ; il évitoit de se servir de ces expressions dures et terribles *cæde*, *occide*, *affige* ; mais il disoit simplement *lege age*, exécutez la loi, ou *jure age* ; ce qui signifioit, selon les usages reçus, fouettez l'un de verges, suspendez celui-ci, crucifiez celui-là : *hunc tolle*, *hunc verbera* ; *suspende*. Voyez la note de Juste-Lipse sur ce passage.

Tome IV.

homme qui écrase un serpent ou un animal vénimeux.

Il faut, dit-on, de la colère pour punir ! et quoi ? la Loi se met-elle en colère contre des hommes qu'elle ne connoît pas, qu'elle n'a pas vus, qu'elle suppose ne devoir jamais exister ? Il faut prendre les mêmes sentimens, et, comme elle, ne point s'emporter, mais décerner des peines : en effet, si l'homme de bien doit montrer de la colère contre les crimes, il doit aussi montrer de la jalousie pour les succès des méchans. Quoi de plus fait pour indigner, que de voir prospérer, et abuser des faveurs de la Fortune, des hommes pour qui on ne pourroit trouver d'adversités assez accablantes ? L'homme de bien voit leur prospérité sans envie, comme il voit leurs crimes sans colère. Un bon Juge condamne et ne hait pas.

Quoi donc ! le Sage ne sera-t-il pas touché à la vue d'une de ces scènes tragiques ? n'éprouvera-t-il pas quelque émotion extraordinaire ? Je l'avoue ; il sentira quelque mouvement foible et léger : car, comme dit Zénon, *il reste dans l'ame du Sage une cicatrice, lorsque la plaie*

est guérie. Il éprouvera donc quelque soupçon, quelque ombre de passion ; mais il n'aura pas de passions véritables. Aristote dit *qu'il y a des passions qui tiennent lieu d'armes, pourvu qu'on sache les employer.* Cela seroit vrai, si, comme les armes militaires, on pouvoit les prendre ou les quitter à volonté. Ces armes qu'Aristote donne à la vertu, combattent d'elles-mêmes, sans attendre un bras qui les mette en jeu ; elles n'appartiennent pas à l'ame, c'est l'ame qui leur appartient.

Nous n'avons pas besoin d'autre armure ; la Nature nous en a donné une assez forte en nous donnant la raison : c'est une arme solide, durable, maniable, sûre, et qui ne se tourne jamais contre celui qui la porte. La raison est utile non seulement pour le conseil, mais encore pour l'exécution : cependant vous voulez qu'elle emprunte le secours de la colère, c'est-à-dire, de la passion la plus incertaine, la plus fantasque, la plus irrégulière ; elle qui est la stabilité, la constance, la régularité même.

Ajoutons que même dans la pratique, pour laquelle seule on veut exiger le se-

cours de la colère, la raison abandonnée à elle-même, a plus de force; lorsqu'elle a jugé qu'elle devoit faire une chose, elle y persévère. Pour changer, il faudroit qu'elle trouvât mieux qu'elle-même, ce qui est impossible: voilà pour quoi elle s'en tient à ce qu'elle a une fois décidé. La colère est souvent désarmée par la compassion; sa force n'a pas de consistance, ce n'est qu'une vaine enflure; ses accès sont terribles: semblable à ces vents de terre (1) enfantés par les émanations des fleuves et des marais, qui ont de la violence, mais point de tenue; elle débute avec impétuosité, et sa propre fatigue l'anéantit bientôt: elle n'avoit que des idées de sang et de carnage, elle ne songeoit qu'à imaginer des supplices d'une nouvelle espece; mais lorsqu'il faut punir, on la voit amortie.

La passion se dissipe en un moment, au lieu que la raison se soutient. Au reste, quand même la colère auroit de la per-

(1) Sénèque parle au long de ces vents dans ses *Questions naturelles*, liv. 5, chap. 8 et 14. Voyez aussi Apulée, *de Mundo*, pag. 174, édit. Lugd. 1604.

sévérance, si le nombre des coupables est considérable, elle verse le sang de deux ou trois, et cesse ensuite de frapper; ses premiers coups sont terribles, de même que le poison de la vipère est mortel quand elle sort de son trou, et n'est plus malfaisant quand ses dents sont épuisées par de fréquentes morsures. Elle ne proportionne donc pas les peines aux délits; souvent le moins coupable se trouve le plus puni, pour avoir été exposé au premier accès de la colère. En général, cette passion est inégale; tantôt elle passe les bornes, tantôt elle s'arrête en-deçà; elle se complaît dans ses excès; elle ne juge que d'après son caprice; elle ne veut pas écouter; elle ne souffre point qu'on se justifie; elle persiste dans ses présomptions, et ne se dessaisit point de ses préjugés. Au contraire, la raison écoute les deux parties; elle accorde du temps; elle se prescrit à elle-même de plus en plus les informations (1) pour discuter

(1) Voyez sur ce mot *advocatio*, dont se sert ici Sénèque, ce que j'ai dit dans une note sur le chap. 10 de la *Consolation à Marcia*, pag. 29 de ce volume.

la vérité : la colère est pressée. La raison n'a d'autre règle de ses jugemens, que la vérité : la colère n'a d'autre règle de la vérité, que ses jugemens. La raison ne considère que l'objet même dont il s'agit : la colère est préoccupée de mille circonstances vaines et étrangères ; un air trop assuré, une voie trop ferme, des discours trop libres, un habillement trop recherché, des sollicitations trop puissantes, la faveur populaire, sont autant d'outrages à ses yeux : souvent elle condamne l'accusé par haine pour le protecteur ; lors même que la vérité la frappe, elle chérit et soutient son erreur ; elle ne veut pas être convaincue, et trouve plus beau de persister dans ses torts, que de s'en repentir.

Nous avons vu de notre temps C. Pison, homme irréprochable à bien des égards ; mais esprit faux, qui prenoit l'obstination pour de la fermeté (1). Dans

(1) Juste-Lipse conjecture que Cnéius Pison, dont il s'agit ici, est le même qui fut Gouverneur de Syrie, sous le règne de Tibère, et qui contribua à faire périr Germanicus : cependant il y a lieu de croire que Sé-

un accès de colère , il fit conduire au supplice un soldat , pour être revenu du fourrage sans son camarade , comme coupable de la mort de celui qu'il ne pouvoit représenter ; il lui refusa même le temps qu'il demandoit pour en faire la recherche : le condamné fut donc conduit hors du retranchement , et déjà il présente la gorge , lorsque tout-à-coup parut le compagnon qu'on croyoit tué. Alors le Centurion chargé de présider au supplice , ordonne à l'Exécuteur de remettre son épée dans le fourreau , et remène le condamné à Pison , voulant rendre au Général son innocence , comme la fortune l'avoit rendue au soldat. Les deux camarades sont reconduits , en s'embrassant l'un l'autre , au milieu des acclamations de tout le camp qui les ac-

neque n'eût pas dit d'un aussi méchant homme , qu'il étoit irréprochable à bien des égards , (*vir à multis vitiis integer*). Le trait de cruauté et d'injustice que notre Auteur en rapporte , semble pourtant s'accorder avec ce que Tacite dit de ce même Pison , au livre 2 de ses *Annales* , où il le traite d'homme violent , incapable d'obéir , et qui avoit hérité de la féroce de son père.

compagne. Pison monte en fureur sur son Tribunal, et fait mener au supplice et le soldat qui n'avoit pas tué son camarade, et le camarade qui n'avoit pas été tué. Est-il rien de plus affreux ! parce qu'il découvre l'innocence d'un homme, il en fait périr deux : il en ajouta même un troisième ; il porta peine de mort contre le Centurion qui lui avoit ramené le condamné. On les conduisit tous trois dans le même lieu, pour expier par leur mort l'innocence de l'un d'entr'eux. Que la colère est ingénieuse à trouver des motifs ! Tu mourras, dit-il, toi, parce que tu as été condamné ; toi, parce que tu as été cause de la condamnation de ton camarade ; et toi, parce que tu n'as pas exécuté les ordres de ton Général. De cette manière il trouva le moyen de faire trois coupables, parce qu'il n'en trouvoit pas un.

Je le répète, le grand vice de la colère est de ne pas connoître de frein : elle s'emporte contre la vérité même, quand elle se montre contre son gré : ce n'est que par des cris, du tumulte, des convulsions, des injures et des outrages,

qu'elle poursuit sa vengeance. La raison n'agit pas ainsi : si la nécessité l'ordonne, elle détruit paisiblement et en silence des maisons entières, elle éteint des familles contagieuses pour l'état avec les femmes et les enfans, elle renverse et rase les édifices même, elle anéantit des noms ennemis de la liberté ; elle fait tout cela sans grincer des dents, sans secouer la tête, sans blesser la dignité du Juge, dont le visage ne doit jamais être plus calme et plus composé, que lorsqu'il prononce une Sentence importante.

Qu'est-il besoin, dit Hieronime, quand vous voulez frapper quelqu'un, de commencer par vous mordre les levres ? Qu'eût-il dit, s'il eût vu un Proconsul se précipiter de son Tribunal, arracher au licteur ses faisceaux, se déchirer les vêtemens, parce qu'on ne déchiroit pas assez vite ceux du condamné. Qu'est-il besoin de renverser la table, de casser les coupes, de donner de la tête contre les colonnes, de s'arracher les cheveux, de se frapper les cuisses et la poitrine ? quelle passion, qu'une colère qui re-

vient contre elle-même , parce qu'elle ne peut s'élancer sur les autres aussi promptement qu'elle le voudroit? Aussi l'homme en fureur est retenu par les assistans ; on le prie de s'épargner lui-même.

Ce sont là des transports dont est incapable l'homme dépourvu de colère ; il inflige à chacun la peine qu'il mérite ; il renvoie souvent le coupable même surpris en flagrant délit , quand son repentir fait espérer qu'il se corrigera ; quand il voit que sa méchanceté ne vient , pour ainsi dire , que de la surface de l'ame , et n'y a point jetté de profondes racines ; il accorde l'impunité , lorsqu'elle ne doit nuire ni à celui qui la reçoit ni à celui qui la donne. Quelquefois il punit de plus grands crimes , avec moins de sévérité , que des fautes plus légères , quand ceux-là ont été commis par foiblesse plutôt que par corruption , tandis que celles-ci cachent une dépravation profonde et invétérée. Le même délit ne sera pas châtié de la même manière , s'il est dans l'un l'effet de l'inadvertence , et dans l'autre la suite du projet de mal faire. Il

saura que toute les punitions sont employées (1), ou pour corriger les méchans ou pour les faire disparaître de la société ; dans l'un et l'autre cas il ne songera pas au passé , mais à l'avenir. En effet , comme dit Platon (2) *le Sage ne punit pas parce qu'on a péché , mais pour qu'on ne peche pas.* On ne sauroit rappeler le passé ; l'on peut prévenir le futur. Ceux qu'il voudra faire servir d'exemple , il les immolera publiquement , non seulement pour qu'ils périssent , mais pour que leur mort épouvante les autres.

Quand on a de pareils intérêts à peser , des calculs aussi importans à faire , vous voyez combien on doit être exempt de passions , afin d'user avec équité du droit terrible de vie et de mort. Il ne faut pas mettre le glaive entre les mains d'un furieux.

(1) Ceci est emprunté de Platon , au livre 9 *des Loix*, pag. 854, D. *Opp.* tom. 2, *edit.* Henr. Stephan, an. 1578.

(2) *De Legibus*, lib. 11, p. 933, E. et p. 934, A. *B. Opp.* tom. 2, *edit. cit. ubi sup.*

Ne croyez pas non plus que la colère contribue à la grandeur d'ame : ce n'est pas là de la grandeur , c'est de la bouffissure ; c'est l'enflure d'un hydropique , que vous ne confondrez pas avec de l'embonpoint. Tous ces hommes que la frénésie élève au-dessus de la manière ordinaire de penser , paroissent remplis d'idées grandes et sublimes , mais elle n'ont pas de solidité : une maison touche à sa ruine , quand elle peche par les fondemens. La colère n'a point de consistance , point de base ferme et durable ; ce n'est que de l'air et du vent : elle diffère de la grandeur d'ame , comme l'audace du courage , l'insolence de la confiance , la dureté (1) de l'austérité , la cruauté de la sévérité. Je le répète , il y a bien de la différence entre la grandeur d'ame et

(1) Au texte : *tristitia*, ce qui ne signifie point la tristesse , mais l'air dur , sombre , menaçant et terrible. On trouve le mot *triste* employé en ce sens dans les meilleurs Auteurs. Voyez Nonius Marcellus , de *Proprietate Sermonum* , cap. 4 , num. 455 , voce *triste* ; il rapporte plusieurs passages de Virgile , de Cicéron et d'Afranius , dans lesquels ce terme est pris dans ces différentes acceptions.

l'orgueil. La colère n'a point de vues nobles et vastes ; au contraire les plaintes continuelles paroissent la preuve d'une ame foible , malheureusement née , et qui sent sa foiblesse ; les corps infirmes et ulcérés sont blessés du moindre tact ; aussi la colère n'est qu'un vice de femmes et d'enfans. Mais les hommes mêmes en sont susceptibles ? C'est que les hommes ont souvent le caractère des femmes et des enfans. Souvent les gens en colère , trompés par de fausses idées de grandeur , profèrent des mots qui ont une apparence de sublimité , tels que cette maxime farouche et abominable , *qu'on me hâisse , pourvu qu'on me craigne*. Une telle pensée n'a pu être enfantée que dans le siècle de Sylla (1). Je ne sais pourtant pas le-

(1) Juste-Lipse croit que ce mot atroce est tiré de l'*Attrée* du Poète Atrius qui vivoit en effet du temps de Sylla ; et il se fonde sur un passage de Cicéron qui rend sa conjecture assez vraisemblable. » Si Eaque ou » Minos, observe cet Orateur , disoit : *qu'on me hâisse , pourvu qu'on me craigne* : cette maxime paroitroit » indécente et déplacée dans leur bouche , à cause de » la réputation qu'ils ont d'avoir été des hommes justes ; mais on l'applaudit dans celle d'Attrée. « *Ut , si Æa-*

quel de ces deux souhaits étoit le plus dangereux pour un tyran d'être haï ou d'être craint. *Qu'on me hâisse !* c'est-à-dire que je devienne un objet d'exécration, qu'on m'environne de pièges, qu'on m'accable de traits. Mais qu'ajoute-t-il ? Grands Dieux ! peut-on trouver un pareil remède à la haine ! *Qu'on me hâisse !* Eh bien ! est-ce pourvu qu'on m'obéisse ? non. Pourvu qu'on m'approuve ? non plus. Quoi donc ? *Pourvu qu'on me craigne.* A ce prix je ne voudrois pas même être aimé.

Vous regardez peut-être ce mot comme l'effet d'un grand courage ; vous vous trompez : ce n'est pas là de la grandeur, c'est de la férocité. N'en croyez pas les discours des gens en colère ; ils font beaucoup de bruit , beaucoup de menaces , tandis qu'intérieurement ils tremblent. Ne croyez pas non plus ce que dit l'éloquent Tite-Live : *c'étoit une ame plu-*

cus aut Minos dicere, oderint dum metuant, indecorum videretur; quod eos fuisse justos accepimus : at Atrco dicente, plausus excitantur : de Officiis. lib. 1, cap. 28, edit. Grævii.

tôt grande que vertueuse. Ces deux qualités sont inséparables. Il faut ou être vertueux , ou renoncer à être grand : je parle de cette grandeur inébranlable qui a sa base dans l'ame même , dont la fondation est aussi solide que le faîte ; de cette grandeur , en un mot , qui ne peut être le partage du méchant. Le méchant peut être redoutable , bruyant , dangereux ; mais il n'aura jamais la vraie grandeur , celle qui a pour appui la force et la vertu. Néanmoins il est des gens dont les discours , les efforts , l'extérieur , auront l'apparence de la grandeur ; ils diront des mots que vous trouverez sublimes , comme celui de C. César qui , irrité de ce que le tonnerre troubloit les pantomines qu'il imitoit encore mieux qu'il ne les regardoit , et de ce que la foudre trop mal dirigée effrayoit les compagnons de ses débauches , osa défier Jupiter , et même sans lui demander (1) quartier , en lui criant ce vers d'Homère

(1) Au texte : *sine missione* : voyez sur ce mot ce que j'ai dit dans une note sur le *Traité des Bienfaits*, liv. 2, chap. 20, note 1, tom. 3, p. 76.

(1), *tue moi, ou je te tue* (2). Quelle démen-
 ce ! il croyoit ou que Jupiter ne pou-
 voit lui faire du mal, ou qu'il en pou-
 voit faire à Jupiter. Pour moi, je pense
 que ce mot du Tyran ne contribua pas
 peu à exciter contre lui les bras des con-
 jurés : il eût été trop lâche d'obéir à un
 homme qui n'obéissoit pas même à Jupiter.

La colère n'est donc jamais ni gran-
 deur ni noblesse, lors même qu'elle est
 à son dernier excès ; lorsqu'elle brave
 également les hommes et les Dieux ; ou
 bien si l'on croit que la colère élève
 l'ame, il faut croire que le luxe en fait
 autant ; il veut se reposer sur l'ivoire,
 se vêtir de pourpre, se couvrir d'or,
 faire avancer la terre jusqu'au milieu des

(1) *Iliade*, lib. 23, vers. 724, edit. *Lipsia*, 1760.

(2) Il s'agit ici de Caius surnommé *Caligula*. Ce Prince, dont la vie est un mélange continuel de crimes, de débauches et de folies, avoit inventé une machine, à l'aide de laquelle il imitoit le tonnerre, et répondoit à chaque coup de foudre, par une pierre qu'il lançoit contre le ciel ; c'est alors qu'il répétoit le passage d'Homère qu'on vient de lire. Voyez Dion Cassius, *Hist. Rom.* lib. 59, cap. 28, p. 934. edit. *Reim.* Hamburg. 1752.

flots,

flots , resserrer la mer dans son lit , accélérer le cours des fleuves , suspendre des forêts dans les airs (1). Il faudra croire que l'avarice inspire de la grandeur d'ame , vu qu'elle se couche sur des monceaux d'or et d'argent , que ses terres sont des provinces , que ces fermes sont plus étendues que les gouvernemens des anciens Consuls. Il faudra croire que la débauche inspire de la grandeur d'ame , puisqu'elle traverse les mers , elle mutile des troupes d'esclaves , elle détermine la femme à braver le glaive de son mari et la mort la plus honteuse. Il faudra croire que l'ambition inspire de la grandeur d'ame , attendu qu'elle ne se contente pas des magistratures annuelles ; elle voudroit , s'il étoit possible , que son nom seul occupât tous les fastes , et que ses titres remplissent la terre entière. Qu'importe l'espace qu'occupent ces passions , elles sont en elles-mêmes étroites , basses et misérables. Il n'y a de sublime et d'éle-

(1) Voyez tome 2, lettre 122, page 533, à la note.

vé , que la vertu : point de vraie grandeur sans la tranquillité de l'ame.

L I V R E I I.

C H A P I T R E I.^{er}

Le premier Livre, Novatus, m'a fourni une matière aisée à traiter. Rien de plus facile que de courir sur la pente des vices. Maintenant il faut entrer dans des discussions plus subtiles ; je me propose d'examiner si la colère commence par la réflexion , ou par l'instinct ; c'est-à-dire , si c'est un mouvement volontaire , ou si elle ressemble à la plupart de nos affections intérieures , qui naissent à notre insu. Il est nécessaire de descendre dans ces détails , pour pouvoir de-là remonter à des considérations plus relevées. Ainsi dans la formation du corps humain la Nature commence par les os , les nerfs et les articulations , qui sont la base du tout, et les principes de la vie, quoique les moins agréables à la vue ; de-là elle

passé aux parties d'où résulte la grace et la beauté, enfin le teint, ce brillant coloris qui charme tous les regards, n'est répandu sur le corps qu'après que toutes ces parties sont complétées.

Que la colère soit excitée par l'apparence d'une injure, cela est incontestable ; mais suit-elle aveuglément cette impulsion ? s'élance-t-elle sans la participation de l'intelligence, ou ne s'empporte-t-elle que de son aveu ? c'est la question que je vais examiner. Nous pensons que la colère n'ose rien par elle-même, mais qu'elle attend le consentement de l'ame. Pour avoir la perception d'une injure reçue, pour en désirer la vengeance, pour lier ces deux choses, qu'on ne devoit pas nous offenser et que nous devons nous venger, il faut plus qu'un instinct indépendant de la volonté. L'instinct est simple ; la colère est composée et renferme plusieurs élémens. On sent, on s'indigne, on condamne, on se venge : tant d'opérations ne peuvent se faire, si l'ame ne consent aux diverses impressions qu'elle éprouve.

CHAPITRE II.

A Quoi, direz-vous, tend cette question? C'est à nous faire connoître à fond la nature de la colère. Si elle naît malgré nous, jamais la raison ne s'en rendra maîtresse, vu que tous nos mouvemens involontaires sont invincibles, inévitables; tels sont le frissonnement occasionné par l'aspersion de l'eau froide; la répugnance causée par le contact de certains corps; le hérissément des cheveux en apprenant une mauvaise nouvelle; la rougeur du visage en entendant des discours malhonnêtes, et le vertige en regardant un précipice à ses pieds. Comme tous ces mouvemens sont involontaires, la raison ne peut les prévenir. Au contraire les préceptes peuvent triompher de la colère : elle dépend de la volonté; elle n'est pas de ces vices inhérens à la condition humaine, dont par-là le sage lui-même est susceptible, et parmi lesquels on peut compter cette première émotion de l'ame qu'excite en nous l'opinion qu'on a reçu une injure :

affection involontaire qui nous surprend même au milieu de la représentation d'un Drame , ou dans la lecture de l'histoire. Souvent nous éprouvons de la colère contre un Clodius qui fait bannir Cicéron , et contre Antoine qui le fait égorger. Qui est-ce qui ne s'indigne pas contre les guerres de Marius et les proscriptions de Sylla ? qui n'éprouve point de la haine contre Théodote , Achillas , et cet enfant même qui commit un crime au-dessus de son âge (1) ?

Le chant même quelquefois , et des modulations rapides suffisent pour nous animer ; nos âmes sont émues par le son martial des trompettes , par la vue d'un tableau horrible , et par le triste appareil des supplices les plus mérités. De là cette sensibilité naturelle qui nous porte à rire quand on rit en notre présence ; à nous affliger avec ceux qui pleurent , à nous passionner pour des combats même

(1) Sénèque veut parler ici de Ptolémée, Roi d'Égypte, qui, par le conseil de ses deux Ministres, Achillas et Théodote, fit couper la tête à Pompée.

qui nous sont (1) étrangers. Mais ce n'est pas de la colère, comme ce n'est pas de la tristesse qui nous fait froncer le sourcil, à la vue de la représentation (2) d'un naufrage; comme ce n'est pas la crainte qui glace l'ame du Lecteur quand Annibal, après la bataille de Cannes, vint (3) camper sous les murs de Rome. Tous ces mouvemens involontaires ne sont que les préludes des passions, et non des passions réelles. Ainsi les oreilles du guerrier, au milieu même de la paix, sont réveillées par les accens de la trompette; ainsi le cliquetis des armes excite l'ardeur des chevaux de bataille. On dit qu'Alexandre portoit la main à son épée quand il entendoit chanter le Musicien Xénophantes. (4).

(1) On peut se rappeler ici les troubles et les divisions funestes qu'excitèrent depuis, sous le regne de Justinien, les factions des verts et des bleus.

(2) *E'Editio princeps* porte : *inimici naufragi*; ce qui fait aussi un fort beau sens.

(3) Sénèque confond ici les temps, et brouille un peu les faits : celui dont il parle, ne se passa que cinq ans après, au siege de Capoue.

(4) Diogène dit avec raison, sur le sujet de ce musi-

CHAPITRE III.

AUCUNE de ces impulsions fortuites ne mérite le nom de *passion* : l'ame n'est, pour ainsi dire, que passive et non active dans ces mouvemens. La passion consiste donc non pas à être ému par la perception des objets, mais à s'y abandonner, à continuer en soi-même ce mouvement fortuit. Si l'on regarde les larmes, la pâleur, l'irritation causée par quelque humeur impure, des soupirs profonds, des yeux ardens, et d'autres affections semblables, comme des marques de passions, comme des signes de l'état habituel de l'ame, on se trompe ; on ne voit pas que ce ne sont là que des mouvemens purement mécaniques. Aussi très-souvent le guerrier le plus courageux pâlit en prenant ses armes ; le soldat le plus intrépide sent trembler ses genoux au signal du combat ; le plus

cien, qu'il l'eût regardé comme bien plus habile encore, si par ses chants il eût su calmer l'ardeur et la fougue d'Alexandre.

grand Général éprouve des battemens de cœur avant que les armées (1) s'entre-choquent; et l'Orateur le plus éloquent frissonne de peur, quand il se prépare à parler.

La colère ne doit seulement pas être émue, il faut qu'elle s'emporte: c'est une passion impétueuse; or point d'impétuosité sans l'assentiment de l'ame. Il ne peut être question de vengeance et de punition à l'insu du raisonnement. Un homme s'est cru lésé, il a voulu se venger; il en a été détourné par quelque motif, il s'est apaisé sur-le-champ: ce n'est pas là ce que j'appelle de la colère; c'est une émotion de l'ame soumise à la raison. La colère franchit les bornes de la raison et l'entraîne avec elle: ainsi cette première agitation de l'ame, causée par la perception d'une injure, n'est pas plus de la

(1) L'expression dont Sénèque s'est servi est hardie et énergique: c'est une métaphore empruntée du combat de deux béliers qui, en se battant, se heurtent le front l'un contre l'autre: *arientant*. Sénèque aime à faire usage de ce terme, et on le trouve plusieurs fois dans ses ouvrages.

colère, que ne l'est la perception même de l'injure. La colère consiste dans l'emportement qui succede à cette première émotion, et qui n'est plus simplement la perception de l'injure, mais l'assentiment de l'ame à cette perception. La colère est une émotion violente de l'ame, qui volontairement et par choix se porte à la vengeance. Doutez-vous que l'emportement convienne à la colère comme la fuite à la peur ? voyez donc si vous croyez qu'il soit possible, sans l'assentiment de l'ame, de s'élancer contre un objet, ou de se garantir de ses atteintes.

C H A P I T R E I V.

MAIS, pour vous faire sentir comment les passions naissent, croissent et s'exaltent, sachez qu'elles ont trois périodes différens. Le premier est un mouvement involontaire ; ce n'est qu'une sorte de préparation, une espee de menace de la passion. Le second est un mouvement volontaire, mais non rebelle à la raison : il se borne à dire ; il faut que je me venge, puisqu'on m'a offensé ;

il faut que tel homme soit puni , puis-
qu'il a commis un crime. Le troisième
ne connoît plus de frein ; ce n'est plus
parce que la vengeance est nécessaire
qu'on veut se venger , c'est qu'on a foulé
la raison aux pieds. La raison ne peut
vaincre la première émotion , elle ne
peut , comme nous l'avons dit , empê-
cher certains mouvemens machinaux du
corps , comme de bâiller quand on y est
excité par le bâillement des autres ,
ou de fermer les yeux quand une main
étrangère s'y présente brusquement. La
raison , dis-je , ne peut rien sur ces af-
fections momentanées : l'habitude et la
réflexion parviennent , tout au plus , à
les diminuer. Le second mouvement ,
produit par la réflexion , peut être dé-
truit par elle. (1).

C H A P I T R E V.

ON DEMANDE encore si des mons-
tres tels qu'un Appollodore (2) ou un

(1) Il manque ici quelque chose dans le texte.

(2) Juste-Lipse présume que l'Apollodore , dont parle

(1) Phalaris, qui exercent leur fureur contre tout le genre humain, qui aiment à voir couler le sang, sont en colère, quand ils font mourir des gens dont ils n'ont reçu aucune injure, dont ils ne croient pas même en avoir reçu; ce n'est pas, continue-t-on, de la colère, c'est de la férocité : la colère nuit pour se venger d'une injure; la férocité consentiroit à en recevoir pour avoir le plaisir de nuire; les coups et les blessures ne sont pas pour elle un moyen de vengeance, mais un objet de volupté.

ici Sénèque, est le même Tyran qui, au rapport de Pïutarque, étoit tourmenté par des songes affreux, dans lesquels il croyoit que les Scythes l'écorchoient et le faisoient cuire ensuite, et que son cœur, du fond d'une chaudière, lui faisoit entendre ces mots : *c'est moi qui suis la cause des supplices que tu éprouves*. Il s'imaginoit encore que ses filles, dont les corps étoient enflammés, couroient en rond autour de lui. Voyez Plutarque, au Traité, *Pourquoi la Justice Divine diffère la punition des maléfices*. Ce Tyran vivoit à Cassandree, ville de Thrace, qui depuis fut appelée Potidée. Voyez la note de Juste-Lipse sur ce passage, et joignez-y celle de Rubénius.

(1) On a déjà dit dans les notes sur les lettres de Sénèque, qui étoit Phalaris.

Réfléchissez-y bien, et vous verrez que cette barbarie est la suite de la colère. Quand la colère, à force de s'exercer et de se satisfaire, est parvenue à oublier la clémence, et à rompre les liens de l'humanité, elle dégénère en cruauté : alors on rit, on se réjouit, on nage dans la joie, on est bien éloigné de l'air de la colère, parce que la cruauté se trouve à l'aise.

Annibal, voyant un fossé rempli de sang humain, s'écria, *le beau spectacle !* Il l'eût trouvé bien plus beau, si c'eût été ou un fleuve ou un lac. Est-il surprenant qu'un pareil spectacle ait des charmes pour toi, monstre né dans le sang, et familiarisé dès l'enfance avec le carnage ? La fortune secondera ta cruauté pendant vingt ans, et repâtra par-tout tes yeux de ce charmant spectacle ; tu verras le sang couler à Trasinene, à Cannes, et enfin sous les murs même de ta patrie.

Volésus (1), autrefois Proconsul d'Asie

(1) Le personnage dont il s'agit ici, étoit Volésus Messala, de la condamnation duquel il est parlé au livre 3 des Annales de Tacite, chap. 68.

sous Auguste, après avoir fait trancher la tête à trois cents hommes, en un seul jour, se promenoit tout fier au milieu des cadavres, comme s'il eût fait l'action la plus belle et la plus mémorable, et s'écrioit en grec, *ô expédition vraiment digne d'un Roi !* Qu'eût-il donc fait, s'il eût été Roi ? Ce n'étoit pas là de la colère, c'étoit un vice plus affreux, c'étoit une maladie incurable.

C H A P I T R E V I.

LA vertu, nous dit-on, doit s'irriter contre les actions criminelles, comme elle applaudit aux actions honnêtes. Que diriez-vous d'un homme qui prétendrait que la vertu doit avoir de la hauteur et de la bassesse ? eh bien ! vous êtes cet homme-là ; vous relevez et vous rabaissez en même-temps la vertu ; vous la relevez, parce que la joie causée par une bonne action est noble ; vous la rabaissez, parce que la colère excitée par les fautes des autres, marque une ame abjecte et retrécie. La vertu ne s'exposera jamais à imiter les vices, en voulant les

réformer; elle s'engage à réprimer la colère même, qui ne vaut pas mieux, et qui souvent est pire que les fautes contre lesquelles elle s'emporte.

Le contentement et la joie sont les attribus naturels de la vertu; la colère ne convient pas plus à sa dignité que la tristesse. Or la colère est toujours accompagnée de tristesse; elle s'y termine toujours, soit par le repentir, soit par le défaut de succès. D'ailleurs si le sage doit s'irriter contre les fautes, il s'emportera davantage contre les plus graves, et il le fera très-souvent; d'où il résulte que le sage sera non seulement irrité, mais deviendra colère. Or vous n'admettez jamais dans l'ame du sage, ni une colère violente, ni de fréquens accès de cette passion: pourquoi donc ne l'en pas dépouiller entièrement.

Je le répète, la colère ne peut être modérée, si elle doit se proportionner aux actions qui la font naître. En effet, de deux choses l'une: ou le sage sera injuste, s'il s'irrite également contre des fautes inégales; ou il sera le plus colère des hommes, s'il s'emporte aussi souvent que les fautes l'exigeront, Quoi

de plus indigne que de faire dépendre les affections du sage de la méchanceté d'autrui ? Dès-lors Socrate cessera de pouvoir rapporter dans sa maison le même visage avec lequel il en étoit sorti.

C H A P I T R E V I I.

MAIS si le sage doit s'irriter contre les actions déshonnêtes, s'emporter et s'affliger à la vue des crimes, il n'y aura pas d'être plus malheureux que lui ; toute sa vie se passera dans la colère et le chagrin ; il n'aura pas un seul moment qui ne lui offre quelque sujet de blâme. Il ne pourra sortir de sa maison, sans rencontrer sur sa route des scélérats, des avarés, des prodigues, des impudens, qui tous devront leur bonheur à ces vices mêmes ; il ne portera nulle part ses yeux, sans y trouver de quoi s'indigner ; en un mot, la colère lui manquera, s'il en use aussi souvent que les circonstances l'exigeront. Tous ces milliers d'hommes qui courent avant l'aurore à la place publique, combien de procès infâmes, combien d'Avocats encore plus infâmes, ne lui of-

friront-ils pas ? L'un réclame contre les dispositions testamentaires de son père , que c'étoit déjà trop d'avoir méritées ; l'autre plaide contre sa mère : celui-ci se rend délateur d'un crime , dont il est bien plus évidemment coupable ; celui-là est choisi pour prononcer une peine contre l'action même qu'il a commise ; une assemblée entière est corrompue par l'éloquence d'un Avocat , ten faveur d'une mauvaise cause. Je n'aurois jamais fini les détails de tant d'horreurs. En un mot , quand vous verrez le Barreau regorger de peuple , le champ de Mars (1) rempli d'une multitude nombreuse , et le Cirque où se rassemble la plus grande partie de la Nation , sachez qu'il y a dans tous ces lieux autant de vices que d'hommes. Quoique vêtus de la toge , ils ne sont point en paix ; le moindre appât de gain les détermineroit à s'égorger les uns les autres.

(1) Sur ces trois endroits où le peuple s'assembloit fréquemment , consultez la note de Juste-Lipse.

C H A P I T R E V I I I.

O N ne s'enrichit que par la ruine d'autrui. L'on hait les gens fortunés et l'on méprise les malheureux : opprimé par les grands, on s'en venge sur les petits ; la même ame est la proie de mille passions diverses ; et l'on sacrifieroit l'État entier au moindre profit ; au plaisir le plus léger. La société ressemble à une école de Gladiateurs ; on se bat contre ceux avec lesquels on passe sa vie ; c'est une association de bêtes féroces : encore celles-ci vivent paisiblement entr'elles, et respectent leurs semblables : les hommes se plaisent à se déchirer les uns les autres : elles s'apprivoisent avec ceux qui leur donnent à manger ; la rage des hommes dévore le sein même qui les nourrit.

Le Sage ne cessera plus de s'irriter, s'il commencé une fois. Le monde est plein de vices et de crimes, les châtimens ne peuvent plus y suffire ; c'est une émigration générale de perversité ; l'audace s'accroît de jour en jour, et la honte diminue dans la même proportion. Sans

égard pour la justice et la vertu , la passion brise les barrières les plus sacrées ; les crimes ne sont plus secrets, ils bravent les regards ; la méchanceté est devenue si générale , elle domine avec tant d'empire sur tous les cœurs , qu'on ne peut plus dire que l'innocence est rare , mais qu'elle n'existe plus. Sont-ce en effet des particuliers ou des associations peu nombreuses qui foulent aux pieds les loix ? On diroit que le signal (1) est donné , et que de tous les points de la terre , tout le genre humain se souleve pour confondre le juste et l'injuste. On peut dire avec le poëte , » (2) l'hôte n'est » point en sûreté contre celui à qui il » donne l'hospitalité ; le beau-père contre » son gendre ; rien de plus rare que des » frères bien unis : le mari cherche à faire

(1) Sur la manière de donner ce signal dans les jeux circenses. Voyez le *Traité des Bienfaits*, tom 3, liv. 2, c. 25, pag. 85, not. 1.

(2) — Non hospes ab hospite tutus ,

Non socer à genero. Fratrum quoque gratia rara est ;

Imminet exilio vir conjugis , illa mariti.

Lurida terribiles miscent aconita noverce.

Filius ante diem patrios inquit in annos.

» périr sa femme , celle-ci conspire contre
» son mari : les belles-mères sont occu-
» pées d'empoisonnemens : le fils attende
» aux jours de son père dont il ne veut
» pas attendre la mort «. Eh ! ce n'est
encore là que la moindre partie des crimes.
Le Poëte n'a pas représenté deux camps
ennemis composés des citoyens d'un même
état ; les fils s'enrôlant pour combattre
leurs pères ; un citoyen (1) portant le
flambeau contre sa patrie ; des cohortes
de cavaliers répandues çà et là pour dé-
couvrir les retraites des proscrits ; les
fontaines publiques (2) empoisonnées ; la
peste enfantée par les guerres ; des lignes
de circonvallation tracées par les fils au-
tour de leurs pères assiégés ; les prisons

(1) Sénèque veut parler ici de Sylla qui, à son en-
trée dans Rome, commanda à ses troupes de mettre le
feu aux maisons, et prenant lui-même une torche allu-
mée, marcha le premier, et ordonna à ses archers de
se servir, au lieu de torches, de leurs dards enflammés,
et de les lancer sur les toits des maisons. *V. Plutarque,*
Vie de Sylla, opp. t. 1, p. 457, D. *edit. Par.* 1624.

(2) Voyez *Florus*, lib. 2 ; cap. 20 *sub fin.* et Ap-
pien Alexandrin, *de Bellis Civil.* lib. 2, pag. 747, 748.
edit. Amstelod. 1670.

remplies de malheureux ; des incendies qui consomment des villes entières ; des tyrannies sanglantes ; des délibérations secretes pour usurper le trône ou détruire les nations ; des éloges prodigués à des actions qui sont des crimes lorsqu'on peut les punir ; en un mot des rapt, des adultères et les inventions horribles de la plus infâme débauche.

CHAPITRE IX.

AJOUTEZ à ces forfaits les parjures publics des nations , la violation des traités ; les peuples les plus foibles devenus la proie des plus forts ; les tromperies , les larcins , les fraudes , les dépôts niés , et mille autres crimes auxquels nos (1) trois

(1) Il y avoit à Rome trois places publiques où l'on rendoit la justice. La première et la plus ancienne étoit le *Forum Romanum*. Romulus l'avoit fait construire entre le Capitole et le Mont Palatin. La seconde , beaucoup plus belle que la première , avoit été bâtie par Jules César , après la bataille de Pharsale ; (voyez Appien. *Alexandrin. de Bellis Civilib.* lib. 2, pag. 803, *edit. sup. land.*) : enfin , sous le regne d'Auguste , ces deux places ne pouvant plus suffire à la foule des Plaideurs , ce

tribunaux ne pourroient suffire. Si vous voulez que le Sage se mette en colère ; à proportion de tant d'indignités, la colère sera trop foible , il faudra de la fureur et de la rage. Songez plutôt que des erreurs ne méritent point de colère. Vous emporteriez-vous contre un homme qui feroit des faux pas dans l'obscurité ? contre un sourd qui n'entendrait pas vos

Prince en bâtit une troisième qui fut spécialement réservée pour les jugemens publics, et pour l'élection des Juges, et il se hâta d'en faire l'inauguration, même avant que le Temple de Mars qui en faisoit partié, fut achevé. *Fori extruendi causa fuit hominum et judiciorum multitudo, quæ videbatur, non sufficientibus duobus, etiam tertio indigere. Itaque festinantius, necdum perfecta Martis æde, publicatum est, cautumque ut separatim in eo publica judicia, et sortitiones judicum fierent. SÆTONIUS in Augusto, cap. 29.* On trouve dans le *Digeste*, un passage du Jurisconsulte Macer, qui explique très-bien ce que c'étoit que ces *publica judicia*.

Non omnia judicia, dit-il, in quibus crimen vertitur, publica sunt : sed ea tantum, quæ ex legibus judiciorum publicorum veniunt : ut Julia Majestatis, Julia de adulteriis, Cornelia de sicariis et veneficiis, Pompeia parricidii, Julia peculatus, Cornelia de testamentis, Julia de vi privata, Julia de vi publica, Julia ambitus, Julia repetundarum, Julia de annona. Voyez le *Digeste*, lib. 48, tit. 1, de *Judiciis publicis*.

ordres , contre un enfant qui préféreroit à ses devoirs le plaisir de jouer avec ses camarades ? en un mot , vous fâcheriez-vous contre un homme , parce qu'il est malade , parce qu'il est vieux , parce qu'il est épuisé ?

L'aveuglement de l'ame est un des maux attachés à la nature humaine : non seulement il est nécessaire de s'égarer ; mais même de chérir ses égaremens. Pour ne pas vous irriter contre les individus , pardonnez à l'espece ; accordez la grace au genre humain , ou si vous vous emportez contre les jeunes gens et les vicillards , parce qu'ils pechent , emportez-vous donc aussi contre les enfans , parce qu'ils pécheront un jour : cependant vous n'entrez point en colère contre ceux-ci ; vous savez que leur âge les empêche de distinguer les choses : eh bien ! le titre d'homme est une excuse encore plus valable que celui d'un enfant. Nous naissons pour devenir la proie d'un aussi grand nombre de vices , que de maladies , non que nos esprits soient pesans et obtus , mais parce que nous usons mal de notre pénétration en nous donnant réciproquement l'e-

temple du vice , en nous laissant conduire par celui qui nous précède et qui se trompe de route. N'est-on pas excusable quand on s'égare en suivant le grand chemin ?

CHAPITRE X.

LA sévérité d'un Général ne s'exerce que sur les fautes des particuliers : la clémence devient indispensable quand l'armée tout entière est coupable. Quel est donc le motif qui réprime la colère du Sage ? c'est la multitude des coupables. Il sent combien il seroit injuste et dangereux de l'emporter contre des vices généraux.

Toutes les fois qu'Héraclite paroissoit en public , à la vue de cette foule qui vivoit ou plutôt qui se perdoit si misérablement , il plenroit , il gémissoit sur le sort de ces hommes qui se présentoient à lui avec un air heureux et satisfait ; c'étoient les larmes d'une ame sensible , mais foible ; il méritoit qu'on pleurât sur lui-même. Démocrite , au contraire , ne se monroit jamais sans rire ; il ne voyoit rien qui méritât le sérieux qu'on y mettoit.

Où trouver donc à placer la colère, puisque tout est ridicule ou déplorable ; Le Sage ne prendra point d'humeur contre ceux qui pechent ; pourquoi ? parce qu'il sait qu'on ne naît pas sage ; mais qu'on le devient ; il sait que chaque siècle n'en produit qu'un petit nombre : il connoît la condition de la nature humaine ; et un homme sensé ne se fâche point contre la Nature. Il faudroit donc être surpris aussi de ce que les buissons ne sont pas couverts de fruits, de ce que les ronces et les épines n'offrent point quelques productions utiles à l'homme. On ne se met pas en colère contre des vices qui sont justifiés par la nature même.

Ainsi le Sage, toujours paisible, toujours indulgent pour les erreurs ; le Sage fait pour réformer, et non pour être l'ennemi des vicieux, se dit, en sortant de sa maison ; je vais rencontrer bien des ivrognes, bien des débauchés, bien des ingrats, bien des avares, bien des ambitieux, et il regardera tous ces infortunés avec l'indulgence d'un Médecin pour ses malades. Un Pilote dont le vaisseau fracassé fait eau de toute part, se met-

il en colère contre les matelots et le navire ? au contraire il remédie au mal , il empêche l'eau d'entrer d'un côté , il l'a pompe de l'autre , il bouche les ouvertures visibles , il prévient par un travail continu l'effet de celles qui attirent l'eau imperceptiblement , il n'interrompt point ses efforts , quoique l'onde revienne à mesure qu'on la vuide. Il faut des secours lents contre des maux continus et qui se reproduisent sans cesse , non pour les faire finir ; mais pour les empêcher de prendre le dessus.

CHAPITRE XI.

LA colère est utile , dira-t-on : c'est une sauve-garde contre le mépris , un épouvantail pour les méchans. Je réponds d'abord : quand même les forces de la colère répondroient à ses menaces , elle seroit odieuse par là même qu'elle seroit terrible ; il y a plus de risque à être craint qu'à être méprisé ; mais si elle manque de force , elle n'en est que plus exposée au mépris , et n'échappe point à la raillerie. Quoi de plus ridicule , en effet , que le vain bruit d'une colère impuissante !

En second lieu, la colère en vaut-elle mieux pour se faire craindre? La crainte est l'arme des bêtes féroces: en voulez-vous faire l'arme du Sage? De plus, ne craignons-nous pas la fièvre, la goutte, les ulcères? ces maladies en sont-elles meilleures pour cela? au contraire. La crainte n'est-elle pas la source du mépris, de l'aversion, de la répugnance que nous inspirent certains objets? La colère n'est par elle-même que hideuse, et nullement redoutable. Mais il y a, dit-on, des gens à qui elle fait peur; oui, comme un masque difforme fait peur aux petits enfans.

Ajoutons que la crainte reflue toujours sur celui qui la cause: il n'y a point de sécurité pour qui se fait craindre. Rappelez-vous à ce sujet un vers de Labé-rius, prononcé sur le théâtre, au milieu de la guerre civile, et qui frappa tout le peuple, comme étant l'expression des sentimens publics, *celui qui se fait craindre par bien des gens, a nécessairement bien des gens à craindre* (1). C'est

(1) *Necesse est multis timent quem multi timent.*

Macrobe nous apprend que ce vers produisit une

une loi de la Nature, que ce qui n'est grand que par la crainte, ne soit pas à son tour exempt de crainte. Un foible cri met le lion en fuite; les bêtes les plus féroces sont épouvantées par une ombre, par un son, par une odeur extraordinaire. Tout ce qui effraie doit trembler. Le Sage n'a donc pas de raison pour desirer de se faire craindre.

CHAPITRE XII.

NE regardez pas la colère comme une chose importante, parce qu'elle fait peur. Combien d'objets méprisables qu'on redoute néanmoins, comme le venin, les morsures, les viandes empoisonnées? Une longue corde garnie de plumes suffit pour enfermer dans leurs bois et faire

grande sensation sur le Peuple Romain qui en fit aussitôt, et d'une façon très-marquée, l'application à Jules César.

Quo dicto universitas populi ad solum Cæsarem oculos et ora convertit notantes impotentiam ejus hac dicacitate lapidatam. *Voyez Macrobe, Saturnal. lib. 2, cap. 7.*

tomber dans le piège un troupeau nombreux de bêtes féroces ; l'effet de cette machine lui a fait donner le nom d'*épouventail*. L'objet le plus frivole devient effrayant pour des êtres futils. Le mouvement d'un chariot (1), la révolution d'une roue , fait rentrer les lions dans leurs cavernes ; le cri du porc effraie l'éléphant. La colère est donc redoutable , comme les ténèbres pour les enfans , et les plumes rouges pour les bêtes féroces : dépourvue de force et de consistance , elle n'en impose qu'aux foibles.

Pour anéantir la colère , dites-vous , il faudroit bannir la méchanceté du monde entier , ce qui est impossible. Je réponds d'abord qu'on peut n'avoir pas froid , sans bannir l'hiver de la nature , et n'être pas incommodé de la chaleur , sans anéantir les mois de l'été , soit en se procurant des abris contre l'intempérie de ces deux saisons , soit en rendant leur sensation moins vive par l'habitude de les supporter.

(1) Voyez PLIN. Nat. Hist. lib. 8 , cap. 16 , sect. 19. *édit.* Harduin.

Mais rétorquons votre objection. Il faut que vous chassiez de l'ame la vertu, avant d'y recevoir la colère, parce que les vices ne peuvent habiter avec les vertus, et il n'est pas plus possible d'être en même-temps homme de bien et colère, que d'être à la fois malade et bien portant. Mais, ajoutez-vous, on ne peut déraciner entièrement la colère; c'est une perfection incompatible avec la nature humaine. Il n'est rien de difficile dont l'homme ne vienne à bout, rien de si pénible que la méditation ne rende familier à la longue, point de passion si farouche et si indépendante, que les préceptes ne puissent apprivoiser. L'ame humaine vient à bout de toutes les tâches qu'elle s'impose. Quelques hommes ont gagné sur eux de ne jamais rire (1); d'autres se sont interdit le vin, les femmes, l'eau même: quelques-uns se réduisant à dormir fort peu, se sont prescrit une veille infatigable: ceux-ci ont appris à courir sur les cordes les plus déliées; ceux-là à

(1) On prétend qu'en Egypte, les Prêtres se faisoient un devoir de ne jamais rire.

porter des fardeaux qui excèdent les forces humaines ; d'autres enfin à plonger dans la mer à des profondeurs considérables , sans se donner aucun intervalle pour reprendre haleine.

CHAPITRE XIII.

MILLE exemples de cette nature prouvent que la persévérance franchit tous les obstacles , et qu'il n'y a rien de difficile , quand l'ame veut fortement. Ces hommes dont je parlois tout à l'heure , ou n'ont rien gagné à leur persévérance , ou n'en ont obtenu qu'un prix peu digne de leurs efforts. La belle gloire en effet de marcher sur une corde tendue , de porter sur ses épaules des fardeaux énormes , de ne point laisser vaincre ses yeux par le sommeil , de pénétrer au fond de la mer ! cependant , malgré la modicité de la récompense , le travail les a conduits à leur but.

Et nous n'appellerions pas à notre secours la persévérance , nous qu'attend un prix inestimable , l'inébranlable tranquillité d'une ame à jamais heureuse !

Quel bonheur de se soustraire au plus grand de tous les vices , à la colère , et avec elle , à la fureur , à l'inhumanité , à la cruauté , à toutes les passions qui l'accompagnent ! Ne cherchons pas à plaider notre cause , et à excuser nos écarts , en disant que la colère est utile ou inévitable. Quel vice a jamais manqué d'Avocat ? Ne dites pas non plus qu'elle est indestructible ; non , ce n'est pas une maladie incurable. La nature qui nous a fait naître pour la vertu secondera nos efforts , si nous voulons nous réformer. Le chemin de la vertu n'est pas , comme on l'a dit , rude et escarpé , c'est une plaine unie. Je ne viens pas vous repaître de vaines espérances : oui , le chemin du bonheur est facile ; puisse seulement la faveur des Dieux vous y faire entrer ! Il est bien plus difficile de faire ce que vous faites. Quoi de plus reposé que le calme de l'ame , et de plus pénible que la colère ? quoi de plus tranquille que la clémence , et de plus occupé que la cruauté ? La chasteté n'a rien à faire , la débauche est sans cesse en mouvement. En un mot , la garde de

toutes les vertus est aisée ; la pratique des vices est fort coûteuse. Il faut écarter la colère, c'est ce dont conviennent en partie ceux qui veulent qu'on la modère. Eh bien ! proscrivons la tout-à-fait : elle n'est bonne à rien. Sans elle on peut, avec plus de succès et de facilité prévenir les crimes, châtier les méchans, ou les rendre à la vertu.

CHAPITRE XIV.

LE Sage fera son devoir sans le ministère d'aucun vice ; il n'emploiera point d'agent dont il soit obligé de mesurer la dose. Il ne faut donc jamais donner accès à la colère : on peut quelquefois la feindre pour réveiller l'inertie de ses auditeurs, comme on use du fouet (1) ou

(1) Juste-Lipse lit ici *calcibusque*, auquel cas il faudroit traduire : *comme on use du fouet et de l'éperon*, etc. Mais le texte de l'*Edisio princeps* porte : *facibusque* ; et cette leçon qu'on a suivie dans le *Séneque Variorum*, me paroît meilleure. Elle est d'ailleurs fondée sur un usage ancien, puisqu'on lit dans Columelle et dans Palladius, que les laboureurs se servoient du fouet ou d'un flambeau allumé pour corriger les bœufs d'une

d'une torche allumée pour mettre au galop un cheval trop paresseux. Quelquefois on peut employer la crainte, quand la raison est sans effet; mais pour la colère, elle n'est pas plus utile que l'affliction ou la peur.

Mais quoi ! n'y a-t-il pas des circonstances qui sollicitent à la colère ? Sans doute ; et c'est sur-tout alors qu'il faut se contenir. Est-il donc si difficile de se vaincre soi-même, quand on voit des Athlètes, des hommes occupés de la plus

paresseux qui, lorsqu'on les dressoit à la charrue, se couchoient au milieu des sillons.

Est etiam post domituram mollioris generis bos ; qui decumbit in sulco : eum non sævitia, sed ratione censeo emendandum : nam qui STIMULIS, AUT IGNIBUS, aliisque tormentis id vitium eximi melius judicant, veræ rationis ignari sunt. *Voyez Columelle, de re rusticâ, lib. 6, cap. 2, edit. Gesneri, Lipsiæ, 1773.* Palladius défend aussi d'employer les moyens violens pour dompter les bœufs qui ont le même défaut. Si post domituram decumbit in sulco, non afficiatur IGNE ; VEL VERBERE, etc. *Palladius, de re rusticâ, lib. 4, titul. 12, pag. 93, edit. Gesneri.* Ces deux passages confirment la leçon de l'*editio princeps*, et Gronovius a eu raison de l'insérer dans le texte, quoique celle de Juste-Lipse fasse aussi un fort bon sens.

Tome IV.

u

vile partie de leur être, supporter les coups et la douleur pour épuiser les forces de leurs adversaires, et prendre conseil non de la colère, mais de l'occasion pour frapper. Pyrrhus, le plus grand maître de gymnastique, recommandoit sur-tout aux athletes qu'il exerçoit, de ne point se fâcher : *la colère*, disoit-il, *rend l'adresse inutile ; elle ne songe qu'à frapper, et non pas à parer.* Souvent la raison conseille de souffrir, et la colère de se venger. On auroit pu en être quitte pour la première injure, on se précipite soi-même dans de plus grands inconveniens. On a vu des gens envoyés en exil, pour n'avoir pu supporter de sang froid un seul mot injurieux : au lieu de souffrir en silence une insulte légère, ils se sont plongés dans les malheurs les plus graves ; et pour s'être indignés d'une foible entreprise contre leur liberté, ils ont attiré sur eux le joug de la servitude.

C H A P I T R E X V.

Pour être convaincu, dit-on, que la colère a quelque chose de grand, con-

sidérez tous les peuples libres qui sont en même-temps les plus colères, tels que les Germains et les Scythes. C'est que les ames les plus fortes et les plus énergiques, avant que d'avoir été cultivées par les préceptes, sont portées à la colère. Il y a des vices qui ne naissent que dans les ames d'un certain ordre : une bonne terre abandonnée à elle-même, produit des arbres ; mais à l'aide de la culture, elle offre des productions beaucoup plus utiles : de même les ames naturellement vigoureuses engendrent la colère, et n'ont point de sentimens foibles ; c'est un feu toujours brûlant : mais cette vigueur est imparfaite, comme tout ce qui croît sans art et par la seule impulsion de la Nature : bientôt même cette impétuosité, propre à former le courage, dégénère en audace et en témérité.

Mais n'y a-t-il pas aussi des vices plus paisibles, propres à des ames plus douces ? tels que la compassion, l'amour, la honte : oui ; aussi je devinerois un bon caractère même par ses vices ; mais pour être les indices d'un bon naturel, ils ne cessent pas d'être des vices. Ajoutez que toutes

ces nations libres par férocité, comme les lions et les loups, ne savent ni obéir ni commander ; leur force n'est point celle de la raison, mais d'une brutalité farouche : or, on ne sait point commander quand on ne sait pas obéir.

C H A P I T R E X V I.

Les habitans des zones tempérées ont presque toujours été les maîtres des autres peuples : au nord et dans les pays froids, les ames sont farouches, et comme dit-un Poète, *semblables à leur ciel*. Parmi les animaux, dit-on, les plus estimés sont les plus colères. On a tort de comparer l'homme à des êtres auxquels l'instinct seul tient lieu de la raison, tandis que l'homme a la raison en partage. D'ailleurs, tous les animaux ne sont pas doués de la même manière : si la colère est utile aux lions, la crainte ne l'est pas moins au cerf, l'impétuosité à l'oiseau de proie, la fuite à la colombe. Enfin, il n'est pas même vrai que les animaux les plus estimables soient les plus colères. Je regarderois bien la colère comme une qua-

lité essentielle dans les bêtes féroces qui ne vivent que de leur chasse ; mais je ferois cas de la patience dans le bœuf, et de la docilité dans le cheval.

Pourquoi renvoyer l'homme à des modèles si méprisables, quand vous avez le monde et la divinité même dont l'homme seul peut se faire une idée, et que lui seul peut imiter ?

Les personnes colères , ajoute-t-on , sont ordinairement franches et simples. Oui ; mais c'est en comparaison des hommes fourbes et dissimulés : ils paroissent simples, parce qu'il prêtent le flanc de toute part ; on devroit plutôt les appeller imprudens. Nous donnons le nom de simplicité à la folie, au luxe, à la débauche, à tous les vices qui ne demandent aucune adresse.

C H A P I T R E X V I I :

MAIS, dit-on, un Orateur en vaut mieux quand il s'échauffe, quand il est en colère ? Je le nie ; c'est quand il imite la colère. Les comédiens font impression sur le public, non lorsqu'ils sont

furieux, mais lorsqu'ils jouent bien la fureur. Dans les tribunaux, dans les assemblées, dans tous les lieux où l'on veut se rendre maître des esprits, on feint tantôt la colère, tantôt la crainte, tantôt la pitié, pour faire entrer les autres dans ces sentimens divers : ce que la *passion* elle-même n'a pu faire, la passion bien imitée l'exécute.

L'ame languit, ajoute-t-on, quand elle est sans colère. Oui, si elle n'a rien de plus fort que la colère. Il ne faut être ni voleur ni volé, ni compatissant ni cruel ; l'un est foiblesse, l'autre dureté. Le Sage sera modéré ; il montrera dans la pratique de la vigueur, et non de la colère.

C H A P I T R E X V I I I.

AP R È S avoir exposé la nature de la colère, passons à ses remèdes. Il y en a de deux especes ; les uns pour prévenir la colère, les autres pour la réprimer. La Médecine prescrit des recettes pour la conservation, et d'autres pour le rétablissement de la santé ; de même la philoso-

phie donne des préceptes différens , soit pour repousser , soit pour vaincre la colère. Quelques-uns de ses préceptes s'étendent sur toute la vie , et sont relatifs , les uns à l'éducation , les autres au temps qui suit. L'éducation demande le plus grand soin , parce qu'elle influe sur toute la vie : rien de plus facile que de façonner une ame encore tendre ; rien de plus difficile que de déraciner des vices qui se sont accrus avec nous. Les ames bouillantes sont les plus susceptibles de colère. Je m'explique : les quatre élémens dont la Nature est composée , le feu , l'eau , l'air et la terre , ont des qualités analogues , qui sont le froid , la chaleur , la sécheresse , l'humidité : ainsi les variétés des climats , des hommes , des corps et des mœurs dépendent du mélange des élémens : les ames ont des penchans divers , selon que quelques-uns de ces principes y dominent : de-là les noms d'humides , de seches , de chaudes et de froides , que nous donnons à certaines régions. Les hommes diffèrent de même entre eux , ainsi que tous les animaux.

C H A P I T R E X I X .

IL faut donc avoir égard à la dose de chaleur ou d'humidité de chaque homme : les mœurs penchent toujours du côté où est la prépondérance. L'excès de la chaleur rend les hommes colères, parce que de tous les élémens, le feu a le plus de force et d'activité. L'excès du froid rend les hommes timides, parce que le froid est le principe de l'inertie et des frissonnemens. Aussi quelques Stoïciens ont prétendu que la colère s'excitoit dans la poitrine par l'ébullition du sang autour du cœur ; ils ont assigné ce siege à la colère, parce que la poitrine est la plus chaude de toutes les parties du corps. Ceux dans lesquels domine l'humidité, n'ont qu'une colère lente et progressive ; parce que la chaleur n'est pas naturelle en eux, mais acquise par le mouvement. En conséquence, la colère des enfans et des femmes a plus de vivacité que de force ; elle n'est que foible en commençant : dans l'âge de la sécheresse, elle a plus de vigueur et de véhémence, mais elle n'est pas suscep-

tible d'accroissement; elle n'acquiert presque rien, parce que la chaleur qui s'amortit, est remplacée par le froid. Les vieillards sont plutôt chagrins et grondeurs que colères, de même que les malades, les convalescens et ceux dont la chaleur a été épuisée par la fatigue ou la perte de leur sang. Placez dans la même classe ceux que la faim et la soif mettent en fureur, et ceux dont le sang appauvri ne peut se réparer faute d'alimens. Le vin allume la colère, parce qu'il accroît la chaleur en raison des tempéramens.

C H A P I T R E X X.

IL est des gens que l'ivresse rend colères; il y en a qui le sont à jeun : voilà encore pourquoi ceux dont le teint est jaune ou rouge, sont les plus enclins à la colère : ils ont naturellement le teint que la colère donne aux autres; il est en eux l'effet de la mobilité et de l'agitation du sang. S'il y a des hommes qui naissent avec le penchant à la colère, il est aussi un grand nombre de causes accidentelles qui

ont le même pouvoir que la Nature. On a vu des gens que des maladies ou des blessures ont rendus colères ; d'autres sur qui des travaux pénibles, des insomnies continuelles, des nuits agitées, des desirs violens, des amours malheureux ont produit le même effet.

En général, tout ce qui nuit au corps ou à l'ame, dispose à la plainte un cœur ulcéré ; mais ce n'est encore que la naissance et le germe de la colère. C'est surtout dans ces commencemens que l'habitude peut beaucoup : si elle est vicieuse, elle accroît la passion. Il est difficile, sans doute, de changer le naturel ; il est impossible de réformer le mélange des élémens ; mais il est à propos d'en connoître les doses, quand, par exemple, il faut retrancher le vin aux caractères bouillans : Platon (1) l'interdit aux enfans ; il ne veut pas qu'on mette du feu sur du feu : il ne faut pas non plus les charger d'alimens ; le corps ainsi tendu, communique à l'ame son enflure. Que le

(1) De Legibus, *lib.* 2, *pag.* 666, *A. tom.* 2, *édit.* *Henr. Stephan. ann.* 1578.

travail les exerce sans les fatiguer, qu'il diminue leur chaleur sans l'anéantir ; qu'il les dégage de cette espece d'écume produite par l'excès de la fermentation. Les jeux sont aussi très-utiles : des divertissemens modérés sont un calmant pour l'ame. Les caractères humides et froids n'ont pas à craindre la colère, mais des vices plus grands, tels que la peur, les inquiétudes, les soupçons, le désespoir.

C H A P I T R E X X I.

A V E C des caractères de cette nature, il faut de la douceur, des ménagemens, de la gaieté. Et, comme il y a pour la colère et pour la tristesse des remèdes qui non seulement sont différens, mais mêmes opposés, nous irons toujours au devant du vice que nous trouverons dominant. L'objet le plus important est, comme je le disois, l'institution des enfans ; mais c'est une tâche bien délicate ; il faut se garder à la fois de nourrir en eux la colère, et d'émousser la pointe d'un heureux naturel : cette double at-

tention demande le discernement le plus fin. En effet, les vertus qu'il faut cultiver, et les vices qu'il faut étouffer se nourrissent souvent des mêmes alimens ; avec l'attention la plus exacte, on se trompe à la ressemblance ; la licence accroît la fierté, l'esclavage la diminue : les louanges élèvent l'ame, et la remplissent de confiance ; mais elles engendrent aussi l'insolence et la colère.

Dans un pas si glissant, il faut employer à propos ou le frein ou l'aiguillon, et ne rien souffrir de bas et de servile dans l'ame de son élève ; qu'il n'ait jamais besoin de prier, qu'il ne gagne jamais rien à le faire ; n'accordez jamais ses demandes qu'à la justice de sa cause, à sa bonne conduite passée, à celle qu'il fait, espérer pour l'avenir. Dans ses combats avec ceux de son âge, ne lui pardonnez pas d'être vaincu : ne lui pardonnez pas non plus de se mettre en colère : qu'il vive familièrement avec ses concurrens, afin que dans le combat, il s'accoutume à vouloir vaincre sans nuire. Quand il aura vaincu, quand il aura mérité vos éloges par ses actions,

qu'il s'en estime davantage, mais qu'il ne s'enorgueillisse pas ; l'orgueil est bientôt suivi de la vanité, et celle-ci de la présomption. Vous lui accorderez quelque relâchement, mais qu'il ne tombe pas dans la paresse et l'oisiveté.

Vous l'écarterez sur-tout des approches de la mollesse ; rien ne dispose plus à la colère, qu'une éducation délicate et efféminée. L'indulgence qu'on a pour les fils uniques, et la liberté dont jouissent les pupilles, sont des sources inévitables de corruption. Comment pourra résister aux offenses un enfant à qui l'on n'a jamais rien refusé, dont la mère inquiète a sans cesse essuyé les larmes, et qui a toujours eu raison vis-à-vis de son maître ? Ne voyez-vous pas que la colère est toujours proportionnée à la fortune ? elle se montre sur-tout dans les riches, les nobles et les magistrats, lorsque la prospérité a encore accru leur vanité naturelle. Le bien-être est l'aliment de la colère, sur-tout lorsqu'une foule d'adulateurs ne cesse de caresser vos oreilles superbes, de vous répéter que vous ne gardez pas votre rang ; que vous vous compromettez, et d'autres

propos de cette nature auxquels un esprit sage et pourvu de principes, auroit peine à résister.

Il faut donc écarter des enfans la flatterie : qu'ils entendent la vérité, qu'ils connoissent quelquefois la crainte et toujours le respect : qu'ils aient de la déférence pour leurs Supérieurs, qu'ils n'obtiennent rien par colère ; ce que vous leur avez refusé quand ils pleuroient, accordez-leur quand ils seront calmés ; qu'ils ayent sous les yeux les richesses de leurs pères sans en avoir la disposition ; reprenez-les fortement de leurs mauvaises actions.

CHAPITRE XXII.

LA conséquence naturelle de ces principes est de donner aux enfans des gouverneurs et des instituteurs (1) doux et

(1) Au texte : *præceptores paedagogosque*. Ce passage prouve que les fonctions de ces deux especes d'instituteurs n'étoient point les mêmes. Ceux qu'on appelloit *præceptores*, enseignoient à leurs disciples les Arts et les Sciences : les pédagogues (*paedagogi*) inspectoient

paisibles. L'âge tendre s'attache à tous les êtres qui l'environnent, et se règle sur leurs exemples : bientôt il porte dans l'adolescence les mœurs de ses nourrices et de ses maîtres. Un enfant élevé sous les yeux de Platon, de retour dans la maison paternelle, voyant crier son père, dit : *je n'ai jamais rien vu de tel chez Platon*. Je ne doute pas qu'il n'eût plus promptement imité son père que son maître.

Avant tout, que la vie des enfans soit

leurs actions, et veilloient sur leurs mœurs. Ceux-là s'occupoient à leur former l'esprit et le jugement : ceux-ci à leur inspirer l'amour de l'ordre et de la vertu. Les uns travailloient à les rendre savans; les autres, à les rendre bons et honnêtes, et cette tâche n'étoit ni la plus facile, ni la moins utile à remplir. Les devoirs du Gouverneur d'un jeune homme dans nos usages actuels, sont à peu-près les mêmes que ceux des Pédagogues chez les anciens : et cette conformité dans les fonctions, m'a déterminé à substituer le terme de *Gouverneur* que tout le monde entend très-bien, à celui de *Pédagogue*, qui est moins connu, moins usité et qui d'ailleurs se prend toujours en mauvaise part.

Juste-Lipse a très-bien vu cette différence entre *præceptores* et *Padagogos*, et il n'a pas oublié d'en faire la remarque

frugale , leurs vêtemens simples , et en tout semblables à ceux de leurs camarades. On ne s'offense point des comparaisons , quand on n'a jamais été accoutumé aux distinctions.

Mais ces préceptes regardent nos enfans : pour nous , le hasard de la naissance a déjà produit en nous son effet , et les méthodes d'éducation viendront trop tard. Occupons-nous donc de l'âge mur : c'est contre les premières causes de la colère que nous devons nous armer : or , la cause de la colère est l'opinion d'une injure reçue. Eh bien ! ne croyons pas en avoir reçu : lors même qu'elle est évidente et manifeste , ne nous y prêtons pas sur le champ : combien de faussetés ont l'apparence du vrai , prenons toujours du temps ; il découvre la vérité. N'ayons pas les oreilles ouvertes aux délateurs : défions nous d'un vice trop ordinaire à la nature humaine , c'est de croire aisément ce qu'on entend à regret , et de se mettre en colère avant de juger.

C H A P I T R E X X I I I.

Ce ne sont pas toujours des accusations qui excitent notre colère ; nous nous emportons sur de simples soupçons : un coup-d'œil , un sourire mal interprété , a souvent été funeste à des personnes innocentes. Nous devrions donc plaider contre nous-mêmes la cause des absens , et tenir notre colère en suspens. En effet , on peut revenir à une vengeance différée , mais on ne peut la révoquer quand elle est exécutée.

On connoît l'histoire de ce tyrannicide qui ayant été arrêté avant d'avoir consommé son entreprise (1) , dans la tor-

(1) C'étoit Zénon d'Elée , disciple de Parménide ; ce Philosophe entra dans une conspiration pour rendre la liberté à sa patrie opprimée , non par Hippias , comme Sénèque le dit ici , mais , suivant les uns , par Néarque , et suivant d'autres , par Démylus ou par Diomédon. Valere-Maxime prétend que ce fait doit être attribué à Phalaris d'Agrigente. Quoi qu'il en soit , Diogene Laërce dit que Zénon voyant son entreprise découverte , eut le courage de se couper la langue avec les dents , et de la cracher au visage du Tyran , ce qui l'eût em-

ture que lui fit souffrir Hippias , pour savoir le nom de ses complices , dénonça tous les amis du Tyran , qui l'environnoient , et qu'il savoit s'intéresser le plus à sa conservation. Hippias , après les avoir fait tous tuer , à mesure qu'il les nommoit , lui demanda s'il restoit encore quelqu'un : *toi seul* , répondit-il , *je ne t'ai laissé que toi à qui tu fusses cher*. Ce fut la colère qui porta le Tyran à prêter son bras au tyrannicide , et à détruire lui-même les appuis de son trône.

Alexandre montra bien plus de courage : après avoir lu une lettre de sa mère qui l'avertissoit de se mettre en garde contre le poison que lui préparoit Philippe , son Médecin , il but sans effroi le breuvage que celui-ci lui présenta : il aima mieux s'en rapporter à lui-même sur le compte de son ami ; il méritoit un ami vertueux , et il l'auroit rendu tel. Ce trait me paroît d'autant plus louable dans Alexandre , qu'il étoit fort susceptible de

pêché de dénoncer les amis de ce Tyran , et de tenir le discours que Sénèque lui attribue. *Voyez* Diogen. Laert. *lib.* 9 , *segm.* 26 et 27. Valer. Max. *lib.* 3.

colère : plus la modération est rare dans les Rois, plus elle est digne de louanges.

Applaudissons donc à la clémence avec laquelle J. César usa de sa victoire. Ayant intercepté un porte-feuille de lettres adressées à Pompée par ceux qui avoient été du parti contraire, ou attachés à la neutralité, il les brûla (1) sans les ouvrir : quoiqu'il sût modérer sa colère, il aima mieux éviter de s'y mettre ; il crut que la manière la plus agréable de pardonner, étoit d'ignorer les fautes dont chacun étoit coupable. La crédulité fait bien du mal : souvent il faut même s'interdire d'écouter, vu qu'il y a des circonstances où il vaut mieux se tromper, que de prendre de la défiance.

C H A P I T R E X X I V.

IL faut bannir les soupçons et les conjectures qui souvent nous irritent et nous trompent. Tel homme ne m'a pas salué

(1) Voyez Dion Cassius, *Histor. Rom.* l. 41, cap. 63, pag. 302, 303, tom. 1, *edit.* Reimar. *Hamburg.* 1750. et Plin. *Nat. Hist.* lib. 7, c. 25, sect. 26, *edit.* Harduin.

négligemment : il y a de la folie à se mettre en colère pour de pareilles causes : il faut être malade ou mal constitué pour frissonner au moindre souffle d'air ; il faut avoir la vue bien foible pour être ébloui d'une étoffe blanche ; il faut être perdu de mollesse pour souffrir de la fatigue d'autrui.

On dit qu'un Sybarite nommé Mindyride, voyant un ouvrier creuser la terre, et soulever sa bêche avec effort, se plaignit que ce travail le fatiguoit, et défendit qu'on le fît à l'avenir en sa présence. Le même homme se plaignoit d'avoir été incommodé par les plis des feuilles de roses sur lesquelles il s'étoit couché.

Quand l'ame et le corps sont gâtés à la fois par la volupté, on ne trouve plus rien de supportable, non par l'incommodité des choses, mais par la foiblesse de celui qui les souffre : de-là ces transports de fureur pour une toux, pour un éternuement, pour une mouche qu'on

Tibi hoc præcipio, ut nitentur ædes. Habes quod facias. Proper
abi intro :

Tu esto *Lectisterniæ*.....

aura oublié de chasser (1), pour la rencontre d'un chien, pour le bruit d'une clef tombée par mégarde des mains d'un esclave ? Comment souffrir les insultes publiques, les injures trop ordinaires dans les assemblées et au barreau, puisque le bruit d'un banc qu'on tire vous blesse les oreilles ? comment supporter à la guerre la faim ou la soif pendant l'été, quand vous vous fâchez contre votre esclave pour avoir mal dissous la neige ?

C H A P I T R E X X V I.

LE principal aliment de la colère est donc le luxe et la mollesse : il faut trai-

(1) C'étoit la fonction particulière de certains esclaves qui, pour cet effet, se tenoient dans la salle à manger. Ils avoient aussi des especes d'éventails de plumes de paon, dont ils se servoient pour renouveler l'air ; et rafraîchir doucement ceux que la grande chaleur faisoit transpirer. Tout cela est bien expliqué dans le passage de Martial que je vais citer :

*Et æstuanti tenue ventilat frigus
Supina prasino concubina flabello,
Fugatque muscas mystica puer virga.*

Lib. 3, epigr. 82.

ter l'ame durement pour l'accoutumer à ne sentir que les coups les plus graves. Nous nous mettons en colère ou contre des êtres qui n'ont pu nous faire injure, ou contre des êtres qui ont pu nous offenser : ceux de la première espece sont quelquefois inanimés, tel est un livre que nous jettons avec colère, parce que le caractère en est trop fin, ou que nous déchirons, parce qu'il est plein de fautes; telle est une robe que nous mettons en piece, parce qu'elle nous déplaît. Quelle folie de se mettre en colère contre des objets qui n'ont pas mérité notre courroux, et qui ne le sentent pas ! Mais vous direz que vous êtes fâché contre ceux qui les ont faits. Je réponds d'abord que souvent nous nous fâchons sans avoir fait cette distinction en nous-mêmes : ensuite les auteurs des choses qui vous irritent, auroient peut-être de bonnes raisons à donner : l'un n'a pas pu mieux faire, et ce n'est pas pour vous outrager, il n'en sait pas davantage ; l'autre n'a pas eu l'intention de vous offenser.

Enfin, quoi de plus insensé que de répandre sur les choses, une bile allumée.

contre les personnes ? Il n'y a pas moins de folie à se mettre en colère contre les bêtes, que contre les objets inanimés : l'injure suppose toujours une intention ; ainsi une épée, une pierre , peuvent nous faire du mal, mais ne peuvent nous faire d'injure : cependant il est des gens qui se croient méprisés, quand un cheval, docile pour un autre cavalier, est indomptable pour eux, comme si c'étoit une préférence de la part de l'animal, et non pas l'habitude et l'art du manège qui le rendît plus obéissant.

C H A P I T R E X X V I I .

IL n'y a guère moins de folie à se mettre en colère contre les enfans, ou contre ceux dont la prudence surpasse fort peu celle des enfans. Toutes ces fautes sont excusables aux yeux du Sage ; l'ignorance auprès de lui tient lieu d'innocence. Il y a des êtres qui ne peuvent faire de mal, qui ne possèdent que des qualités bienfaisantes et salutaires, tels sont les Dieux immortels, qui n'ont ni la volonté ni le pouvoir de nuire : leur nature est

calme et paisible, aussi éloignée de faire éprouver que de recevoir une injure. Les insensés et les ignorans leur attribuent les tempêtes de la mer, les pluies excessives, la rigueur des hivers, tandis que nous ne sommes les objets d'aucuns de ces effets utiles ou nuisibles pour nous. Ce n'est pas en notre faveur que le monde ramène tous les ans les hivers et les étés. Tous ces phénomènes ont des loix invariables, auxquelles les corps célestes sont soumis. C'est une présomption ridicule, de nous croire assez importans pour être les objets de ces grands mouvemens. Ils ne sont donc pas destinés à nous nuire, ils tendroient plutôt à notre conservation.

Nous avons dit qu'il y a des êtres qui ne peuvent nous nuire, et d'autres qui n'en ont pas la volonté : rangez dans cette dernière classe les bons magistrats, les pères, les instituteurs, les juges dont nous devons regarder les châtimens comme le scalpel, comme la diète, et les autres maux qui ont notre guérison pour objet. On nous punit : songeons à la faute plutôt qu'à la peine, et portons nous-mêmes notre Arrêt; et si nous vou-

lons être sincères, nous nous taxerons encore plus haut.

Pour juger équitablement de tout, il faut commencer par se mettre dans l'esprit, qu'il n'y a parmi nous personne d'irréprochable. La principale source de notre indignation, c'est que nous disons, *je ne suis point coupable, je n'ai rien fait.* C'est-à-dire que vous ne convenez de rien. Vous vous indignez d'un avis, d'une réprimande, vous vous rendez coupable dès-lors même, en ajoutant à la faute l'arrogance et la révolte. Quel est l'homme qui puisse se dire innocent d'après toutes les loix? et quand cela seroit, combien est bornée une vertu qui se réduit à l'observation de la loi? combien la sphère des devoirs n'est-elle pas plus étendue que celle des loix? combien la piété, l'humanité, la libéralité, la justice, la probité, n'exigent-elles pas de choses, dont les tables de la loi ne font nulle mention.

C H A P I T R E X X V I I I.

MAIS nous ne pouvons pas même nous prétendre innocens à la rigueur suivant les loix ; d'ailleurs combien n'avons-nous pas fait , médité , souhaité , favorisé d'entreprises , qui auroient ruiné notre innocence , si elles eussent pu réussir ? Que ces réflexions nous rendent plus indulgens envers les fautes et plus dociles aux reproches. Mais sur-tout ne nous mettons pas en colère contre nous-mêmes , car alors contre qui ne nous y mettrions-nous pas ? Irritons-nous encore moins contre les Dieux ; ce n'est point par leur volonté , mais c'est par la loi de la mortalité que nous souffrons tous les maux qui nous surviennent. Mais , dira-t-on , les maladies , mais les douleurs qui nous assiegent ? Eh bien ! il faut bien souffrir quelque chose quand on est logé dans une mauvaise maison.

Quelqu'un a mal parlé de vous ? rappelez-vous si vous n'avez pas commencé ; rappelez-vous combien de fois vous avez médité des autres : songez en un mot qu'il

y a bien des gens qui ne font que vous rendre la pareille ; si quelques-uns vous font du mal de propos délibéré , d'autres vous offensent contre leur gré ou par ignorance ; ceux même qui vous outragent sciemment et de dessein prémédité , n'ont pas pour but le plaisir de vous outrager : l'attrait d'un bon mot a entraîné celui-ci ; celui-là n'a pas voulu vous nuire , mais obtenir un avantage qu'il ne pouvoit atteindre sans vous écarter de son chemin ; souvent même l'adulation nous offense en nous flattant.

Si l'on vouloit se rappeler combien de fois l'on a été soi-même la victime de soupçons mal fondés , combien de fois le hasard a donné l'air de l'insulte aux services mêmes qu'on vouloit rendre , combien de gens on a fini par aimer , après les avoir détestés , on y regarderoit , à deux fois avant de se mettre en colère , sur-tout si l'on disoit à chaque grief , j'en ai fait tout autant. Mais où trouver un juge assez équitable pour cela ? Celui qui voudroit jouir des femmes de tous les maris , qui n'a d'autres motifs pour aimer une femme , que de savoir qu'elle est

celle d'un autre , ne souffre pas qu'on regarde la sienne ; celui qui exige la probité dans les autres , est lui-même sans probité ; il s'irrite contre le mensonge , et se permet le parjure ; il ne peut supporter qu'on lui intente un procès , et suborne lui-même de faux témoins ; il s'indigne qu'on attente à la chasteté de ses esclaves , et ne respecte pas même la sienne.

Les vices d'autrui sont sous nos yeux , et nous portons les nôtres sur le dos. Un père se fâche à la vue des débauches de son fils (1) , tandis qu'il est lui-même

(1) Au texte : *Tempestiva filii convivium*. On appelloit ainsi les repas où l'on restoit à table depuis la moitié du jour jusqu'à la moitié de la nuit , et qu'on prolongeoit même jusqu'au matin : à *medio die*, ad *mediam noctem tracta*, et usque ad *galli cantum*, ea dicuntur *tempestiva convivium*. Plusieurs Savans distinguent entre *tempestiva* et *intempestiva convivium*, et ils prétendent que le premier ne doit s'entendre que des repas qu'on faisoit le jour ; et le second de ceux qu'on prenoit la nuit : sic *distinxerunt ut tempestiva diurna fuerint*, *intempestiva autem nocturna*. Mais Saumaise a fait voir le peu de fondement de cette distinction , et

plus débauché que lui : on n'accorde rien aux passions d'autrui , tandis qu'on ne refuse rien aux siennes : un tyran se met en colère contre un homicide , un sacrilège punit un voleur ; ce n'est pas aux fautes qu'en veulent la plupart des hommes , mais à ceux qui les commettent. Quelque retour sur nous-mêmes nous rendra plus modérés : demandons-nous si nous n'avons jamais commis les mêmes

il a prouvé au long que , dans tous les passages des anciens où l'on trouve *intempestiva convivia* , il faut lire , *tempestiva convivia*.

Atqui nunc doceo intempestiva convivia nulla extare in veterum libris, nisi vitio librariorum. Ubi cumque enim mentio fit intempestivorum, eam intempestivè fieri putandum est, et tempestiva reponi debere. Quid enim? An non tempestiva convivia, ut temporius iniri, sic et serius finire de more fuit? Adeò quidem, ut etiam in multam noctem protraherentur, et usque ad galli cantum. Ita mos enim in istis festorum hominum dierumque epulis, et temporius discumbendi, et nonnisi multa jam nocte de convivio surgendi. Voyez, parmi les Historiens de l'histoire Auguste, une savante note de Saumaise sur la vie de Florianus, écrite par Vopiscus, chap. 6, pag. 631 et suiv. tom. 1. edit. Ludg. Bat. 1671.

fautes , si nous ne sommes jamais tombés dans les mêmes égaremens , s'il seroit avantageux pour nous que des actions de cette nature fussent condamnées et punies.

Le plus grand remede de la colère est le délai ; n'exigez pas d'abord qu'elle pardonne , mais qu'elle juge ; elle s'apaisera , si elle consent à différer : ne cherchez pas à l'étouffer totalement ; sa première impétuosité est trop forte : pour en triompher , il faut la miner peu-à-peu.

C H A P I T R E X X I X.

PARMI les injures qui nous offensent , il y en a qui nous sont rapportées , et d'autres que nous voyons , ou que nous entendons par nous-mêmes. Ne croyons pas légèrement les rapports : combien de gens mentent pour tromper , combien d'autres , parce qu'ils ont été trompés ? Quelques-uns s'insinuent par leurs délations , et feignent une injure pour se donner le mérite d'être sensibles. Il est des hommes pervers qui cherchent à rompre les nœuds des amitiés les mieux

unies ; il y a des ames féroces qui se plaisent à semer la discorde , afin de contempler de loin et en sûreté , deux amis qu'ils ont mis aux prises.

Si vous aviez à juger la moindre contestation d'intérêt, vous ne décideriez pas sans témoins, vous ne croiriez ces témoins qu'après leur avoir fait prêter serment ; vous donneriez des Avocats aux deux partis ; vous leur accorderiez des délais ; vous les écouteriez plus d'une fois , parce que la vérité acquiert d'autant plus d'éclat, qu'elle passe plus souvent par les mains : et votre ami, vous le condamnez sur le (1) champ, sans l'entendre, sans l'interroger ; vous vous emportez contre lui, avant de lui faire connoître son accusateur et son crime : il semble que vous soyez sûr de la vérité ; que vous ayez entendu le pour et le contre. Les délations cesseroient bien-

(1) Voyez sur ce passage la note de Gronovius : il explique fort bien l'expression dont Sénèque s'est servi, et confirme la leçon de l'édition *varior*, qui est aussi celle de l'*editio princeps*. Juste-Lipse change la ponctuation de ce passage : mais la correction qu'il propose est inutile ; le texte est fort clair.

tôt, si le délateur étoit obligé de fournir ses preuves. *N'allez pas me citer*, dit-il, *je nierois tout, et je ne vous dirois plus rien à l'avenir.* Ainsi dans le temps même où il vous excite au combat, il a la prudence de s'y soustraire. Tout ce qu'on vous dit sous le secret, est comme si on ne vous le disoit pas. Quoi de plus injuste que de croire dans le tête-à-tête, et de s'emporter en public !

C H A P I T R E X X X :

IL y a des injures dont nous sommes nous-mêmes les témoins ; alors il faut examiner le caractère et l'intention de ceux qui nous offensent. C'est un enfant : pardonnez à son âge, il ignore s'il fait mal. C'est un père : le bien qu'il vous a fait lui donne même le droit de nuire, ou peut-être cette prétendue offense est un service réel. C'est une femme : elle est dans l'erreur. C'est un homme qui y étoit forcé : il y a de l'injustice à se fâcher contre la nécessité. C'est un homme que vous aviez offensé : ce n'est plus une injure que celle dont vous vous êtes

le premier rendu coupable. C'est un Juge : rapportez vous-en à sa décision plutôt qu'à la vôtre. C'est un Roi : si vous êtes coupable, soumettez-vous à la Justice ; si vous êtes innocent, cédez à la violence. C'est un animal déraisonnable, ou qui ne vaut pas mieux : vous l'imitiez en vous mettant en colère. C'est une maladie ou une calamité : elles s'appesantissent bien moins sur l'homme qui sait les supporter. C'est Dieu : on perd sa peine en s'emportant contre lui , comme en essayant de le fléchir. C'est un homme de bien qui vous a fait une injure : ne le croyez pas. C'est un méchant : n'en soyez pas surpris ; un autre le punira pour vous , et il s'est déjà puni par le mal qu'il a fait.

Il y a, comme je l'ai dit, deux causes principales qui excitent en nous la colère : la première est de nous croire outragés ; c'est de quoi nous avons assez parlé : la seconde, de nous croire outragés injustement ; c'est de quoi nous allons nous entretenir. L'homme regarde comme injustes les traitemens qu'on n'est pas en droit de lui faire souffrir, ainsi que ceux

qu'il ne s'attendoit pas à éprouver. Nous regardons comme une offense tout ce qui est inopiné ; voilà pourquoi nous sommes fortement émus de tous les événemens contraires à notre attente et à nos espérances. C'est encore l'unique raison qui nous fait supporter si impatiemment les moindres mécontentemens domestiques , et qualifier d'injures les plus légères inadvertences de nos amis.

C H A P I T R E X X X I.

Pourquoi donc sommes-nous si touchés des injures de nos ennemis ? c'est que nous ne nous y attendions pas ; ou du moins nous ne croyions pas qu'elles dussent aller si loin. Voilà l'effet de notre amour propre excessif ; nous voulons que notre personne soit inviolable , même pour nos ennemis. Tous les hommes ont au fond les mêmes idées que les Rois : ils veulent pouvoir tout contre les autres , et qu'on ne puisse rien contre eux. C'est donc ou l'ignorance , ou la nouveauté des objets , qui nous porte à la colère. Est-ce l'ignorance ? mais est-il surprenant

qu'un méchant commette des crimes ? Est-ce la nouveauté des objets ? est-il donc nouveau qu'un ennemi cherche à nuire , qu'un ami fasse des fautes , qu'un fils s'oublie quelquefois , qu'un esclave se rende coupable ?

Fabius prétendoit que l'excuse la plus honteuse pour un Général , est de dire : *Je n'y avois pas songé* : mais c'est l'excuse la plus honteuse pour tous les hommes. Songez à tout , attendez-vous à tout : vous trouverez quelque rudesse dans les mœurs même les plus douces. La nature humaine produit et des amis insidieux , et des ingrats , et des avarés , et des impies. Ne jugez les individus que d'après l'espece. C'est au sein même de la joie , que vous trouverez le plus de sujets de crainte : sous un calme apparent sont cachées mille semences de trouble , mais qui ne sont pas encore développées. Attendez-vous toujours à des obstacles. Un sage pilote , en déployant les voiles , tient toujours les cordages tout prêts pour les caler au besoin. Songez avant tout , que l'exercice d'un pouvoir nuisible est odieux , horrible ,

opposé à la nature de l'homme, qui, par ses bienfaits, vient à bout d'appri-voiser les bêtes farouches. Regardez l'éléphant ; il soumet sa tête au joug : le taureau ; des enfans et des femmes s'élancent et bondissent impunément sur son dos : les serpens ; ils rampent parmi les coupes , et se glissent innocemment dans le sein même des convives : les lions et les ours privés respectent la main qui les caresse ; enfin les animaux les plus féroces flattent le maître qui les nourrit : rougissons d'avoir échangé nos mœurs avec eux.

C'est un crime de nuire à sa patrie ; et par conséquent à un citoyen ; il fait partie de la patrie , et les parties sont sacrées , quand le tout est respectable : c'est par conséquent encore un crime que de nuire à un homme ; il est votre concitoyen relativement à une société beaucoup plus étendue. La main cherche-t-elle à nuire au pied , et l'œil à la main ? non sans doute ; tous les membres sont d'accord , parce que la conservation du tout dépend de celle des parties. Par la même raison les hommes s'épargneront

les uns les autres, parce qu'ils sont nés pour la société, et que la société ne peut subsister sans l'union et le maintien de ses parties. Les vipères même, et les autres especes de serpens (1), dont les coups ou les morsures sont nuisibles, nous ne les écraserions pas, s'il étoit possible de les apprivoiser. Ainsi, nous ne punirons pas l'homme, parce qu'il a péché, mais pour qu'il ne peche plus : le châtimement n'aura jamais en vue le passé, mais l'avenir ; il ne sera pas l'effet de la colère, mais de la prévoyance. Eh! s'il falloit punir toutes les ames dépravées et mal-faisantes, personne ne seroit exempt du châtimement.

: (1). Au texte : *cenatrices*. Lucain (Pharsal. lib. 9. vers. 720) appelle cette espece de serpent, *violator aquæ*, parce qu'il infecte de son poison l'eau même à laquelle il touche : *quod in aquâ quoque venenum spargit*. Cicéron parle aussi de ce serpent dans ses Questions Académiques, et il demande aux Stoïciens pourquoi Dieu qui, selon eux, a tout fait pour l'homme, a donné une si grande force à ce serpent et aux vipères. *Cur Deus, omnia nostri causâ cum faceret, (sic enim voluit) tantam vim nativum viperarumque fecerit?* CICERO Academ. Quæst. lib. 2, cap. 38, edit. Davis.

C H A P I T R E X X X I I.

MAIS, dira-t-on, la colère a ses charmes : il est doux de rendre le mal pour le mal. Je le nie : il n'y a pas la même gloire à payer les injures par des injures, qu'à payer les bienfaits par des bienfaits : au contraire il est honteux de l'emporter dans le premier cas, comme d'être surpassé dans le second. La vengeance est contraire à l'humanité, quoiqu'en apparence conforme à la justice ; elle ne diffère de l'outrage que par l'ordre du temps ; celui qui se venge n'a que l'avantage de mal-faire d'une façon plus excusable.

Un homme, par mégarde, frappa Caton dans le bain ; car qui l'eût fait à dessein ? et lui en fit ensuite ses excuses. *Je ne sache pas*, dit Caton, *que vous m'ayez frappé* : il aima mieux nier qu'il eût reçu l'affront, que de s'en venger. Quoi ! direz-vous, une telle audace n'attira aucun mal au coupable ? au contraire, elle lui procura un grand bien, l'avantage de connoître Caton.

Les grandes ames se mettent au-dessus des injures. La manière la plus forte de se venger, est de ne pas daigner le faire. Combien de gens, en se vengeant d'une injure légère, n'ont fait que la rendre plus marquée ? L'homme noble et fier ressemble, pour ainsi dire, aux grands chiens qui écoutent, sans s'émouvoir, les aboiemens des petits. En se vengeant, direz-vous, on prévient le mépris : si la punition est un remède, il faut l'employer sans colère, comme étant utile plutôt qu'agréable ; mais souvent il vaut mieux dissimuler, que se venger.

CHAPITRE XXXIII.

SUPPORTEZ les injures des Grands non seulement avec patience, mais même d'un air satisfait : s'ils croient vous avoir outragé, ils recommenceront. Le plus grand vice des hommes rendus insolens par une haute fortune, c'est de joindre la haine à l'offense (1). On connoît le mot

(1) Tacite regarde cette disposition vicieuse comme naturelle à l'homme : *proprium humani ingenii est*, dit-il, *odisse quem laeseris*. Voyez la *Vie d'Agricola*, cap. 42.

de ce Courtisan qui avoit vieilli au service des Rois : quelqu'un lui demandoit comment à la Cour il étoit parvenu , contre l'ordinaire , à un âge aussi avancé ; *c'est* , dit-il , *en recevant des outrages , et en remerciant* (1).

Souvent , bien loin de se venger des injures , il est à propos de ne les pas avouer. César Caligula avoit fait mettre en prison le fils de Pastor (2) ; ce Prince étoit choqué de la richesse de ses habits et de la recherche de sa parure. Les prières du père , pour obtenir la vie de son fils , firent que le Tyran résolut son supplice , où il ordonna qu'il fût conduit sur-le-champ : cependant , pour ne pas pousser l'inhumanité trop loin envers le père , il

Je souhaite , pour l'honneur de l'espece humaine , que cette observation de Tacite soit fautive ; mais il a si souvent raison , lorsqu'il révèle les mystères les plus secrets du cœur humain , que j'ai bien peur qu'il n'ait encore vu ici l'homme à-peu-près tel qu'il est.

(1) Ce mot est très-conforme à celui qu'on rapporte du Duc d'Orléans , Régent de France , qui disoit qu'un parfait Courtisan devoit être *sans honneur et sans humeur*.

(2) Pastor étoit Chevalier Romain.

l'invita à souper pour le même jour. Pastor s'y rendit, sans que rien parût sur son visage : César lui fit présenter une coupe; c'étoit, pour ainsi dire, lui faire boire le sang de son fils : néanmoins l'infortuné eut le courage de se contenir. Le Tyran lui envoya de plus des parfums et des couronnes, avec ordre d'observer s'il les accepteroit; il les prit. Ainsi le jour même où il venoit de perdre son fils, que dis-je, où il n'avoit pas même eu la consolation de faire ses funérailles, il assista, lui centième, à la table de César : accablé de vieillesse, rongé de goutte, il se livroit à un excès de débauche, à peine tolérable à la naissance d'un fils, et cela sans laisser échapper une larme, sans permettre à la douleur de se montrer par aucun signe : il soupa, comme s'il eût obtenu la grace de son fils. Si vous me demandez le motif de cette conduite, il avoit un autre fils. Priam ne fut-il pas obligé de dissimuler sa colère, et d'embrasser les genoux (1)

(1) Voyez Homère, *Iliade*, liv. 24, vers 478, 479, --- 504, 505 et 506; tout ce discours de Priam

du Roi de Larisse ? Il se vit réduit à presser de ses lèvres une main fatale, encore teinte du sang de son fils, à souper avec le meurtrier d'Hector ; ce fut pourtant sans parfums et sans couronnes. Achille, à force de consolations, l'exhorta à prendre quelque nourriture, mais non pas à vider de larges coupes ; il ne lui donna point de surveillant pour l'observer. Le Romain eût bravé le Tyran, s'il n'eût craint que pour lui ; mais la tendresse paternelle retint sa colère : il auroit au moins mérité qu'on lui permît, au sortir du festin, de recueillir (1) les os de son fils ; il n'obtint pas même cette grace. Le jeune Tyran, d'un air doux et affable, provoquoit, par des san-

à Achille, dont Sénèque rappelle ici quelques traits, est d'une simplicité sublime. On ne peut rien lire de plus pathétique et de plus touchant : et c'est, à mon sens un des plus beaux endroits d'Homère. Là, il ne fait pas un pas qui ne soit d'un homme de génie.

(1) C'étoit le devoir des plus proches parens du mort. Lorsque le cadavre étoit brûlé, on en recueilloit soigneusement les os, et on les déposoit dans une urne, qu'on enterroit ensuite; Voyez la note de Juste-Lipse sur ce passage.

tés fréquentes, le malheureux vieillard à bannir tous ses chagrins ; et cet infortuné garda toujours un visage serein, comme s'il avoit oublié ce qui venoit d'arriver. Si le bourreau eût été mécontent du convive, le second fils étoit perdu.

C H A P I T R E X X X I V.

IL faut donc s'abstenir de la colère, soit à l'égard de ses égaux, soit à l'égard de ses supérieurs, soit à l'égard de ses inférieurs. Avec ses égaux, la vengeance est incertaine ; avec ses supérieurs, c'est une folie ; avec ses inférieurs, c'est une bassesse. Il n'y a qu'un homme foible et malheureux, qui rende le mal pour le mal. Les rats et les fourmis mordent la main qui les approche : les animaux sans force se croient blessés dès qu'on les touche. Nous devons nous appaiser en songeant aux services que nous a rendus celui qui excite notre colère, et en compensant son offense par ses bienfaits.

Représentons-nous encore la gloire que procure la réputation de clémence, et combien le pardon des injures a fait d'a-

mis utiles. N'étendons jamais notre colère jusques sur les enfans de nos ennemis publics ou particuliers. Une des plus grandes cruautés de Sylla est d'avoir banni les enfans des proscrits. Quelle injustice de rendre un fils héritier de la haine qu'on avoit pour son père !

Pensons encore, quand nous aurons de la peine à pardonner, si nous serions bien aises que tout le monde fût inflexible à notre égard. Combien de fois celui qui refusa le pardon ne fut-il pas obligé de le demander ? Combien de fois ne s'est-on pas jetté aux pieds de celui même qu'on avoit repoussé ? Quoi de plus glorieux, que de convertir la colère en amitié ? Les alliés les plus fideles du Peuple Romain, ne sont-ils pas ceux qui furent jadis ses ennemis les plus acharnés ? Que seroit aujourd'hui notre Empire, si une sage politique n'eût incorporé les vaincus (1) avec

(1) Tacite fait à-peu-près la même observation dans le discours qu'il attribue à l'Empereur Claude. L'Etat, dit ce Prince, fut parfaitement tranquille au dedans, et respecté de l'ennemi, lorsqu'on eut admis pour citoyens les habitans d'au-delà du Pô : lorsque, sous prétexte d'établir des Colonies d'anciennes légions dans tout l'u-

les vainqueurs? Un homme est-il en colère contre vous? attirez-le par des bienfaits : la haine meurt, quand l'un des deux partis y renonce; point de combat, s'il n'y a deux combattans. Mais la lutte une fois engagée, le plus vertueux est celui qui cede le premier : le vainqueur est vaincu. On vous a frappé? retirez-vous : en rendant le coup, vous fournissez une occasion et une cause de redoubler, et vous ne serez plus maître de finir le combat. Voudriez-vous frapper votre ennemi assez fort pour laisser votre main dans sa blessure, sans pouvoir arrêter le coup? Eh bien! voilà les traits de la colère, on n'est pas maître de les retirer.

CHAPITRE XXXV.

UN guerrier choisit les armes les plus légères, l'épée la plus commode et la

nivers; on leur associa les plus distingués de chaque Province, en vue de soulager l'Empire de ses fatigues.

Tùm solida domi quies, et adversus externa florimus, quum Transpadani in civitatem recepti; quum, specie deductarum per orbem terræ legionum, additis provincialium validissimis, fesso Imperio subventum est. TACIT. *Annal.* lib. 11, cap. 24.

plus propre à son usage ; quoi de plus incommode et de plus difficile à manier que les passions ? La vélocité ne plaît dans un cheval , que quand on est le maître de l'arrêter , quand il ne s'emporte pas plus qu'on ne veut , quand on peut régler ses mouvemens , et du galop le ramener au pas ; nos muscles ne s'émeuvent sans notre aveu , que quand ils sont affectés de quelque maladie ; il n'y a que les vicillards ou les gens infirmes qui courent lorsqu'ils veulent marcher : de même les mouvemens de l'ame les plus sains et les plus vigoureux , sont ceux qui vont à notre gré , au lieu de s'emporter au leur.

Rien de plus utile que d'envisager d'abord la difformité , ensuite le danger de la colère. Il n'y a pas de passion dont l'aspect soit plus hideux : elle défigure les plus beaux visages ; elle rend affreux les traits les plus réguliers : l'homme irrité ne connoît plus de bienséances. Sa toge étoit-elle arrangée déceunment autour de son corps ? la colère y porte le désordre : ses cheveux flottans naturellement , ou à l'aide de l'art , n'offroient

rien de difforme ? la colère les hérisse ; ses veines sont gonflées , sa poitrine agitée par de fréquens soupirs , son col distendu par l'éruption impétueuse de sa voix , ses membres tremblans , ses mains convulsives , tout son corps en proie aux mouvemens les plus orageux. Que doit donc être l'ame elle-même , puisque son image seule a tant de laideur ? Si l'on pouvoit l'envisager au fond de la poitrine ; combien ses traits ne seroient-ils pas plus horribles , sa respiration plus entrecoupée , ses contorsions plus violentes , au point de crever au dedans d'elle-même , si elle ne trouvoit une issue ? Représentez-vous des ennemis acharnés au combat , des bêtes féroces baignées dans le sang , ou s'élançant au carnage ; représentez-vous ces monstres infernaux que les Poètes nous peignent avec une ceinture de serpens et le feu dans la bouche ; représentez-vous ces furies , les plus hideuses divinités du Tartare , sortant de leur demeure pour exciter aux combats , pour semer la discorde sur la terre , pour mettre la paix en fuite : voilà le tableau de la colère ; la flamme
pétille

pétille dans ses yeux ; sa voix ressemble au souffle des vents, aux mugissemens des taureaux, aux gémissemens des hiboux, aux sifflemens des vipères, en un mot, aux sons les plus effrayans : elle agite dans ses deux mains des armes offensives, car elle s'embarrasse peu du soin de se défendre ; c'est un monstre hagard, ensanglanté, couvert de cicatrices, livide des coups mêmes qu'elle s'est portés ; sa démarche est égarée, ses yeux couverts de brouillards ; elle s'élance, elle ravage, elle poursuit, elle en veut à tout le monde, elle en veut sur-tout à elle-même : si elle n'a pas d'autres moyens de nuire, elle confondroit dans sa fureur la terre, la mer et le ciel. Son image est celle que les Poètes donnent à Bellone : » De sa main droite » elle secoue son fouet ensanglanté ; la » Discorde la suit avec sa robe déchirée. (1) » Enfin imaginez, s'il est pos-

(1) *Sanguineum quatiens dextrâ Bellona flagellum.*

Aut scissâ gaudens vadit Discordia pallâ.

VIRG. Æneid. lib. 8, vers. 702, 703.

Ces deux vers sont un peu différens dans le texte de Virgile.

sible, des traits encore plus affreux pour peindre cette cruelle passion.

CHAPITRE XXXV.

IL y a des gens, dit Sextius (1), qui se sont bien trouvés de se regarder en colère dans un miroir; ils sont alors demeurés interdits de l'altération étonnante de leur personne; ils ont eu peine à se reconnoître en se prenant ainsi sur le fait. Cependant, quelle petite portion de leur difformité leur renvoyoit cette image représentée dans le miroir! Si l'ame se montrait à découvert, si quelque corps poli pouvoit la réfléchir; son aspect nous confondroit; nous la verrions noire, remplie de taches, écumante, contrefaite, gonflée; si même à travers les os, les

(1) Quintus Sextius étoit un Philosophe Romain : il renouvella la secte de Pythagore qu'il combina avec les principes austères du Stoïcisme. Sénèque le cite dans sa lettre 59. Ses maximes furent adoptées par quelques Chrétiens. Rufin, Prêtre d'Aquilée, les traduisit en latin, et les attribua mal à-propos au Pape Sixte II, trompé sans doute par la ressemblance du nom. Voyez Brucker. *Hist. Philosoph.*

chairs et tant d'autres obstacles, elle a tant de laideur ; que seroit-ce si elle se montroit à nud ? Je crois bien que les miroirs n'ont guéri personne de la colère : c'est qu'en s'approchant du miroir pour se changer, on n'étoit déjà plus le même. Il est vrai que la seule beauté à laquelle prétendent les gens irrités, est un air furieux et menaçant ; ils veulent paroître ce qu'ils sont : mais ils devroient au moins considérer combien de gens ont été les victimes de leur colère ; les uns par la violence de leurs efforts, se sont rompu des vaisseaux ; les cris immodérés des autres ont été suivis de crachemens de sang ; la bile chassée impétueusement du foie vers les yeux, en a rendu d'autres aveugles ; on a vu des rechûtes occasionnées par la colère ; enfin il n'y a pas de route qui conduise plus promptement à la folie. Aussi la démence de la colère s'est perpétuée dans quelques hommes ; ils n'ont pu recouvrer la raison une fois bannie. La folie conduisit Ajax à la mort ; la colère l'avoit conduit à la folie.

L'homme irrité souhaite, dans ses imprécations, la mort de ses enfans, sa pro-

pre ruine, la chute de sa maison : il soutient qu'il n'est pas en colère ; de même que le fou, qu'il n'extravague pas : ennemi de ses amis, redoutable à ce qu'il a de plus cher, sourd aux loix, excepté quand elles peuvent servir sa vengeance, inconstant, inabordable, ni les discours, ni les services, ni les prévenances ne peuvent le fléchir : avec lui c'est la force qui décide de tout ; également prêt à frapper les autres de son épée, ou à s'en percer lui-même ; c'est qu'il est en proie à la plus violente des passions ; il est esclave d'un vice qui triomphe de tous les vices. En effet les autres n'entrent dans l'ame que par degrés ; celui-ci vient y fondre brusquement et tout entier ; il finit par se soumettre toutes les autres passions ; il subjugué l'amour le plus ardent : on a vu des furieux percer le sein de ceux qui leur étoient les plus chers ; pour expirer dans les bras de ceux qu'ils avoient tués. La colère foule aux pieds l'avarice, la plus opiniâtre et la moins flexible de toutes les passions : elle l'a forcée de dissiper ses richesses, de mettre le feu à sa mai-

son , à ses trésors accumulés. N'a-t-on pas vu l'ambitieux lui-même rejeter les marques de distinction les plus chères à ses yeux , et refuser des honneurs qui venoient d'eux-mêmes s'offrir à lui ? Il n'y a pas de passion qui ne soit subordonnée à la colère.

L I V R E I I I.

C H A P I T R E P R E M I E R.

PASSONS maintenant , mon cher Novatus , à l'objet qui vous intéresse le plus ; essayons de déraciner la colère , ou du moins de la réprimer et d'en arrêter les progrès. On peut quelquefois s'y prendre ouvertement , quand la foiblesse du mal le comporte : d'autres fois il faut plus de ménagemens ; c'est quand la passion est trop emportée , quand les obstacles ne feroient que l'aigrir et l'accroître. Il est essentiel d'apprécier ses forces , de distinguer si elles sont encore entières , afin de se décider ou à la heur-

ter de front et à la repousser , ou à céder à ses premiers transports qui seroient capables d'emporter les remèdes mêmes avec eux.

Une autre considération aussi importante, c'est celle du caractère de l'homme irrité. Il y en a que les prières fléchissent, d'autres que les soumissions rendent plus durs et plus insolens : on apaise les uns par la crainte ; on désarme la vengeance des autres par les reproches, par l'aveu de sa faute, par la honte, ou enfin par le délai, remède bien lent pour une passion aussi active, et auquel on ne doit recourir qu'à l'extrémité. Avec les autres passions, on peut prendre du temps, remettre la guérison : la colère fougueuse, violente, emportée ne s'introduit pas insensiblement, elle est en commençant aussi forte qu'elle peut être. Elle ne sollicite pas l'ame, comme les autres vices, mais elle l'entraîne, la jette hors de son assiette, l'aiguillonne à la vengeance, dût-elle y périr : elle décharge sa fureur non seulement sur l'objet qui l'a fait naître, mais sur tous ceux qu'elle rencontre sur son chemin. Les autres

vices poussent l'ame ; la colère la fait tomber. Les autres passions, bien qu'on ne puisse les arrêter, finissent par s'arrêter d'elles-mêmes ; la colère, semblable aux foudres, aux tempêtes, à tous les corps, en un mot, qu'on ne peut retenir, parce qu'ils tombent au lieu de s'avancer, redouble d'énergie à chaque instant. Les autres vices sont des folies ; la colère est une maladie réelle : ils ont un accès paisible, des accroissemens insensibles ; la colère est un précipice où l'ame entière est abimée. Il n'y a donc pas de passion plus incommode, plus égarée, plus destructive d'elle-même ; insolente quand elle réussit, furieuse quand elle manque son coup, les défaites mêmes ne la rebutent point ; et quand la Fortune lui dérobe sa proie, elle se tourne contre elle-même ; et, n'importe le motif qui la produit, la moindre cause la porte à des excès.

C H A P I T R E I I .

AUCUN âge, aucune espede d'hommes n'en sont exemts. On a vu des nations,

graces à leur indigence, ne pas connoître le luxe ; on a vu des peuples Nomades, par leurs marches continuelles, se dérober à l'indolence ; on a vu des hordes de sauvages et agrestes ignorer la ruse, la fraude, tous les vices qu'enfante le barreau : mais on n'a pas vu de nation qui fût inaccessible à la colère ; elle exerce son empire sur les Grecs, comme sur les Barbares ; elle n'est pas moins pernicieuse à ceux qui respectent les loix, qu'à ceux dont la force est le seul droit : enfin les autres vices ne s'attaquent qu'aux individus ; la colère est la seule passion qui s'empare quelquefois des sociétés entières. On n'a jamais vu un peuple en corps brûler d'amour pour une femme, ni une république entière fonder ses espérances sur l'argent et le gain : l'ambition est un vice des particuliers : la cruauté n'est jamais générale ; mais souvent des armées entières ont marché sous les étendards de la colère ; les hommes, les femmes, les enfans, les vieillards, les Grands et la populace étoient d'accord ; toute une multitude excitée par quelques mots a souvent devancé

son Orateur ; on l'a vu courir aux armes , déclarer la guerre à ses voisins , ou la faire à ses concitoyens ; on a vu des maisons brûlées avec des familles entières ; on a vu des Démagogues tout-puissans sur l'esprit du peuple , devenir en un moment les victimes de la colère même qu'ils avoient allumée ; on a vu des légions lancer leurs javelots contre leur propre Général ; le Peuple se séparer d'avec les Patriciens ; le Conseil public , le Sénat , sans attendre les levées , sans nommer un Général , choisir à la hâte un ministre de sa colère , poursuivre jusques dans les maisons de la ville des citoyens distingués , et les égorger sans autre forme de procès ; on a vu des villes , transportées d'une frénésie aveugle , violer le droit des gens en la personne des Ambassadeurs , et , sans laisser à cette démente publique le temps de s'appaiser , mettre en mer des flottes chargées de soldats levés à la hâte ; sans formalités , sans prendre les auspices , sans autre guide que la colère et lui-même , le peuple dispersé s'est saisi des premières

armes que le sort lui présentoit, et bientôt il a payé par un horrible massacre , la témérité de son audacieuse colère.

C H A P I T R E I I I .

VOILA le sort de ces Barbares que pousse au combat une aveugle fureur. Quand leurs ames mobiles ont été frappées de l'apparence d'une injure , ils s'élancent aussi-tôt où la vengeance les entraîne ; ils tombent sur un pays , comme des ruines , sans ordre , sans effroi , sans prévoyance ; ils se jettent d'eux-mêmes au devant du péril ; ils s'applaudissent des blessures qu'ils reçoivent , ils provoquent le fer ennemi , ils l'enfoncent plus avant dans leurs corps , ils périssent des blessures qu'ils se font.

Je ne doute pas , direz-vous , des dangers de cette horrible passion ; hâtez-vous donc de m'en exposer les remèdes. Hé bien ! Aristote prend pourtant le parti de la colère , comme on l'a vu dans les livres précédens ; il ne veut pas qu'on en dépouille l'homme entièrement ; il la regarde comme l'aiguillon de la vertu ;

il prétend que sans elle, l'ame n'a plus d'arme, plus de ressort, plus d'activité. Il est donc nécessaire d'en bien démontrer l'horreur et la férocité; d'exposer aux yeux quel monstre est un homme en fureur contre un autre homme, combien est aveugle une impétuosité qui se perd en perdant son ennemi, et tombe elle-même dans l'abîme où elle l'entraîne. Quoi ! je donneroie le nom de sensé à un frénétique qui, devenu le jouet d'un tourbillon rapide, ne marche plus, mais est emporté; qui s'est rendu l'esclave de la plus fougueuse des passions; qui ne confie pas sa vengeance à un autre, mais qui en est lui-même l'exécuteur; qui faisant concourir et son ame et son bras, devient le bourreau de ce qu'il a de plus cher, des personnes dont il va dans un moment pleurer la perte ? Voilà donc la compagne, voilà l'auxiliaire qu'on donne à la vertu, une passion qui met en fuite la prudence sans laquelle la vertu ne fait rien !

Les forces que la maladie ou le transport donne aux malades, ne sont que passagères, funestes et destructives d'elles-

mêmes. Ne croyez donc pas que je perde le temps en décrivant la colère, puisque son utilité est encore mise en problème, puisqu'il se trouve un homme, et même un philosophe illustre qui lui réserve un rôle, qui la regarde comme le principe de l'énergie dans les combats, dans les détails de l'administration, dans toutes les circonstances, en un mot, qui demandent quelque chaleur. Pour qu'on ne s'y trompe pas, pour qu'on ne présume plus qu'en aucun temps, en aucun lieu, elle puisse être bonne à rien, exposons sa rage, sa frénésie, ses emportemens; rendons-lui tout son appareil, ses chevalets, ses cordes, ses cachots, ses croix, les flammes qu'elle allume autour des malheureux qu'elle fait enterrer (1) à

(1) Au texte : *et circumdati defossis corporibus ignes*. Ce supplice est de l'invention des Carthaginois, comme on le voit par un passage d'Aulugelle qui avoit tiré ce fait d'un Ouvrage de Caton le Censeur. *M. Cato de Carthaginensibus ita scripsit : homines defoderunt in terram dimidiatos, ignemque circumposuerunt : ita interfecerunt*. - Noct. Attic. lib. 3, cap. 14, in fine. Un fragment d'Appien Alexandrin nous apprend que les Romains adoptèrent cette barbare coutume. Métellus,

de mi dans une fosse, les crocs dont elle se sert pour traîner leurs cadavres, les especes innombrables de ses liens, de ses supplices, de ses tortures, les marques qu'elle imprime sur les fronts, les

dit cet Historien, fit couper les mains à une partie des transfuges Thraces et Liguriens que Jugurtha avoit rendus, et ayant fait enterrer les autres jusqu'au ventre; il les fit percer de flèches par son armée, et pendant qu'ils respiroient encore, il fit allumer autour d'eux des feux, au milieu desquels on vit bientôt expirer ces infortunés.

Thraces præterea ac Ligures transfugas à Jugurtha redditos partim manibus truncavit, partim in terram ventre tenus defossos, sagittisque ac jaculis ab circumstante exercitu petitos, adhuc spirantes igne admoto concremavit. *Appian. excerpt. ex lib. 8, pag. 1222, edit. Amstelod. 1670.*

J'ai rapporté ces deux passages pour confirmer la leçon de l'édition *varior.* qui est aussi celle de l'*editio princeps*. Pincianus et Muret lisent *defixis*, au lieu de *defossis*; mais cette correction est absolument inutile, et Gronovius a eu raison de la rejeter; puisque l'ancienne leçon est fondée, comme on le voit, sur une coutume attestée par le témoignage de plusieurs Auteurs graves. Voyez la note de Gronovius et le passage de Cicéron où il cite. L'autorité de cet Orateur, jointe à celle d'Aulugelle et d'Appien, ne permettera pas de douter de la vérité du fait. Voyez *Epist. ad familiar. lib. 10, Epist. 32.*

cavernes (1) où elle nourrit les bêtes féroces destinées à déchirer les victimes de sa rage ; voilà le cortège au milieu duquel il faut placer la colère, poussant des sifflements aigus et horribles, plus effroyables mille fois que tous les instrumens qui servent à sa fureur.

CHAPITRE IV.

QUAND les autres effets de la colère seroient douteux, au moins d'après les descriptions que nous en avons faites dans les livres précédens, il n'y a pas de passion dont l'aspect soit plus révoltant : c'est un visage menaçant et enflammé, un teint quelquefois pâle, par la retraite subite du sang vers le cœur, quelquefois rouge et comme ensanglanté par l'impé-

(1) Au texte : *caveæ*, mais il faut lire conformément à l'*editio princeps*, *cavernæ*, parce que les bêtes féroces auxquelles on exposoit les criminels, ou ceux qu'on vouloit faire périr comme tels, étoient renfermées dans des cavernes qu'on ouvroit au moment du supplice, et d'où elles s'élançoient sur les malheureux qu'on leur abandonnoit.

tuosité avec laquelle toute la chaleur et les esprits animaux remontent au visage; ce sont des veines gonflées, des yeux tantôt agités et saillans, tantôt immobiles et fixés sur le même objet: ajoutez des dents, qui, impatientes de dévorer leur proie, s'entrechoquent avec un bruit semblable à celui du sanglier qui éguise ses défenses par le frottement; ajoutez le craquement des articulations, causé par les contorsions des mains de l'homme en proie à la colère, les coups redoublés dont il se frappe la poitrine; ses soupirs fréquens, ses gémissemens profonds, son corps sans cesse en mouvement, ses discours entrecoupés par des exclamations soudaines, ses lèvres tremblantes et quelquefois comprimées, d'où s'échappe un horrible sifflement.

Non, les bêtes féroces elles-mêmes, soit que la faim les presse, soit qu'elles portent dans leurs flancs le trait fatal, soit qu'elles raniment un dernier effort contre le chasseur qui les a frappées, n'ont pas l'air aussi cruel que l'homme enflammé par la colère. Eh! si vous aviez le courage d'entendre ses paroles et ses menaces,

dans quels termes (grands Dieux) ! s'exprime une ame agitée par cette frénésie ! Qui ne cherchera pas à se mettre en garde contre la colère, en voyant qu'elle commence toujours par sa propre destruction ? et vous ne voulez pas que je dise aux hommes puissans, qui se livrent à cette passion, qui la regardent comme une preuve de leurs forces, et qui comptent parmi les avantages d'une grande fortune, la facilité de se venger ; vous ne voulez pas qu'on leur dise que l'homme livré à la colère, cesse , non seulement d'être puissant , mais même d'être libre ? vous ne voulez pas que j'avertisse les hommes les plus attentifs de se tenir sur leurs gardes ; que les autres passions sont le partage des méchans, au lieu que la colère se glisse même chez les hommes les plus instruits et les plus sages d'ailleurs ; au point qu'on regarde communément la colère comme une marque de franchise, et ceux qui y sont sujets, comme les meilleurs gens.

C H A P I T R E V.

Q U E L est donc le but que je me propose ? C'est que personne ne se croie à l'abri de la colère, puisqu'elle porte à la violence et à la cruauté les hommes les plus lents et les plus tranquilles. Il n'y a pas de constitution vigoureuse, ni de régime austère qui garantisse de la peste; elle attaque indistinctement les corps les plus foibles et les plus robustes : de même les âmes les plus paisibles et les plus posées, sont aussi sujettes à la colère, que les plus bouillantes; mais elle est d'autant plus honteuse dans les premières, qu'elle y trouve plus à changer.

La première attention, est de ne pas se mettre en colère; la seconde, de savoir la réprimer; la troisième, de remédier à celle des autres. Nous allons traiter successivement de ces trois objets. Pour se préserver de la colère, il faut se représenter de temps en temps tous les maux qu'elle entraîne à sa suite; la bien apprécier; lui faire son procès au dedans de soi-même, et la condamner;

Tome IV.

1

chercher avec attention et découvrir tous ses endroits foibles : enfin , pour s'en faire une idée juste , il faut la comparer avec les passions les plus condamnables.

L'avarice amasse et ensevelit des trésors ; mais au moins un héritier plus vertueux en fait usage : la colère est prodigue ; il y a peu de gens à qui elle ne devienne coûteuse : un maître emporté réduit ses esclaves , les uns à prendre la fuite , les autres à sortir de la vie : combien plus ne perd-il pas , en se mettant en colère , que ne valoit l'objet pour lequel il s'y mettoit ? La colère a souvent privé un père de son fils , un mari de sa femme , un magistrat de l'estime publique , un candidat de la place où il aspirait.

Elle est pire que la luxure : celle-ci jouit au moins de la volupté qu'elle se procure , la colère ne jouit que du mal qu'elle fait aux autres.

Elle l'emporte sur l'envie et la jalousie : ces passions font souhaiter le malheur d'autrui ; la colère veut le faire : les maux fortuits sont une jouissance pour les premières ; la colère ne peut attendre

la fortune, c'est le rôle d'actrice et non celui de spectatrice qu'il lui faut. Il n'y a rien de plus dangereux que les inimitiés, c'est la colère qui les suscite; rien de plus funeste que la guerre, c'est la colère des Grands qui la fait éclater : mais la colère même des sujets et des hommes privés est-elle autre chose qu'une guerre sans armes et sans soldats? Ajoutez que la colère, indépendamment des maux que nous exposerons par la suite, tels que les embûches, et les dangers perpétuels des combats, se punit en voulant se venger.

Elle abjure la nature humaine : la première exhorte les hommes à s'aimer, la seconde à se haïr : l'une ordonne d'être utile, l'autre de nuire. La colère naît d'une estime excessive de soi-même, ce qui lui donne un air de noblesse ; mais au fond c'est la plus petite et la plus vile de toutes les passions. Se croire méprisé par un autre, n'est-ce pas se reconnoître inférieur à lui ? Au contraire, une ame grande, et qui sait s'apprécier ce qu'elle vaut, ne se venge pas des injures, parce qu'elle ne les sent pas,

De même que les corps durs réfléchissent les traits, et causent de la douleur à la main qui les frappe ; ainsi l'ame du sage, toujours plus forte que l'offense, n'en éprouve pas le sentiment. Qu'il est beau d'être impénétrable aux injures et aux outrages ! La vengeance est un aveu de sa douleur : on n'est plus grand, quand on plie sous l'injure. Celui qui vous offense est plus fort ou plus foible que vous ; dans le second cas, épargnez-le ; dans le premier, épargnez-vous vous-même.

C H A P I T R E V I.

LA marque de grandeur la plus incontestable, est d'être à l'abri de tous les accidens capables d'émouvoir. Le plus haut des quatre élémens, le mieux ordonné et le plus voisin des astres, ne se condense point en nuages, n'éclate point en tempêtes, ne se roule point en tourbillon ; la foudre se forme dans la région inférieure du monde. Il en est de même d'une grande ame : toujours calme, toujours dans son assiette, elle étouffe en elle-même tous les élémens de la colère, et se maintient dans un état inaltérable

d'ordre et de modération ; avantages que vous ne trouverez pas dans l'homme irrité. Quel est l'homme livré au ressentiment et à la fureur , qui ne commence par se dépouiller de toute retenue ? quel est l'homme emporté par son impétuosité et s'élançant sur son adversaire , qui n'ait renoncé à tout respect pour lui-même ? Il ne connoît plus ni le nombre , ni l'ordre de ses devoirs ; il n'est plus maître de sa langue , il ne l'est d'aucune partie de son corps ; une fois déchaîné , il ne peut plus s'arrêter.

Un autre moyen de prévenir la colère , est d'avoir toujours présent ce précepte de Démocrite ; que *pour vivre tranquille , il faut savoir borner le nombre de ses actions , soit publiques , soit particulières , et les proportionner à ses forces*. Quand on est partagé entre un grand nombre d'affaires , les jours ne peuvent jamais couler assez heureusement , pour qu'il ne survienne de la part des choses ou des personnes , quelque obstacle capable de disposer l'ame à la colère. En courant dans les rues les plus fréquentées de la Ville , il est impossible qu'on ne se heurte

contre un grand nombre de passans , qu'on ne tombe quelque part , qu'on ne soit arrêté ailleurs , éclaboussé dans un autre endroit : de même dans la route d'une vie active et dissipée , il faut s'attendre à rencontrer bien des obstacles , bien des sujets de plaintes ; l'un trompe nos espérances , l'autre les éloigne , un autre les intercepte ; nos projets ne réussissent pas à notre gré ; il n'y a personne à qui la fortune soit assez dévouée pour seconder toutes ses tentatives : de ce défaut de succès , naît de l'humeur contre les personnes et les choses , on s'emporte pour le moindre sujet , tantôt contre les hommes , tantôt contre les affaires , tantôt contre les circonstances , tantôt contre la fortune , tantôt contre soi-même. Ainsi , pour conserver son ame dans le calme , il ne faut pas lui donner tant d'agitation , la fatiguer par la multitude des affaires , et par des difficultés qui surpassent ses forces. Il est aisé d'adapter à ses épaules un fardeau léger , et de le transporter de l'une à l'autre sans qu'il tombe ; mais une charge trop pesante , qui nous est imposée par des bras étrangers , nous

fait succomber : nous la laissons aller au bout de quelques pas , ou si nous continuons de la supporter, ce n'est qu'en chancelant sous le poids.

C H A P I T R E V I I.

LA même chose arrive dans l'administration civile , et dans les détails domestiques. Les affaires simples et faciles vont d'elles-mêmes ; les affaires pénibles et au-dessus de notre portée, ne se laissent pas aisément manier , ou si on les entame , bientôt elles surchargent et entraînent ; on croit les tenir, et l'on tombe avec elles. L'on est souvent frustré dans ses vœux , quand au lieu d'entreprendre des affaires aisées , on veut que celles qu'on a entreprises , le deviennent. Avant d'agir , appréciez et l'affaire même et vos propres forces , persuadé que le repentir du mauvais succès vous donnera de l'humeur. La différence entre une ame bouillante et une ame froide , c'est que le défaut de réussite produit la colère dans l'une , et l'abattement dans l'autre. Evitons dans toutes nos entreprises , la bas-

sesse, la témérité, l'obstination ; ne permettons à nos espérances de s'étendre que dans le voisinage , et ne formons aucun projet dont le succès nous étonne.

C H A P I T R E V I I I .

SI nous ne savons pas supporter les injures , du moins mettons-nous dans le cas de n'en pas recevoir : vivons avec des personnes d'un commerce doux et facile ; évitons les hommes chagrins et fâcheux : on prend insensiblement les défauts de ceux qu'on fréquente ; et les affections de l'ame , de même que certaines maladies du corps , se gagnent par contagion. Un ivrogne fait aimer le vin : la société des débauchés amollit , à la longue , l'homme le plus ferme ; et le venin de l'avarice se communique à tout ce qui l'approche.

Les vertus , dans un genre opposé , produisent le même effet ; elles répandent leur douceur sur tout ce qui les environne. La salubrité du climat est moins utile aux malades , que le commerce des gens vertueux aux ames encore chance-

lantes : vous en serez convaincu en voyant les bêtes mêmes s'apprivoiser parmi nous : les plus farouches se dépouiller de leur férocité en vivant avec les hommes , et oublier peu-à-peu leur naturel sanguinaire : ajoutez que vous gagnez dans la société des gens tranquilles , non seulement des exemples salutaires , mais encore l'impossibilité de vous fâcher et d'exercer votre vice dominant.

Evitez donc tous ceux qui pourroient exciter votre penchant à la colère. Quels sont-ils ? Il y en a un grand nombre qui produiront le même effet par des moyens différens. Un orgueilleux vous choquera par ses airs de hauteur , un plaisant par ses sarcasmes , un insolent par ses outrages , un envieux par sa malignité , un querelleur par ses disputes , un fat et un menteur par sa jactance : vous ne souffrirez pas d'être soupçonné par un homme défiant , poussé à bout par un opiniâtre , dédaigné par un voluptueux. Choisissez donc des hommes simples , faciles , modérés , qui ne provoquent pas votre colère , et qui sachent la souffrir.

Vous vous trouverez encore mieux des

caractères flexibles, doux et polis, non pas cependant jusqu'à l'adulation; car chez les gens colères, l'excès de la flatterie tient lieu d'offense. Notre ami, par exemple, étoit un homme vertueux; mais trop enclin à la colère; il n'y avoit pas plus de sûreté à le flatter, qu'à dire du mal de lui. Il est constant que l'Orateur Coelius étoit très-colère. Il soupoit un jour avec un de ses Cliens, homme d'une patience à toute épreuve, mais qui sentoit bien la difficulté de prévenir toute altercation dans un pareil tête-à-tête; il prit le parti d'être toujours de son avis, et de s'en tenir à un rôle subalterne; Coelius ne put souffrir cette humeur accommodante, et lui cria : *sachez donc me contredire, afin que nous soyons deux.* Cette colère, fondée sur ce que son convive ne s'y mettoit pas, s'éteignit faute d'adversaire.

Si donc nous nous sentons du penchant à la colère, choisissons plutôt des gens qui se reglent sur notre air et nos discours. Il est vrai qu'ils nous rendront délicats, qu'ils nous feront contracter la mauvaise habitude de ne rien entendre

qui nous déplaît ; mais nous y gagnerons au moins de procurer à notre passion un intervalle de repos. Le caractère le plus difficile et le plus indomptable se laisse caresser , et il n'y a point de corps rudes et anguleux pour qui les touche légèrement. Quand une discussion à l'air de devenir longue et de s'échauffer , arrêtez-vous au commencement , avant qu'elle ait acquis des forces : la dispute s'alimente elle-même , on n'en sort plus quand on s'y est trop avancé. Il est plus facile de s'abstenir du combat , que de s'en retirer.

C H A P I T R E I X.

LES gens colères doivent aussi s'interdire les études trop sérieuses , ou du moins en s'y appliquant éviter la fatigue. Ils ne doivent point partager leur esprit entre un grand nombre d'occupations ; mais le livrer à des objets rians : il faut l'égayer par la lecture des vers , l'amuser par l'histoire de la Mythologie , le traiter avec beaucoup de douceur et de ménagement. Pythagore appaisoit les passions par le son de sa lyre. Qui ne sait que les clairons et les trompettes excitent

l'ame, comme il y a des airs tendres qui l'amollissent. Le vert est un remède pour les vues troubles : il y a des couleurs sur lesquelles un œil foible se repose avec plaisir, et d'autres dont l'éclat l'éblouit : ainsi les études récréatives sont des calmans pour une ame malade ; elle doit fuir le barreau, les plaidoeries, les jugemens, et tout ce qui pourroit animer sa passion ; elle doit sur-tout prévenir la fatigue du corps qui dissipe les fluides les plus doux, et rend les humeurs plus âcres. Aussi les gens qui se défont de leur estomac, sur le point d'entreprendre quelque affaire importante, amortissent par quelques alimens, leur bile que la fatigue sur-tout met en mouvement, soit que la faim échauffe le corps, altère le sang, et en arrête le cours dans les vaisseaux affaissés ; soit que le corps épuisé et affoibli pese davantage sur l'ame. Ce qu'il y a de certain, c'est que la fatigue de la maladie, ou de l'âge, augmente encore le penchant à la colère : il faut, par la même raison, éviter la faim et la soif ; elles aigrissent l'ame et l'échauffent.

C H A P I T R E X.

C'EST un vieux proverbe que *les gens fatigués sont querelleurs* : on en peut dire autant de ceux qui ont faim, qui ont soif, qui sont excités par quelque chose qui les échauffe. De même que les plaies sont sensibles au moindre tact, et même à la longue au simple soupçon du toucher : de même une ame déjà affectée s'offense de la moindre chose ; une salutation, une lettre, un discours, une simple question suffit pour mettre des gens en querelle. On ne peut toucher le corps d'un malade sans le faire gémir.

Le parti le plus sage est donc de remédier au premier sentiment du mal, de mettre un frein à sa langue, et de contenir son impétuosité. Rien de plus facile que de pressentir la naissance de la passion : c'est une maladie qui a ses symptômes. L'orage et la pluie sont précédés de quelques indices qui les annoncent ; de même la colère, l'amour, et toutes les tempêtes de l'ame ont leurs avant-coureurs. Les gens sujets au mal

caduc , sentent l'approche de leur maladie , par le froid qu'ils éprouvent aux extrémités , par le trouble de leur vue , le tremblement de leurs nerfs , la perte de leur mémoire , et par des vertiges dans leur tête ; ils tâchent donc de prévenir l'attaque par les remèdes ordinaires , de repousser par l'odorat et par le goût la cause inconnue qui leur aliène l'esprit , de vaincre le frisson à force de fomentations ; et si les remèdes sont impuissans , ils fuient le monde , et vont tomber sans témoins.

Il est donc important de connoître son mal , et de l'attaquer avant qu'il ait acquis des forces. Sachons bien quels sont les objets qui excitent le plus notre colère : l'un est ému par les paroles , l'autre par les manières ; l'un veut qu'on ne touche point à sa noblesse , et l'autre à sa figure ; l'un veut passer pour un homme de goût , l'autre pour un savant ; celui-ci ne peut souffrir l'orgueil , celui-là la contradiction ; celui-ci trouve un esclave indigne de sa colère , celui-là est dur dans son domestique , et doux hors de chez lui ; l'un s'indigne qu'on lui demande ,

l'autre se croit outragé quand on ne lui demande rien : en un mot, tous les hommes ne sont point sensibles dans les mêmes endroits.

C H A P I T R E X I.

IL faut donc connoître votre côté foible , pour le mettre à l'abri. Il est bon de ne pas tout voir , de ne pas tout entendre , d'ignorer la plupart des injures : qui ne les connoît pas , ne les a point reçues. Voulez-vous ne pas vous mettre en colère : ne soyez pas trop curieux. Rechercher tous les discours tenus sur votre compte , déterrer les médisances les plus secrètes , c'est vous tourmenter vous-même. Les explications n'aboutissent qu'à découvrir une injure. Apprenez donc à différer , à rire , à pardonner.

Entre mille moyens de contenir la colère , le meilleur est de tourner les choses en plaisanterie. On rapporte que Socrate , ayant reçu un soufflet , se contenta de dire *qu'il étoit fâcheux d'ignorer quand il falloit sortir avec un bouclier*. Ce n'est pas l'injure , c'est la manière de la sup-

porter qui fait tout. Je ne vois pas que la modération soit bien difficile, puisque des tyrans même, si fiers de leur rang et de leur puissance, ont souvent réprimé la cruauté qui leur étoit familière. Un convive dans l'ivresse avoit déclamé contre la barbarie de Pisistrate, Tyran d'Athenes : tous les assistans offroient à celui-ci leurs bras, et l'excitoient à la vengeance : Pisistrate dit qu'il *n'étoit pas plus offensé, que si un homme, les yeux bandés, l'eût heurté*. La plupart des hommes créent eux-mêmes des torts, soit en soupçonnant des faussetés, soit en aggravant des injures légères.

C H A P I T R E X I I.

SOUVENT c'est la colère qui vient nous trouver, mais plus souvent c'est nous qui allons la chercher. Il ne faut jamais la faire venir, il faut au contraire la renvoyer quand elle se présente. Personne ne se dit ; ce qui me met en colère, je l'ai fait moi-même, ou j'anrois pu le faire. Personne ne considère l'intention de l'offenseur, on ne voit que l'offense ;

ce

ce seroit pourtant à cette intention qu'il faudroit avoir égard. Est-ce de dessein prémédité, ou par hasard ? par contrainte, ou par erreur ? par haine, ou par l'amour du gain ? pour satisfaire sa propre inclination, ou pour prêter son bras à un autre ? L'âge et l'état de l'offenseur font encore beaucoup : dans l'un ou l'autre cas on peut souffrir, soit par humanité, soit sans s'avilir.

Enfin, mettons-nous à la place de celui contre qui nous sommes irrités : c'est un amour-propre injuste qui nous met en colère ; nous refusons de souffrir ce que nous voudrions faire nous-mêmes. On ne veut pas différer sa vengeance ; cependant le plus grand remède de la colère, c'est le délai, qui laisse au premier feu le temps de se rallentir, et aux ténèbres de l'ame celui de se dissiper ou de s'éclaircir. Ces prétendues injures qui vous transportent, il suffit, je ne dis pas d'un jour, mais d'une heure, pour les adoucir, ou même pour les faire totalement disparaître. Si vous prenez du temps pour examiner la cause, alors on pourra porter un jugement en regle et non dicté par

la colère. Pour connoître au juste la vérité, remettez-vous-en au temps. L'agitation des flots ne permet pas de distinguer avec précision les objets.

Platon, irrité contre un de ses esclaves, ne put gagner sur lui-même de différer sa colère ; il ordonna au coupable de se dépouiller de sa tunique , et de tendre les épaules aux coups. Il alloit le frapper de sa propre main , son bras étoit déjà levé ; alors il s'aperçut qu'il étoit en colère, et resta immobile , le bras toujours levé dans l'attitude d'un homme prêt à frapper : un de ses amis survint, et lui demanda ce qu'il faisoit , *je punis*, dit-il , *un furieux*. Stupéfait de l'état où il venoit de se surprendre, il gardoit toujours cette contenance menaçante si peu digne d'un sage ; il avoit oublié son esclave , parce qu'il venoit d'en trouver un autre dont le châtiment étoit plus pressé. Le résultat fut qu'il s'interdit le droit de punir lui-même ses esclaves. Un jour se sentant ému de la faute d'un d'entre eux : *Speusippe* , dit-il , *châtiez ce mauvais serviteur , pour moi je suis en colère*. Ce qui auroit porté un autre

à frapper cet esclave, fut précisément ce qui l'en empêcha. Je suis en colère, dit-il, je ferai plus qu'il ne faut, je le ferai avec trop de satisfaction : il ne faut pas que cet esclave soit au pouvoir d'un homme qui n'est pas maître de lui-même. Quel est l'homme irrité qui osera se charger de l'exécution de sa propre vengeance, quand Platon lui même se l'est interdite? N'ayez aucun pouvoir, quand vous serez irrité : pourquoi? parce que alors vous ne mettrez aucune borne à votre pouvoir. Combattez contre vous-même : si vous ne pouvez vaincre la colère, c'est qu'elle commence à triompher de vous. Si elle est cachée, si elle n'a pas d'issue, étouffons-en les symptômes; tenons-la aussi renfermée que nous pourrons.

C H A P I T R E X I I I.

IL nous en coûtera sans doute beaucoup : la colère brûle de se montrer au dehors, d'enflammer les yeux, d'altérer le visage. Mais si nous lui permettons de se produire à l'extérieur, elle triomphe de nous.

Renfermons-la au dedans de notre sein ; portons-la , et ne souffrons pas qu'elle nous emporte ; forçons-nous au point de montrer des symptômes contraires aux siens ; composons notre visage , adoucissons notre voix , ralentissons notre marche , peu-à-peu l'intérieur se reformera d'après l'extérieur.

Le signe de la colère dans Socrate étoit de baisser la voix et de parler moins ; on voyoit clairement qu'il luttoit alors contre lui-même : ses amis familiers le prenoient sur le fait , et l'en faisoient convenir ; les reproches qu'ils lui faisoient de sa colère intérieure , n'avoient rien de déplaisant pour lui ; au contraire ne devoit-il pas s'applaudir de ce que tout le monde s'appercevoit de sa colère , sans que personne l'éprouvât ? On l'auroit éprouvée , s'il n'eût accordé à ses amis le même droit de le réprimander , dont il usoit à leur égard. A combien plus forte raison ne devons-nous pas nous prescrire la même conduite ? Prions nos meilleurs amis d'user avec nous de franchise , sur-tout dans les momens où nous sommes les moins en état de la souffrir ;

exigeons d'eux de ne point se prêter à notre colère. C'est lorsque nous sommes dans notre bon sens et maîtres de nous-mêmes, qu'il faut implorer leur secours contre un mal d'autant plus dangereux qu'il nous plaît davantage.

C H A P I T R E X I V.

Ceux qui ne savent pas porter le vin, qui se défient de leur pétulance et de leur témérité dans l'ivresse, ordonnent à leurs esclaves de les emporter de table : ceux qui ont éprouvé leur intempérance dans la maladie, défendent qu'on leur obéisse dans cet état. Il faut susciter de loin des obstacles à ses vices connus : avant tout il faut établir dans son ame un si bon ordre, que le choc même des événemens les plus fâcheux et les plus imprévus ne lui fasse point éprouver de colère, ou du moins que l'émotion produite par la grandeur d'une injure inopnée reste au fond du cœur, et ne se manifeste point au dehors. Pour vous prouver que la chose est possible, parmi une foule innombrable d'exemples,

j'en choisirai quelques-uns qui vous apprendront à la fois, et de quels excès la colère est capable, quand elle jouit de la puissance souveraine; et à quel point elle peut se contraindre, quand elle est contenue par une crainte plus forte qu'elle.

Le Roi Cambyse, étant trop adonné au vin, Préxaspe, un de ses favoris, l'avertit d'en user plus sobrement, lui représentant que l'ivresse étoit honteuse dans un Prince, dont toutes les actions et tous les discours étoient connus de tout le monde. Je te prouverai, lui répondit Cambyse, que je me possède toujours, et que mes yeux et mes bras sont en état, dans l'ivresse même, de remplir leurs fonctions. En effet, il but avec plus d'excès qu'anparavant et dans de plus grandes coupes; lorsqu'il se sentit bien ivre et bien appesanti par le vin, il commanda au fils du donneur d'avis, de-se placer hors de la porte, debout, la main gauche élevée au-dessus de sa tête; alors il tendit son arc, en disant qu'il visoit au cœur du jeune homme; il le perce aussi-tôt, fait ouvrir sa poi-

trine, et montre le trait attaché au cœur même; puis se tournant vers le père, il lui demanda s'il trouvoit qu'il eût le bras sûr. Préxaspe répondit qu'*Apollon lui-même n'auroit pas tiré plus juste*. Comment les Dieux n'ont-ils pas écrasé ce monstre, encore plus esclave par la bassesse de son ame, que par sa condition! il fait l'éloge d'une action, dont c'étoit déjà trop d'avoir été le spectateur; la poitrine de son fils séparée en deux parties, son cœur encore palpitant de la blessure, ne furent pour ce père dénaturé qu'une occasion de flatter. Ne devoit-il pas contester au Tyran sa gloire, exiger de lui un nouvel essai, afin qu'il imaginât de recommencer sur le père lui-même l'épreuve de son adresse. Ce Roi sanguinaire étoit bien digne de servir de but aux traits de tous ses sujets! Mais en détestant la cruauté de ce barbare, dont les festins étoient interrompus par des meurtres et des supplices, convenons qu'il y a eu encore plus de scélératesse à louer le coup, qu'à le porter. Comment un père devoit-il se conduire à la vue du cadavre de son fils, d'un meurtre

dont il avoit été lui-même la cause et le témoin ? c'est une question étrangère à notre sujet.

Pour y revenir, concluons de cet exemple, qu'il est possible d'étouffer sa colère : Préxaspe ne murmura pas contre le Roi, ne proféra pas même un seul mot qui marquât de l'affliction, en voyant percer son propre cœur autant que celui de son fils. On pourroit dire qu'il eut raison de dévorer ses paroles ; que s'il eût écouté sa colère, il privoit son fils du seul office qu'il pût encore lui rendre ; qu'il se conduisit plus sagement dans cette circonstance, que dans les avis qu'il avoit données à son Maître : qu'il valoit mieux que ce barbare s'enivrât de vin que de sang, et tînt dans ses mains une coupe, qu'une fleche. Préxaspe grossit donc la liste de ceux qui ont prouvé à leurs dépens combien il en coûte pour donner de bons conseils aux Rois.

C H A P I T R E X V.

JE ne doute que ce ne fût quelque avis aussi indiscret de la part d'Harpagus,

qui porta le Roi de Perse à lui faire servir à table la chair de ses fils , et à lui demander de temps en temps si l'assaisonnement étoit de son goût : ensuite , quand il le crut rassasié des membres , il fit apporter les têtes , et lui demanda comment il avoit trouvé ce repas. Le malheureux ne perdit pas l'usage de la parole , l'indignation ne lui ferma pas la bouche , *tous les mets sont agréables*, dit-il , *à la table du Roi*. Que gagna-t-il par cette flatterie ? de n'être pas invité à manger les restes. Un père ne pas condamner une telle action de son Roi , ne pas chercher une vengeance proportionnée à l'atrocité du crime !

Bornons-nous à conclure de cet exemple , que la colère produite par les plus grands maux peut se contraindre au point de parler contre sa pensée. Il est nécessaire de mettre ainsi un frein à son ressentiment , sur-tout quand on s'est fait courtisan , quand on est admis à la table des Rois. Voilà comme on mange , voilà comme on boit , voilà comme on répond à la cour ; il faut rire , même en allant à la mort. La vie est-elle donc d'un as-

sez grand prix ? c'est une autre question que nous examinerons une autre fois. Nous nous garderons bien de consoler ces esclaves volontaires, de les exhorter à souffrir avec résignation les ordres de leurs bourreaux : nous leur montrerons au contraire qu'il n'y a pas de servitude qui ne laisse une porte ouverte à la liberté. Si l'ame est malheureuse par sa propre faute , elle peut finir ses maux en finissant elle-même. Si c'est un Courtisan , dont le Maître perce à coups de fleches les cœurs de ses amis , et rassasie les pères de la chair de leurs enfans , je lui dirai : » Insensé , pourquoi gémir ? » qu'attends-tu ? qu'un ennemi te venge » en détruisant ta patrie ? qu'un Monarque puissant vienne de loin à ton secours ? Quelque part que tu jettes les » yeux , tu y trouveras la fin de tes maux. » Vois-tu ce précipice ? c'est par-là qu'on » descend à la liberté. Vois-tu cette mer , » ce fleuve , ce puits ? au fond de leurs » eaux est cachée la liberté. Vois-tu cet » arbre petit , contre-fait , stérile ? c'est- » là qu'est suspendue la liberté. Vois-tu » ta gorge , ton gosier , ton cœur ? ce

» sont autant d'issues pour fuir la servi-
» tude. Mais les ressources que je te mon-
» tre, sont trop pénibles ; elles exigent
» trop de courage et de force. Veux-tu
» savoir quel chemin conduit à la liberté ?
» toutes les veines de ton corps peuvent
» t'y mener. ».

C H A P I T R E X V I.

TANT que les maux ne sont pas assez insupportables, pour nous forcer de quitter la vie, en quelque état que le sort nous ait placés, il faut écarter la colère. Elle est dangereuse pour les esclaves ; leur indignation n'est qu'un surcroît de tourment, et la servitude pèse d'autant plus, qu'on sait moins s'y résigner. Les bêtes féroces, en agitant leurs chaînes, les resserrent davantage : les oiseaux en se débattant dans la glue, ne font que l'étendre sur toutes leurs plumes. Il n'y a pas de joug si pesant, qui ne blesse moins à porter qu'à secouer. L'unique soulagement dans les grands maux est de souffrir et de plier sous la nécessité.

. Mais s'il est utile aux sujets de conte-

nir leurs passions , et sur-tout celle-ci , qui est la plus fougueuse et la plus indomptable de toutes , c'est sur-tout aux Rois , que cette retenue est nécessaire. Tout est perdu , quand la fortune permet de suivre tous les conseils de la colère. La puissance ne peut être durable , quand elle ne s'exerce que pour le malheur des peuples : un moment arrive , où ceux qui gémissaient séparément , sont réunis par une crainte commune : aussi la plupart de ces Tyrans ont été égorgés , les uns par des particuliers , les autres par la Nation en corps , qui rassembloit le ressentiment général. Cependant ils ont presque tous regardé la colère comme un attribut de la Royauté. Telle fut l'idée de ce Darius , qui , après l'expulsion du Mage , se vit maître de la Perse et de la plus grande partie de l'Orient : prêt à partir contre les Scythes , limitrophes de son Empire , un vieillard de distinction , nommé *Æbasè* , le pria de lui laisser pour sa consolation un de ses trois fils , et d'emmener les deux autres avec lui : Darius promit plus qu'on ne lui demandoit , et s'engagea à les

rendre tous : comme il y auroit eu de la cruauté à les emmener tous trois , il les fit égorger tous les trois sous les yeux de leur père.

C H A P I T R E X V I I.

XERXÈS alla encore plus loin. Pythius , père de cinq fils , lui ayant demandé le congé d'un seul , obtint la permission de choisir celui qu'il voudroit garder , aussitôt celui sur qui son choix étoit tombé , fut , par l'ordre du Tyran , coupé en deux , et les moitiés placées des deux côtés de la route par où l'armée devoit passer : ce fut là sa victime de lustration. Ce Tyran eut aussi le succès qu'il méritoit ; vaincu , fugitif , ne voyant de toutes parts que les décombres de sa ruine , il marcha au milieu des cadavres des siens.

Voilà les excès de férocité où la colère porta des Rois barbares , sans instruction , sans aucune teinture des Lettres. Je vais maintenant vous citer un Eleve d'Aristote , Alexandre qui , au milieu du repas , perça de sa propre main

le plus cher de ses amis , son frère de lait , Clitus en un mot , parce qu'il n'étoit pas assez flatteur à son gré , parce qu'il avoit trop de peine à passer de l'état libre de Macédonien à celui d'esclave Persan. Pour Lysimachus , aussi son ami , il ne fit que l'exposer à un lion ; mais ce Lysimachus , échappé par un bonheur incroyable aux dents de cet animal féroce , instruit par sa propre expérience , en devint-il plus doux , quand il fut monté sur le trône ? Il fit mutiler Téléphore de Rhodes , son ami , et après lui avoir coupé le nez et les oreilles , l'avoir entièrement défiguré , et privé , pour ainsi dire , de toute forme humaine , il le nourrit dans une cage , comme un animal rare et singulier dans son espece. Ajoutez à ces tourmens ceux de la faim , de la mal-propreté , de ses propres ordures , au milieu desquelles on le laissoit pourrir , les callosités qu'avoient contractées ses mains et ses genoux , dont il étoit obligé , ainsi à l'étroit , de se servir au lieu de ses pieds ; les ulcères dont le frottement des barreaux lui avoit couvert le corps : son aspect n'étoit pas moins

hideux qu'effrayant ; et devenu presque un monstre, il avoit tout perdu ; jusqu'aux droits à la compassion : cependant quoique dans cette cage il ne ressemblât plus à un homme , celui qui l'y retenoit y ressembloit encore moins.

C H A P I T R E X V I I I.

PLUT aux Dieux que ces exemples fussent restés chez les peuples lointains ! Plût aux Dieux que la barbarie des supplices, l'atrocité des vengeances ne se fussent pas introduites dans nos mœurs avec les autres vices étrangers ! Ce Marius , à qui les Romains avoient érigé des statues dans tous les carrefours, en l'honneur duquel le peuple brûloit de l'encens, et faisoit des libations de vin, eut les cuisses cassées, les yeux arrachés, les mains coupées, par l'ordre de Sylla. Ce barbare croyant le faire mourir autant de fois qu'il le blessait, ne le déchiroit que lentement, afin de promener sur lui la douleur de membres en membres. Et quel étoit l'exécuteur de ces ordres sanguinaires ? Qui pourroit-ce être sinon

Catilina , qui exerçoit déjà son bras aux plus grands crimes ? Ce fut sur le tombeau de Quintus Catulus , pour insulter aux cendres du plus doux des Romains , que ce bourreau déchiqnetoit Marius . Ce fut là qu'un citoyen dange-reux , sans doute , mais populaire , chéri de la multitude , peut-être à l'excès , mais non sans fondement , perdoit tout son sang goutte à goutte . Marius (accordons-le) étoit digne de souffrir un tel supplice , Sylla d'en être l'ordonnateur , Catilina d'en être l'exécuteur : mais la République méritoit-elle de recevoir à la fois dans son sein les épées des vainqueurs et celles des vaincus ?

Mais pourquoi chercher des exemples anciens ? De notre temps , Sextus Papi-nus , fils d'un Consulaire ; Betilienus Bassus , Questeur de l'Empire , d'autres Sénateurs , un grand nombre de Cheva-liers Romains , ont été , en un même jour , par l'ordre de Caligula , battus de verges , et appliqués à la torture , non pour ti-rer d'eux les noms de leurs complices , mais pour récréer l'Empereur . Une autre fois , fâché d'avoir remis au lendemain

une

une jouissance , dont sa cruauté ne pou-
voit supporter le délai , le soir même ,
se promenant avec quelques femmes et
d'autres Sénateurs dans cette (1) partie

(1) Le texte porte : *ut in xysto maternorum hortorum qui porticum à ripa separat, inambulans*. Je n'ai point voulu déterminer dans quelle partie des jardins d'Agrippine Caligula se promenoit alors, parce que le mot *xystus* ou *xystum* a chez les Grecs et les Latins plusieurs significations assez différentes. En effet, Vitruve parle d'une sorte de portique appelée *xystos* par les Grecs, où les Athlètes s'exerçoient à courir pendant l'hiver. Pour bien faire, ces *xystes* ajoute-t-il, il faut qu'entre les deux portiques, il y ait un bois de platanes avec des allées. Le long du *xyste* couvert, et du double portique, il faudra tracer des allées découvertes, que les Grecs appellent *paradromidas*, qui sont nos *xystes* découverts, dans lesquels les Athlètes s'exercent en hiver, quand il fait beau temps : de *Architect. lib. 5, cap. 11*. Dans un autre endroit, en parlant de l'abus que les Latins ont fait de plusieurs termes grecs, il cite le mot *xystos* qui, en grec est un large portique où les Athlètes s'exercent pendant l'hiver; et nous autres, dit-il, nous appellons *xysta* des allées découvertes pour se promener, que les Grecs nomment *paradromidas*. Id. *ibid. lib. 6, cap. 10*. C'est dans ce dernier sens seulement, que Pline le jeune emploie le mot *xystus*. Quelquefois cependant il paroît entendre par ce mot une espèce de parterre tel que

des jardins de sa mère, qui sépare la galerie de la rive du Tibre, il fit venir quelques-unes des victimes pour les faire décoller aux flambeaux. Qu'est-ce

ceux qu'on voit dans nos jardins. Dans la lettre où il fait à son ami Apollinaire la description de sa terre de Toscane, il lui dit que l'entrée de sa maison est à la manière des Anciens. Au devant de la galerie, on voit un parterre dont les différentes figures sont tracées avec du buis; ensuite est un lit de gazon peu élevé, et autour duquel le buis représente plusieurs animaux qui se regardent.

Atrium etiam ex more Veterum, ante porticum *xystos* concisus in plurimas species, distinctusque buxo, demissus inde, pronusque pulvinus, cui bestiarii effigies invicem adversas buxus inscripsit. *Epist. 6, lib. 5.*

Dans une autre lettre, où il parle de sa terre de Laurentin, il décrit une galerie voûtée, d'une telle grandeur qu'on pourroit, dit-il, la prendre pour un ouvrage public: et il ajoute que, devant cette galerie, est un parterre parfumé de violettes: *ante cryptoporticum xystus violis odoratus*; au bout du parterre et de la galerie, on trouve dans le jardin un appartement détaché que j'appelle mes délices, je dis mes vrais délices; je l'ai moi-même bâti: *in capite xysti deinceps cryptoporticus, horti diæta est, amores mei: revera amores; ipse posui. Id. ibid. lib. 2. Epist. 17.*

Enfin, dans la 30^e. lettre du neuvième livre, il dit que, selon le temps qu'il fait, il se promène dans une

qui le pressoit ? de quel danger public ou particulier le délai d'une nuit pouvoit-il le menacer ? que lui en auroit-il coûté d'attendre le jour ? n'eût-ce été que pour

allée découverte, et au grand air, ou dans une galerie voûtée : *ut diēs suasit, in xystum me* (*apertum nempē et subdivalem locum ambulationi aptum*) *vel cryptoporticum* (*tectum et ab injuria cœli tutum*) *confero*. Voyez encore la lettre 7 du même livre, où *xystus* est pris pour une allée. Là, dit-il, vous avez une promenade droite qui, par une longue allée, s'étend le long du rivage : ici la promenade d'une très-spacieuse allée tourne un peu : *illic recta gestatio longo limite super litus extenditur, hic spatiosissimo xysto leviter inflectitur*.

Cicéron se sert aussi plusieurs fois du mot *xystus*, et le prend tantôt pour un portique, et tantôt pour un simple espace, comme on le voit par ce passage de ses Questions Académiques : *cum igitur pauca in xysto locuti essemus, tum eodem in spatio consedimus*, lib. 2, cap. 3, *edit. Davis*. Dans une de ses lettres à Atticus, il le prie de lui envoyer au plutôt les bronzes et les statues qu'il a achetées pour lui, et sur-tout ce qui sera propre à orner un portique et une bibliothèque : *et signa et cætera et maxime quæ tibi gymnasii xystique videbuntur esse*, ad Attic. lib. 1, *Epi.st.* 8.

Il résulte, ce me semble, de ces divers passages, que le mot *xystus* est susceptible de plusieurs sens ; et qu'il peut signifier également un portique, des allées

ne pas faire mourir, en déshabillé des Sénateurs du Peuple Romain.

CHAPITRE XIX.

MAIS sachez à quel point sa cruauté étoit insolente : c'est une digression qui pourra paroître étrangère à notre sujet ; mais elle ne l'est pas. Cet orgueil atroce est lui-même un des caractères de la colère poussée à l'excès. Caius Caligula avoit fait battre de verges des Sénateurs ; mais il avoit tellement multiplié ces exécutions

découvertes, un parterre, ou même un espace quelconque orné de verdure, d'arbres et de fleurs ; je l'ai prouvé ci-dessus par un passage de Cicéron ; et en voici un de Vitruve, qui peut servir à le confirmer ; car il désigne clairement les *xystes*, sans les nommer. Les espaces découverts qui sont dans l'enclos des portiques, seront ornés de palissades de verdure, parce que les promenades qui se font à découvert dans ces lieux, contribuent beaucoup à la santé.

Media vero spatia, quæ erunt sub divo inter porticus, adornanda viridibus videntur, quod hypæthræ ambulationes habent magnam salubritatem : *de Architectur.* lib. 5, cap. 9, p. 94, *edit. Elzevir.* Amstelod. 1649. Voyez le *Lexicon Vitruvianum*, au mot *xystus*.

tions , qu'on pouvoit les regarder comme ordinaires : il leur avoit fait souffrir les tortures les plus douloureuses , les supplices des cordes , des planches , des chevaux , du feu , et sur-tout celui de sa présence. Mais on me dira , peut-être : voilà une belle chose , que trois Sénateurs livrés alternativement , comme de vils esclaves , aux fouets et aux flammes ; pour un homme qui songeoit à égorger le Sénat en corps , et qui souhaitoit que le Peuple Romain n'eût qu'une tête , afin de réunir dans un seul coup et dans un même temps tous ses crimes répartis sur un trop grand nombre de personnes et de jours. Quoi de plus inoui qu'un supplice nocturne ! ce sont les assassinats que l'on ensevelit dans les ténèbres ; mais les châtimens sont d'autant plus utiles pour l'exemple et la réforme des mœurs , qu'ils sont plus notoires. On me répondra que ce qui surprend si fort , étoit une chose journalière dans ce monstre ; c'est pour cela qu'il vivoit , c'est pour cela qu'il veilloit , c'est pour cela qu'il passoit les nuits. Au moins ne trouvera-t-on personne que lui , qui ait imaginé de fer-

mer avec une éponge la bouche des suppliciés, pour leur ôter la faculté de préférer une seule parole. Avoit-on jamais privé un mourant du pouvoir de se plaindre ? Il craignoit que dans ses derniers momens la douleur ne s'exprimât avec trop de liberté ; il craignoit d'entendre quelque chose qui lui déplût : il savoit qu'il y avoit une foule de reproches qu'on n'oseroit lui faire qu'à l'article de la mort. Comme on ne trouvoit pas d'éponges, il fit déchirer les robes de ces infortunés, afin de leur remplir la bouche de ces lambeaux. Tyran farouche ! permets au moins à tes victimes de rendre le dernier soupir : laisse une issue à leur ame ; qu'elle sorte par une autre voie que par des blessures.

C H A P I T R E X X.

IL seroit trop long d'ajouter qu'il fit mourir, la même nuit, les pères des suppliciés, par des Centurions dispersés dans leurs maisons. Par commisération, sans doute, il voulut les dispenser de porter le deuil.

Mais ce n'est pas l'ignominie de Caïus, que je prétends décrire, ce sont les maux de la colère que je veux peindre. Elle ne fait pas seulement sentir ses effets aux particuliers, elle déchire des nations entières, elle sévit contre les villes, contre les fleuves, contre les objets les plus insensibles. Un Roi de Perse fit couper le nez à tout un peuple de Syrie; de-là le nom de *Rhinocolure* donné au lieu qu'il habitoit. Vous croyez peut-être que ce fut par clémence, qu'il ne fit pas abattre les têtes de tous les habitants : non, c'étoit pour jouir d'un nouveau genre de supplice (1). Les peuples d'Ethiopie, nommés *Macrobiens*, à cause de la longue durée de leur vie, couroient risque de subir un pareil traitement. Cambyse étoit

(1) Diodore de Sicile attribue cette action, non pas à un Roi de Perse, mais à un Roi d'Ethiopie. Il ajoute que c'étoit en lui un acte de clémence, vu que ceux qu'il fit ainsi mutiler étoient des brigands qui infestoient le pays, et qu'à cause de leur grand nombre, il ne voulut pas faire mourir.

Cette ville est aussi nommée *Rhinocorure*; elle étoit située sur les confins de la Palestine et de l'Egypte. Les Modernes la nomment *Faramida*.

furieux de ce qu'ils n'avoient pas tendu les mains à la servitude, et de ce que leurs députés lui avoient répondu avec une liberté que les Rois regardent comme un outrage. Aussi-tôt, sans s'être pourvu de convois, sans avoir fait reconnoître les chemins, il traîne à sa suite tout l'appareil de la guerre, à travers des solitudes arides et impraticables. Dès le premier jour on manqua du nécessaire ; le pays stérile, inculte, inhabité ne put y suppléer. Les premiers remèdes contre la faim furent les feuilles les plus tendres des arbres, les sommités des branches, ensuite des cuirs macérés au feu, en un mot, tout ce que le besoin peut convertir en alimens. Mais bientôt des sables plus stériles n'offrirent pas même de racines et d'herbages, ni la moindre trace d'aucun être vivant ; il fallut décimer les troupes, et l'on en fut réduit à des mets plus horribles que la faim. Cependant la colère ne cessoit de pousser le Monarque en avant ; jusqu'à ce que voyant une partie de son armée perdue, et l'autre mangée, il craignit que son tour ne vînt à lui-même :

ce ne fut qu'alors qu'il sonna la retraite. Cependant on réservoir pour sa bouche les oiseaux les plus délicats ; des chameaux étoient chargés de tout l'appareil de sa cuisine , tandis que le sort condamnoit ses soldats à une mort affreuse, ou à une subsistance encore plus horrible.

C H A P I T R E X X I.

CAMBYSE étoit en colère contre une nation inconnue , innocente ; mais du moins sensible : Cyrus le fut contre un fleuve. Il marchoit à grands pas vers Babylonne qu'il vouloit assiéger ; et craignant de perdre l'occasion , toujours décisive à la guerre, il essaya de passer à gué le Gyndes , fleuve large et profond , à peine guéable durant les plus grandes chaleurs de l'été , où ses eaux sont les plus basses. Un des chevaux blancs destinés à traîner le char du Monarque , fut emporté par le courant : le Prince irrité jura que ce fleuve assez hardi pour refuser le passage à un Roi , seroit réduit au point d'être traversé à pieds secs , même

par les femmes. Tous ses grands préparatifs de guerre furent donc consacrés à cet objet ; il divisa le fleuve en 180 canaux , en dispersa les eaux en trois cent soixante ruisseaux ; et ne quitta l'ouvrage qu'après avoir mis ce fleuve à sec par cette multitude de saignées. Il perdit ainsi le temps si précieux dans les grandes entreprises , et consuma l'ardeur de ses troupes dans des travaux inutiles , et l'occasion de surprendre la ville , en faisant contre un fleuve une guerre qu'il alloit porter aux ennemis.

C H A P I T R E X X I I .

CETTE fureur , car quel autre nom lui donner ? a gagné les Romains. C. César fit démolir une magnifique maison de campagne dans le voisinage d'Herculanum , parce que sa mère y avoit été détenue prisonnière. Il ne fit par-là qu'éterniser la mémoire de son infortune : tant que cette maison subsista , les vaisseaux se contentoient de la côtoyer ; aujourd'hui on s'informe du motif de sa destruction.

S'il faut se mettre sous les yeux de pareils exemples pour éviter de les suivre; il faut au contraire se proposer d'imiter des traits de douceur et de modération, donnés par des hommes qui ne manquoient ni de raisons pour se mettre en colère, ni de pouvoir pour se venger. Quoi de plus facile pour Antigone que de condamner au supplice deux Sentinelles, qui, étant en faction à l'entrée de sa tente, faisoient ce qu'on fait avec le plus de plaisir, mais aussi avec le plus de danger, lorsqu'on est mécontent de son Roi! Antigone avoit tout entendu, n'étant séparé d'eux que par une tapisserie, qu'il leva doucement, en leur disant : *Eloignez-vous un peu, de peur que le Roi ne vous entende.*

Le même Prince, ayant entendu une nuit quelques-uns de ses soldats faire mille imprécations contre le Roi, qui les faisoit marcher par un chemin fangeux, d'où ils ne pouvoient se tirer, s'approcha de ceux qui étoient les plus embourbés, et les aida à se débarrasser, sans qu'ils sussent à qui ils en avoient obligation : *A présent, dit-il, maudissez,*

tant que vous voudrez Antigone, pour vous avoir conduit dans le borbier, mais sachez gré à celui qui vous en a tirés.

Ce même Antigone supportoit avec autant de patience les outrages de ses ennemis, que ceux de ses sujets. Des Grecs qu'il assiégeoit dans un château, et à qui la force de la place inspiroit du mépris pour l'ennemi, faisoient mille plaisanteries sur la difformité d'Antigone, se moquant tantôt de sa petite taille, tantôt de son nez écrasé. *Je suis bien aise*, dit le Prince, *d'avoir un Silène dans mon camp, cela est d'un bon augure.* Après avoir domté par la faim ces diseurs de bons mots, la seule vengeance qu'il en tira, fut d'incorporer dans ses troupes ceux qui furent en état de servir, et de faire vendre les autres : encore ajouta-t-il qu'il ne les auroit pas ainsi traités, si des gens qui parloient si mal n'avoient eu besoin de maître. Il étoit ayeul (1) de cet Alexandre, qui

(1) Sénèque se trompe : l'Antigone dont il est ici question fut un des successeurs d'Alexandre, et père

lançoit sa pique contre ses convives, qui de ses deux amis, dont j'ai parlé plus haut, exposa l'un à la fureur d'une bête féroce, et l'autre à la sienne; le premier n'en mourut pas.

CHAPITRE XXIII.

ALEXANDRE ne tenoit son penchant à la colère, ni de son ayeul, ni même de son père. Philippe, entre autres bonnes qualités, avoit celle de supporter les injures; qualité bien importante pour le maintien d'un Empire. Démochares, à qui l'intempérance de sa langue valut le surnom de *Parrhésiaste*, s'étoit rendu à sa Cour avec d'autres Députés d'Athènes; Philippe, après les avoir écoutés avec bonté, leur demanda comment il pouvoit faire plaisir aux Athéniens: c'est *en te pendant*, lui répondit Démochares. Cette réponse grossière souleva tous les assistans: Philippe leur imposa silence, et congédia ce Thersite, sans lui faire

de Démétrius. Voyez la note de Juste-Lipse sur ce passage.

aucun mal ; puis se tournant vers les autres Députés : Messieurs, leur dit il, *Faites sentir aux Athéniens, qu'il y a plus d'orgueil dans ceux qui tiennent de pareils discours, que dans ceux qui les écoutent sans se venger.*

On cite bien des actions et des mots d'Auguste , qui prouvent que la colère n'avoit pas d'empire sur lui. L'Historien Timagene (1) s'étoit égayé sur son compte, sur celui de sa femme, et de toute sa famille ; et ses plaisanteries n'avoient pas été perdues : les mots liardis sont ceux qui circulent le plus promptement, et sont les plus répétés. L'Empereur l'avertit souvent d'être plus réservé dans ses discours : voyant qu'il continuoît, il lui interdit son palais. Depuis cette disgrâce, Timagene passa le reste de sa vie chez Pollion, toute la Ville se Parrachoit ; cet événement ne lui ferma aucune porte. Dans la suite il lut et brûla publiquement ses livres d'histoire, et jetta en particulier dans le feu le journal de la vie d'Auguste. Il fut donc l'ennemi déclaré

(1) Voyez tom. 2, pag. 157, à la note.

de l'Empereur : et personne ne craignit son amitié, on ne l'évita pas comme un homme frappé de la foudre ; il se trouva des gens qui tendirent les bras à un homme qui tomboit de si haut. L'Empereur , comme je l'ai dit , le souffrit patiemment , il ne se fâcha pas même du nouvel attentat relatif à son éloge et à son histoire ; il n'en sut pas plus mauvais gré à l'hôte de son ennemi ; il se contenta de dire à Pollion , *qu'il nourrissoit un serpent*, il ne voulut pas même entendre ses excuses : *jouissez-en*, lui dit-il , *mon cher Pollion* , *jouissez-en* ; et sur ce que Pollion lui disoit , qu'au premier ordre de César , il lui défendrait sa porte ; *croyez-vous que je puisse vous y engager*, dit-il , *après vous avoir réconciliés* ? En effet , Pollion avoit été brouillé avec Timagene : son unique raison pour le reprendre , fut que César l'avoit quitté.

C H A P I T R E X X I V.

A I N S I , toutes les fois qu'on vous offense ; dites-vous à vous-même : suis-je

plus puissant que Philippe ? on l'a pourtant outragé impunément. Ai-je plus de pouvoir dans mon domestique, que le divin Auguste n'en avoit sur le monde entier ? il s'est pourtant contenté d'éloigner son agresseur ; et je me croirois en droit de punir du fouet et des chaînes dans mon esclave un ton trop élevé , un air trop mutin , un murmure qui ne parvient pas jusqu'à moi ? Qui suis-je donc , pour que ce soit un crime d'offenser mes oreilles ? On a vu des ennemis pardonner à leurs ennemis , et je ne pardonnerois point à mon esclave sa paresse , sa négligence , son babil ?

Un enfant a pour excuse son âge ; une femme , son sexe ; un étranger , son indépendance ; un domestique , l'habitude de vivre avec nous. Est-ce la première fois qu'il nous offense ? songeons combien de fois il nous a fait plaisir : nous a-t-il déjà offensés bien des fois ? souffrons encore ce que nous avons longtemps souffert. Est-il notre ami ? il n'a pas voulu nous blesser : est-ce notre ennemi ? il a dû nous offenser. Ayons de la déférence pour un homme sage, de
l'indulgence

l'indulgence pour un fou. En un mot, quel que soit celui qui nous offense, disons-nous que l'homme le plus parfait commet bien des fautes; qu'il n'y a pas de circonspection qui ne se trouve quelquefois en défaut; qu'il n'y a point de tête si mûre, qui n'ait ses accès de chaleur; point d'homme assez sur ses gardes, qui n'offense quelquefois, même en voulant l'éviter.

C H A P I T R E X X V.

Si un homme d'une condition abjecte se console de sa misère, en voyant trébucher la fortune des Grands; si le pauvre en sa cabane pleure moins amèrement la mort de son fils, en voyant sortir du palais, voisin un convoi aussi funeste : nous devons aussi supporter avec moins d'impatience les outrages et les mépris, en songeant qu'il n'y a pas de puissance qui mette à l'abri des injures. Si les plus sages même commettent des fautes, quel est l'homme dont les erreurs ne soient pas excusables ? Rappelons-nous combien de fois notre jeunesse a été peu

Tome IV.

u

exacte à remplir ses devoirs, peu réservée dans ses discours, peu tempérante dans l'usage du vin. Si c'est un homme en colère qui nous a offensés, accordons-lui du temps pour reconnoître sa faute, il s'en punira lui-même. Enfin, méritet-il punition ? quelle nécessité de vous acquitter avec lui ?

Vous ne douterez point qu'on ne soit hors de la sphère commune, élevé au-dessus des autres hommes, quand on est parvenu à mépriser les injures : c'est le propre de la vraie grandeur de ne pas sentir les coups qu'on lui porte. Un lion regarde sans émotion les chiens aboyer derrière lui ; les flots attaquent vainement un énorme rocher. Quand on ne se met pas en colère, c'est qu'on n'a pas été ébranlé ; quand on s'y met, c'est qu'on est hors de son assiette. L'homme supérieur aux injures, tient, pour ainsi dire, dans ses bras le souverain bien ; il fait face, non seulement aux hommes, mais à la fortune elle-même : tu as beau faire, lui dit-il, tu es trop foible pour troubler ma sérénité ; la raison me le défend, c'est à elle que j'ai abandonné

la conduite de ma vie ; la colère lui feroit plus de tort que toutes les injures ; et, pourquoi ? c'est que l'injure a sa mesure marquée , et que j'ignore où la colère m'emporteroit.

C H A P I T R E X X V I.

J E ne puis le supporter, dites-vous ; il est dur de digérer des outrages. Vous n'êtes pas de bonne foi : quoi ! vous n'avez pas la force de soutenir les injures , quand vous avez celle de soutenir la colère ? Ajoutez que par votre conduite vous avez à supporter et la colère et l'injure. Pourquoi tolérez-vous les transports d'un malade , les propos d'un frénétique , les coups d'un enfant ? c'est que vous voyez clairement qu'ils ne savent ce qu'ils font. Eh ! qu'importe le vice qui rend un homme ignorant ? l'ignorance est l'excuse générale de tous ceux qui font mal. Quoi ! dites-vous , celui qui m'offense restera impuni ? Quand vous le voudriez , il ne le sera pas. La plus grande punition de l'injure qu'on a faite , est de l'avoir faite ; il n'y a pas de

châtiment plus rigoureux, que d'être livré pour tout supplice au repentir.

Enfin, pour juger les événemens avec équité, il faut envisager la condition des choses humaines : rien de plus injuste que de rendre les individus responsables des vices de l'espece. Un teint noir n'est pas remarqué chez les Ethiopiens, ni les cheveux blonds chez les Germains : une chevelure (1) tressée n'est pas indécente à un homme chez ce dernier peuple : en un mot, vous ne ferez pas un crime à un particulier de ce qui lui est commun avec toute sa nation. Les exemples que je viens de rapporter ne sont autorisés que par l'usage d'un seul pays, d'un coin de la terre : à combien plus forte raison ne devez-vous pas faire grace à des vices communs au genre humain entier ? Nous sommes tous inconsidérés, imprudens, inconstans, querelleurs, ambitieux ; ou plutôt, pour ne pas déguiser sous des termes adoucis notre maladie générale, nous sommes tous méchans. Ainsi tous les vices qu'on reproche

(1) Voyez tom. 2, pag. 563, à la note.

aux autres , chacun les trouvera dans son propre sein : pourquoi remarquer la pâleur de celui-ci , la maigreur de celui-là ? la peste est générale.

Soyons donc plus tolérans à l'égard les uns des autres ; méchans nous-mêmes , sachons vivre avec les méchans. Une seule chose peut nous rendre la tranquillité , c'est un traité d'indulgence mutuelle. Tel homme m'a fait du mal , et je ne lui en ai pas encore fait : mais vous avez peut-être offensé quelque autre ; mais vous l'offenserez dans la suite.

C H A P I T R E X X V I I.

Ce n'est pas l'heure présente , ni le jour actuel , c'est l'état habituel de votre ame qu'il faut considérer : quand vous n'auriez pas fait de mal , vous pouvez en faire. Ne vaut-il pas mieux remédier à l'injure que de s'en venger. La vengeance prend bien du temps ; et le ressentiment d'une injure expose à en recevoir d'autres : la vengeance d'un affront dure toujours beaucoup plus que l'affront même : il est bien plus sage de se mettre de côté , et

de ne pas faire assaut de vices. Y auroit-il du bon sens à rendre à un mulet, des coups de pieds, et des morsures à un chien ?

C'est, dites - vous , que ces animaux ignorent qu'ils font mal. Ainsi la qualité d'homme est un titre d'exclusion pour obtenir grace auprès de vous ! Mais si le défaut de raison est pour les animaux un préservatif contre votre colère , traitez donc de même tous ceux qui manquent de raison : qu'importe les autres différences, si l'homme qui vous offense a la même excuse que les bêtes, c'est-à-dire, l'aveuglement de l'ame. Il a fait une faute ; hé bien est-ce la première fois ? sera-ce la dernière ? ne le croyez pas , quand même il vous assureroit que cela n'arrivera plus : il se rendra encore coupable envers vous , un autre le sera envers lui. La vie humaine ne sera jamais qu'un flux et reflux continuel d'erreurs. C'est par la douceur qu'on apprivoise les animaux farouches. On peut appliquer à la colère ce qu'on dit de la douleur ; finira-t-elle un jour, ou ne finira-t-elle jamais ? Si elle doit

finir un jour, il vaut mieux quitter la colère que d'en être quitté. Si elle doit toujours durer, voyez à quel tourment vous livrez le reste de vos jours : qu'est-ce que la vie d'un homme qui est toujours en colère.

C H A P I T R E X X V I I I.

A J O U T E Z que sans une attention continuelle à vous animer vous-même, à renouveler sans cesse les alimens de votre passion, la colère se dissipera d'elle-même, le temps en diminuera peu-à-peu la vigueur ; ne vaut-il donc pas mieux qu'elle soit vaincue par vous que par elle-même ? Vous vous emporterez aujourd'hui contre l'un, demain contre l'autre ; d'abord contre vos esclaves, ensuite contre vos affanchis ; d'abord contre vos parens, ensuite contre vos enfans ; d'abord contre vos connoissances, ensuite contre les inconnus : vous ne manquerez jamais de motifs, si vous n'avez un intercesseur dans votre cœur. Votre fureur se portera aujourd'hui d'un côté ; demain d'un autre ; et sans cesse entretenue par de nouveaux alimens, elle

deviendra l'état habituel de votre ame. Ah malheureux ! et quand donc aimerez-vous ? à quoi perdez-vous un temps précieux ? Hélas ! ne vaudroit-il pas mieux vous faire des amis , appaiser vos ennemis , servir l'État , veiller à vos affaires domestiques , que de chercher ainsi autour de vous quelqu'un à qui vous puissiez nuire ? Quel tort lui pourriez-vous faire , soit dans son honneur , soit dans ses biens , soit dans sa personne , si vous ne pouvez y parvenir qu'à force de combats et de dangers , même à l'égard de vos inférieurs ? Vous aurez beau les tenir dans vos fers , exposés aux effets de toute votre fureur , souvent en frappant trop fort , un os s'est déboîté ; souvent le coup est revenu du corps du patient contre les dents de l'exécuteur : on a vu des gens que la colère a rendus manchots et perclus , même après s'être assouvie sur ses victimes. Ajoutez qu'il n'y a pas d'animal si foible , qu'on puisse écraser sans danger ; quelquefois la douleur , quelquefois le hasard rend les plus foibles égaux aux plus forts. Ajoutez que la plupart de nos sujets de colère nous offensent plutôt qu'ils

ne nous blessent. Il y a bien de la différence entre ne pas seconder nos vues, et s'y opposer; entre ne pas nous donner et nous ôter : cependant c'est la même chose à nos yeux d'enlever ou de refuser; de ruiner nos espérances, ou de les différer; d'agir contre nous ou pour son propre intérêt, par amour pour un autre, ou par haine contre nous. Il y a pourtant des gens qui ont des motifs, non seulement justes, mais même honnêtes, de s'opposer à nos vues. L'un défend son père, l'autre son frère, l'autre son oncle, l'autre son ami : nous ne leur pardonnons pas de le faire, tandis que nous les blâmerions d'y manquer. Nous poussons l'injustice jusqu'à louer l'action, et blâmer celui qui l'a faite.

C H A P I T R E X X I X.

U N homme vraiment grand et vraiment juste estime ses ennemis même, quand ils montrent du courage, quand ils meurent bravement pour la liberté et le salut de leur patrie; il souhaite pour la sienne de pareils citoyens, de semblables sol-

4
dats. Il est honteux de haïr un homme qu'on estime, à plus forte raison de le haïr pour un sujet qui devoit plutôt exciter la compassion. Ce sera, par exemple, un esclave réduit subitement à la servitude, qui conserve encore des restes de liberté, qui ne se prête pas avec empressement aux fonctions viles et pénibles de son nouvel état : accoutumé à une vie sédentaire, il ne peut suivre à la course le cheval ou le char de son maître ; fatigué de vos veilles journalières, il se laisse vaincre par le sommeil ; transféré de l'oisiveté de la ville dans une de vos terres, il refuse des travaux trop fatigans, ou ne s'y porte qu'avec foiblesse. Distinguons donc entre l'impuissance et la mauvaise volonté ; nous trouverons bien des innocens, si nous jugeons avant de nous emporter. Bien loin de-là, nous nous abandonnons à notre première impétuosité : ensuite convaincus de son peu de fondement, nous continuons, pour n'avoir pas l'air de nous être emportés sans sujet, et, ce qu'il y a de plus injuste, c'est que l'injustice même de la colère la rend plus opiniâtre ; nous la

gardons , nous l'attisons encore , comme si l'excès de la colère étoit la preuve de sa justice. Ne vaudroit-il pas mieux apprécier les motifs de sa colère , voir combien l'offense est légère et innocente ? L'homme ressemble aux bêtes , ce sont toujours des riens qui le troublent.

C H A P I T R E X X X.

LA couleur rouge excite le taureau ; une ombre met l'aspic en fureur ; les ours et les lions sont irrités par la seule vue d'un linge blanc , d'une serviette ; les animaux les plus farouches et les plus colères s'aigrissent pour la moindre chose : il en est de même des hommes orgueilleux , et turbulens ; un soupçon suffit pour exciter leurs transports , au point qu'on traite même d'injure un bienfait modique.

Les bienfaits sont en effet la cause la plus commune , ou du moins la plus efficace de la colère : nous nous irritons contre nos amis , parce qu'ils nous ont moins donné que nous n'attendions , moins qu'ils n'ont donné à d'autres ; deux motifs qu'il est bien

facile de détruire. Un homme a plus fait pour un autre ? Eh jouissons , sans faire de comparaisons , de ce qu'il a fait pour nous : il n'y a pas de bonheur pour celui que tourmente l'idée d'un bonheur plus grand. J'ai moins que je n'espérois ? mais peut-être ai-je plus espéré que je ne devois. C'est sur-tout de ce côté , qu'il faut se mettre en garde ; c'est de-là , que naissent les colères les plus pernicieuses , et prêtes à fouler aux pieds les droits les plus sacrés.

Parmi les meurtriers de Jules César il se trouvoit moins d'ennemis , que d'amis dont il n'avoit pas assouvi les espérances insatiables : il auroit voulu les satisfaire ; on sait avec quelle générosité il usa de sa victoire , dont il ne s'étoit rien réservé que le pouvoir de donner. Mais comment satisfaire les vœux infatigables de tant d'hommes , dont chacun mesuroit ses desirs sur toute l'étendue du pouvoir d'un seul homme ? Il vit donc dirigées contre son sein les épées de ses compagnons d'armes ; il compta parmi ses assassins les plus zélés de ses partisans , un Tullius Cimber et d'autres , qui s'é-

toient rangés du parti de Pompée depuis que Pompée n'existoit plus.

C H A P I T R E X X X I.

VOILÀ ce qui a souvent tourné contre les Rois les armes de leurs sujets ; ce qui a porté des amis à méditer le trépas de ceux pour lesquels , ou du moins avant lesquels ils avoient fait vœu de mourir. On n'est jamais content de son sort , quand on considère celui des autres. De là cet emportement contre les Dieux mêmes , quand quelqu'un nous devance ; nous ne songeons pas à cette foule de malheureux qui se traîne derrière nous et qui porte envie à notre bonheur. Telle est l'injustice des hommes ; quoi-que redevables de beaucoup , ils regardent comme une injure d'avoir pu recevoir davantage. Il m'a procuré la Préture ? mais j'espérois le Consulat. Il m'a donné les douze faisceaux ? mais il ne m'a pas fait Consul (1) ordinaire. Il a voulu

(1) Sous le regne des Empereurs , l'année étoit partagée entre plusieurs Consuls qu'on éliroit de nouveau

que l'année portât non nom ? mais il m'a oublié pour le Sacerdoce. J'ai été admis dans un college ? mais pourquoi dans un seul ? Il a mis le comble à mes honneurs ? mais il n'a pas songé à ma fortune ; il ne m'a donné que ce qu'il falloit bien qu'il donnât à quelqu'un ; il n'a rien mis du sien , etc. Eh ! remerciez-le plutôt pour ce que vous avez reçu ; attendez le reste , et félicitez-vous de n'être pas encore rassasié ; c'est déjà un

ous les deux mois : et ils ne restoient guère plus longtemps en charge ; mais on n'appelloit *Consuls ordinaires* que ceux qui l'étoient aux calendes de Janvier, c'est-à-dire au commencement de l'année, et dont le nom étoit inscrit dans les fastes.

Quæritur , dit le savant *Turnebe* , quis ordinarius sit Consul : cum sic appellatum reor , ex cujus nomine anni supputatio ordinabatur , id est , cujus nomen in litteris et instrumentis et in fastis scriberetur : qui denique calendis Januariis honorem inibat. Nam ætate imperatorum , annus in multos dividebatur Consules : sed soli qui anni initio , inibant honorem , ordinarii censebantur , honoratiorisque erant. *Turneb. adversar. lib. 5 , cap. 10 , edit. Argent. 1599.* Cette remarque de *Turnebe* est confirmée par l'autorité de *Dion Cassius* : voyez le livre 43 de son Histoire , cap. 46 , p. 374 , edit. Reimar, *Humburg. 1750.*

plaisir que d'en avoir encore à espérer. Vous avez supplanté tous vos rivaux ? réjouissez-vous de tenir la première place dans le cœur de votre ami. Plusieurs vous ont supplanté ? considérez plutôt la multitude qui vous suit, que le petit nombre qui vous précède.

C H A P I T R E X X X I I.

VOULEZ-VOUS savoir quel est votre plus grand défaut ? c'est de faire de faux livres de compte : vous portez trop haut le bien que vous faites, et trop bas celui que vous recevez. Les motifs propres à nous détourner de la colère ; seront la crainte à l'égard des uns, le respect à l'égard des autres, et le mépris pour d'autres. Nous aurons fait, sans doute, quelque chose de bien merveilleux, quand nous aurons envoyé au cachot un malheureux esclave. Pourquoi tant nous hâter de le battre, de lui casser bras et jambes ? perdons-nous notre pouvoir, pour en différer l'exercice ? Attendez que vous ordonniez vous-même son supplice : actuellement ce n'est pas vous qui parlez, c'est

la colère ; quand elle sera évaporée, vous jugerez le procès. Voilà notre principal tort : nous commençons par nous armer du fer, par décerner des peines capitales ; les chaînes, les cachots, la faim, sont la punition d'une faute qui mériterait à peine les plus légers châtimens.

Quoi ! direz-vous, des injures qui me paroissent offensantes, vous voulez que je les regarde comme des bagatelles méprisables et puériles ? Oui ; c'est là le conseil sur lequel j'insiste le plus. Elevez votre ame, et vous verrez que tous ces objets qui nous mettent en procès, en agitation, hors d'haleine, sont vils, chétifs, indignes de l'attention d'un homme qui a de la noblesse et de la fierté.

C'est sur-tout l'argent qui fait jetter les plus hauts cris : c'est l'argent qui surcharge le Barreau d'une foule de plaideurs, qui met les pères aux prises avec leurs enfans ; qui fait des empoisonnemens ; qui arme du glaive et les assassins et les légionnaires : c'est l'argent, qui est le plus souvent arrosé de notre sang ; c'est pour lui, que les nuits des maris et des femmes sont troublées par
de

de cruelles dissensions; c'est pour lui, qu'on s'empresse autour des tribunaux. Si les Rois deviennent des brigands sanguinaires, s'ils renversent des villes élevées par les travaux d'un grand nombre de siècles, c'est pour chercher l'or et l'argent dans les cendres fumantes des cités.

C H A P I T R E X X X I I I.

VOULEZ-VOUS considérer ces coffres cachés dans les coins les plus secrets de nos appartemens? ce sont eux qui creusent les yeux de l'avare; qui font retentir nos tribunaux des frémissemens de la chicane; qui (1) évoquent des Juges d'un pays lointain, pour décider entre deux plaideurs, quel est celui dont l'avarice est la plus légitime. Je parle des coffres forts! et une poignée d'airain, un denier détourné par un esclave, suffisent pour mettre en fureur un vieillard moribond qui n'a point d'héritier. Je parle des coffres forts! et le plus modique

(1) Voyez Plin., *Nat. Hist.* lib. 29, cap. 1, sect. 8, et lib. 33, cap. 1, sect. 7, *édit. Hard.*

intérêt suffit à un usurier valétudinaire, dont les pieds sont perclus de goutte, et les mains incapables d'autre fonction que de celle de calculer, pour se traîner en Justice, et redemander, à grands cris, quelques piéces de monnoie, dans la crise même de sa maladie. Quand vous m'apporteriez l'argent provenu de tous les métaux que nous ne cessons de tirer de la terre; quand vous exposeriez à la lumière toutes les richesses que l'avarice enfouit (car elle ne tire les trésors de la terre, que pour les y enfouir de nouveau); tout ce riche amas me paroîtroit peu fait pour émouvoir un homme de bien. Combien sont ridicules la plupart des objets qui nous font pleurer !

C H A P I T R E X X X I V .

AJOUTEZ à cette cause de colère la recherche dans le boire et le manger, le soin de la parure, les paroles, les insultes, les gestes peu respectueux, les soupçons, les chevaux vicieux, les esclaves négligens, les interprétations malignes, les discours d'autrui, qui font

regarder le don de la parole comme un présent funeste de la Nature , et vous verrez combien sont frivoles la plupart des motifs qui nous irritent si fort. Nous sommes des enfans qui nous querellons pour des jouets. Toutes ces choses , qui nous occupent tristement , n'ont rien de grand ni de sérieux.

Encore un coup , votre colère et votre délire ne viennent que d'attacher beaucoup de prix à ce qui n'en a pas. Celui-ci a voulu m'extorquer un héritage ; celui-là m'a frustré , après avoir longtemps flatté mes espérances ; un autre a tâché de m'enlever ma maîtresse. Ainsi la conformité de goûts , qui devrait être le lien de l'amitié , n'est qu'un sujet de haine et de dissensions.

C H A P I T R E X X X V .

DANS une rue étroite il s'excite des querelles entre les passans : dans une large route un peuple entier ne se heurteroit pas. Il en est de même des objets de vos desirs : ils sont si peu de chose , que l'un ne peut en jouir sans le ravir.

à un autre : de-là ces disputes et ces combats entre les concurrens. Vous êtes irrité de la réponse de votre esclave, de votre affranchi, de votre femme, de votre client ; et vous vous plaignez que la République a perdu sa liberté, tandis que vous la bannissez de votre propre maison. Mais si ce même esclave ne répond pas quand vous l'interrogez, vous traitez son silence de révolte : eh ! laissez-le parler, se taire et rire. Quoi ! devant son maître ? Non, mais devant un père de famille. Pourquoi cet emportement ? ces cris ? ces coups de fouets distribués au milieu d'un festin ? c'est parce que vos esclaves osent parler ; parce que dans une foule aussi nombreuse qu'une assemblée, on ne voit pas régner le silence d'un désert. Vos oreilles sont si délicates, qu'il ne leur faut que des sons modulés, tendres, harmonieux. Il faut bien qu'elles s'accoutument aux ris et aux gémissemens, aux complimens et aux injures, aux nouvelles tristes et agréables, à la voix humaine et aux hurlemens des bêtes. Malheureux ! pourquoi tressaillir au cri d'un esclave, au

son (1) de l'airain , au bruit d'une porte ? avec toute votre délicatesse , il faudra bien que vous entendiez le tonnerre.

(1) Les Romains avoient, comme nous, des sonnettes aux portes de leurs maisons : mais il en est de cet usage comme de tous les autres objets de luxe ; sur-tout lorsqu'ils sont nouveaux, et de la plupart des commodités de la vie ; on ne les trouve que chez les grands et les riches , c'est-à-dire, dans les deux classes d'hommes qui jouissent par-tout, à de légères différences près, des mêmes privilèges, et des mêmes distinctions ; parce que, dans tous les siècles et dans les pays les mieux policés, l'or est le représentant de toutes les sortes de jouissances : à Rome, il n'y avoit de même que les citoyens distingués par leur rang ou leurs richesses, qui eussent des sonnettes à leur porte, et cet usage est même fort ancien, puisqu'il subsistoit déjà sous le regne d'Auguste. » Comme ce Prince, dit Suétone, étoit fort assidu dans le Temple de *Jupiter Tonnant*, il rêva que *Jupiter Capitolin* se plaignoit qu'on écartât de lui ses adorateurs, et qu'il lui répandoit que c'étoit la faute de *Jupiter Tonnant* qu'il lui servoit de portier. En conséquence il mit des sonnettes aux portes du Temple de ce dernier, comme on en met aux portes «.

Cum dedicatam in Capitolio ædem Tonanti Jovi assidue frequentaret, somniavit queri Capitolinum Jovem cultores sibi abduci : seque respondisse : Tonantem pro Janitore ei appositum, ideoque mox tintinna-

Appliquez encore aux yeux ce que nous avons dit des oreilles. Les yeux ne sont

bulis fastigium ædis redimivit, quòd ea ferè januis dependebant. *Suéton. in August. cap. 91.* J'ai suivi la traduction de M. de la Harpe.

Conférez ici Dion Cassius, *in August. lib. 54, cap. 4, pag. 733, edit. Reimar.*

Il paroît par un passage de Lucien, qu'à Rome ; dans les maisons des grands Seigneurs et des riches particuliers, on éveilleoit les esclaves et en général tous les subalternes au son d'une cloche ; car, dans un excellent discours où cet ingénieux Ecrivain peint avec autant de force que de vérité les différens inconvéniens auxquels sont exposés ceux qui entrent au service des Grands pour de l'argent, et sur-tout les gens de lettres ; il dit à son ami Timoclès : » à la table des Grands ; » vous serez contraint de louer tout ce qui vous dé- » plaît, et de boire avec excès. Le lendemain, on » vous éveillera dès la pointe du jour au son d'une » cloche, et l'heure la plus douce pour le repos, et » où l'on a tant de plaisir à dormir, il faudra l'em- » ployer à courir toute la ville avec les jambes encore » pleines de la boue que vous aurez ramassée la veille. »

In his ipsis conviviis laudas importunè, et bibis ultrà mediocritatem, et manè *ad tintinnabuli sonum* surgens, excussa somni parte suavissima, sursum deorsum curris cum aliis, hesternum adhuc lutum in cruribus circumferens. *Voy. Lucien, de Mercede conductis potentium familiaribus, cap. 14, opp. tom. 1, pag. 680, edit. Amstel. 1743.*

pas moins foibles, quand ils ont été accoutumés à la mollesse ; ils s'offensent d'une tache , d'une ordure , d'une argenterie peu luisante ; d'un vase d'étain qui ne réfléchit pas les rayons du soleil. Hé bien ! ces yeux superbes , qui , dans l'intérieur de la maison , ne peuvent supporter que le marbre le plus beau et le mieux poli , que des tablès nuancées de veines nombreuses , que des parquets précieux enrichis d'or , regardent sans peine dans les rues , des pavés anguleux , et couverts de boue , un grand nombre d'hommes mal vêtus , les murs des (1) maisons rongés par le temps , inégaux , et qui menacent ruine.

(1) Au texte : *Parietes insularum*. On appelloit *insula*, un assemblage , une suite de plusieurs maisons contiguës , isolées et très-spacieuses ; que les propriétaires louoient en totalité ou en partie à différentes personnes. On voit dans Cicéron Cælius louer dix mille dragmes une des maisons de l'île de Clodius son accusateur : *nunc demùm intelligo P. Clodii insulam esse venalem , cujus hic in adiculis habitat , decem , ut opinor , millibus , pro Cælio , cap. 7.*

Les locataires de ces maisons étoient ordinairement des citoyens d'un rang et d'une fortune médiocres : on

CHAPITRE XXXVI.

POURQUOI donc ne sont-ils pas offensés en public de ce qui les choque au logis ? c'est qu'au dehors votre opinion est montée sur le ton de la douceur et de la patience, et dans le domestique sur celui du chagrin et de la mauvaise humeur. Il faut endurcir tous nos

les désignoit par les mots *insulares* ou *insularii* (Voyez Grævius *ad Ciceron. orat. pro Cælio*, cap. 7.) ; et l'on donnoit aux propriétaires le nom de *insularum domini* (Voyez Suétone, *in Julio*, cap. 41.). A l'égard de ce qu'on nommoit *domus*, c'étoient des especes d'hôtels immenses (*domos instar urbium*), à peu-près comme les nôtres, habités par de grands Seigneurs et de riches particuliers. Ce mot est toujours employé en ce sens dans les bons Auteurs ; et il ne faut pas le confondre avec *insula*, dont la signification est très-différente. Tacite distingue même ces deux mots, d'une manière très-précise, dans un passage de ses Annales, où en parlant de l'incendie qui consuma une grande partie de Rome sous le regne de Néron, il dit qu'il est difficile de déterminer le nombre d'hôtels, de maisons et de temples qui périrent dans ce désastre : *domuum et insularum et templorum, quæ amissa sunt nunc. ut inire haud promptum fuerit* : *Annal.* lib. 15, cap. 41, *inquit*. Suétone nous apprend aussi qu'après ca-

sens : ils sont naturellement patiens ; c'est notre ame qui les corrompt. Aussi devons-nous tous les jours la citer pour nous rendre ses comptes. C'étoit la pratique de Sextius : à la fin de la journée, retiré dans sa chambre à coucher, il faisoit subir à son ame un interrogatoire. » De quel défaut, disoit-il, t'es-tu guérie » aujourd'hui ? quelle passion as-tu com- » battue ? en quoi vaux-tu mieux « ? La

triste événement, Néron fit bâtir à ses frais des portiques au devant des hôtels et des maisons, afin que, du haut de leurs plattes-formes, on pût écarter les incendies : *et ut ante insulas, ac domos porticus essent, de quarum solariis incendia arcerentur; easque sumptu suo extruxit* : in Neron. cap. 16, princip. Du temps d'Aurélius Victor, on comptoit à Rome quarante-six mille six cent deux maisons, et dix-sept cent quatre-vingt hôtels : *insulas per totam urbem numero quadraginta sex millia sexcentas duas : domos mille septingentas octoginta*. Ce passage confirme la remarque de Casaubon qui dit, après Tacite, qu'avant le regne de Néron il y avoit dans Rome plus d'hôtels que de maisons, mais que le contraire est arrivé sous ses successeurs. *Ante Neronem plures in urbe domus qudm insula : post Neronem contrarium fuit, ut ex Tacito notum*. Voyez ses notes sur Suétone, *Vie de Jules César*, cap. 41.

colère cessera, ou du moins sera plus modérée, quand elle saura qu'elle doit tous les jours comparoître devant son Juge. Est-il rien de plus louable, que cette coutume de repasser ainsi sa journée ? Quel sommeil, que celui qui succède à cet examen ! Qu'il est tranquille, profond et facile, lorsque l'ame a reçu des louanges ou des avis ; lorsque surveillant, et censeur de sa propre conduite, on a pris de cette manière des informations contre soi-même !

J'exerce de même sur moi cette fonction de Magistrat, et je plaide tous les jours à mon propre tribunal. Quand ma lumière est emportée, quand ma femme, instruite de ma pratique, garde le silence, je passe en revue ma journée ; je reviens sur toutes mes paroles et mes actions ; je ne me cache rien ; je ne me pardonne rien. Eh pourquoi craindrois-je de m'avouer mes fautes, lorsque je puis me dire : » Prends-garde de recommencer, je te le passe pour cette fois. Tu » as montré trop d'opiniâtreté dans cette » dispute. Ne te mesure plus désormais » avec des ignorans ; on ne veut point

» apprendre, quand on n'a jamais ap-
 » pris. Tu as repris tel homme avec plus
 » de liberté que tu ne devois; tu l'as
 » choqué, au lieu de le corriger : songe
 » à l'avenir moins si ce que tu dis est
 » vrai, que si celui à qui tu parles est
 » capable d'entendre la vérité «.

C H A P I T R E X X X V I I.

L'HOMME de bien aime les avis; le méchant se révolte contre les censeurs. Vous avez été choqué dans un repas de quelques plaisanteries, de quelques traits décochés contre vous : évitez désormais les repas publics : la licence est plus effrénée après le vin, elle ôte toute retenue même aux hommes les plus prudents. Vous avez vu votre ami se mettre en colère contre le portier d'un avocat, ou d'un riche, pour avoir été refusé, et vous-même vous vous êtes fâché contre ce vil esclave : il ne vous reste plus qu'à vous mettre en colère contre le chien enchaîné (1) qui garde la porte : encore cet ani-

(1) On ne se contentoit pas seulement de faire

mal, après avoir bien aboyé, s'adoucit-il par le pain qu'on lui jette. Croyez-moi, retirez-vous, et ne faites que rire. Cet Avocat se croit un homme d'importance, parce que sa porte est assiégée par une foule de plaideurs : ce riche, couché dans

garder la porte par un gros chien d'attache, on le peignoit encore sur la muraille de la loge du portier, ou sur les murs mêmes de la porte de la maison, et on mettoit au-dessus de ce tableau une inscription qui avertissoit ceux qui entroient dans la maison, sans être connus, de se garder du chien.

Ad sinistram enim intransibis, dit *Pétrone*, non longè ab ostiarii cellâ, canis ingens catenâ vinctus, in pariete erat pictus, superque quadratâ litterâ scriptum, CAVE CANEM. *Petron.* Satyric. cap. 29.

Il n'y a de singulier dans cet usage que l'inscription *cave canem*. Mais une coutume qui paroitra avec raison barbare, et qui peut donner au moins une légère idée de la manière cruelle avec laquelle les Romains traitoient leurs esclaves; c'est que les portiers eux-mêmes étoient enchainés avec les fers aux pieds, sous le vestibule, et à l'entrée même de la maison confiée à leur vigilance. Là, dans une petite loge ou cellule d'esclave, couchés durement, ayant auprès d'eux un chien énorme qui faisoit l'office de gardien, et qui aboyoit au moindre bruit qu'il entendoit, ils veilloient une partie de la nuit, occupés, comme le jour, à ob-

le fond de ses appartemens, s'applaudit de son bonheur, et regarde comme une marque de félicité d'avoir une porte inaccessible : il ne sait pas que celle d'une prison est encore plus difficile à forcer.

server ceux qui entroient et qui sortoient, de crainte qu'on n'emportât quelque chose de la maison.

Sciendum est janitores et catenatos et compeditos fuisse, in ipso aditu ac vestibulo quasi in præsidio conlocatos. Ubi, servili cellâ, ac subcustodæ cane contenti, noctu atque interdû vitam sedentariam exigent; haud, ante pedes quod erat, prospicientes modò; sed post etiam respicientes. Credo, ne quis adventor gravior quàm advenisset, discederet. *Jani Douzæ præcédanea pro Tibull. cap. 1.*

Ces portiers avoient pour marque distinctive de leur fonction, et en quelque sorte pour attribut, un bâton qu'ils tenoient ordinairement à la main, et dont ils se servoient dans l'occasion pour écarter les importuns et les petites gens qui venoient assiéger la porte. Il paroît même, par un passage de Pétrone qu'ils suspendoient quelquefois ce bâton à l'entrée de leur loge.

Et arundinem ab ostio rapuit, iterumque nihil respondentem multavit; ac nisi primo ictu arundo quassata verberantis impetum minuisset, forsitan etiam brachia mea caputque fregisset. Satyricon, cap. 134, edit. Burman. Amstel. 1743. Sénèque appelle ailleurs ce bâton, *ostiarîi virgam*. Voyez de Constant, *Sapient. cap. 14;* et Macrobe, *Saturnal. lib. 1, cap. 9.*

Attendez-vous donc à souffrir bien des choses. Est-on surpris de grelotter en hiver ; d'avoir le mal de mer lorsqu'on navige ; d'être heurté dans une rue ? On supporte avec courage les maux auxquels on est préparé. Placé à table dans le lieu le moins honorable , vous en voulez au maître du festin , à celui qui vous a invité , à celui même qu'on vous préfère. Insensé ! que vous importe quelle partie du lit vous pressiez ? Qu'a de commun un lit avec votre gloire ou votre honte ? Vous avez regardé quelqu'un de mauvais œil , parce qu'il a mal parlé de vos talens : voulez-vous vous soumettre à la même loi ? Hé bien ! Ennius vous haïroit , parce que sa lecture vous déplaît : Hortensius , pour la même raison , vous déclareroit la guerre ; et Cicéron deviendrait votre ennemi , si vous tourniez ses vers en ridicule.

CHAPITRE XXXVIII.

SERIEZ-VOUS assez injuste , pour vous plaindre des suffrages , quand vous vous êtes mis sur les rangs comme Candidat ? Mais on vous a fait un outrage : vous en

a-t-on fait un plus grand qu'à Diogene (1), Philosophe Stoïcien ? Dans le temps même où il dissertoit sur la colère, un jeune insolent cracha sur lui, il supporta ce traitement avec douceur et sagesse. *Je ne suis pas en colère*, dit-il, *mais je ne sais si ce n'est pas le cas de s'y mettre*. Notre Caton se conduisit encore mieux : tandis qu'il plaidoit une cause, Lentulus, si connu du temps de nos ancêtres, par son esprit turbulent et fougueux, lui cracha au milieu du front; Caton essuya son visage, et se contenta de dire : *Lentulus, (2) je suis en état d'affirmer qu'on se trompe quand on dit que vous manquez de bouche*.

(1) On trouve dans les recueils de Stobée plusieurs fragmens des ouvrages de ce Philosophe, qui prouvent que c'étoit non seulement un homme d'esprit, mais même un Ecrivain plein de force, et sur les ouvrages duquel les principes rigides de sa secte ont influé sensiblement.

(2) Il s'agit ici de Cnéius-Cornelius-Lentulus, surnommé Clodians, qui fut Consul l'an de Rome 681. Le mot de *Caton* ne présente point en français le même sens que dans le latin, où le mot *os*, bouche, signifie aussi *effronterie*. *Sine fronte et ore*, se disoit chez les Romains d'un impudent.

Aulugelle nous a conservé un fragment de Salluste,

CHAPITRE XXXIX.

Nous sommes enfin parvenus, Novatus, à régler notre ame, en la rendant inaccessible, ou supérieure à la colère : voyons comment on peut réprimer la colère d'autrui. En effet, il ne nous suffit pas de nous bien porter, nous voulons encore guérir les autres. Nous ne tenterons pas d'apaiser par des discours la colère dans ses premiers transports ; elle est sourde et en délire : nous lui donnerons du temps. Ce n'est pas dans l'accès, qu'un Médecin emploie les remèdes : il ne touche point aux yeux pendant la fluxion, de peur d'y joindre une inflammation ; ni aux autres maux, quand ils sont dans leur crise. Le repos est l'unique traitement des maladies qui commencent.

A quoi sert donc votre recette, direz-vous, si elle n'apaise la colère, que lors-

très-propre à nous donner une idée exacte du caractère de ce Lentulus. *Cn. Lentulus*, dit-il, *cui cognitum Clodiano fuit, perincertum stolidior an vanior.* Sallust, *apud Agell. noct. Attic. lib. 18, cap. 4.*

qu'elle

qu'elle cesse d'elle-même ? D'abord elle sert à la faire cesser plutôt , ensuite à prévenir les rechûtes : enfin , si elle n'ose pas heurter de front les premiers transports de la colère , elle aura l'adresse de lui donner le change ; elle écartera tous les instrumens propres à seconder sa vengeance ; elle feindra (1) de la colère , afin d'avoir , en qualité d'auxiliaire , plus d'influence (2) dans son conseil : elle fera

(1) Ce que Sénèque prescrit ici, Othon l'a mis en pratique. A peine fut-il élu Empereur , que les soldats lui demandèrent le supplice de Marius Celsus , ami de Galba , et fidele à ce Prince jusqu'à son dernier soupir. Comme l'autorité d'Othon , assez grande pour ordonner le crime , ne l'étoit pas assez pour l'empêcher ; il feignit de la colère , fit enchaîner Marius , et l'arracha à la mort qui le menaçoit , en assurant qu'il le réservait pour de plus grands supplices.

Sed Othoni nondum auctoritas inerat ad prohibendum scelus ; jubere jam poterat. Ita , simulatione iræ , vinciri jussum , et majores pœnas daturum adfirmans . præsentî exitio subtraxit. TACIT. *Hist. lib. 1 , cap. 45.*

(2) On lit dans Tacite que Spurrina , forcé d'user de condescendance envers ses soldats mutinés , marcha avec ces téméraires , et feignit d'entrer dans leurs vues , pour donner ensuite plus de force et d'autorité à ses conseils , si la sédition s'appaisoit. *Fit temeritatis alienæ*

naître des délais ; et, sous prétexte de chercher un châtiment plus rigoureux, elle différera le châtiment présent : enfin, elle mettra tout en œuvre pour calmer la fureur. Est-elle trop forte ? elle lui opposera ou la honte ou la crainte. Est-elle foible ? on lui fait diversion par des discours agréables, ou par des nouveautés ; et la curiosité la détournera de son objet.

On dit qu'un Médecin , chargé de traiter la fille d'un Roi, qu'il ne pouvoit guérir sans une opération , en passant doucement sa main sur sa mamelle gonflée, y introduisit une lancette cachée dans une éponge : la Princesse n'eût jamais consenti à l'opération, si elle lui eût été annoncée ; mais comme elle ne s'étoit pas attendue à la douleur, elle la supporta facilement.

C H A P I T R E X L.

IL est des malades qu'on ne guérit qu'en les trompant. Vous direz donc à l'un :

Comes Spurinna, primo coactus, mox velle simulans, quo plus auctoritatis inesset consiliis, si seditio mitesceret. Hist. lib. 2., cap. 18.

» Prenez garde que votre colère ne soit
» un sujet de joie pour vos ennemis : à
» l'autre : vous risquez de perdre la bonne
» opinion qu'on a de votre grandeur d'ame
» et de votre fermeté : je suis indigné,
» comme vous, au-delà de toute expres-
» sion ; mais il faut attendre, et vous
» pourrez vous venger : renfermez cette
» injure en vous-même, et quand vous
» le pourrez, vous la rendrez avec usure ».
Réprimander un homme irrité, et opposer
de la colère à sa colère, c'est l'animer
davantage. Il faut le prendre de toutes les
manières, et toujours avec douceur, à
moins que vous ne soyez un personnage
assez important, pour pouvoir tout d'un
coup pulvériser sa colère ; c'est ce que fit
Auguste, un jour qu'il soupoit chez Védius
Pollion : un esclave de celui-ci avoit cassé
un vase de crystal ; Védius le fitsaisir, et
le condamna à un genre de mort assez
extraordinaire, c'étoit d'être exposé à des
murenes énormes qu'il nourrissoit dans
un vivier, moins pour satisfaire sa gour-
mandise, que pour assouvir sa cruauté.
L'esclave s'échappa, et vint se jeter aux
pieds de l'Empereur, lui demandant, pour

toute grace, de périr d'une autre manière, et de n'être pas mangé. César, frappé de la nouveauté de cette barbarie, fit délivrer l'esclave, briser en sa présence tous les vases de crystal (1) du maître, et com-

(1) Ce fait est rapporté avec les mêmes circonstances dans Dion Cassius, l. 54, c. 23, p. 752 et 753, *edit.* Reimar. Mais Dion commence son récit par un portrait de Pollion qui rend très-croyable le trait qu'on vient de lire. Cette année, dit-il, mourut Vedius Pollion : cet homme n'est illustre ni par sa naissance, ni par ses actions; mais ses richesses et sa cruauté l'ont rendu si célèbre, qu'elles lui ont mérité une place dans l'Histoire. *Hoc ipso anno Vedius Pollio mortem obiit, vir alioquin memoria haud dignus, libertinus genere, et equestri ordini accensus, qui nihil praeclarè gesserat : divitiarum tamen et saevitiæ nomine celeberrimus, ita ut in Historiis quoque locum invenerit.*

La raison qui, selon Pline, déterminâ Pollion à préférer ce genre de supplice, fait horreur, et rend, s'il se peut, ce monstre encore plus odieux. « Ce n'est pas, dit-il, que les bêtes féroces qui sont sur la terre, n'eussent pu servir de même la cruauté de Pollion; mais c'est qu'en faisant ainsi dévorer son esclave par des animaux d'une autre espèce, il n'auroit pu jouir du plaisir de voir déchirer et mettre en un moment en pièces un corps humain tout entier ».

Invenit in hoc animali (muræna) documenta saevitiæ Vedius Pollio Eques Romanus ex amicis Divi-

bler le vivier. Voilà comme César devoit punir son ami ; il fit un bon (1) usage

Augusti, vivariis earum immergens damnata mancipia, non tanquam ad hoc feris terrarum non sufficientibus, sed quia in alio genere totum pariter hominem distrahi, spectari non poterat. PLIN. *Nat. Hist.* lib. 9, cap. 23, *edit.* Harduin.

Rien ne prouve mieux qu'il faut éclairer les hommes pour les rendre bons, humains et vertueux. L'ignorance ne peut jamais faire que des méchants, et par conséquent des malheureux ; car ces deux mots sont synonymes : s'il est quelques exceptions à ces deux maximes, elles sont si rares, qu'elles ne doivent pas entrer en calcul, ni rendre la règle moins absolue et moins générale. D'ailleurs c'est une vérité que l'Écriture nous enseigne expressément, lorsqu'elle dit que tout pécheur est ignorant : *omnis peccans est ignorans* : pensée profonde, dont un Auteur célèbre a senti toute la justesse, et à laquelle il a donné dans sa langue un tour si vif, si original, qu'il a su lui rendre toutes les grâces de la nouveauté, tant le charme et la magie du style ont de pouvoir sur nos esprits : *un soi*, dit-il, *n'a pas assez d'étoffe pour être bon*. Plus on méditera cette maxime, plus on sera convaincu qu'il en est peu de plus certaine et de plus utile, que les hommes aient plus d'intérêt à croire vraie, et dont il soit néanmoins plus difficile de leur persuader la vérité. C'est bien ici qu'on peut appliquer le mot du Président de Montesquieu : *quand il s'agit de prouver des choses si claires, on est sûr de ne pas convaincre*.

(1) Cette action d'Auguste n'est sûrement pas la

de sa supériorité. Quelle fureur ; faire emporter un homme du festin , pour subir

plus brillante de sa vie, mais elle est peut-être la meilleure, et celle que Trajan, Antonin, Marc Aurele et Julien lui auroient le plus enviée. On reconnoit là l'effet des sages leçons du Philosophe Athénodore. Elles avoient enfin adouci le tigre, et lui avoient fait perdre peu-à-peu le goût du sang humain, dont il s'étoit si long-temps abreuvé. Zoïme assure en effet que la sagesse de son gouvernement fut l'ouvrage des conseils de ce Philosophe. (*Voyez* lib. 1, pag. 7, *edit.* Oxon. 1679.). Ce qu'il y a de certain, c'est qu'Auguste lui témoigna toujours une estime, une amitié et une déférence qui honorent également le maître et le disciple; il le respectoit comme son propre père, et souffroit ses réprimandes avec une bonté singulière; on peut même ajouter que peu de Souverains auroient reçu aussi patiemment que lui la leçon hardie qu'Athénodore lui donna un jour. Auguste aimoit les femmes avec idolâtrie, il n'étoit même arrêté par aucune considération d'équité ni de prudence, et faisoit venir chez lui assez publiquement celles qui avoient su lui plaire. Athénodore étant allé voir un Sénateur de ses amis, le trouve plongé dans la tristesse, et sa femme baignée de larmes. Il leur demande la raison de leur chagrin. Ma femme, lui dit le Sénateur, est la malheureuse victime que l'Empereur sacrifie aujourd'hui à sa passion. Athénodore les rassure, les console l'un et l'autre; et leur promet sur-tout de réprimer l'intempérance d'Auguste. A l'instant même il se saisit d'un

un châtiment d'un genre nouveau! faire déchirer les entrailles d'un homme, parce

poignard, entre ainsi armé dans une litière couverte, et se fait porter jusques dans l'appartement de l'Empereur. Ce prince impatient de jouir de l'objet de ses desirs, découvre la litière avec l'empressement d'un amant passionné. Alors Athénodore en sort brusquement le poignard à la main : Voyez, lui dit-il, à quoi vous vous exposez ? un mari au désespoir ne peut-il pas user de ce stratagème, et laver dans votre sang la honte que vous lui prépariez ? Auguste, bien loin d'être blessé de la hardiesse d'Athénodore, le remercia de la leçon, lui promit d'être à l'avenir plus décent, plus circonspect et sur-tout moins tyrannique, et ce qui est plus important encore, il lui tint parole. *Voyez Zonare, Annal. lib. 10, pag. 544, B. C. edit. Paris. 1686, Typis Regiis.*

Plutarque observe avec son bon sens ordinaire, qu'il faut que les Philosophes vivent et conversent sur-tout avec les Princes, parce qu'ils les rendent plus justes, plus modérés, plus humains et plus enclins à faire le bien. Le trait qu'on vient de lire, et la vie entière de Trajan, des deux Antonins et de Julien, sont de bonnes preuves de cette vérité. Mais ce que Plutarque n'a pas dit, et ce qui n'est pas moins exact, c'est qu'à d'autres égards, il est presque aussi utile aux Philosophes de vivre avec les Souverains et les Grands, et de se répandre dans la société, qu'il est avantageux aux Princes et aux Grands de vivre avec les Philo-

qu'une coupe a été cassée ! écouter assez sa passion , pour faire mener quelqu'un au supplice , dans le lieu même où se trouve l'Empereur !

C H A P I T R E X L I.

Q U A N D on est assez puissant pour attaquer la colère avec avantage , on peut la traiter durement ; mais ce n'est que dans un cas pareil à celui que je viens de rapporter , lorsque la colère devient féroce , brutale , sanguinaire , et incapable d'être

sophes. En effet la page qui nous apprend à nous conduire dans une circonstance épineuse , qui nous garantit d'un grand péril , qui nous fait tenter avec succès une entreprise désespérée , qui développe à nos yeux les ressorts les plus secrets des actions humaines , qui nous donne ce tact , cet instinct et cette espèce de divination , à l'aide desquels nous jugeons quelquefois les caractères avec une singulière précision ; en un mot , qui porte le flambeau dans le fond de la caverne ; c'est dans le grand Livre du monde qu'elle est écrite.

Quand on n'étudie l'homme , que dans son cabinet ou dans les Ouvrages des Moralistes , on ne connaît guère que l'homme abstrait , l'homme idéal ; mais non celui qui est en nature ; et qui vit en société.

guérie que par une crainte , qui lui en impose (1).

Etablissons le calme dans notre ame. Pour y parvenir , occupons-nous de méditations salutaires et d'actions vertueuses ; que toutes nos facultés ne soient dirigées que vers l'honnête ; soyons en paix avec nous-mêmes , sans nous embarrasser de la réputation ; consentons qu'elle soit mauvaise , pourvu que nous en méritions une bonne.

Mais , dira-t-on , le peuple n'admire que les actions d'éclat ; l'audace a seule des droits sur son estime , les gens tranquilles lui paroissent des indolens. Peut - être juge-t-il ainsi , du premier coup d'œil ; mais , lorsqu'une conduite soutenue prouve que cette prétendue indolence est un calme réel , ce même peuple donne à l'homme de bien son estime , et lui montre de la vénération.

Cette passion horrible et monstrueuse n'a donc rien d'utile ? au contraire elle est la source des plus grands maux , des meurtres , des incendies ; elle foule aux pieds

(1) Il manque ici quelque chose dans le texte.

toute honte , elle trempe ses mains dans le sang , elle disperse les membres de ses propres enfans ; il n'y a pas de lieu sur la terre qu'elle n'ait souillé de crimes ; insensible à la gloire , indifférente à l'infamie , elle devient incorrigible , lorsque de simple colère elle s'est consolidée en haine habituelle.

C H A P I T R E X L I I.

DÉLIVRONS-NOUS donc de cette passion ; purifions notre ame , extirpons entièrement des vices , dont les racines , quelque foibles qu'elles soient , ne manqueront pas de repousser. Il ne s'agit pas de modérer la colère , mais de la bannir absolument. Comment régler une affection essentiellement dépravée ? Mais on peut l'étouffer , il ne s'agit que de faire des efforts. Rien n'y contribuera plus que la méditation de la mort : disons-nous intérieurement : Pourquoi nous (1) déclarer les uns

(1) Au texte : *iras indicere*. Sénèque fait ici allusion à une ancienne coutume des Romains , qui n'a pas même cessé d'être en vigueur sous le regne des Empereurs.

aux autres des haines, comme si nous devions vivre éternellement? pourquoi dissiper le temps si court de notre vie? pourquoi employer à tourmenter les autres, des jours qu'on peut passer dans des plaisirs honnêtes? en avons-nous donc de trop? nous reste-t-il du temps à perdre? pourquoi nous élançer au combat? pour-

Lorsqu'ils vouloient rompre l'alliance qu'ils avoient contractée avec un Peuple, ils lui déclaroient publiquement qu'ils renonçoient à son amitié. On en voit la preuve dans un passage de Tite-Live, où il parle des Ambassadeurs envoyés à Persée : *Legati . . . ad renunciandum amicitiam Regi missi redierunt*, dit cet Historien, *lib. 42, cap. 25*. Dans un autre endroit, le Consul Manius Acilius consulte le College des Féciaux pour savoir si, avant de déclarer la guerre aux Eoliens, il faut leur faire signifier que la République renonce à leur alliance et à leur amitié. *Num prius societas eis et amicitia renuncianda esset, quàm bellum indicandum* (*Id. liv. 36, cap. 3.*). Non seulement les Romains pratiquoient cet usage avec leurs voisins et leurs alliés, mais ils en usoient même ainsi entre eux. Lorsque nos Ancêtres, dit Tacite, vouloient renoncer à l'amitié de quelqu'un, ils lui défendoient leur maison. C'est par-là que se consommait la rupture. *Morem fuisse majoribus, quotiens dirimerent amicitias, interdıcere domo, eumque finem gratiæ ponere*, *Annal. lib. 6, cap. 29*. Germanicus indigné contre Pison, par lequel il se croyoit empoisonné, lui écrivit pour lui déclarer qu'il

quoi nous susciter des guerres? pourquoi, oubliant notre foiblesse, nourrir de si longues inimitiés? pourquoi fragiles, tels que nous sommes, nous heurter contre les autres? Ces haines si implacables, dans un moment un accès de fièvre, ou toute autre maladie, vous forcera d'y renoncer: la mort va terminer le combat, en se

renonçoit à son amitié. *Componit epistolas quæ amicitiam ei renunciabat, Id. lib. 2, cap. 70.* A l'égard de l'expression dont Sénèque se sert ici, et sur-tout au commencement de la lettre 76.^e, je serois assez tenté de croire, d'après un passage de Cicéron, que c'étoit la formule reçue et usitée dans ces sortes de cas. » Ayant vu souvent, dit-il, les hommes les plus » célèbres déposer les inimitiés les mieux fondées, » quand c'étoit contre des citoyens qui avoient bien » mérité de la République, je n'aurois pas cru qu'a- » près que Flaccus a si bien fait voir son amour pour » sa patrie, quelqu'un aimant l'Etat, pût lui déclarer » une nouvelle guerre, sans avoir reçu de lui aucune » injure «.

Etenim cum à clarissimis viris justissimas inimicitias sæpè cum bene meritis civibus depositas esse vidissem, non sum arbitratus, quemquam amicum Reipublicæ, posteaquam L. Flacci amor in patriam perspectus esset, novas huic inimicitias, nullà acceptâ injuriâ, denunciaturum : orat. pro L. Flaccô, cap. 1, edit. Grævii.

mettant entre les combattans. Pourquoi troubler notre vie par ces dissensions continuelles ? Le destin menace nos têtes ; tous les jours que nous perdons n'en sont pas moins comptés , et le trépas s'approche de plus en plus. Ce temps que vous destinez à la mort d'autrui , est peut-être voisin de la vôtre.

C H A P I T R E X L I I I.

RECUEILLEZ plutôt tous les instans de votre vie , rendez-la tranquille pour vous et pour les autres ; faites-vous aimer de votre vivant , et regretter après votre mort. Pourquoi vouloir ruiner cet homme qui vous traite avec trop de hauteur ? pourquoi chercher à effrayer , par tout l'appareil de vos forces , cet autre qui aboie contre vous , parce que vil et méprisable lui-même , toute supériorité est un supplice pour lui ? pourquoi vous emporter contre votre esclave , votre maître , votre Roi , votre client ? attendez un moment , la mort vient , elle vous rendra

tous égaux. Nous rions en voyant aux spectacles du matin , dans l'arène , le combat d'un ours et d'un taureau attachés l'un à l'autre (1) , qui après s'être bien tourmentés réciproquement, finissent par succomber tous deux sous celui qui les acheve. Nous en faisons tout autant : nous provoquons un ennemi attaché avec nous, tandis que le vainqueur et le vaincu sont menacés, même au matin, d'une mort prochaine. Passons plutôt en paix le peu de temps qui nous reste ; que la vue de notre cadavre ne fasse horreur

(1) Cette coutume d'attacher ainsi les bêtes féroces que l'on faisoit combattre dans les jeux publics, rendoit nécessairement ces sortes de combats moins meurtriers, et par-là même moins amusans pour le Peuple qui aimoit à voir couler le sang. Ces animaux ainsi liés ne pouvoient faire usage de toutes leurs forces, ni déployer leur souplesse et leur agilité. On ne peut cependant pas douter que cet usage qui paroît n'avoir eu d'autre objet que de divertir un moment les spectateurs par une espece de lutte d'un genre nouveau, n'ait véritablement existé, puisque Sénèque dit formellement ailleurs que Sylla fut le premier qui fit combattre dans le cirque des lions en liberté. *Primus L. Sylla in circo leones solutos dedit* : de Brevit. vitæ, cap. 13.

à personne. Souvent les clameurs d'un incendie voisin ont apaisé des querelles : souvent l'arrivée d'une bête féroce a séparé le brigand et le voyageur. On n'a pas le temps de lutter contre les petits maux , quand une crainte plus forte se présente. A quoi servent ces combats et ces pièges ? Que souhaitez-vous de plus à votre ennemi que la mort ? eh bien ! tenez-vous tranquille , il mourra sans vous : vous perdrez votre peine , en voulant faire ce qui ne peut pas manquer d'arriver.

Mais , direz-vous , ce n'est pas par sa mort que je veux me venger , c'est par l'exil , par l'ignominie , par sa ruine. Je pardonnerois plutôt à un homme qui souhaite une blessure à son ennemi , qu'à celui qui lui souhaiteroit un bouton , une pustule. Ce dernier seroit petit , en même-temps que méchant : mais soit que vous lui souhaitiez le dernier supplice , soit que vous vous borniez à une peine plus légère , combien de temps durera son châtiment , et votre jouissance féroce ? Eh ! déjà nous rendons l'ame ; mais tant que nous respirons , tant que nous vivons

parmi des hommes, cultivons l'humanité, ne soyons redoutables ni dangereux pour personne, mettons-nous au-dessus des pertes, des injures, des outrages, des railleries; supportons avec courage des inconvéniens qui doivent durer si peu. Tandis que nous regardons, comme on dit, derrière nous, et que nous nous tournons, la mort se présente à nous.

Fin du Traité de la Colère.

DE

DE LA CLÉMENCE.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

JE vais traiter de la clémence, ô Néron César, c'est-à-dire remplir la fonction d'un miroir, vous présenter votre propre image, et vous pénétrer de la joie la plus pure. Quoique le véritable fruit des bonnes actions soit de les avoir faites ; quoique la vertu ne trouve point hors d'elle-même de récompense digne d'elle ; néanmoins il y a du plaisir à contempler, à parcourir une bonne conscience, et à jeter ensuite la vue sur cette multitude immense, discordante, séditeuse, aveugle, prête à s'élancer à la perte des autres et à la sienne ; il est agréable de pouvoir se dire : « Seul » de tous les mortels, j'ai eu le bonheur » de plaire ; j'ai été choisi pour représenter » les Dieux sur la terre : arbitre absolu de

» la vie et de la mort des Nations , le sort
 » et l'état de chaque individu est remis
 » dans mes mains : c'est par ma bouche
 » que la Fortune déclare ce qu'elle veut
 » accorder à chaque homme ; c'est de mes
 » réponses , que les peuples et les villes
 » reçoivent les motifs de leur joie. Nulle
 » partie du monde n'est florissante , que
 » par ma faveur et ma volonté. Ces milliers
 » de glaives que la paix retient dans le
 » fourreau , d'un clin d'œil je les en ferai
 » sortir. C'est moi qui décide quelles na-
 » tions doivent être anéanties ou trans-
 » portées ailleurs , affranchies ou réduites
 » en servitude ; quels Souverains doivent
 » être faits esclaves ; quels fronts doivent
 » être ceints du bandeau royal ; quelles
 » villes doivent être détruites , quelles cités
 » s'élever sur leurs débris. Malgré cette
 » puissance suprême , on ne peut pas me
 » reprocher un seul supplice injuste : je
 » ne me suis pas laissé emporter ni par la
 » colère , ni par la fougue de la jeunesse ,
 » ni par la témérité et l'obstination des
 » hommes , qui fait perdre patience aux
 » âmes les plus tranquilles , ni par l'am-
 » bition cruelle , et pourtant si commune

» aux Maîtres du monde , de montrer leur
» pouvoir par la terreur. Chez moi , le
» glaive est enfermé , ou plutôt , captif dans
» le fourreau. Je suis avare du sang même
» le plus vil ; et quand on n'auroit pas
» d'autre recommandation , le titre d'homme
» en est une suffisante auprès de moi. A ma
» Cour la sévérité se cache , et la clémence
» se montre à découvert : je m'observe ,
» comme si je devois compte de ma con-
» duite aux Loix , que j'ai tirées des téné-
» bres pour les exposer au grand jour. Je
» suis touché de la jeunesse de l'un , de
» l'âge avancé de l'autre ; je fais grace à
» la grandeur de celui-ci , à la foiblesse
» de celui-là ; et si je ne trouve pas d'au-
» tre motif de commisération , je pardonne
» pour me faire plaisir à moi-même. Si
» les Dieux immortels me demandent com-
» pte aujourd'hui de mon administration ,
» je suis prêt à leur faire le dénombrement
» du genre humain ».

Vous pouvez assurer hautement , ô César ,
que de toutes les choses confiées à vos
soins , vous n'en avez fait perdre aucune
à la République , soit par fraude , soit par
violence. Vous avez aspiré à une gloire

bien rare , et que n'a jamais obtenue aucun Prince , à la gloire d'être irréprochable. Vos efforts ne sont point perdus ; votre bonté singulière n'a pas rencontré des appréciateurs ingrats ou injustes , vos bienfaits sont suivis de la reconnoissance. Jamais homme n'a été aussi cher à un homme , que vous l'êtes au Peuple Romain , dont vous faites et ferez long-temps le bonheur. Mais vous vous êtes imposé un grand fardeau : on ne parle plus aujourd'hui du divin Auguste , ni des premiers temps de Tibère César ; on ne vous cherche plus de modèle hors de vous-même. Votre première année est l'avant-goût du regne qu'on exige de vous. La tâche seroit difficile , si votre bonté n'étoit pas naturelle , mais empruntée pour un temps ; car on ne peut long-temps porter un masque : la fausseté se décele promptement ; au lieu que les vertus réelles et , pour ainsi dire , en masse , font tous les jours de nouveaux progrès. Quel moment décisif pour le Peuple Romain , que celui où l'on ignore encore de quel côté se détermineroient vos grands talens : aujourd'hui le bonheur public est fixé ; il n'est plus

à craindre que vous tombiez tout-à-coup dans l'oubli de vous-même. L'excès du bonheur rend l'homme avide ; les desirs ne sont jamais assez réglés , pour cesser au moment de la jouissance ; les vœux vont toujours en avant , et l'acquisition d'un bonheur inattendu ne produit que les plus folles espérances : néanmoins vous avez tiré de vos sujets l'aveu qu'ils sont heureux , et qu'il ne manque rien à leur bonheur , que de durer toujours. Cet aveu , le plus tardif des aveux que fasse l'homme , leur est arraché par mille avantages dont ils jouissent ; une sécurité profonde , une abondance générale , une équité qui met à couvert de toute injustice. Tous les yeux contemplent cette heureuse forme de gouvernement , à laquelle il ne manque , pour être souverainement libre , que le pouvoir de se détruire. Mais ce qui frappe le plus tous les cœurs , c'est l'admiration de cette clémence que vous faites également éprouver aux petits et aux grands. Le sentiment ou l'attente des autres avantages est proportionné à la condition de chaque citoyen ; votre clémence offre à tout le

monde le même espoir : on a beau se fier sur son innocence ; on aime à voir devant ses yeux la clémence , prête à montrer de l'indulgence aux erreurs humaines.

C H A P I T R E I I .

JE sais que certains Philosophes regardent la clémence comme le soutien du crime ; parce que sans le délit elle devient superflue , et que c'est la seule vertu qui n'ait point lieu pour les innocens. Mais d'abord , de même que la médecine , quoiqu'utile aux seuls malades , est estimée de ceux qui se portent bien : de même la clémence , implorée par les coupables , est honorée par les innocens. D'ailleurs elle peut s'exercer sur la personne même des innocens , parce que le hasard quelquefois tient lieu de crime. La clémence vient au secours , non seulement de l'innocence , mais souvent de la vertu même ; parce que les circonstances rendent quelquefois punissables les actions les plus louables en elles-mêmes. Ajoutez que la plus grande

partie des hommes peut rentrer dans la voie de l'innocence : cependant il ne faut pas pardonner indistinctement. Dès qu'on ne fait plus de différence entre les bons et les méchants , le désordre naît, et le vice se déchaîne. Il faut du discernement pour distinguer entre les âmes guérissables et les caractères désespérés. La clémence ne doit être ni vulgaire ni banale, ni trop réservée. Il y a autant de cruauté à pardonner à tout le monde, qu'à n'épargner personne : il faut tenir un milieu ; mais comme il est difficile de garder l'équilibre , la prépondérance doit être en faveur de l'humanité.

C H A P I T R E I I I.

MAIS ces préceptes viendront dans leur temps. Je commencerai par diviser mon sujet en trois parties : la première ne sera que préparatoire : la seconde exposera la nature et les propriétés de la clémence ; car comme il y a des vices qui prennent le masque des vertus, on ne peut distinguer celles-ci qu'en leur im-

primant des marques propres à les caractériser : la troisième prescrira les moyens de parvenir à cette vertu, de s'y confirmer, de se l'approprier.

Que la clémence, qui est la plus humaine des vertus, soit celle qui convienne le plus à l'homme ; c'est un point incontestable, non seulement parmi nous qui regardons l'homme comme un animal sociable, né pour le bien public ; mais parmi les Philosophes même qui se consacrent à la volupté, et dont les actions et les paroles n'ont d'autre but que leur intérêt personnel. Si l'homme, comme ils le prétendent, cherche le calme et le repos ; quelle vertu mieux assortie à sa nature, que celle qui chérit la paix et retient la violence ! Mais il n'y a pas d'homme à qui la clémence convienne mieux qu'à un Roi ou un Prince. La force n'est glorieuse qu'autant que ses effets sont salutaires : n'avoir de puissance que pour nuire, c'est être un vrai fléau. La grandeur n'est appuyée sur des fondemens inébranlables, que lorsqu'on en sent l'utilité, en même-temps que la supériorité ; lorsqu'on la voit continuelle-

ment veiller pour le bien de l'État et des particuliers ; lorsqu'on ne fuit pas sa rencontre comme celle d'un animal nuisible et malfaisant qui sort de sa tanière, mais lorsqu'on s'empresse autour d'elle, comme à la vue d'un astre lumineux et bienfaisant ; lorsqu'on est prêt à s'exposer aux glaives qui la menacent, à lui faire un chemin de ses propres membres, si elle ne peut se sauver que par le carnage. L'attachement des sujets est la garde nocturne qui défend le sommeil du Prince ; leurs personnes forment un rempart autour de la sienne, un mur sans cesse élevé entre lui et le danger. Ce n'est pas sans raison que les Peuples et les Villes s'accordent à protéger et chérir leurs Rois, à sacrifier leurs personnes et leurs biens toutes les fois que leur sûreté l'exige. Ce n'est point par bassesse, ou par folie, que tant de milliers de têtes s'exposent pour une seule, que tant de morts rachètent une seule vie, et quelquefois celle d'un vicillard caduc. Le corps entier est au service de l'ame : et quoique celui-ci l'emporte par la masse et l'apparence, tandis que la substance déliée de l'ame reste cachée

dans un lieu qu'on ignore ; cependant les mains , les pieds , les yeux travaillent pour elle : c'est pour elle , que cette peau lisse étend son enveloppe ; c'est par son ordre , que nous goûtons le repos , ou que nous courons de côtés et d'autres ; c'est par son ordre , si elle est avare , que nous parcourons les mers pour nous enrichir ; si elle est ambitieuse , que nous présentons la main aux flammes , ou que nous nous y précipitons volontairement. Il en est de même de cette multitude qui est , pour ainsi dire , l'enveloppe d'une seule ame , gouvernée par son souffle , modérée par sa sagesse : elle succomberoit et périroit écrasée sous ses propres forces , si la raison de son Chef ne veilloit à sa conservation.

C H A P I T R E I V .

C'EST donc leur propre intérêt que les sujets ont en vue , quand , pour la sûreté d'un seul homme , ils envoient des légions sur le champ de bataille , quand ils s'élancent à la première ligne , quand ils présentent leurs poitrines aux blessures ,

pour sauver aux étendards de leur Général la honte de reculer. Le Souverain est le lien qui réunit les divers membres de l'État, l'esprit de vie qui anime tant de milliers d'hommes : ils ne seroient qu'un fardeau pour eux-mêmes, et une proie pour l'ennemi, si on les privoit de l'ame qui les gouverne. Tant que le Chef est en sûreté, tous ont un même esprit; viennent-ils à le perdre, la discorde se met entr'eux (1). Ce coup fatal anéantiroit la paix pour les Romains, ruinerait la fortune d'un si grand peuple. Notre nation n'aura pas ce péril à craindre, tant qu'elle sera docile au frein : si elle venoit à le rompre, ou si après l'avoir secoué par quelque hasard, elle ne souffroit pas que l'autorité le lui remît; l'ensemble de l'État, le vaste édifice de notre Empire se briseroit en pieces : cette Ville cessera de commander au monde, quand elle cessera d'obéir. Il n'est donc pas surprenant que les Princes, les Rois, les défenseurs de la chose publique, quelque nom qu'on leur donne,

(1) — Rege incolumi mens omnibus una est :

A misso, rupere fidem.

VIRG. *Georg. lib. 4, vers. 212, 213.*

soient plus chers à chaque citoyen que ses parens même. Si l'homme sensé doit préférer l'intérêt public à l'intérêt particulier, il est naturel que le premier sentiment d'amour soit pour la personne en laquelle l'Etat s'est, pour ainsi dire, transformé. Depuis long-temps l'Empereur s'est tellement incorporé avec la République, qu'ils ne peuvent être séparés sans leur perte réciproque : l'une a besoin de tête, comme l'autre a besoin de bras.

C H A P I T R E V .

Vous trouverez, sans doute, ô Néron, que je m'éloigne de mon sujet ; mais j'y marche directement. En effet, si, comme je viens de l'établir, vous êtes l'ame de la République, et si elle est votre corps, vous voyez à quel point la clémence est nécessaire. C'est vous-même que vous épargnez, en paroissant épargner les autres. Il faut donc épargner les citoyens même les plus repréhensibles, comme des membres malades ; et si quelquefois il est nécessaire de tirer du sang, il faut retenir l'instrument, pour ne pas faire l'in-

cision plus forte que le besoin ne l'exige.

La clémence est donc , comme je le disois , prescrite par la Nature à tous les hommes ; mais elle convient beaucoup plus aux souverains , parce que dans ce rang elle a bien plus à conserver , et trouve un plus grand théâtre pour se produire. La cruauté dans les particuliers fait peu de tort , dans les Princes elle ne diffère pas de la guerre. Quoique toutes les vertus soient d'accord entr'elles , et qu'il n'y en ait pas de plus éminentes ni de plus honnêtes que les autres ; néanmoins il en est qui conviennent mieux à de certaines personnes. La magnanimité convient à tous les mortels , même au dernier rang : quoi de plus grand et de plus beau que d'être invulnérable à la mauvaise fortune ? Cependant cette grandeur d'ame se trouve plus à l'aise dans la prospérité ; elle se montre avec plus d'avantage sur le tribunal , que dans la plaine. La clémence rend heureuses et tranquilles toutes les maisons où elle entre ; mais dans un palais elle est d'autant plus admirable , qu'elle s'y montre plus rarement. Quoi de plus louable en effet qu'un

Prince à la colère duquel rien ne fait obstacle , dont les sentences les plus rigoureuses sont applaudies de ceux-mêmes qui périssent , que personne n'ose interpellé , ni même essayer de fléchir : quand sa fureur est trop violente , se mettant un frein à lui-même , et faisant prendre à son pouvoir le cours le plus avantageux et le plus paisible , il se dit à lui-même : il n'y a personne qui ne puisse tuer contre la loi , je suis le seul qui puisse sauver malgré elle.

La grandeur de l'ame doit être proportionnée à celle de la fortune. S'il n'y a pas d'égalité , si même la supériorité n'est pas du côté de l'ame , elle est entraînée plus bas même que la terre. Or le propre de la grandeur d'ame est le calme , la tranquillité , le mépris des injures et des offenses. Les emportemens de la colère ne sont dignes que d'une femme : il n'y a que les bêtes féroces (encore ne sont-ce pas les plus généreuses) qui mordent un ennemi terrassé , et s'acharnent sur leur proie ; les éléphans et les lions quittent l'adversaire qu'ils ont abattu : l'acharnement est le

partage des bêtes les plus méprisables. Une colère cruelle et que rien n'apaise est indigne d'un Roi ; elle le rabaisse presque au niveau de l'homme contre lequel il s'emporte. Mais s'il donne la vie , s'il rend l'honneur à des coupables qui ont mérité de le perdre , il fait ce qui n'est permis qu'au Souverain. On peut ôter la vie à son supérieur , on ne la donne jamais qu'à son inférieur. Le pouvoir de sauver est la plus grande prérogative d'une haute puissance ; qui n'est jamais si digne d'envie , que lorsqu'elle partage le pouvoir des Dieux , par le bienfait desquels , bons ou méchans , nous jouissons tous de la lumière. Qu'un prince donc , à l'exemple de la Divinité , considère avec plaisir ceux de ses sujets qui sont vertueux et utiles ; qu'il laisse les autres pour faire nombre : qu'il chérisse l'existence des premiers , et qu'il tolère celle des autres.

C H A P I T R E V I.

DANS cette ville immense , où , malgré la largeur des rues , une foule innombrable se heurte à chaque obstacle

qui arrête le coup de ce rapide torrent ; dans cette ville où l'on voudroit arriver aux trois théâtres à la fois (1) , dans laquelle on consume toutes les moissons de la terre entière ; quel désert , quelle solitude n'y verrions-nous pas régner , si l'on ne laissoit impunis que les délits qu'un juge sévère peut absoudre ? qu'on trouve un des Questeurs qui ne soit reprehensible d'après la loi même suivant laquelle il fait des informations ? qu'on me montre un accusateur irréprochable ? J'oserai même dire qu'on ne se rend jamais plus difficile pour accorder un pardon , que quand on a été plus souvent dans le cas de le solliciter. Nous avons tous commis des fautes , les uns de plus graves , les autres de plus légères ; les uns de dessein prémédité , les autres par l'impulsion du hasard ou la suggestion des méchans ; d'autres enfin par défaut de fermeté dans de bonnes résolutions ont perdu leur innocence , contre leur gré et nonobstant leur résistance : non

(1) Il y avoit trois théâtres à Rome , celui de Balbus , de Marcellus et de Pompée.

seulement

seulement nous sommes coupables , mais nous le serons jusqu'à la fin de notre vie. Ceux même , dont l'ame est assez purifiée pour n'avoir plus à craindre le désordre et l'erreur , ne sont parvenus à l'innocence , que par la route des fautes.

C H A P I T R E V I I.

J'AI déjà cité l'exemple des Dieux : c'est le plus beau modèle que je puisse proposer à un Prince. Qu'il soit envers ses sujets ce qu'il voudroit que les Dieux fussent envers lui. Desire-t-il donc que les Divinités soient inexorables pour toutes ses fautes et ses erreurs ? que leur courroux se porte à la destruction totale ? Dans ce cas , quel Roi seroit en sûreté ? quel est le Monarque dont les Aruspices ne recueilleroient pas les ossemens réduits en poudre (1) ! Si les Dieux se lais-

(1) Les Aruspices seuls pouvoient recueillir les membres de ceux qui avoient été tués par le tonnerre ; ils les mettoient en terre à l'endroit même où ils avoient été frappés , et ils entouroient ce lieu de gazon en formant une enceinte dans laquelle il n'étoit point permis d'en-

sent fléchir, et sont trop équitables pour punir sur-le-champ par la foudre les crimes des Grands : combien n'est-il pas plus juste qu'un homme, préposé à la conduite des autres hommes, exerce son empire avec douceur, et songe si le spectacle du monde n'est pas plus agréable aux yeux dans un jour pur et serein, qu'au milieu des éclats du tonnerre, des secousses de la terre, et des feux épars qui s'élancent de la nue. L'aspect d'un Empire tranquille, et gouverné avec modération, est celui d'un ciel pur et bien éclairé. Dans la tyrannie on voit régner le désordre, les ténèbres, l'obscurité, un effroi général se répand au moindre bruit : celui-même qui fait tout trembler n'est pas exempt des secousses. L'acharnement de la vengeance est plus pardonnable aux particuliers : on peut les offenser, et leur ressentiment est fondé sur une injure ; de plus, ils craignent

trer. Ils y sacrifioient ensuite une brebis de deux ans ; ce sacrifice se nommoit *bidental*. Voyez la note de Justo-Lipse sur ce passage, et Pompeius Festus, *de verbor. significat. voce Bidental. occisum fulguritum.*

le mépris ; et le pardon des injures pourroit paroître en eux plutôt foiblesse que clémence. Mais quand la vengeance est facile, celui qui s'en abstient est sûr d'être estimé par sa douceur. Dans la condition privée, les gestes menaçans, les querelles, les disputes, les emportemens de la colère sont plus permis ; parce que entre gens de même force les coups sont légers : mais dans un Prince, parler trop haut, se servir d'expressions peu mesurées, sont des choses indignes de la majesté de son rang.

C H A P I T R E V I I I.

Vous trouverez peut-être étrange d'ôter aux Princes la liberté de parler comme il leur plaît, tandis qu'on en jouit dans le rang le plus bas : ce n'est plus, direz-vous, commander, c'est être esclave. Eh quoi ! n'avez-vous pas éprouvé qu'en effet l'empire n'est que pour nous, et l'esclavage pour vous ? Votre condition n'est pas la même que celle des hommes cachés dans la foule, et qui n'en sortent pas : leurs vertus, pour se produire, ont

long-temps à lutter , et leurs vices sont entourés de ténèbres. Mais vous , la renommée recueille toutes vos actions et vos paroles. Aussi personne ne doit prendre plus de soin de leur réputation , que ceux qui , soit en bien , soit en mal , en auront une fort étendue. Combien de choses vous sont interdites , qui , graces à vous , nous sont permises ! Je puis marcher seul dans tous les quartiers de la ville ; quoique sans cortège , et sans armes ni chez-moi ni à mon côté , je n'ai rien à craindre : et vous qui nous procurez la paix , vous ne pouvez vivre sans armes. Il ne vous est point permis de sortir un instant de votre rang ; il vous obsède , et quelque part que vous allicz , il vous suit avec un grand appareil. La servitude la plus gênante de la grandeur , est de ne pouvoir en descendre. Mais cette nécessité vous est commune avec les Dieux : le ciel est leur prison ; et il ne leur est pas plus permis , qu'il ne seroit sûr pour vous , de se rabaisser. Vous êtes , pour ainsi dire , cloué à votre grandeur ; nos démarches ne sont pas observées : nous pouvons aller ,

venir, changer de façons d'agir, sans que le public en soit instruit; vous ne pouvez pas plus vous cacher, que le soleil. La lumière qui vous environne attire tous les yeux : vous croyez être un homme qui marche, et c'est un astre qui se lève sur l'horison. Vous ne pouvez proférer un mot, sans être entendu de toutes les nations de la terre; vous mettre en colère, sans faire trembler le monde; renverser un seul homme, sans ébranler tout ce qui l'environne. La foudre en tombant, ne frappe qu'un petit nombre d'hommes, et les effraie tous : de même les châtimens de la suprême puissance causent moins de mal que d'épouvante; et c'est avec raison : dans l'homme qui peut tout, on envisage moins ce qu'il a fait, que ce qu'il auroit pu faire. Ajoutez que dans la condition privée le pardon des injures en attire de nouvelles : au lieu que la clémence fait la sécurité des Rois. D'ailleurs la fréquence des châtimens, pour quelques haines qu'elle étouffe, en allume dans tous les cœurs : il vaut donc mieux supprimer la volonté de punir, puisqu'elle ne manquera

jamais de motifs. De même que les arbres poussent mieux, quand on les débarrasse d'une partie de leurs rameaux, et qu'on rend plus touffues quelques plantes, en leur coupant la tête : de même la cruauté des Rois, qui font périr leurs ennemis, ne fait qu'en augmenter le nombre. Les pères, les enfans, les proches et les amis du mort héritent de sa haine.

C H A P I T R E I X.

CONFIRMONS cette vérité par un exemple tiré de votre famille (1). Le divin Auguste fut un Prince rempli de douceur, à le prendre du commencement de son regne : lorsque la République étoit la proie de plusieurs maîtres, il se servit du glaive comme un autre. A l'âge où vous êtes, à peine sorti de sa dix-huitième année, il avoit déjà plongé le poignard dans le sein de ses amis, il avoit attenté à la vie du Consul Antoine, dont il avoit été le col-

(1) Néron descendoit d'Auguste par sa mère Agrippine, qui étoit fille d'Agrippa, gendre de ce Prince,

legue dans le temps des proscriptions. A l'âge de plus de quaranteans (1), pendant son séjour dans la Gaule, on vint lui annoncer que L. Cinna, jeune insensé, lui dressoit des embuches : on lui désigna le lieu, l'heure, la manière dont se devoit faire l'attaque : un des complices avoit tout déclaré. Auguste, résolu de se venger, convoqua son Conseil. Il passa une nuit agité, en songeant qu'il alloit condamner un jeune homme de la première qualité, petit-fils du Grand Pompée, et à cela près toujours irréprochable. D'un autre côté, quel scrupule pouvoit-il se faire de punir un homme seul, lui qui, dans un souper, avoit dicté à Antoine l'édit de la proscription ? Il gémissoit, et de temps en temps prononçoit des discours qui se contredisoient. » Quoi ! je laisserois aller en assurance mon assassin, tandis que je suis moi-même dans les allarmes ? Quoi ! cette tête échappée aux horreurs des

(1) Dion Cassius place cet événement l'an 757 de la fondation de Rome. Or, dans ce temps, Auguste étoit à Rome et non dans les Gaules, et il avoit alors plus de 60 ans. Voyez la note de Juste-Lipse sur ce passage.

» guerres civiles, à tant de combats sur
 » terre et sur mer, au moment où la
 » paix regne dans tout le monde entier,
 » on pourra impunément, je ne dis pas
 » la trancher, mais l'immoler ; car c'est
 » pendant un sacrifice, qu'on avoit ré-
 » solu de m'attaquer ». Puis après quel-
 que intervalle de silence, il s'emportoit
 d'une voix plus forte contre lui-même,
 que contre Cinna. » Pourquoi vis-tu, dit-
 » il, si ta perte intéresse tant de gens ?
 » Quoi ! toujours des supplices ! toujours
 » du sang ! ma tête est le but de tous
 » les traits de la jeune Noblesse. Eh ! la
 » vie n'est pas d'un si grand prix, s'il
 » faut tant égorger pour la sauver ».

Enfin Livie, sa femme, l'interrompt,
 en lui disant : » Daignez-vous écouter
 » les conseils d'une femme ? faites comme
 » les Médecins, qui, lorsque les remèdes
 » ordinaires ne réussissent pas, en em-
 » ploient de contraires. Jusqu'ici vous
 » n'avez rien gagné par la sévérité : Sal-
 » vidiénus a été suivi de Lépidus ; Lépi-
 » dus de Muræna ; Muræna de Cæpion,
 » et Cæpion d'Egnatius, sans parler des
 » autres dont la témérité fait rougir ; es-

» s'avez maintenant de la clémence : par-
 » donnez à Cinna, il est convaincu, il
 » ne peut plus vous nuire ; il peut être
 » utile à votre réputation ».

Charmé d'avoir trouvé un patron dans sa femme, Auguste lui rendit grâces, envoya un contre-ordre à son Conseil, et ne manda que Cinna tout seul. Après avoir fait retirer tous ceux qui se trouvoient dans sa chambre, et fait avancer un second siège pour le complot : » J'exige de vous (1) avant tout, dit-il, de

(1) Corneille a traduit en vers une grande partie de ce chapitre dans sa Tragédie de Cinna, acte 5, scène 1. On trouve dans l'imitation du Poète, les principales idées du Philosophe ; mais exprimées avec cette précision qui caractérise les grands Écrivains, et qui ajoute encore au charme de la poésie. On s'ap-
 précoit aisément que Corneille a voulu lutter contre Sénèque, et sur-tout ne pas rester au-dessous de son modèle. C'est la copie d'un excellent original, faite par un homme de génie. La plupart des traits mâles et vigoureux de ce discours d'Auguste, Corneille les doit à Sénèque ; je n'en excepte pas même ce vers sublime et si justement admiré :

Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie.

Sénèque a dit avec la même simplicité : *ex hodierno*

» ne pas m'interrompre, de ne pas cou-
 » per mon discours par vos exclamations :
 » vous aurez ensuite le loisir de parler.
 » Je vous trouvai, Cinna, dans le camp
 » de mes adversaires; vous n'étiez pas
 » devenu, vous étiez né mon ennemi;
 » je vous ai sauvé, je vous ai rendu tout
 » votre patrimoine. Aujourd'hui vous êtes
 » assez riche, assez fortuné pour faire
 » envier aux vainqueurs le sort d'un vain-
 » cu. Vous demandâtes le Sacerdoce en
 » concurrence avec un grand nombre de
 » compétiteurs, dont les pères avoient
 » servi sous moi; je vous ai préféré. Après
 » tant de services, vous avez voulu m'as-
 » sassiner « !

A ces mots, Cinna s'étant écrié qu'il étoit bien éloigné d'une telle détermination; Vous ne tenez pas votre parole, Cinna, lui dit Auguste; vous étiez convenu de ne pas m'interrompre. Je disois donc que vous avez tout préparé pour m'assassiner : il indiqua le lieu, les complices,

die inter nos amicitia incipiat. On trouve dans cette belle scène de Cinna d'autres imitations également heureuses.

le jour, l'ordre de l'attaque, le meurtrier chargé de porter le coup; et voyant que le coupable avoit les yeux baissés, et qu'il étoit réduit au silence par les remords plutôt que par la conviction.

» Quel est votre but, lui dit-il? est-ce
 » de régner? Je plains le Peuple Ro-
 » main, si vous n'avez d'autre obstacle
 » que moi! Mais vous êtes incapable de
 » défendre vos intérêts domestiques: en
 » dernier lieu, dans un jugement privé,
 » vous succombâtes sous le crédit d'un
 » affranchi. Il n'y a donc que César,
 » contre qui vous trouviez des ressources
 » faciles? Encore, si j'étois le seul obs-
 » tacle à vos espérances! Mais les Paul
 » Emile, les Fabius Maximus, les Cos-
 » sus, les Servilius, seront-ils d'humeur
 » à supporter votre empire? Et cette
 » foule de Nobles, qui ne portent pas
 » de vains noms, mais qui contribuent
 » eux-mêmes à décorer les portraits de
 » leurs ancêtres «? Je ne répéterai pas
 le discours entier d'Auguste, il occuperoit la plus grande partie de ce volume: en effet le Prince parla plus de deux heures, cherchant à faire durer le plus

qu'il put ce genre de supplice , le seul auquel il vouloit se borner. Il finit par ces mots : » Je vous donne , Cinna , la » vie une seconde fois. J'ai pardonné à » un ennemi , je pardonne aujourd'hui » à un assassin , à un parricide : à com- » mencer de ce jour soyons amis. Com- » battons de sincérité ; moi , en vous » donnant la vie ; vous , en me la devant ».

Depuis , l'Empereur lui offrit de lui-même le Consulat , en lui faisant un reproche de n'avoir pas osé le demander ; il éprouva de sa part un attachement et une amitié inviolables ; il fut son unique héritier , et n'eut plus à craindre aucune embuche de sa part.

C H A P I T R E X.

VOTRE ayeul pardonna aux vaincus : car s'il ne leur eût pas fait cette grace , à qui eût-il commandé ? Il attira du camp ennemi dans le sien Salluste , les Coccéius , les Duilius , toute cette cohorte d'amis du (1) premier ordre. C'é-

(1) Au texte : *et totam cohortem primæ admissionis.*

toit encore à sa clémence, qu'il devoit

Séneque a déjà parlé ailleurs de ces amis qu'on distribuoit en une première et une seconde classe, selon l'ordre où ils étoient admis auprès de leurs patrons. *Qui IN PRIMAS ET SECUNDAS ADMISSIONES digeruntur* : Et il fait encore allusion ici à cette distinction que les Tribuns Caius Gracchus et Livius Drusus introduisirent parmi les Romains, en donnant des entrées secrettes aux uns, moins particulières aux autres, et publiques au grand nombre. Ils eurent, ajoute Séneque, des amis du premier et du second ordre, mais jamais de vrais amis. *Habuerunt itaque isti AMICOS PRIMOS, HABUERUNT ET SECUNDOS, nunquam veros.* Ces passages ainsi rapprochés, se prêtent un jour mutuel. Le savant Torrentius ne s'y est pas trompé, et il développe très-bien le sens de celui-ci dans ses notes sur Suétone (in Vespasian. cap. 12). *Seneca*, dit-il, *cohortem primam interioris admissionis appellat eos ipsos, qui primum amicitiae locum apud Principes tenebant.*

A l'égard du mot *cohortem*, dont Séneque se sert ici, il paroît que c'étoit l'expression consacrée pour désigner ceux que le Prince admettoit dans sa plus grande intimité. On le trouve employé en ce sens dans Tacite qui appelle le Préteur Sextus Vestilius l'intime ami de Tibère, *Secuta dehinc Tiberii littera in Sext. Vestilium, Praetorium, quem, Druso fratri percarum IN COHORTEM SUAM transtulerat.* Annal. lib. 6, cap. 19. Voyez aussi Suétone, *Vie de Caligula*, chap. 19.

J'observerai à ce sujet que Séneque ne parle ici

les Domicius , les Messala , les Cicéron

et dans les passages que j'ai cités, que des amis du premier et du second ordre ; il ne fait mention dans aucun endroit de ses ouvrages , des amis du troisième ordre, et il y en avoit cependant de tels, comme on le voit par un passage formel de Suétone. » Tibère , » dit cet Historien , partagea tous ses amis en trois » classes, selon leur dignité : il distribua à la première » six cents grands sesterces ; à la seconde, quatre » cents, à la troisième, deux cents. Il appelloit cette » dernière classe, celle des personnes qui lui étoient » agréables, et les deux autres, celles de ses amis ». *Quum tribus classibus factis pro dignitate cujusque , primæ sexcenta sester tia, secundæ quadringenta distribuit, ducenta tertiæ, quam non amicorum, sed gratorum appellabat.* In *Tiber. cap. 46, edit. Oudendorpii, Lugd. Batav. 1751.* PLINÉ dit que Vespasien abolit ces distinctions humiliantes, et se rendit également accessible à tout le monde.

Fuit et alia Claudii principatu differentia in solis his, quibus admissionem liberti ejus dedissent, imaginem principis ex auro in anulo gerendi, magna criminum occasione : quæ omnia salutaris exortus Vespasiani Imperatoris abolevit, *ÆQUALITER PUBLICANDO PRINCIPEM.* *Nat. Hist. lib. 33, cap. 3, edit. Harduin.* Trajan suivit son exemple : voyez le Panégyrique de Plin, *cap 47.* Mais il paroît que l'ancien usage, aboli pendant un temps, fut rétabli sous quelques-uns des regnes suivans, puisque Lampridius rapporte comme une preuve de la bonté et de la grande affabilité

et la jeunesse la plus florissante de

d'Alexandre Sévère, qu'il alloit voir indistinctement tous ses amis, lorsqu'ils étoient malades, et qu'il n'en usoit pas seulement ainsi avec ceux de la première et de la seconde classe, mais même avec ceux du troisième ordre.

Moderationis tantæ fuit, ut nemo unquam ab ejus latere submoveretur, ut omnibus se blandum affabilemque se præberet : *ut amicos non solum primi ac secundi loci, sed etiam inferioris, ægrotantes viseret.* Lamprid. in Alexand. Sever. cap. 20.

Ceux qui étoient chargés de faire entrer tous ces prétendus amis et protégés, s'appelloient *admissionales* ou *magistri admissionum* ou simplement *magistri*. Ces especes d'introducteurs, dont les fonctions répondent assez exactement à celles des Huissiers de la chambre, étoient ordinairement des esclaves ou des affranchis très-durs, très-impérieux, et sur-tout très-intéressés, qui accorderoient ou refusoient l'accès auprès de l'Empereur et des Grands, selon le rang, la dignité, le pouvoir et la générosité de ceux qui le sollicitoient. Je dis *la générosité*, car tout se vendoit à Rome : et les cliens achetoient souvent fort cher la faveur d'être introduits chez leurs patrons, d'être admis quelquefois à leur lever, et d'en obtenir seulement un regard. Juvenal est un bon témoin de ce que j'avance.

. Omnia Romæ

Cum prætor. Quid das, ut Cossum aliquando salutes :

Ut te respiciat clauso Vejento labello ?

Rome (1). Combien de temps attendit-il en patience la mort de Lépидus lui-

. Præstare tributa clientes.

Cogimur, et cultis augere peculia servis.

Satyr. 3, vers. 183, 184-188, 189.

L'usage des introducteurs étoit si généralement établi dans le Palais des Empereurs, et leur protection si nécessaire pour y avoir entrée, que Lampridius remarque, à la louange d'Alexandre Sévère, que ses amis pouvoient aller le voir tous les jours sans être mandés, qu'on le saluoit comme un simple Sénateur, et que ceux qui se présentoient pour lui faire leur cour, ne trouvoient à la porte de son appartement ni portières fermées, ni introducteurs, mais seulement des portiers ordinaires. *Cum amicis tam familiariter vixit, ut communis esset ei sapè concessus, iret et ad convivia eorum: aliquos autem haberet quotidianos etiam non vocatos; salutaretur verò quasi unus de Senatoribus, patente velo, admissionalibus remotis, aut solis iis qui ministri ad fores fuerant.* In Alexand. Sever. cap.

Ce passage de Lampridius put servir à constater plusieurs usages des Romains, fort curieux, et dont la connoissance est absolument nécessaire pour l'intelligence des auteurs anciens.

(1) Il s'agit ici du fils de l'Orateur, qui, si l'on en croit l'histoire, trainoit le nom de son père plutôt qu'il ne le portoit.

même

même(1)? Il lui laissa porter, pendant plusieurs années, les ornemens de la Souveraineté, et ne s'appropriâ le souverain Pontificat qu'après la mort de ce rival : il vouloit que ce fût un honneur, et non pas une dépouille.

Ce fut cette clémence qui lui assura la vie et le repos ; ce fut cette clémence qui lui concilia la faveur et l'amour des citoyens, quoique la République ne fût pas encore soumise quand il en prit les rênes ; c'est à elle enfin à qui il doit la renommée dont il jouit encore aujourd'hui, tandis qu'elle se rend à peine l'esclave des Princes, même de leur vivant. Ce n'est pas la contrainte qui nous le fait regarder comme Dieu : nous croyons qu'Auguste fut un bon Prince, et mérita le nom de Père de la Patrie, fondé uniquement sur ce qu'il pardonnoit les outrages même, plus sensibles pour les

(1) Lépideus avoit été collègue d'Auguste et d'Antoine dans le Triumvirat, et devoit être par conséquent un sujet d'inquiétude pour un ambitieux. Antoine se contenta de l'exiler, sans accélérer la fin de ses jours.

Princes , que les injures : sur ce qu'il rioit des bons mots lancés contre lui ; sur ce qu'il avoit l'air de se punir lui-même , quand il punissoit les coupables ; sur ce que bien loin de faire (1) mourir les amans de sa fille , il leur donna , en les bannissant , des assurances pour leur sûreté. Voilà ce qui s'appelle pardonner ; non seulement de donner la vie , mais même de la garantir , quand on sait qu'il n'y a que trop de gens qui se chargent de la colère du Prince , et qui lui font la cour avec le sang d'autrui.

C H A P I T R E X I .

TELLE fut la conduite d'Auguste dans sa vieillesse , ou du moins dans le déclin

(1) Sèneque se trompe : Tacite et Dion Cassius disent formellement qu'Auguste fit punir du dernier supplice Julius Antonius , pour avoir commis un adultère avec sa fille Julie.

— Ex illis , quæ cum ea (Julia) rem habuissent , Julius Antonius , quasi spe Imperii occupandi id fecissent , cum aliis nonnullis viris illustribus morte multatus est , reliqui in insulas deportati. *Dion* , hist. Rom. lib. 55 , cap. 10 , pag. 782 , edit. Reimar. confer quæ *Tacitus* , Annal. lib. 4. cap. 44.

de son âge. Sa jeunesse fut ardente, emportée, coupable de plusieurs actions sur lesquelles il ramenoit ses regards avec chagrin. On n'osera jamais comparer à votre clémence celle du divin Auguste, quoique pour contrebalancer votre jeunesse, on lui oppose la maturité de la vieillesse: Qu'il ait été clément et modéré, ce ne fut qu'après avoir teint du sang Romain la mer d'Actium, après avoir écrasé dans la Sicile les flottes de ses ennemis et les siennes; après le sacrifice (1) de Pérouse, et les horreurs des proscriptions. Je n'appelle pas clémence une cruauté fatiguée: la véritable clémence est celle dont vous nous montrez l'exemple; elle n'est pas le fruit du repentir, elle n'est souillée d'aucune tache, elle n'a pas versé le sang des citoyens. La vraie modération dans

(1) Après la prise de cette ville, il fit périr un grand nombre de Sénateurs, et prévint leurs excuses et leurs prières par ce seul mot : *il faut mourir*. On a écrit qu'il en choisit trois cents dans les deux ordres pour les immoler comme des victimes, le jour des ides de Mars, sur un autel consacré à César. Voyez Suétone, in *August. cap. 15.*

le pouvoir suprême, celle qui s'attire l'amour de tout le genre humain, consiste à ne pas se laisser enflammer par les desirs, emporter par la légèreté, corrompre par les exemples des Princes précédens; elle consent à émousser la pointe de son autorité, au lieu de l'essayer contre ses sujets. Le prodige dont votre grandeur d'ame se (1) glorifie, de n'avoir pas fait couler dans le monde entier une seule goutte de sang humain, est d'autant plus admirable, que jamais le (2) glaive ne fut remis en de plus jeunes mains.

“(1) Comme toutes les harangues que Néron prononçoit dans le Sénat, étoient de Sénèque, il est très-vraisemblable que ce Philosophe rappelle ici un trait de quelques-uns de ces discours qu'il rendoit publics par l'organe du Prince, pour prouver, dit Tacite, combien ses instructions étoient vertueuses, ou pour faire briller son esprit.

Secutaque lenitas in Plautium Lateranum, quem ob adulterium Messalinæ ordine remotum, reddidit Senatui, clementiam suam obstringens crebris orationibus, quas Seneca, testificando quàm honesta præciperet, vel jactandi ingenii, voce principis vulgabat. TACIT. *Annal.* lib. 13, cap. 11.

“(2) Ce glaive étoit un des principaux attributs de la puissance souveraine, et celui dont les mauvais

La clémence fait donc la sûreté des princes, en même-temps qu'elle en fait la gloire : elle est à la fois l'ornement

Princes étoient le plus jaloux, parce qu'il leur conféroit le droit absolu de vie et de mort sur tous les citoyens. Ils n'y renonçoient aussi qu'à la dernière extrémité, et lorsqu'ils n'avoient plus aucune espérance de faire le malheur de leurs sujets. » Vitellius, dit Tacite, » ayant appris la défection de la flotte et des cohortes qu'il avoit à Narnie, déclara qu'il se retireroit pour l'intérêt de la paix et de la République. » Alors il détacha de son côté un poignard qu'il voulut remettre au Consul Cécilius Simplex, comme un symbole du droit de vie et de mort. Sur le refus du Consul, et les réclamations de l'Assemblée, il sortit comme pour quitter les marques de la dignité impériale dans le Temple de la Concorde, et se retirer à la maison de son frère ».

Audita defectione legionis cohortiumque, quæ se Narniæ dediderant. cedere se pacis et reipub. caussa. postremo fletu præpediente, assistenti Consuli (Cæcilius Simplex erat) exsolutum à latere pugionem, VELUT JUS NECIS VITÆQUE CIVIUM, reddebat. Aspernante Consule, reclamantibus qui in concione adstiterant, ut in Æde Concordiæ positurus insignia Imperii, domumque fratris petiturus, discessit. TACIT. *Histor. lib. 3, cap. 68.* Voyez aussi les Semestres de Pierre du Faur, *lib. 1, cap. 3, pag. 20 et 21*, édit. *Lugd. 1598.*

et le soutien des Empires. Pourquoi voit-on des Rois vieillir sur le trône, et le transmettre à leurs fils et à leurs neveux, tandis que la puissance des Tyrans effraye, et ne dure que très-peu ? Quelle est la différence entre un Tyran et un Roi ? L'extérieur de leur fortune, et leur puissance sont les mêmes ; mais les Tyrans punissent pour leur plaisir, les Rois par des motifs indispensables.

C H A P I T R E X I I.

Q U O I ! dira-t-on, les Rois ne décernent-ils jamais la peine de mort ? Ils le font quand le bien public le demande : au lieu que pour les Tyrans la cruauté est une jouissance. Ce n'est point par le nom, mais par la conduite, que le Tyran diffère du Roi. Denis l'ancien peut avec raison être préféré à bien des Rois, et rien n'empêche de donner le nom de Tyran à Sylla, qui ne cessa d'égorger que lorsqu'il manqua de victimes. Quoiqu'il ait quitté les ornemens de la Dictature (1), et repris la toge de citoyen, quel

(1) L'abdication volontaire de Sylla est peut-être l'ac-

Tyran s'abreuva jamais de sang aussi avidement, que celui qui fit égorger à

tion la plus hardie dont l'Histoire fasse mention ; et la tranquillité dont il a joui ensuite au milieu de ses lâches concitoyens qui n'osèrent pas même alors lui demander compte de tout le sang qu'il avoit versé, est un fait également digne de remarque. Rien ne prouve mieux à quel point la tyrannie dégrade l'homme, et brise le ressort de son ame. Il perd dans l'oppression le souvenir de sa première énergie, et jusqu'au sentiment même de sa propre force. C'est qu'il n'en est pas de la liberté, comme de la plupart des biens dont on ne sent le prix que par la privation : pour connoître au contraire tous les avantages de la liberté, pour éprouver cet enthousiasme qu'elle inspire, et qui a fait faire aux Grecs et aux Romains tant de belles actions et de si grands sacrifices, il faut en jouir incessamment ; il faut en avoir contracté depuis longtemps la douce habitude, et en avoir, pour ainsi dire, respiré l'air en naissant. On apprend à l'aimer, comme on apprend à voir, à entendre, à toucher. Si, dans tous les Etats gouvernés comme la Perse, ou comme les Républiques de Rome, d'Athènes et de Lacédémone, le code de la liberté, ainsi que celui de l'esclavage, ont été écrits à la pointe de l'épée, c'est qu'il est aussi difficile de rendre libre un peuple d'esclaves, que de rendre esclave un peuple libre, parce que, dans l'un et l'autre cas, il faut changer l'esprit général d'une nation, ce qui ne peut jamais se faire

la fois (1) sept mille citoyens Romains ; et qui, ayant entendu, du temple de Bellone, situé dans le voisinage, les cris de cette multitude gémissante sous le glaive, dit au Sénat effrayé, *continuons, Pères conscripts, ce sont quelques séditions qu'on châtie par mon ordre.* Il disoit vrai ; ce n'étoit en effet qu'un petit nombre de victimes pour Sylla.

Nous examinerons dans la suite, à propos de Sylla, jusqu'où peut aller la colère contre des ennemis, sur-tout lorsqu'on applique ce nom à des concitoyens, à des membres du même corps.

sans l'effusion du sang. Fontenelle disoit que toute idée neuve est un coin qu'il faut faire entrer dans la tête des hommes par le gros bout. Je ne crois pas qu'on en puisse dire autant de la liberté : elle est comme les meilleures loix, pour lesquelles il est nécessaire que les esprits soient préparés.

(1) Plutarque dit six mille ; Sylla les fit enfermer et massacrer dans le cirque, pendant qu'il haranguoit froidement le Sénat dans le Temple de bellone. Cet Historien n'a pas oublié la réponse atroce que ce monstre fit aux Sénateurs effrayés des cris et des gémissemens de ces malheureux. Elle est telle que Sénèque la rapporte ici. Voyez PLUTARQ. in Sylla, opp. tom. 1, p. 471, D. E. edit. Paris, 1624.

En attendant, il suffit de comprendre que c'est la clémence qui, comme je le disois, distingue le Monarque du Tyran. Ils sont tous deux environnés d'un retranchement d'armes : mais elles servent à l'un pour le maintien de la paix ; à l'autre pour réprimer par la terreur des haines puissantes. Le Tyran ne regarde pas sans effroi les bras mêmes auxquels il s'est confié : sa précaution est pour lui une terreur de plus. Quoiqu'on ne le haïsse, que parce qu'on le craint ; il veut être craint, parce qu'on le hait : il a sans cesse à la bouche ce vers exécrationnable , qui a précipité bien des Tyrans dans l'abyme : *Qu'ils me haïssent , pourvu qu'ils me craignent* (1). Il ignore que la haine poussée à l'excès se convertit en fureur. Une crainte modérée retient les courages ; mais quand elle est continuelle , vive , accompagnée du tableau des derniers supplices , elle relève les âmes abattues , et les porte à tenter toutes les

(1) Oderint , dum metuant.

Voyez sur ce vers ce que j'ai dit ci-dessus, page 157, *Traité de la Colère*, L. I, chap. 16, à la note.

ressources : ainsi l'on retient les bêtes fauves dans une enceinte (1) de cordes et

(1) Sénèque a déjà parlé ailleurs de cet artifice, et il le décrit même fort clairement. » Une longue corde » garnie de plumes, dit-il, suffit pour enfermer dans » leurs bois, et faire tomber dans le piège un trou- » peau nombreux de bêtes féroces. L'effet de cette » machine lui a fait donner le nom d'épouvantail ». *de Irâ, lib. 2, cap. 12.* Un ancien Poète qui a écrit sur la chasse, dit que ces cordes qui devoient former de vastes enceintes, étoient garnies de plumes de différens oiseaux dont le mélange effrayoit les animaux sauvages, et les forçoit à se jeter dans ces toiles.

Linea, quin etiam, magnos circumdare saltus
 Quæ possit, volucresque metu concludere prædas,
 Digerat innexas non unâ ex alite pinnas.
 Namque ursos, magnosque sues, cervosque fugaces
 Et vulpes, acresque lupos, ceu fulgura cæli,
 Terrificant, linique vetant transcendere septum.

NEMESIAN. *Cynegetic. vers. 303 et seq.*

Selon Gratius Faliscus, on faisoit quelquefois ces especes d'épouvantails avec des plumes de vautour; mais il préfère ceux où on employoit alternativement des plumes de cigne et de vautour, parce que la blancheur éclatante du cigne, et l'odeur forte que répandent les plumes du vautour sont très-propres à faire fuir les bêtes féroces, auxquelles toute odeur extraordinaire cause de l'effroi.

de plumes d'oiseaux colorées ; mais si , le fer à la main , le chasseur vient les presser

Sunt , quibus immundo decerpit vulture plumæ
instrumentum operis fuit , et non parva facultas.
Tantum inter nivei jungantur vellera cygni :
Et satis armorum est. Hæc clara luce coruscant ,
Terribiles species : ab vulture dirus avaro
Tuscat odor sylvas , meliusque alterna valet res.

GRAT. FALISQ. *Cyngetic. vers. 75 et seq.*

On teignoît en rouge les plumes dont ces cordes étoient garnies , et avec lesquelles elles formoient une espèce de tissu lâche : et l'on se servoit pour cette teinture d'une substance particulière appelée *sandyx*.

Interdum Lybico fucantur SANDICÆ PINNÆ :

dit Gratius Faliscus , *loc. cit. vers. 86*. On peut voir encore Sénèque qui , en parlant de la colère , dit qu'elle est redoutable , comme les plumes rouges pour les bêtes féroces : *Ira metuitur quomodo à feris RUBENS PINNA : de Ira , l. 2 , c. 11.*

Je ne détermine point la nature de cette substance appelée *Sandyx* , parce qu'à cet égard les Anciens ne sont pas d'accord entre eux. Selon Virgile , c'est une herbe :

Sponte sua Sandyx pascentes ventiet agnos.

Eclog. 4 , vers. 45.

Hesychius dit que c'est une plante dont on retire une couleur rouge , semblable à l'écarlate : *Hesych. Lexic. voce sândox , tom 2 , pag. 1149 , edit. Albert.*

par derrière, elles s'élanceront à travers les objets mêmes qu'elles fuioient , et fouleront aux pieds ce qui les épouvantoit. Le courage le plus ardent est celui que la nécessité fait éclater. Il faut que la crainte laisse quelque sécurité, et fasse envisager plus d'espoir que de danger : sans quoi, s'il y a le même péril à se tenir tranquille , on aime mieux alors l'affronter et attenter à la vie du Tyran. Un Roi calme et modéré peut compter sur des secours fideles, dont il usera pour le salut de ses peuples : le soldat glorieux d'être l'instrument de la sécurité publique, supporte avec joie toutes sortes de

Enfin Pline assure que, si l'on prend de la sandraque artificielle, faite avec de la céruse brûlée, et qu'on la calcine en y mêlant parties égales d'une terre rouge, on aura la substance que les Latins appellent *sandyx*, *Hæc* (*scilicet sandaracha adulterina ex cerussa in fornace cocta*) *si torreatur, æquâ parte rubrica admixta, sandicem facit.* Nat. Hist. lib. 36, cap. 6, sect. 23. edit. Harduin. Ceux qui désireront de plus grands éclaircissemens à ce sujet, pourront consulter Turnebe, *Adversar. lib. 14, cap. 20* ; et Sau-maise, *Plinian. exercitat. pag. 810 et 811*, edit. cit. ubi sup.

travaux, et se regarde comme le gardien du père commun de la Patrie. Pour le Tyran cruel et sanguinaire, ses satellites sont nécessairement des sujets d'inquiétude.

C H A P I T R E X I I I.

P E U T - O N avoir des ministres fideles et de bonne volonté, quand on en fait des bourreaux occupés de tortures, de chevaux et d'instrumens de la mort, quand on leur expose des hommes, comme à des bêtes féroces ! L'oreille inquiète du Tyran est ouverte à toutes les délations, parce qu'il craint à la fois les Dieux et les hommes témoins et vengeurs de ses forfaits, surtout quand il est parvenu à un tel point de perversité qu'il ne peut plus changer de conduite : en effet, la cruauté, entre autres maux, a celui d'exiger la persévérance et d'interdire le retour à la vertu. Il faut soutenir ses premiers crimes par de nouveaux. Quoi de plus infortuné qu'un homme forcé d'être méchant ? Qu'un Tyran est digne de pitié ! (je dis de la sienne, car celle des autres seroit un crime), quand il n'exerce sa puissance que par les

assassinats et les rapines ; quand tout lui est devenu suspect , au dedans comme au dehors de son palais ; quand il ne lui reste plus que la ressource des armes qu'il a lieu de redouter ; quand il se défie de l'attachement de ses amis et de la tendresse de ses enfans ; lorsqu'il considère et les crimes qu'il a commis , et ceux qui lui restent à commettre ; lorsqu'il découvre sa conscience souillée de forfaits , déchirée de remords. Souvent il craint la mort , plus souvent il la desire , odieux à lui même encore plus qu'à ses esclaves.

Mais le Prince dont les soins embrassent la République entière , qui plus attentif à certains détails , et moins à d'autres , ne laisse aucun des membres de l'État sans secours ; qui naturellement enclin à la douceur , quand l'utilité publique exige un châtiment , prête à regret son bras à une opération douloureuse , dont les sentimens sont exempts de haine et de cruauté ; qui exerce paisiblement une puissance salutaire ; qui veut faire aimer son empire à ses peuples ; qui se croit assez heureux , s'il partage avec eux son bonheur : un Prince enfin dont l'accueil est affable

et l'accès facile , dont l'extérieur , fait pour gagner le peuple , annonce la bienveillance , qui défère aux demandes équitables , et se refuse aux prétentions iniques : un tel Prince est chéri , défendu , respecté de la République entière. On parle de lui dans les entretiens particuliers , sur le même ton que dans les assemblées publiques. Sous son regne on desire (1) des

(1) Ce desir est en effet un signe non équivoque d'un bon Gouvernement, sur-tout lorsqu'il est le même dans les différens ordres de l'Etat. On ne peut rien lire de plus sensé à ce sujet que les réflexions de Pline le jeune. » Les grandes récompenses et les grandes » peines, dit-il à Trajan, invitent et obligent également les personnes riches à avoir des enfans : une » seule raison peut y engager les pauvres, c'est qu'ils » aient un bon Prince. Mais quelque bon qu'il soit, » il précipite la chute de l'Empire, si sa main libérale ne fait vivre ceux qui ne sont nés que sur la » foi de son humanité. Comme la tête n'est jamais » ferme, si on laisse tomber le corps en défaillance : » de même aussi l'on protège inutilement la Noblesse, » si on néglige le Peuple. Le comble de » toutes vos faveurs, c'est que, sous votre Empire, » il est aussi agréable qu'utile d'avoir des enfans. Les » pères ne craignent plus pour leurs fils d'autres accidens que ceux qui sont inséparables de la condi-

enfans ; la stérilité , compagne des maux publics , disaroît : chacun croit bien mériter de ses enfans en les mettant au jour dans un siècle aussi fortuné. Un tel Prince est gardé par ses bienfaits, il n'a pas besoin de satellites ; les armes ne sont pour lui qu'un ornement (1).

» tion humaine : on ne compte plus la cruauté du
 » Prince entre les maux inévitables. C'est véritablement
 » un grand attrait pour souhaiter des enfans, que de
 » savoir qu'ils ne manqueront ni d'alimens, ni des
 » autres secours nécessaires à la vie; mais, ce qui
 » est un engagement bien plus fort, c'est de savoir
 » qu'ils vivront libres et en sûreté «.

: Locupletes ad tollendos liberos ingentia pramia, et pares poenae, cohortantur : pauperibus educandis una ratio est, bonus Princeps. Hic fiducia sui procreatos, nisi larga manu fovet, auget, amplectitur, occasum Reipublicae accelerat; frustra proceres Princeps, plebe neglecta, ut defectum corpore caput, nutaturumque instabili pondere, tuetur. Super omnia est tamen, quod talis es ut sub tel iberos tollere libeat, expediat. Nemo jam parens filio, nisi fragilitatis humanae vices horret, nec inter insanabiles morbos Principis ira numeratur : magnum quidem est educandi incitamentum, tollere liberos in spem alimentorum, in spem congiariorum; majus tamen in spem libertatis, in spem securitatis. PLIN. *Panegyric.* cap. 26 et 27.

(1) C'est une des louanges que Mamertin donne à

CHAPITRE

C H A P I T R E X I V.

QUEL est donc le devoir d'un Roi ? Celui d'un bon père qui fait à ses enfans , tantôt des reproches tendres , tantôt des menaces , et qui même quelquefois leur fait sentir ses coups. Quel homme , jouissant de sa tête , déshérite son fils dès la première offense ? Si la grandeur et la multitude des injures ne fait perdre la patience ; si les fautes qu'on craint ne l'emportent sur celles qu'on condamne , on n'a pas recours aux voies (1) extrêmes ;

à l'Empereur Julien. Ce ne sont, lui dit-il, ni les armes, ni les soldats qui peuvent mettre un Prince en sûreté au milieu de ses Etats. Ce vain appareil peut, si l'on veut, servir d'ornement à la Majesté Impériale : mais les bons Princes qui vous ressemblent n'en ont pas besoin. Vous êtes gardé par l'amour de vos sujets , et c'est le rempart le plus sûr, et le seul qu'aucune force ne peut renverser. *Unum est inexpugnabile munimentum, amor civium. Quid pulchrius est quam vivere optantibus cunctis? Voyez Senec. de Clement. lib. 1, cap. 19.*

(1) Au texte : *non accedit ad decretorium stylum* ; ce qui signifie plus littéralement : on ne prend pas le

on essaie tous les moyens de rappeler

*style du poinçon pour écrire une sentence définitive d'exhérédation contre cet enfant. Sénèque se sert plusieurs fois du mot *decretorium*, et particulièrement dans la lettre 117, où par une métaphore également heureuse et juste, il appelle *arma decretoria*, les combats où l'on se battoit sérieusement pour défendre sa vie, et obtenir une victoire décisive : il oppose ces combats à ceux où l'on employoit des armes émoussées ou peu dangereuses (*lusoria arma*), et que l'on donnoit pour prélude dans les spectacles de Gladiateurs. *Quàm stultum est, cùm signum pugnae acceperis, ventilare? remove ista lusoria arma, decretoriis opus est.* Cicéron confirme cet ancien usage, et l'explication que je donne ici du passage de Sénèque : c'est dans son Traité de l'Orateur, où, pour prouver que l'exorde d'un discours doit rarement être emporté et violent, il se sert de cette comparaison. » Si l'on fait, dit-il, » précéder les spectacles sanglans et meurtriers des » Gladiateurs par des combats préliminaires où l'on » se bat, non pour tuer son adversaire, mais seule- » ment pour se jouer et amuser les spectateurs par » une imitation qui leur fasse illusion : on doit, à » plus forte raison, employer le même artifice dans » un discours oratoire où il ne s'agit pas autant de » montrer de la force, que de faire éprouver des sen- » sations agréables «.*

Neque est dubium, quin exordium dicendi vehemens et pugnax non sæpe esse debeat : sed si in ipso illo

à la vertu un caractère indécis, ou qui

Gladiatorio vitæ certamine quod ferro decernitur, tamē ante congressum multa fiunt quæ non ad vulnus, sed ad speciem valere videantur : quanto hoc magis in oratione expectandum, in quâ non vis potius, quàm delectatio, postulatur. CICERO, *de Orator.* lib. 2, cap. 78, *edit.* Pearce, *Londin.* 1746.

A l'égard de cette expression *decretorium stylum* que Jurez croit être la même chose que le *Censorium stylum* de Cicéron, il me semble qu'il se trompe, et que Sénèque a simplement voulu faire allusion au poinçon des Censeurs, parce que ces Magistrats se servoient en effet de cet instrument pour noter d'infamie sur leurs tablettes ceux qui avoient mérité leur animadversion. Il paroît même, pour le dire ici en passant, qu'ils avoient souvent abusé de leur autorité à cet égard ; car Cicéron dit expressément que les premiers Romains avoient émoussé la pointe de ce poinçon par une infinité de moyens divers. *Videte. . . . ne Censorium stylum cujus mucronem multis remediis majores nostri retuderunt, æque posthac atque illum dictatorium gladium pertimescamus.* *Orat. pro Cluent. cap. 44, edit.* Grævii.

Cette note peut servir à éclaircir le passage de la 117.^e lettre, sur lequel on ne trouve aucune remarque, parce que j'ignorois alors les différens usages auxquels Sénèque faisoit allusion. Je répare ici cette omission involontaire qui n'est jusqu'à présent ni la seule, ni la plus importante, et qui malheureusement ne sera pas la dernière.

penche déjà vers le mal ; on ne se porte à l'extrémité , que lorsqu'on n'a plus d'espoir ; l'on n'en vient aux châtimens rigoureux , que lorsque tous les remèdes sont épuisés.

Telle doit être la conduite d'un Prince auquel nous avons donné le nom de (1)

(1) Cicéron fut le premier que le Peuple Romain honora publiquement de ce nom si glorieux, le seul qui puisse flatter les bons Princes, parce qu'il fait également l'éloge de leurs vertus et de leurs lumières, et que ce n'est pas un titre attaché à leur rang, ni à leur fortune, mais un hommage rendu librement à leur mérite personnel. Appien Alexandrin, en parlant de ce nom de *Père de la Patrie*, que Cicéron reçut au milieu des acclamations répétées de ses concitoyens, lorsque sa vigilance, son activité et la force de son éloquence eurent fait échouer l'entreprise criminelle de Catilina, observe que, de son temps, (il vivoit sous Trajan et Adrien) on ne donnoit encore ce titre qu'à ceux qui en étoient véritablement dignes, qu'on ne l'obtenoit que par un décret public, et non comme une prérogative nécessairement inhérente à la puissance Royale.

Hic fuit periculosissimæ conjurationis unâ cum auctore suo depulsæ à Reipublicæ salute exitus : qui Ciceronem eatendû sola eloquentia clarum, etiam rebus celebrem fecit, ut haud dubiè tum SERVATOR. PA-

Père de la Patrie, sans aucun motif de vaine adulation. Les autres titres sont purement honorifiques : ceux de *grand*, *d'heureux*, *d'auguste* ; tous les surnoms enfin , dont nous avons comblé la grandeur ambitieuse, ne sont que de simples décorations. Le surnom de *Père de la*

TRIÆ fit habitus : quamobrem etiam gratiæ sunt ei actæ publicæ, et autore Catone post varias acclamations Populi PATER PATRIÆ CONSALUTATUS est. Cujus appellationis honor ut tum ante omnes suo merito ei contigit, ita nunc Imperatoribus duntaxat dignis solet tribui : nam ne his quidem quamquam Regiam potestatem adeptis statim cum cæteris cognominibus hoc quoque additur, sed vix tandem ut absolutæ virtutis testimonium publico decreto, conceditur. APPIAN. ALEXAND. *de Bellis civilibus*, lib. 2, pag. 714, 715, *edit. Amstelod.*

Je ne crois pas en effet que la flatterie, à quelque excès qu'elle ait été portée sous les Empereurs, ait jamais osé donner le surnom de *Père de la Patrie* à des Princes tels que Caligula, Néron, Domitien, etc. Si néanmoins l'Histoire fournit des exemples du contraire, ce que je n'ai lu, ce me semble, dans aucun Auteur, c'est une preuve que ces Tyrans féroces, et dont la mémoire est si justement abhorrée, étoient encore moins vils, moins corrompus et moins punissables que leurs lâches flatteurs. Je sais que Tibère

Patrie n'a été donné aux Princes , que pour leur faire connoître qu'on leur a conféré le pouvoir paternel , c'est-à-dire , le plus modéré de tous les pouvoirs ; celui qui n'a en vue que le bien de ses enfans , celui qui sacrifie son intérêt au leur. Un

refusa le nom d'*Empereur* et le surnom de *Père de la Patrie* , et la couronne civique dont on voulut orner le vestibule de son palais (*Voyez* Suétone , in *Tiber* , cap. 26.) ; mais , lorsqu'on lui offrit ces honneurs , il commençoit à peine à régner , et n'étoit encore connu par aucune action qui pût faire craindre , ni même soupçonner l'atrocité de son caractère. Ce n'est même que par degrés , et lorsqu'il eut fait plier peu-à-peu la tête des Romains sous le joug de la plus dure servitude , qu'il se montra tel qu'il étoit. J'ai pour garant de ce que j'avance , l'autorité de Tacite , et il seroit difficile d'en citer une plus grave. » Les mœurs de » Tibère , dit-il , furent différentes suivant les temps. » Simple particulier ou Commandant sous Auguste , il » jouit d'une réputation méritée ; caché et rusé pendant » la vie de Germanicus et de Drusus , il feignit des » vertus : jusqu'à la mort de sa mère , il fut mêlé » de bien et de mal ; tant qu'il aimait ou craignait Sé- » jan , il fit horreur par sa cruauté , mais cacha ses » débauches ; abandonné enfin à son caractère , et » libre de la honte et de la crainte , il se précipita » sans réserve dans le crime et dans l'infamie «.

père ne se porte que le plus tard possible à retrancher un de ses membres ; et même après l'amputation , il voudroit pouvoir le remettre en sa place ; il gémit pendant l'opération , et ne s'y détermine qu'après avoir long - temps différé. Qui condamne promptement , est bien près de

Morum tempora illi diversa : egregium vitâ famâ-
que quoad privatus, vel in imperiis sub Augusto fuit :
occultum ac subdolum fingendis virtutibus, donec Ger-
manicus ac Drusus superfuere : idem inter bona ma-
laque mixtus incolumi matre : instabilis sævitia, sed
obtectis libidinibus dum Sejanum dilexit timuitve : pos-
tremo in scelera simul ac dedecora prorupit, postquam
remoto pudore et metu, suo raptum ingenio utebatur.
Annal. lib. 6, cap. 51. J'ai suivi la traduction de M.
d'Alembert, dans laquelle on retrouve toute la force
et la précision de l'original. J'en dis autant des diffé-
rens morceaux de Tacite que ce Philosophe a publiés
en françois. Je les regarde comme un modele de la
manière dont il faut traduire ce grand Historien, et je
regrette tous les jours qu'il ne l'ait pas traduit entière-
ment : personne n'étoit plus capable que lui de s'ac-
quitter avec succès de ce pénible travail, et de faire
passer dans notre langue les beautés mâles et fières, les
pensées profondes, les tours vifs et serrés, les expres-
sions fortes et hardies, en un mot le génie même de
cet Ecrivain incomparable, et dont la lecture dispense
de beaucoup d'autres.

condamner avec plaisir : l'excès de sévérité ressemble beaucoup à l'injustice. De notre temps on a vu le peuple dans la place publique percer à coups de stilets Erixon , Chevalier Romain, pour avoir fait périr son fils à coups de fouet ; l'autorité d'Auguste ne put l'arracher qu'avec peine aux mains acharnées des pères et des enfans.

C H A P I T R E X V .

T. ARIUS, qui ayant découvert que son fils vouloit le tuer, se contenta de le condamner à l'exil, à la suite d'une instruction juridique, fut admiré de tout le monde, pour ne l'avoir puni que de l'exil, et même d'un exil agréable : il relégua le parricide à Marseilles, et lui fit toucher une pension annuelle, telle qu'il l'auroit pu donner à un fils dont il n'auroit pas eu à se plaindre. En conséquence, dans une ville où les plus méchans même ne manquent jamais d'Avocats, on ne douta pas que le fils ne fût réellement coupable, puisque son père qui n'avoit pu le haïr, avoit pu le condamner.

Cet exemple même vous fournira le moyen de comparer un bon Prince avec un bon père. Arius pria Auguste d'assister au jugement de son fils : Auguste ne dédaigna pas d'être juge dans une affaire de famille ; il prit sa place , et devint Membre d'un Conseil particulier ; il ne voulut pas qu'on s'assemblât dans son palais ; car alors César eût été Juge , et ce n'eût pas été le père. Après les informations , et la discussion des moyens allégués par le jeune homme , à charge et à décharge , le Prince voulut que les avis fussent donnés par écrit , afin qu'on ne se réglât pas sur le sien. Avant la lecture des tablettes , il déclara avec serment qu'il renonçoit à la succession de T. Arius , dont la fortune étoit immense. On trouvera de la petitesse à craindre qu'on ne l'accusât de s'être ouvert , par la condamnation du fils , un moyen d'hériter du père. Je ne suis pas de cet avis : le témoignage de la conscience suffit aux particuliers contre les interprétations de la malignité ; mais les Princes doivent des égards à la renommée. Auguste se désista de la succession : Arius perdit

ainsi deux héritiers le même jour ; mais César avoit acheté le droit de donner librement son suffrage ; après avoir prouvé (ce qui doit être le premier soin d'un Prince) que sa sévérité étoit désintéressée , il opina que le fils seroit relégué dans le lieu que le père jugeroit convenable : il ne décerna ni le sac (1) des parricides , ni les serpens , ni la prison ; songeant

(1) Le supplice des parricides , chez les Romains ; consistoit à être fouetté de verges jusqu'au sang. Ensuite on cousoit le coupable dans un sac de cuir, où l'on enfermait avec lui des serpens , un chien , un coq et un singe , et l'on jettoit le sac au fond de la mer , si le crime s'étoit commis dans un lieu qui en fut voisin ; si ce lieu en étoit éloigné , on exposoit le parricide aux bêtes féroces.

Pœna parricidii more majorum hæc instituta est, ut parricida virgis sanguineis verberatus, deinde culleo insuatur cum cane, gallo gallinaceo, et vipera, et similia : deinde in mare profundum culleus jactatur : hoc ita, si mare proximum sit : alioquin bestiis objicitur, secundum D. Hadriani constitutionem, *MODEST.* lib. 12, *Pandectar.* Voyez le digeste, lib. 48, tit. 9, art. 9. Constantin renouvela cette peine avec quelques légers changemens. Voyez le code, lib 9, tit. 17, art. 1, et ce que je dis dans une note sur le chapitre 23.

moins au crime commis, qu'au Juge dont il étoit devenu l'assesseur. Il dit que le père devoit se contenter de ce châtimement envers un fils très-jeune, qui n'avoit commis ce crime que par suggestion, et avec une timidité bien voisine de l'innocence ; qu'il ne méritoit que d'être banni de la ville et soustraît aux yeux de son père.

C H A P I T R E X V I.

O PRINCE vraiment digne d'être appelé au conseil des pères, et de partager la succession des enfans vertueux ! Voilà la clémence qui convient à un Roi : celle qui répand la douceur par-tout où il se montre. Qu'il n'y ait personne d'assez vil à ses yeux dont il ne sente la perte ; quel qu'il soit, c'est un membre de son Empire. Comparons le petit au grand : il y a plus d'une espece d'autorité. Un Prince commande à ses sujets ; un père à ses enfans ; un instituteur à ses élèves ; un Tribun ou un Centurion à ses soldats. Ne regarderoit-on pas comme le plus méchant des pères, celui qui sans cesse châtieroit ses enfans à coups de fouet, pour les

causes les plus légères ? Quel Instituteur est plus digne d'enseigner les arts libéraux ; celui qui déchire ses disciples, quand la mémoire leur manque, ou quand leurs yeux ne lisent point avec promptitude ; ou celui qui n'emploie pour les instruire et les diriger, que la voie des remontrances et de la honte ? un Tribun, ou un Centurion, lorsqu'ils sont cruels ne font que des déserteurs.

Quels sont enfin les êtres envers qui nous recommandons la clémence ? Est-il juste de commander à l'homme avec plus de rigueur et de dureté, qu'aux animaux dépourvus de raison ? Un habile écuyer n'effarouche pas son cheval par des coups redoublés ; il le rendroit ombrageux et rétif, si de temps en temps il ne lui faisoit sentir une main caressante. Il en est de même du chasseur, qui dresse de jeunes chiens et leur apprend à suivre la piste, ou qui, après les avoir dressés, s'en sert pour relancer ou poursuivre les bêtes : il ne les menace pas sans cesse ; une crainte servile émousseroit leur courage, éteindroit leur ardeur : mais il ne leur laisse pas non plus la liberté de courir

les champs et d'errer à leur gré. Joignez-y les bêtes de somme les plus paresseuses, qui, quoique faites pour les outrages, et les mauvais traitemens, sont quelquefois réduites, par l'excès de la cruauté, à secouer le joug.

C H A P I T R E X V I I.

I L n'est point d'animal plus sujet à se cabrer que l'homme ; il n'en est point dont la conduite demande plus d'art, et les fautes plus d'indulgence. Quelle folie de rougir de se mettre en colère contre les bêtes de somme et les chiens, et de rendre plus dur pour l'homme le joug de l'homme même ! On traite les maladies, sans colère : or les vices sont des maladies de l'ame, qui demandent un traitement doux, et un Médecin sans emportement. Il n'y a qu'un ignorant qui désespère, pour se dispenser de guérir.

C'est ainsi que doit se conduire envers les ames malades le Souverain chargé du salut général : qu'il ne désespère pas trop tôt, qu'il ne se hâte pas de déclarer la maladie mortelle ; qu'il lutte contre

les vices et leur résiste ; qu'il fasse honte aux uns de leur maladie ; qu'il amuse les autres par des lénitifs : la guérison en sera plus rapide et plus sûre. Le Prince doit non seulement guérir , mais encore ne point laisser de cicatrices flétrissantes. Il ne revient pas de gloire à un Prince , d'un châtiment cruel : qui doute de sa puissance ? Mais on le comble d'éloges , s'il met un frein à ses passions ; s'il arrache beaucoup de victimes à la colère des autres , et n'en immole aucune à la sienne.

C H A P I T R E X V I I I .

LA modération envers les esclaves est louable : l'on ne doit pas se permettre à leur égard tous les traitemens qu'ils sont forcés de souffrir , mais ceux qu'autorisent la raison et l'équité , qui prescrivent la clémence envers les prisonniers et les malheureux , achetés même à prix d'argent : à plus forte raison que doit-elle donc prescrire envers des hommes libres , bien nés , vertueux ? c'est , sans doute , de les traiter , non comme des

esclaves, mais comme des sujets qu'on précède d'un degré, qu'on est chargé de défendre et non pas d'asservir. La statue de nos Princes est un (1) asyle pour les

(1) L'abus de ce droit d'asyle fut porté très-loin sous le règne de Tibère. Les derniers des misérables étoient en possession d'insulter et de diffâmer impunément le plus honnête homme, pourvu qu'ils tinssent une image de l'Empereur. Couvert de ce bouclier, l'affranchi, l'esclave même levant la main sur son patron, sur son maître, prenoit plaisir à le faire trembler. C. Cestius, simple Sénateur, dénonça cet abus étrange. « Les Princes, dit-il, sont comme les Dieux; mais » les Dieux n'exaucent que de justes prières : et per- » sonne ne va chercher au Capitole, ni dans aucun » de nos Temples, l'impunité des crimes qu'il veut » commettre; c'en est fait des loix : elles sont anéan- » ties, puisque dans le *Forum*, puisqu'à la porte du » Sénat, Annia Rufilla, cette malheureuse qu'en Jus- » tice réglée, j'ai fait condamner pour crime de faux, » m'injurie et me menace, sans que je puisse me » pourvoir, parce qu'elle est armée d'une image de César ». Ces plaintes publiques contre un désordre dont on avoit gémi long-temps en secret, produisirent leur effet. On fit un exemple, et l'accusée convaincue, fut conduite en prison. Voyez les *Annales de Tacite*, liv. 3, chap. 36. Cet Historien ajoute au chapitre 60 du même livre, que, dans les villes grecques où la licence de multiplier les asyles, croissoit de jour en

esclaves. Quoique tout soit permis contre les esclaves , il est pourtant des actions que le droit des gens interdit à un homme contre un autre homme. Car enfin , votre esclave est de la même nature que vous. A qui Pollion n'étoit-il pas encore plus odieux qu'à ses esclaves ? ce barbare qui engraissoit ses lamproies (1) de sang

jour , parce qu'elle étoit impunie , les Temples servoient de refuge aux esclaves révoltés , aux créanciers insolubles , et à toutes sortes de malfaiteurs. *Crebescebat enim Gracas per urbes licentia , atque impunitas asyla statuerendi : complebantur Tempia pessimis servitiorum : eodem subsidio obarati adversum creditores , suspectique capitalium criminum receptabantur.* Les esclaves avoient deux sortes de recours contre l'injustice de leurs maîtres , les Temples , les Autels ou les Statues des Empereurs , et les intercesseurs qui sollicitoient pour eux. Personne ne t'accuse , dit Chrémès à un esclave ; et tu n'as que faire de chercher ni autel , ni intercesseur pour toi.

—Nemo accusat , Syre , te : nec tu aram tibi ,
Neque precatorem pararis.

TERENT. *Heautontimoroum.* act. 5 , scen. 2 , vers. 22 , 23.

Voyez le Commentaire de Taubman sur Plaute , *Moscellar.* act. 5 , scen. 1 , vers. 45 ; et Juste-Lipse , *ex Curs. in Tacit. Annal. lib. 3 , litt. F.*

(1) Voyez ci-dessus le Traité de la Colère , liv. 3 chap. 40 , pag. 341 , note 1.

humain ,

humain, et qui pour la moindre offense faisoit jeter ses esclaves dans un vivier rempli d'une espece de serpens. Monstre digne de mille morts ! soit qu'il fît manger ses esclaves aux lamproies, pour s'en repaître ensuite ; soit qu'il ne les élevât que pour les nourrir de cette manière. Si les maîtres cruels sont montrés au doigt par toute la ville, les méchans Princes, dont les injustices ont plus d'étendue, sont encore plus décriés, et la haine qu'on leur porte se transmet de siècles en siècles. Eh ! ne vaudroit-il pas mieux ne point naître, que d'être compté parmi ceux qui ne sont nés que pour le malheur de la société !

C H A P I T R E X I X.

O N ne peut rien imaginer qui fasse plus d'honneur à un Souverain, que la clémence, quels que soient d'ailleurs ses titres et ses droits. Elle a d'autant plus d'éclat et de grandeur, qu'elle se montre accompagnée d'un pouvoir plus illimité : toute puissance nuisible est contraire aux loix de la Nature. C'est la Nature qui

inventa la Royauté : témoin certaines sociétés d'animaux , et en particulier celle des abeilles , dont le Roi est logé au milieu de la ruche dans un alvéole plus grand et plus sûr ; de plus , il est exempt de travail , et préposé aux travaux de ses sujets : à sa mort tout l'essaim se dissipe : on n'en souffre jamais plus d'un , et le plus courageux obtient la préférence. Ajoutez que la forme du Roi est remarquable , et différente de celle des autres abeilles , soit pour la grosseur , soit pour l'éclat des couleurs : c'est surtout cette dernière qualité qui le distingue. Les abeilles sont colères , elles ont l'humeur très-martiale , eu égard à leur foible corps , et laissent leur aiguillon dans la blessure qu'elles font. Mais leur Roi n'a pas d'aiguillon : la Nature n'a pas voulu qu'il fût cruel , qu'il exerçât une vengeance qui eût coûté trop cher : elle l'a privé d'armes , et n'a pas laissé d'instrument à sa colère.

C'est un grand exemple pour les Princes puissans. En effet , la Nature se montre dans les moindres détails ; les plus chétifs objets fournissent à l'homme

de grandes leçons. Rougissons de ne pas suivre les exemples d'un vil insecte. La modération est d'autant plus nécessaire à l'homme, que ses excès sont plus dangereux. Plût à Dieu que la Nature eût imposé la même loi aux mortels ; que leur colère se perdît avec leurs armes ; qu'ils ne portassent qu'un seul coup, et ne pussent exercer leur fureur par le ministère des autres ! La colère se lasseroit aisément, si elle étoit obligée de se satisfaire elle-même, et si l'exercice de ses forces devoit lui coûter la vie. Cependant malgré ses ressources, elle n'obtient pas plus de sûreté : il n'est pas possible qu'on ne craigne à proportion qu'on se fait craindre. Un tyran observe tous les bras ; dans le temps où l'on ne songe pas à lui, il se croit en lûte aux traits ; nul instant de sa vie n'est exempt de terreurs. Peut-on se résoudre à mener une pareille vie, quand il est possible, sans faire de mal, et par-là sans en craindre, d'exercer une autorité salulaire au milieu de l'allégresse générale ? Ne croyez pas qu'il y ait de sûreté pour un Roi qui n'en laisse à

personne. C'est au prix de la sécurité publique, qu'il doit acheter la sienne. Il n'est pas nécessaire d'élever de hautes tours, de fortifier des collines escarpées, de couper les flancs des montagnes, de s'environner de plusieurs enceintes de murailles : la clémence n'a pas besoin de remparts pour assurer la vie des Rois ; la seule forteresse inexpugnable est l'amour des peuples. Quoi de plus doux que de vivre au milieu des vœux publics, et des vœux qui ne sont point dictés par la crainte de la délation ! que d'exciter, au moindre soupçon de maladie, non l'espérance, mais la crainte ! que d'être environné de sujets disposés à donner ce qu'ils ont de plus précieux pour racheter la vie de leur Chef, et qui regardent comme personnels les biens et les maux qui lui arrivent ? Par ces témoignages éclatans de sa bonté, il fait connoître que la République n'est pas à lui, mais qu'il est à la République. Qui oseroit lui dresser des pièges ? qui ne voudroit détourner même les coups du sort de la tête d'un Prince sous l'empire duquel la justice, la paix, la pudeur, la sécurité,

le mérite sont en honneur ; par les soins duquel l'État enrichi nage dans l'abondance de tous les biens ? Tous les sujets contemplent leur Souverain avec la même vénération qu'ils auroient pour les Dieux, s'ils se montroient aux mortels. N'est-ce pas en effet tenir le premier rang après eux, que d'agir conformément à leur nature ; d'être, comme eux, bienfaisant, libéral et puissant pour le bonheur des hommes ? Voilà la perfection à laquelle il faut aspirer ; voilà le modèle qu'il faut se proposer : n'être le plus grand, que pour être le plus vertueux.

C H A P I T R E X X.

U N Prince punit pour se venger, ou pour venger les autres. Commençons par la vengeance qui lui est personnelle : elle est plus difficile à modérer, quand le ressentiment l'excite, que lorsque l'exemple la rend nécessaire. Il est inutile de prévenir ici les Princes de ne pas croire légèrement, de discuter la vérité, de pencher en faveur de l'innocence, de songer que le Juge est aussi intéressé

dans l'affaire, que l'accusé : ces préceptes sont du ressort de la justice, plutôt que de la clémence. Nous exhortons donc le Souverain, quand l'offense est manifeste, à contenir sa colère, à remettre le châtiment, s'il le peut sans s'exposer, sinon à le modérer, à se montrer plus facile à fléchir pour ses propres injures que pour celles des autres. Comme il n'y a pas de libéralité à donner le bien d'autrui, mais à se dépouiller de ce qu'on a transféré à un autre : de même je n'appelle pas clément celui qui pardonne les offenses faites aux autres ; mais celui qui piqué par des aiguillons intérieurs, ne se porte pas à la vengeance ; qui trouve de la grandeur d'ame à pardonner, au faite de la puissance, et qui regarde comme le plus beau des spectacles, celui d'un Prince impunément offensé.

CHAPITRE XXI.

LA vengeance produit ordinairement deux avantages : elle procure à l'offensé une consolation passagère, ou la sécu-

rité pour l'avenir. Mais le sort d'un Roi est trop brillant, pour qu'il ait besoin de consolation, et ses forces trop évidentes, pour en établir l'opinion sur le malheur des autres. Je ne parle que dans le cas où il est offensé par un inférieur : car s'il voit à ses pieds des hommes, autrefois ses égaux, il est assez vengé. Un esclave, un serpent, une fleche, peuvent priver un Roi de la vie ; mais pour la donner, il faut être supérieur à celui qu'on sauve.

Un Prince, maître de donner ou d'ôter la vie, doit donc user noblement du plus beau droit des Dieux, sur-tout à l'égard des hommes qu'il sait avoir occupé le même rang que lui. Quand leur sort est dans ses mains, sa vengeance est complète, il a infligé le véritable supplice : on a perdu la vie, lorsqu'on est obligé de la recevoir. Un Prince, tombé du faite de la gloire aux pieds de son ennemi, qui ne tient que de sa clémence le trône et la vie, ne respire plus que pour la gloire de son bienfaiteur, et contribue davantage à sa réputation en vivant, que si on l'eût effacé du nom-

bre des humains. Il donne continuellement en spectacle la vertu de son vainqueur : conduit en triomphe , il n'eût fait que passer. Mais si l'on peut avec sûreté lui restituer ses États , et le remettre sur le trône d'où il étoit tombé ; c'est un grand surcroît de gloire pour le conquérant , qui , dans la défaite d'un Roi , n'a eu que cette gloire en vue : c'est triompher de la victoire même , et témoigner qu'on n'a rien trouvé chez les vaincus , qui fût digne du vainqueur.

Quant aux sujets , aux inconnus , aux foibles , il faut les traiter avec d'autant plus de douceur , qu'il y a moins de mérite à les avoir terrassés. Faites-vous un plaisir de pardonner aux uns ; dédaignez de vous venger des autres ; retenez votre bras , comme à la rencontre d'un animal méprisable qu'on ne pourroit écraser sans se salir : à l'égard de ceux qu'on veut sauver , ou qu'on est forcé de punir à la vue de toute la société , il faut saisir l'occasion de montrer une clémence qui doit être connue.

C H A P I T R E X X I I.

PASSONS aux injures dont d'autres sont les objets. La loi, en les punissant, s'est proposé trois buts, auxquels le Souverain doit tendre pareillement; c'est ou de corriger le coupable, ou d'en imposer aux autres par l'exemple de son châtimement, ou de rendre la sécurité aux citoyens, en retranchant les méchans de la société. Vous corrigerez plus facilement les coupables par des châtimens plus doux : on observe mieux sa conduite, quand on y trouve encore quelque chose d'intact : on n'épargne plus son honneur, lorsqu'il est totalement perdu; c'est une sorte d'impunité, que de ne pas donner de prise à la punition.

Quant aux mœurs publiques, la modération dans les châtimens est plus propre à les corriger. La multitude des coupables accoutume à le devenir; la flétrissure est moins sensible, quand elle est plus commune : la sévérité même perd son principal avantage; sa continuité la rend moins imposante. Un Prince réussit mieux

à rétablir les mœurs et à réprimer les vices , avec de la patience , en paroissant , non pas approuver les désordres , mais se porter malgré lui à les punir . La clémence du Souverain rend les fautes plus honteuses ; et la punition paroît bien plus grave , quand elle est infligée par un Juge porté à la douceur .

C H A P I T R E X X I I I .

D'AILLEURS les fautes qu'on punit souvent , sont souvent commises . Votre père a fait coudre dans le sac plus de parricides , qu'on n'en avoit vu dans tous les siècles précédens . Les enfans avoient moins de hardiesse pour commettre le plus grand des crimes , tant qu'il ne fut pas défendu par la loi . Les premiers Législateurs , éclairés (1) par la prudence et par une étude réfléchie du cœur hu-

(1) Sénèque est ici d'un avis diamétralement opposé à celui de Cicéron ; mais les raisons sur lesquelles il se fonde , sont plus spécieuses que solides . Mon dessein n'est pas de m'engager dans une discussion qui m'écarteroit trop du but que je me suis proposé dans ces

main , aimèrent mieux omettre ce crime comme incroyable , et comme excédent les

notes : je ferai seulement quelques réflexions qui pourront servir , sinon à résoudre la question , du moins à l'éclaircir.

Selon Cicéron , les Législateurs Romains , supposant qu'il n'y avoit rien de si saint que l'impudence ne fût capable de violer , ni aucun excès auquel la méchanceté humaine ne pût se porter , ont montré plus de sagesse et de prudence , en faisant une loi contre les parricides , que Solon qui ne voulut rien statuer contre un crime que personne n'avoit encore commis , afin que ses loix parussent plutôt des avertissemens que des défenses.

Sapienter fecisse dicitur , cum de eo nihil sanxerit , quod antea commissum non erat , ne non tam prohibere , quàm admonere videretur. Quantò majores nostri sapientius ? qui cum intelligerent , nihil esse tam sanctum , quod non aliquando violaret audacia , supplicium in parridas singulare excogitaverunt , ut quos natura ipsa retinere in officio non potuisset , ii magnitudine poenæ maleficio summoventur. orat. pro Roscio Amerin. cap. 25 , edit. Grævi.

Cicéron a raison ; et quoi qu'en puisse dire Sénèque , le principe d'où les Romains sont partis , est plus vrai , plus utile , plus philosophique , et montre sur-tout une connoissance beaucoup plus profonde de la nature humaine. En effet , il y a bien plus d'inconvéniens pour un Législateur à supposer les hommes bons , qu'à les supposer méchans.

limites de l'audace ordinaire , que de montrer qu'il pouvoit se commettre , par

Le premier de ces systèmes est une de ces abstractions de Logique, qui ne conduisent jamais qu'à des résultats faux et contraires à l'expérience. Dans toute espece de Science, l'art de voir en grand n'est que l'art de généraliser ses idées, et cet art est sur-tout nécessaire en politique et en morale. Pour rendre les hommes meilleurs, il faut les voir tels qu'ils sont, et non au travers d'une foule de petites passions et de préjugés qui changent de mille façons différentes la nature des objets, et qui inclinent le jugement sans qu'on s'en apperçoive; il faut connoître et pouvoir déterminer avec précision l'effet nécessaire des chocs et des frottemens dans une machine aussi compliquée que la société. Tous ces petits faits particuliers, dont on tire des conséquences générales, sont une source féconde d'erreurs et d'illusions. Ils ne prouvent rien : un bon esprit n'y a aucun égard; il les écarte, comme on néglige quelquefois en Géométrie des fractions qui ne sont pas assez considérables pour entrer en calcul, et pour faire une différence sensible dans le résultat. Combien de crimes nuisibles à la société sont restés et restent tous les jours impunis, où le sont arbitrairement, (ce qui est un mal presque aussi grand) parce que les Législateurs ont ignoré tout ce que peuvent les hommes réunis en corps politique, et de combien de modifications différentes la tête humaine est susceptible. Il est bien difficile de calomnier la nature

le supplice qu'ils décernoient contre lui : aussi les parricides ne commencèrent qu'a-

humaine : un Législateur éclairé doit donc, autant qu'il est possible, prévoir tous les cas, imaginer toutes les différentes sortes de délits, et se bien persuader, avant d'écrire une seule ligne de son code, qu'il n'y a aucune bonne ni mauvaise action qui ne doive se commettre à la longue : il en est comme de toutes les chances heureuses et malheureuses que la série des siècles doit nécessairement amener. Si les loix des différens Peuples sont si imparfaites ; si leur Jurisprudence est si contentieuse, et si on y trouve tant de questions, du nombre de celles que Montagne appelle si plaisamment, *Questions pour l'ami* ; c'est que leurs Législateurs ont tous raisonné comme Solon qui, lorsqu'on lui demanda pourquoi il n'avoit décerné aucune peine contre celui qui tueroit son père, répondit qu'il n'avoit pas cru que personne pût se souiller jamais d'un crime aussi atroce. *Is eum interrogaretur, cur nullum supplicium constituisset in eum qui parentem necasset, respondit, se id neminem facturum putasset.* apud Cicéron, *loc. sup. laud.* Quand on voit ainsi la nature en beau, on mérite de vivre sous de bonnes loix, mais on n'est pas capable d'en instituer de telles ; on peut être un honnête homme, et même un citoyen vertueux, mais on est nécessairement un mauvais Législateur ; car on ignore la force et les effets variés à l'infini des deux principaux ressorts de la machine humaine, l'intérêt et les passions.

vec la loi ; ce fut le châtimement qui enseigna le crime. C'en est fait de la piété filiale , depuis que nous avons vu plus de sacs que de croix. Dans les pays où les punitions sont rares , il se forme une conspiration en faveur de l'innocence , on y est attaché comme à un trésor public. Qu'un Etat se croie vertueux , il le sera. On est plus irrité contre ceux qui s'écartent de la vertu , de la frugalité , quand ils sont en petit nombre : croyez-moi , il est dangereux de montrer à un Etat , qu'il renferme plus de méchans qu'il ne pensoit.

C H A P I T R E X X I V .

O N proposa jadis dans le Sénat de distinguer par l'habillement (1) les esclaves,

(1) Si , du temps de Sénèque , il y avoit à cet égard quelque différence , elle étoit plutôt d'usage que de droit. Chacun s'habilloit alors à Rome selon son goût , sa commodité , sa délicatesse et l'état de sa fortune. On jouissoit en ce point de la plus grande liberté ; et quoique la toge fût encore le vêtement ordinaire d'un petit nombre de citoyens , ils mettoient quelquefois par-dessus cette robe , soit pour la conserver , soit pour se garan-

des hommes libres ; mais bientôt on sentit le danger de mettre nos esclaves dans le cas de nous compter. On court les mêmes risques en ne pardonnant à personne ; c'est faire sentir la prépondérance de la partie corrompue de l'État. Le grand nombre des supplices fait autant de déshonneur à un Prince , que celui des funérailles en fait à un Médecin. Les ordres les plus doux sont les mieux obéis ; l'esprit humain est natu-

tir du froid, des habits de laine fort épais, mal teints et mal tissus.

—*Pingues aliquando lacernas,
Munimenta togæ, duri crassique coloris,
Et malè percussas textoris pectine galli
Accipimus.*

JUVEN. Satyr. 9, vers. 28 et seq.

Du temps d'Auguste, on pouvoit même aller dans les assemblées du Peuple en habit de deuil ; car Suétone nous apprend à ce sujet que ce Prince qui étoit attaché à l'ancien habillement romain, et qui voulut en ramener l'usage, ayant vu un jour dans une de ces assemblées, un grand nombre de personnes vêtues de noir, en témoigna hautement son indignation, et chargea depuis ce temps les Ediles de veiller à ce que personne ne parût dans le cirque ou dans la place publiques avec aucun vêtement par-dessus sa robe.

Etiam habitum vestitumque pristinum reducere stu-

rellement indocile, la défense est pour lui un aiguillon : il aime mieux suivre, que d'être entraîné de force ; il ressemble à un coursier fier et généreux, il est d'autant plus docile qu'on le mène plus doucement : l'innocence volontaire suit la clémence, de son propre mouvement : l'État s'accoutume à regarder la vertu comme desirable pour elle-même. On avance donc plus par cette voie : la cruauté est une disposition contraire à

duit. Ac visâ quondam pro concione pullatorum turbâ, indignabundus et clamitans : en, ait :

Romanos rerum dominos gentemque togatam !

Negotium ædilibus dedit ne quem post hac paterentur in foro circove, nisi positis lacernis, togatum consistere. *in August. cap. 40.*

Ce passage prouve que, sous le regne de cet Empereur, l'usage de la toge commençoit déjà à tomber en désuétude. Avant cette époque, il s'étoit même fait à cet égard un changement remarquable dans les mœurs des Romains : car Appien observe que, du temps des guerres civiles de César et de Pompée, tous les rangs et les conditions étoient mêlés : les étrangers s'étoient incorporés parmi le Peuple : les affranchis jouissoient des mêmes droits que les citoyens : les esclaves étoient vêtus comme leurs maîtres. Excepté le
la

la nature humaine, et peu conforme à la douceur qui en fait la base. Aimer à voir du sang et des blessures, c'est avoir la fureur d'une bête féroce; c'est se dépouiller de l'homme, pour se transformer en un animal sauvage.

C H A P I T R E X X V.

JE te le demande, ô Alexandre; quelle différence y avoit-il entre exposer Lysimaque à un lion, ou le déchirer de tes

laticlave qui étoit l'habit des Sénateurs, ils portoient absolument les mêmes habillemens.

Nam urbanâ multitudo jam mixta est omnigenis exteris : et libertini æquo jure degunt cum aliis civibus, et servus cultu eodem utitur quo et dominus, exceptâque senatoriâ veste cæterarum usus est promiscuus
APPIAN. de Bellis civilib. lib. 2, pag. 820, edit. cit. ubi sup.

Le désordre dont Appien se plaint dans ce passage, ayant commencé vers le temps de la dictature de César, et par conséquent un peu avant le regne d'Auguste; il est évident que le passage de Sénèque ne doit s'entendre que des regnes qui suivirent celui d'Octave; car, pendant tout le temps que la République subsista, les citoyens Romains avoient seuls le droit de porter la toge : c'est même par-là qu'ils étoient distin-

propres dents ? sa gueule étoit ta bouche ; sa férocité étoit la tienne. Tu aurois voulu , sans doute , être armé de griffes , de mâchoires assez larges pour dévorer un homme. Je n'aurois pas exigé de toi , que ce bras si fatal à tes amis les plus chers , eût été secourable à personne ; que cette ame féroce , le fléau des nations , se fût rassasiée sans ineutre et sans effusion de sang : j'aurois appelé clémence en toi , de choisir pour tes amis un bourreau.

gués des étrangers et des esclaves. Mais , lorsque Rome eut perdu sa liberté , la toge cessa d'être comme auparavant , d'un usage général et commun ; il n'y eut presque plus que les cliens , c'est-à-dire la plus vile partie de la nation , qui la portassent ; et ce qui est remarquable , c'est que les tentatives réitérées et successives de plusieurs Empereurs , pour remettre en vigueur l'ancienne coutume de s'habiller , furent toutes infructueuses , et n'eurent qu'un effet très-passager ; les nouveaux usages prévalurent , et celui de la toge devint de jour en jour moins commun , excepté parmi les cliens , comme je l'ai dit ci-dessus ; c'est à cette seule époque que l'on voit disparaître toute espece de différence entre l'habillement des esclaves et celui des hommes libres. Ferrarius qui a publié un Traité fort savant sur les habits des

Voilà ce que la cruauté a de plus abominable ; elle franchit d'abord les bornes de l'usage , puis celles de l'humanité : elle recherche de nouveaux supplices ; elle appelle l'industrie à son secours ; elle imagine des instrumens pour varier et prolonger la douleur ; le spectacle des tortures est pour elle une jouissance. Cette horrible maladie de l'ame est parvenue au comble de la déinence , quand la cruauté s'est une fois convertie en plaisir , quand la destruction de l'homme est devenue un amusement. Un monstre ainsi

Romains , a fait la même observation , et son autorité sur cette matière est d'un très-grand poids.

Depositis togis , *dit-il* , nullum fuisse inter ingenuos et servos discrimen. Sublato togarum usu , sublata etiam omnino videtur differentia in vestitu libero , ac servili. Tunica utrisque communis , utrique penulati , lacernati ; cucullis induti. Illud igitur statuendum , nulla lege , aut constitutione post togas servilem habitum à liberali distinctum : sed ita more receptum , ut materia et colore ferè viliores servorum vestes essent : quod tamen neque ab omnibus servatum , nec satis unquam ingenuos distinxit. *de re vestiaria* , part. prim. lib. 3 , cap. 24 , pag. 258---260. *edit.* Patav. 1654. *Confer quæ* , Faber Semestr. lib. 2 , cap. 10. *pag.* 132 , *edit.* Lugdun. 1598.

disposé est exposé à la ruine , à la haine , au poison , au fer ; il n'a pas moins de périls à redouter qu'il en fait craindre aux autres. Tantôt il est en bute à des embûches ordinaires , tantôt la consternation publique creuse un abyme autour de lui. Une tyrannie modérée , qui se borne à des injustices particulières , ne souleve pas des villes entières ; mais , quand les ravages s'étendent , quand toutes les têtes sont menacées , les traits partent de toutes parts. De petits serpents ne sont pas apperçus , on ne les cherche pas : si c'est un serpent fort au-dessus de la taille ordinaire ; si c'est un monstre qui empoisonne les fontaines où il s'abreuve , dont le souffle brûle et desseche tous les lieux qu'il parcoure , alors on emploie contre lui les machines de guerre. Les maux légers peuvent faire illusion , et se dérober à l'attention ; quand ils sont extrêmes , on s'arme contre eux. Un seul malade ne répand pas le trouble dans sa demeure ; mais lorsque , par des morts fréquentes , la peste s'est déclarée , l'alarme est générale , on fuit , on se souleve contre les Dieux mêmes. La flamme

se montre-t-elle dans une seule maison ; ceux qui l'habitent et les voisins apportent de l'eau pour l'éteindre : mais quand l'incendie s'étend , quand il a déjà dévoré plusieurs édifices , on n'arrête ses progrès qu'aux dépens d'une partie de la ville.

C H A P I T R E X X V I.

LA cruauté des particuliers a trouvé quelquefois des vengeurs , dans des esclaves mêmes , malgré le péril assuré de la croix. Celle des Souverains , devenus Tyrans , a excité le ressentiment des Nations et des Peuples qui se voyoient opprimés ou menacés. On a vu les satellites du Tyran se soulever contre lui , et exercer sur sa personne la perfidie , l'impiété , la férocité , tous les crimes , en un mot , dont il leur avoit donné des leçons. Que peut-on attendre de gens qu'on a soi-même formés à la scélératesse ? La méchanceté ne demeure pas long-temps soumise ; le crime ne reste pas dans les bornes qu'on lui prescrit. Mais supposons que la cruauté jouisse de la sûreté ; qu'elle regne que le sien ?

c'est le spectacle d'une ville prise d'assaut, on y trouve une consternation générale : la tristesse, les alarmes, la confusion regnent en tous lieux ; on craint jusqu'aux plaisirs. Nulle sécurité, ni dans les festins, où l'ivresse même est obligée d'observer ses discours, ni dans les spectacles (1), qui fournissent matière aux accusations et aux supplices. Malgré l'ex-

(1) Ceci a rapport à un mot atroce de Caligula qui, furieux de voir le Peuple d'un avis contraire au sien dans une représentation théâtrale, s'écria : *Plût au Ciel que le Peuple Romain n'eût qu'une tête !* *Infensus turbæ faventi adversus studium suum, exclamavit : Utinam Populus Romanus unam cervicem haberet !* SUTTON. in *Caligula*, cap. 30. Sous Domitien, il n'étoit pas même permis de préférer un gladiateur à un autre. Un père de famille avoit dit au spectacle qu'un Thrace valoit bien un Mirmillon, mais ne valoit pas un Rétiaire ; il fut traîné dans l'arène et obligé de combattre contre des chiens, avec un écriteau sur le dos, où on lisoit : *Gladiateur impie dans ses discours*. *Patremfamilias, quod Thracem Mirmilloni parem, Retiario imparem dixerat, detractum è spectaculis in arenam, canibus objecit, cum hoc titulo : Impiè locutus parmularius*, Id. in *Domitian*, cap. 10.

Pline le jeune dit que ce Tyran insensé ramassoit dans le cirque de quoi imputer des crimes de leze-Majesté : il s'imaginait qu'on lui manquoit de respect, si

cès de la dépense, la somptuosité de l'appareil, la célébrité des Artistes, quels plaisirs que des jeux qu'on célèbre dans une prison ! Quel malheur, grands Dieux ! de tuer, de massacrer, de se complaire au bruit des chaînes, de faire tomber les têtes des citoyens, d'arroser son chemin avec des flots de sang, d'effrayer par sa présence, et de mettre tout en fuite ! Ne seroit-ce pas là la vie des lions et des ours, s'ils régnoient ; des serpens, et des

on n'avoit pas de vénération pour de vils athlètes ; et que parler contre eux, c'étoit blasphémer contre lui, et commettre un sacrilege. *Demens ille. . . qui crimina majestatis in arena colligebat, ac se despici et contemni, nisi etiam Gladiatores ejus venerarentur : sibi maledici in illis, suam divinitatem, suum numen violari interpretabatur*, Panegyric. cap. 33.

Trajan réforma ce cruel abus du pouvoir suprême, et rendit aux Romains la liberté d'applaudir au théâtre ceux qu'ils jugeoient dignes de leur suffrage. On ne fit plus, comme sous Domitien, un crime à un citoyen d'avoir pris en aversion un Gladiateur. Aucun des spectateurs ne fut donné lui-même en spectacle, et n'expia par de cruels supplices des plaisirs funestes.

Jàm quàm libera spectantium studia, quàm securus favor ! Nemini impietas, ut solebat, objecta, quod odisset Gladiatorem, nemo spectator spectaculum factus, miseris voluptates unco et ignibus expiavit. *Id. ibid.*

animaux les plus nuisibles, s'ils avoient l'empire sur nous ? Encore ces animaux privés de la raison, que nous accusons de férocité, respectent-ils les bêtes de leur espece; la ressemblance est une sauve-garde parmi les monstres des forêts. La rage du Tyran méconnoît même les liens du sang; étrangers, ou parens, tout devient égal à ses yeux, pourvu que, par le meurtre des individus, il s'exerce au massacre des Nations. Réduire en cendres des édifices, faire passer la charrue sur des villes anciennes, sont pour lui des marques de puissance; n'immoler qu'une ou deux victimes, lui paroît peu digne de la majesté d'un Monarque : et s'il n'égorge à la fois un troupeau de malheureux, il croit que sa cruauté n'est plus libre. Hélas ! il ignore le bonheur inestimable de sauver une foule de malheureux, de les rappeler de la mort à la vie, de mériter par sa clémence la couronne civique. Eh ! quel ornement plus beau, plus digne d'un Prince, qu'une couronne méritée (1) par

(1) Voyez sur ce passage la note de Juste-Lipse; Dion Cassius, *Histor. Roman.* lib. 33, cap. 16, *ad ann.* 727; et Plin., *Nat. Hist.* lib. 16, cap. 3.

la conservation des citoyens ? combien elle l'emporte sur les armes arrachées aux ennemis vaincus , sur les chars ensanglantés des barbares , sur les dépouilles obtenues à la guerre ! Sauver tout un peuple annonce une puissance divine : faire périr indistinctement une multitude , c'est celle d'un incendie ou d'un édifice qui s'écroule.

L I V R E I I.

C H A P I T R E I.^{er}

Ce qui m'a déterminé à écrire sur la clémence, ô Néron, c'est un mot sorti de votre bouche, que je n'ai point entendu, ni rapporté à d'autres, sans admiration : mot vraiment noble, dicté par la douceur et la grandeur d'ame, que vous n'avez point étudié à loisir, ni travaillé pour flatter les oreilles du public, mais qui vous est échappé sur le champ, et nous a montré votre bonté naturelle aux prises avec les fonctions indispen-

sables de votre administration. Burrhus, votre Préfet, homme de mérite, dont vous connoissiez les vertus mieux que personne, après avoir jugé deux (1) voleurs, vous prioit d'écrire les noms des coupables, et le motif de leur (2) condamnation ; après plusieurs délais de votre part, il insista pour vous détermi-

(1) Voyez, sur ce passage, la note de Juste-Lipse.

(2) Selon la Jurisprudence criminelle des Romains, l'Empereur ratifioit, annulloit ou modifioit de sa propre main la sentence que le Juge avoit déjà prononcée contre le coupable, avant de la lui faire signer : et il stipuloit le motif pour lequel il le condamnoit. Ammien Marcellin confirme cet ancien usage, en parlant de Valentinien. « Ce prince, dit-il, aimoit tant à faire » du mal et à voir couler le sang, que de tous les » coupables dont on lui avoit présenté la sentence à » signer, il n'avoit jamais sauvé la vie à aucun, ni » adouci sa peine, quoique des Princes d'ailleurs très- » cruels eussent quelquefois fait grace à des criminels ». *Et ita erat effusior ad nocendum, ut nullum aliquando damnatorum capitis eriperet morte* SUBSCRIPTIONIS ELOGIO LENI, cum id etiam Principes interdum fecere savissimi. AMMIAN. MARCELLIN. *Hist.* lib. 30, cap. 8, pag. 466, ex edit. Gronovii, Lugdun. Batav. 1693; confer quæ Lipsius *ad h. loc.*

ner. Il vous présentait à regret une sentence, que vous prêtiez à regret, en vous écriant : *Que je voudrais ne savoir point écrire !* Parole bien digne d'être entendue de toutes les nations soumises à l'Empire Romain, et des peuples voisins, dont la liberté est mal affermie, et de ceux dont les forces et le courage s'élèvent contre la nôtre ! Parole digne d'être répétée dans l'assemblée générale du genre humain, et de servir de formule au serment des Princes et des Monarques ! Parole digne de l'innocence primitive des mortels, pour qui va renaître l'âge d'or. Aujourd'hui tous les cœurs vont s'accorder dans la pratique de la vertu : on verra disparaître le désir du bien d'autrui, source de tous les maux : la piété, la droiture, la bonne foi, la modération vont se relever : après les abus d'un trop long règne, les vices vont enfin faire place à un siècle d'innocence et de bonheur.

C H A P I T R E I I.

Ce bonheur, ô César, nous pouvons en grande partie l'espérer avec assurance.

La douceur de votre ame se communiquera peu-à-peu à toutes les parties de cet Empire ; vos sujets se formeront tous sur votre modele. La santé vient de la tête : tout le corps est actif et vigoureux, ou foible et languissant, suivant que l'ame se porte bien ou mal. Les citoyens, les alliés se rendront dignes de votre bonté ; les bonnes mœurs renaîtront par toute la terre , vos mains n'auront point à punir.

Souffrez que je m'arrête un moment sur ce tableau , non pour flatter vos oreilles ; ce n'est pas ma (1) coutume :

(1) Ce passage suffiroit seul pour justifier Sénèque des inculpations aussi fausses qu'injurieuses , que d'obs-curs et vils calomniateurs ont osé répandre contre lui. Lorsqu'on fait réflexion que ses ouvrages fournissent, presque à chaque page , les preuves les plus fortes de l'honnêteté de ses mœurs publiques et particulières, que doit-on penser de quelques Modernes qui ont fait tous leurs efforts pour rendre sa probité suspecte , pour noircir sa réputation , et lui faire perdre l'estime et la vénération qu'il mérite à tant de titres , et que , dans tous les temps , les gens de bien lui ont accordées , parce que ceux qui pratiquent le mieux la vertu , en sont aussi les meilleurs juges ? Quel nom donner à

j'aimerois mieux les offenser par la vé-

ces Écrivains qui, sans respect pour la vérité, sans équité ni bonne foi, je dirois presque sans pudeur, n'ont pas craint de flétrir publiquement la mémoire d'un homme dont la vie entière et la mort même ne sont que ses principes mis en action, et dont les ouvrages, si l'on fait un moment abstraction des vérités révélées, peuvent être regardés comme le cours de morale le plus complet, le plus utile, le plus capable de rendre les hommes bons, humains, de leur inspirer l'amour de l'ordre et de la vertu, la constance dans l'adversité, le mépris de la douleur et de la vie, le courage qui fait supporter l'une et quitter l'autre sans regret, quand l'arrêt irrévocable de la nécessité l'exige? Pour douter un moment de l'innocence et de la probité de Sénèque, il faudroit lui supposer une audace et une effronterie que les scélérats les plus déterminés n'ont jamais eues : il ne faudroit pas seulement le croire un fourbe, un méchant, il faudroit encore le croire un sot. Car en effet, quoi de plus stupide que d'oser dire à son Souverain : *je n'ai pas coutume de vous flatter; j'aimerois mieux vous offenser par la vérité que de vous plaire par l'adulation*; lorsqu'on peut être démenti, de la manière la plus honteuse, par une nation entière, et par le témoignage même du Prince à qui l'on s'adresse? Si, en prenant ainsi publiquement à témoin tout un peuple, et l'Empereur lui-même, de la pureté de ses mœurs, de l'honnêteté de sa conduite, et de la sagesse de ses instructions, Sénèque n'eût pas dit la vérité, cent mille voix se seroient élevées aussi-tôt pour con-

rité, que de leur plaire par l'adulation.

fondre son imposture, et démasquer le lâche hypocrite aux yeux de ses contemporains. L'Histoire et la tradition en auroient conservé le souvenir au moins jusqu'au siècle de Tacite; et parmi tant de scélérats sur le front desquels cet Historien a, d'un pinceau mâle et fier, imprimé la honte et l'ignominie, nous lirions aujourd'hui le nom de Sénèque : bien loin de là, que dit Tacite, presque contemporain des faits qu'il rapporte dans cette partie de ses Annales ? Il fait en plusieurs endroits l'éloge de ce Philosophe, pour lequel il témoigne même par-tout une haute estime : et l'on sait que Tacite ne prodiguoit ni l'un ni l'autre.

» Les meurtres, dit-il, alloient se multiplier, sans les
 » obstacles qu'y mirent Burrhus et Sénèque, Gouver-
 » neurs du jeune Empereur; ils s'accordoient (chose
 » rare!) à réunir leur crédit, et en avoient autant l'un
 » que l'autre, par des moyens différens. Burrhus aus-
 » tère en ses mœurs, formoit le Prince aux soins mi-
 » litaires, Sénèque tempérant d'affabilité la sagesse,
 » lui enseignoit l'éloquence. Tous deux craignant qu'il
 » ne se laissât emporter au feu de l'âge, tâchoient,
 » de concert, de l'arrêter par des plaisirs permis, s'il
 » étoit insensible à la vertu «.

Ibaturque in cædes, nisi Afranius Burrhus et An-
 næus Seneca obviam issent. Hi Rectores imperatoris
 juventutis, et (rarum!) in societate potentis concordis,
 diversâ arte ex æquo pollebant : Burrhus militabilibus
 curis, et severitate morum; SENECA PRÆCEPTIS ELO-

Quel est donc le motif qui m'anime ?

QUENTIAE, ET COMITATE HONESTA : juvantes invicem, quò facilius lubricam Principis ætatem, si virtutem adspemaretur, voluptatibus concessis retinerent. (*Annal. lib. 13, cap. 2.*)

Il appelle ceux qui l'accusèrent, *des scélérats*. » La mort de Burrhus fit perdre à Sénèque son crédit ; » les conseils honnêtes n'eurent plus de pouvoir auprès de Néron, privé d'un de ses Gouverneurs, et » porté pour les scélérats. Ceux-ci chargent Sénèque » de différentes accusations « *Mors Burrhi infregit Senecæ potentiam ; quia NEC BONIS ARTIBUS IDEM VIRIUM ERAT, altero velut duce amoto, et Nero ad deteriores inclinabat. HI VARIIS CRIMINATIONIBUS SENECAM ADORIUNTUR* (*Annal. lib. 14, cap. 52*). Il dit que Sénèque fut averti de ces accusations par ceux à qui il restoit quelque probité. *Prodentibus iis, quibus aliqua honesti cura* (*Ibid. cap. 53.*). Il rapporte un discours de Néron, dans lequel ce Prince avoue que Sénèque avoit éclairé son enfance et sa jeunesse de ses avis, de sa prudence et de ses lumières, et que les bienfaits qu'il tenoit de lui, dureroient autant que sa vie. *RATIONE, CONSILIO, PRÆCEPTIS PUERITIAM, DEIN JUVENTAM MEAM FOVISTI : et tua quidem erga me munera, dum vita suppetit, aterna erunt* (*Ibid. cap. 55.*)

Lorsque Sénèque est accusé d'avoir trempé dans la conjuration de Pison contre Néron ; ce Prince lui envoie un Tribun pour lui demander s'il convenoit de

Je suis bien aise de vous familiariser

la déposition que Natalis avoit faite contre lui. » Sé-
 » neque répond que Pison lui avoit envoyé Natalis
 » pour se plaindre de ce qu'il refusoit de le voir ;
 » qu'il s'en étoit excusé sur sa santé et son amour
 » pour le repos ; qu'il n'avoit jamais eu de sujet de
 » préférer à sa propre conservation celle d'un simple
 » particulier ; que son caractère ne le portoit point
 » à la flatterie , et que personne ne le savoit mieux
 » que Néron à qui il avoit plus souvent parlé en
 » homme libre qu'en esclave «.

Seneca, missum ad se Natalem conquestumque nomine Pisonis, quod à visendo eo prohiberetur, seque rationem valetudinis et amorem quietis excusavisse, respondit: cur salutem privati hominis incolumitati suæ anteferret, causam non habuisse: NEC SIBI PROMPTUM IN ADULATIONES INGENIUM. IDQUE NULLI MAGIS GNARUM, QUAM NERONI, QUI SÆPIUS LIBERTATEM SENECÆ QUAM SERVITIUM EXPERTUS ESSET, (*Annal.* lib. 15, cap. 61.)

Peu de temps après on lui annonce qu'il faut mourir. Il demande à finir son testament ; on le lui refuse. Alors il dit à ses amis , » que , puisqu'on l'empêchoit
 » de leur témoigner sa reconnaissance , il leur laissoit
 » au moins le seul bien , mais le plus précieux qui
 » lui restât , l'image de sa vie. Il console ensuite
 » sa femme , et la conjure de mettre des bornes à sa
 » douleur , et de chercher dans le souvenir de la vie
 » et des vertus de son époux un soulagement honorable au malheur de le perdre ».

AVEC

avec vos actions et vos paroles louables,

Intromisitque ad Senecam unum ex Centurionibus, qui necessitatem ultimam denuntiaret. Ille INTERRITUS poscit testamenti tabulas : ac denegante Centurione, conversus ad amicos, quando meritis eorum referre gratiam prohiberetur, QUOD UNUM JAM ET TAMEN PULCHERRIMUM HABEBAT; IMAGINEM VITÆ SUÆ RELINQUERE, TESTATUR : cujus si memores essent, bonarum artium et famam tam constantis amicitiae laturos. Ubi hæc atque talia velut in commune disseruit, complectitur uxorem, et paululum adversus præsentem fortitudinem mollitus, rogat oratque, temperaret dolorem, ne æternum susciperet, SED IN CONTEMPLATIONE VITÆ PER VIRTUTEM ACTÆ desiderium mariti solatiis honestis toleraret (*Idem*. lib. 15, cap. 62, 63.). Enfin Tacite ajoute qu'on avoit voulu déferer l'Empire à Sénèque, comme au plus digne de ce choix par son innocence et par l'éclat de ses vertus. *Fama fuit, Subrium Flavium. destinasse, ut, post occisum operâ Pisonis Neronem, Piso quoque interficeretur, tradereturque Imperium Seneca QUASI INSONTI CLARITUDINE VIRTUTUM AD SUMMUM FASTIGIUM DELECTO* (*Id. Ibid.* lib. 15, cap. 65.)

Voilà ce que l'exact, le véridique, le grave Tacite nous apprend de Sénèque : tels sont en partie les faits qu'il raconte au milieu de Rome, dans un temps où le sang de ce Philosophe fumoit encore, et où tout le monde se souvenoit même du discours éloquent qu'il dicta dans ses derniers momens à ses Secrétaires : *et novissima quoque momento suppeditante*

Tome IV,

ff

afin de convertir en principe , ce qui

eloquentia , advocatis Scriptoribus , pleraque tradidit , quæ in vulgus edita ejus verbis , invertere supersedeo (Anhal. lib. 15 , cap. 63.).

Qui est-ce qui osera récuser ici l'autorité de Tacite , et sur quelles preuves plus fortes refusera-t-on d'y ajouter foi ? à qui persuadera-t-on qu'il a pu être mal informé , lui qui prenoit tant de soin de s'assurer de la vérité des faits qu'il nous transmet , et qui avoit pu même être témoin oculaire de ceux-ci , puisqu'il avoit onze ans lorsque Séneque mourut ? Mais accordons qu'il ait été trop jeune alors pour se les rappeler , et même , si l'on veut , pour y avoir fait quelque attention , quoiqu'ils fussent cependant de nature à frapper fortement un enfant du caractère de Tacite ; croira-t-on que les vieillards qui avoient vu commettre toutes ces horreurs ; dont la plupart existoient encore du temps de Tacite , et qu'on ne peut pas supposer avoir tous été les amis et les partisans de Séneque , n'auroient pas accusé publiquement son historien de trahir lâchement la cause de la vérité , s'il s'en fût écarté dans quelques circonstances , et surtout dans le portrait qu'il nous a laissé de ce Philosophe ? Si , au jugement de tous les Suilius anciens et modernes , de ces hommes assez corrompus ou assez malheureusement nés pour ne pas croire à la vertu , et pour décrier lâchement ceux qui la pratiquent ; si , dis-je , au jugement de ces hommes pervers , Séneque n'a été qu'un fripon : on peut lui

n'est encore que le mouvement d'un heureux naturel ; je songe de plus qu'il s'est introduit dans la conduite de la vie , des maximes altières , mais détestables , qui se transmettent de bouche en bouche ; telle est celle du Tyran qui a dit ; (1) *qu'ils me haïssent , pourvu qu'ils me craignent* , elle est conforme à un vers grec , dont le sens est , *qu'après ma mort la terre soit réduite en cendres* (2) ,

appliquer ce qu'un des plus grands gémies de ce siècle a dit des Empereurs Antonin et Marc-Aurèle : *Non Dieu ! donnez-nous souvent de pareils fripons.*

Cette note peut servir de supplément à ce qu'on a dit en passant sur le même sujet dans la vie de Sénèque , qui est à la tête du premier volume.

(1) Voyez sur ce mot le *Traité de la Colère* , liv. 1 , chap. 16 , note 1 , pag. 157 de ce volume.

(2) Cette pensée tirée du grec , et que Tibère avoit perpétuellement à la bouche , prouve elle-même à quel point Néron se pervertit par la suite. En effet quelqu'un lui ayant cité ce mot , *qu'après ma mort la terre soit réduite en cendres* ; le Tyran répondit : *et même de mon vivant.* Voyez la note de Juste-Lipse , et Dion Cassius , liv. 57. La pensée grecque répond à celle de notre langue , que bien des gens expriment , en disant : *après moi , le déluge.* Pensée trop commune

et d'autres pensées de cette nature. Je ne sais comment des hommes d'un caractère atroce ont pu trouver des termes si énergiques pour exprimer leurs odieuses idées, tandis que jusqu'à ce jour je n'ai point entendu de mots vigoureux sortir de la bouche d'un Prince doux et plein de vertu. Néanmoins, quoique vous ne signiez des arrêts de mort, que rarement, à regret, et après de longs délais, il faut pourtant en signer; et c'est ce qui vous a fait prendre l'écriture en aversion : mais, comme vous, il ne faut le faire qu'après avoir long-temps différé.

C H A P I T R E I I I .

A I N S I , pour ne pas se laisser abuser, et même entraîner dans un défaut contraire, par le nom séduisant de clémence, examinons la nature de cette vertu, ses propriétés, ses limites. La clémence¹ est la modération dans un homme qui a le

dans une nation corrompue, et détestable sur-tout dans un Prince, qui doit s'occuper du bonheur présent et futur de ses sujets.

pouvoir de se venger ; ou bien c'est la douceur d'un supérieur dans la punition de son inférieur. Il est plus sûr de proposer un plus grand nombre de définitions , de peur qu'une seule n'embrasse pas toute l'étendue du sujet , et que nous ne perdions le fond de notre cause par la forme. On peut donc dire que la clémence est un penchant de l'ame à la douceur , lorsqu'il s'agit de punir. Une autre définition , sujette à quelques difficultés , quoique bien voisine de la vérité , c'est que la clémence est une disposition de l'ame à remettre une partie du châtiment mérité. On dira que jamais la vertu ne peut faire moins que ce qu'elle doit : cependant tout le monde conçoit que la clémence est la vertu qui se tient en-deçà du châtiment qu'on pourroit infliger avec justice. Les ignorans la regardent comme le contraire de la sévérité : mais il n'est point de vertu contraire à une autre vertu.

C H A P I T R E I V .

Q U E L est donc l'opposé de la clémence ? c'est la cruauté, qui n'est que l'atrocité de l'ame en décernant des châtimens. Il y a néanmoins des gens qui sont cruels, sans infliger de peines : tels sont ceux qui tuent les inconnus et les passans, non par esprit de vengeance, mais pour le plaisir d'égorger ; ainsi que ceux qui non contents d'assassiner , ajoutent des raffinemens de barbarie , tels que Sinis et Procruste (1), et ces pirates qui assomment de coups et brûlent leurs prisonniers tout vifs. C'est sans doute de la cruauté ; mais comme elle n'est pas

(1) Sinis et Procruste étoient deux brigands qui exerçoient leurs fureurs dans la Grece , et qui furent exterminés par Thésée. Sinis se plaisoit à faire attacher des hommes à des arbres courbés avec force , qui leur arrachotent les membres en reprenant leur direction naturelle. Procruste avoit un lit de fer sur lequel il étendoit ses victimes : il les allongeoit en les tirant , lorsqu'ils ne remplissoient pas exactement la longueur du lit , et leur coupoit les pieds, lorsqu'ils l'excédoient.

animée par la vengeance , puisqu'elle n'a été provoquée par aucune offense ou par aucune injure antérieure , elle n'est pas comprise dans notre définition , qui n'embrasse que le défaut de mesure en infligeant des peines : au lieu du nom de cruauté , nous pouvons lui donner celui d'une férocité qui se plaît à tourmenter : nous pouvons encore l'appeller folie , car il y a plusieurs sortes de folies , et la plus caractérisée est celle qui en est venue au point de massacrer et de déchirer les hommes.

Je n'appelle donc cruels , que ceux qui , avec des motifs pour punir , ne gardent point de bornes. Tel étoit Phalaris (1) , qu'on n'accuse pas d'avoir puni des innocens , mais d'avoir employé des châtimens excessifs , et révoltans pour l'humanité. Nous pouvons , pour nous mettre à l'abri des sophismes , définir la

(1) Phalaris , Tyran d'Agrigente en Sicile. Périllus , pour flatter sa cruauté , lui fit un taureau d'airain , dans le corps duquel il faisoit enfermer ses victimes , après quoi il faisoit chauffer le taureau que les cris de ces malheureux sembloient faire mugir. L'inventeur de cette machine fut le premier que Phalaris y fit jetter.

cruauté un penchant de l'ame vers le parti le plus rigoureux. La clémence la repousse loin d'elle, au lieu qu'on ne peut douter qu'elle ne soit compatible avec la sévérité.

Il ne sera pas hors de propos d'examiner ici ce que c'est que la compassion. On la loue communément comme une vertu, et l'on donne le titre de bon à un homme compatissant. La compassion est pourtant un défaut réel. La cruauté et la compassion sont sur les limites, l'une de la sévérité, l'autre de la clémence. Nous devons nous garantir de l'une comme de l'autre, de peur de donner dans la cruauté sous l'apparence de la sévérité, et dans la compassion sous l'apparence de la clémence. Dans le second cas le risque est moindre; mais l'égarement est le même, lorsqu'on s'écarte de la vérité.

C H A P I T R E V.

DE même donc que la Religion honore les Dieux, tandis que la superstition les outrage : de même les gens de

lien montreront de la clémence et de la douceur , et se mettront en garde contre la compassion. C'est le vice d'une ame foible qui succombe au spectacle du malheur d'autrui : voilà pourquoi il se trouve assez communément même dans les hommes les plus vicieux. Les larmes des plus grands scélérats font une impression si forte sur les vieilles et les femmelettes , que, si elles osoient , elles iroient enfoncer les portes de leur prison. La compassion considère , non la cause , mais l'état de celui qui souffre ; au lieu que la clémence est guidée par la raison.

Je sais que les ignorans décrivent la secte des Stoïciens , comme dure et incapable de donner aux Princes de bons conseils : on lui reproche d'interdire au Sage la compassion et l'indulgence. En effet , ces préceptes considérés en eux-mêmes sont odieux ; ils semblent ôter toute ressource aux égaremens des hommes , et vouloir qu'on punisse toutes les fautes. Si cela étoit , il faudroit réprouver une Secte qui proscriit l'humanité , qui ferme à l'homme le port le plus as-

suré contre les coups du sort, celui de la tolérance mutuelle. Mais il n'y a pas de Secte plus indulgente, plus douce, plus amie des hommes, plus attentive au bien général : elle se propose d'être utile et secourable, non seulement à elle-même, mais à la société en général, et à chaque individu en particulier. La compassion est une maladie de l'ame excitée par la vue du malheur d'autrui ; ou une tristesse causée par des maux étrangers, que l'on croit non mérités. Or le Sage est inaccessible aux maladies de l'ame ; son cœur est serein, et n'est jamais enveloppé des nuages de la tristesse. Rien de plus convenable à l'homme que la grandeur d'ame. Or la grandeur de l'ame est incompatible avec la crainte et le chagrin, qui l'offusquent et la rétrécissent. Le Sage ne témoignera pas même cette foiblesse dans ses propres maux ; il repoussera et brisera devant lui les traits de la Fortune irritée. Il conservera toujours un visage serein, tranquille ; ce qui n'arriveroit point, si son ame étoit susceptible de tristesse. Ajoutez que le Sage a de la prévoyance et des ressour-

ces toujours prêtes. Or, ce coup d'œil juste et vrai seroit incompatible avec le trouble qu'on lui suppose. La tristesse est incapable de discerner les objets, d'imaginer des ressources, de calculer et d'éviter les périls. Le sage n'a donc pas de pitié, parce que la pitié est un état malheureux ; mais, sans sentir de pitié, il n'en fera pas avec moins de zèle tout ce que fait un homme compatissant.

C H A P I T R E V I.

IL secourra ceux qui pleurent, sans verser lui-même des larmes : il tendra la main à celui qui a fait naufrage, il recueillera l'exilé, il donnera l'aumône à l'indigent, non cette aumône outrageante, avec laquelle, ceux même qui veulent passer pour compatissans, repoussent les malheureux qu'ils dédaignent et qu'ils secourent, comme s'ils craignoient de les toucher. Il agira comme un homme qui fait par un autre homme des biens communs à tous. Il accordera le fils aux larmes de sa mère ; il fera tomber ses chaînes, il le dispensera des combats de l'arène,

il ensevelira son cadavre même , lorsqu'il aura été coupable : mais il fera toutes ces choses sans trouble intérieur , sans changer de visage.

Le Sage ne sera donc pas compatissant , mais il sera secourable ; il se rendra utile , parce qu'il est né pour le bien public , dont il fera part à chacun. Sa bonté s'étendra jusques sur les coupables , qu'on doit blâmer et corriger : mais il aimera mieux secourir ceux dont le malheur n'est dû qu'à la fortune. Il parera , tant qu'il lui sera possible , les coups du sort. Quel usage plus louable feroit-il de ses richesses et de ses forces , que de réparer les torts du hasard ? Son visage et son ame ne seront pas consternés à la vue de la maigreur , des lambeaux , de la caducité du mendiant appuyé sur son bâton : mais il servira tous ceux qui le mériteront , et , comme les Dieux , il regardera d'un œil favorable tous les infortunés.

La compassion est voisine du malheur , elle le gagne , elle le partage. Ce sont des yeux bien foibles , que ceux qui , en voyant des yeux malades , prennent la

même infirmité. C'est une infirmité, et non une marque de gaieté, de rire à chaque fois qu'on voit rire les autres, comme d'ouvrir la bouche à chaque bâillement des autres. La compassion est le défaut des âmes sensibles à la misère : l'exiger du Sage, c'est lui prescrire de se lamenter et de gémir aux funérailles d'autrui. Pourquoi lui défendons-nous de pardonner ? je vais en exposer la raison.

C H A P I T R E V I I.

COMMENÇONS par établir ce que c'est qu'un pardon, pour sentir que le Sage ne doit pas l'accorder. Le pardon est la rémission d'une peine méritée. Les raisons pour lesquelles on le défend au Sage, sont déduites fort au long par ceux qui ont expressément traité cette matière ; comme elle n'est qu'accessoire à mon sujet, je les resserrerai en peu de mots. On pardonne à celui qu'on devroit punir : or le Sage ne fait point ce qu'il ne doit pas faire, et n'omet point ce qu'il doit : il ne remet donc pas le châtiment qu'il est de son devoir d'infliger ; mais ce que vous voulez obtenir par le

pardon , il vous le procure par une voie plus honnête. Le Sage épargne , corrige , se rend utile ; il fait comme s'il pardonnoit ; quoiqu'il ne pardonne pas ; parce que pardonner c'est reconnoître qu'on omet quelque chose qu'on devoit faire. Il se contentera d'avertir l'un au lieu de le châtier , parce qu'il aura des égards pour son âge qui le rend susceptible de se corriger : il laissera vivre un autre , quoique convaincu d'un crime évident , parce qu'il aura été séduit ou entraîné par le vin : il renverra les prisonniers de guerre , sans leur faire aucun mal , quelquefois même avec éloge , quand un motif honnête , tel que la bonne foi dans les traités , l'amour de la liberté , leur aura fait prendre les armes.

Ce ne sont point là des actes de pardon , mais de clémence. Les jugemens de la clémence sont arbitraires , et dictés non par une formule juridique , mais par la vertu et l'équité : elle peut ou absoudre ou fixer la peine à son gré. Ses arrêts , au lieu de déroger à la justice , sont ceux de la justice même. Pardonner , c'est ne pas punir ce qui mé-

rite punition : le pardon est la rémission d'une peine méritée. La clémence au contraire, en renvoyant les coupables, prononce qu'ils ne méritoient pas d'autre châtiment que celui qu'ils ont subi. Elle est donc plus parfaite et plus honnête que le pardon.

Au reste, il me paroît que toute cette dispute n'est que de mots ; on est d'accord sur le fond. Le Sage remettra bien des punitions , sauvera bien des ames malades, mais guérissables : il imitera les habiles Jardiniers , qui non seulement cultivent les arbres droits et de belle venue, mais encore qui gênent dans des éclisses, ceux qui sont tortus, afin de les redresser ; ils en dépouillent d'autres d'une partie de leurs rameaux, de peur que leur cîme trop touffue ne les empêche de s'élever ; ils donnent de l'aliment à ceux qui languissent dans un sol stérile, et de l'air à ceux qui sont étouffés par une ombre étrangère. De même le Sage distingue les caractères, et prend différentes méthodes pour ramener à la vertu ceux qui s'en sont écartés.

Le reste de ce Traité nous manque.

DE LA PROVIDENCE.

CHAPITRE PREMIER.

Vous m'avez demandé, ô Lucilius, pourquoi, si le monde est gouverné par une Providence, cette foule de maux dont les gens de bien sont assaillis? La solution de cette difficulté trouveroit mieux sa place dans un Ouvrage, où je prouverois que la Providence préside à l'ensemble de l'univers, et à tous les événemens de notre vie : mais puisque vous exigez que je sépare cette partie du tout, que je m'attache à cet unique incident, sans entamer le fond du procès, je me charge d'une tâche peu difficile ; je vais plaider la cause des Dieux. Il est inutile de démontrer pour le présent, que cette machine immense ne se maintiendrait pas sans un gardien puissant : que la révolution constante des astres n'est pas l'effet d'un mouvement fortuit : que les productions du hasard sont sujettes à des désordres fréquens, et à se combattre réciproquement ; au lieu que cette inal-

térable rapidité, soumise à des loix éternelles, soutient sans relâche le poids immense des terres et des mers, ainsi que les flambeaux innombrables et symétriques du firmament : qu'un pareil ordre n'est pas l'effet d'une matière égarée ; qu'une combinaison fortuite n'aurait pas assez de régularité, pour tenir immobile la masse énorme de la terre qui voit se faire autour d'elle la révolution rapide des cieux ; pour obliger la mer à se répandre dans les vallées, pour humecter l'intérieur des terres, sans jamais se ressentir de l'accroissement des fleuves ; pour faire naître de très-grandes productions de semences imperceptibles. Les météores mêmes qui nous offrent le plus de confusion et d'irrégularité, je veux dire les pluies, les nuages, l'éruption de la foudre, les feux lancés du sommet des volcans, les secousses qui font trembler la terre, en un mot tous les mouvemens que la partie orageuse de la Nature excite à la surface de notre globe, quoique nés subitement, ne sont point l'effet du hasard : ils ont leurs causes, ainsi que les merveilles qui se

voient dans des climats étrangers ; telles sont les eaux chaudes au milieu de la mer, et les isles (1) nouvelles qui s'élevent à sa surface. De plus, quand on voit la mer, dans un espace de temps assez court, laisser à sec ou couvrir les rivages, peut-on croire que ce soit une cause aveugle, qui alternativement foule les ondes et les repousse sur elles-mêmes, ou les chasse précipitamment de leur lit vers le rivage ? sur-tout quand on voit le flux s'accroître successivement, suivre des heures et des jours marqués, devenir plus ou moins considérable suivant les différentes pressions de la lune, qui dispose à son gré de ces inondations périodiques.

Mais réservons ces détails pour un autre temps, d'autant plus que vous accusez la Providence, sans la nier. Je veux vous réconcilier avec les Dieux, qui traitent toujours les bons avec bonté : la Nature ne veut pas que ce qui est bon nuise

(1) Voyez l'Histoire Naturelle de Pline, l. 2, chap. 86, 87, 88, 89. Tite-Liv. Hist. lib. 39, cap. 56, in fine, et les Questions naturelles de Sénèque, liv. 6, chap. 21.

aux bons. Il y a entre Dieu et les gens de bien une amitié , dont le lien est la vertu. Que dis-je , une amitié ? c'est plutôt une affinité, une ressemblance parfaite. L'homme de bien ne diffère de Dieu , que par la durée ; il est son disciple , son rival , son véritable fils : mais cet auguste père , inflexible sur la pratique des vertus , élève rudement ses enfans ; c'est un père de famille sévère.

Lors donc que vous verrez des hommes vertueux et agréables à la Divinité , travailler , suer , se fatiguer , tandis que les méchans nagent dans la joie et la volupté ; songez que nous voulons de la retenue dans nos enfans , tandis que nous permettons la licence à ceux de nos esclaves : on assujettit les premiers à une discipline austère , et l'on excite l'effronterie des seconds ; ainsi Dieu n'élève pas l'homme de bien dans la mollesse ; il l'éprouve , il l'endurcit , il le prépare pour lui-même.

CHAPITRE II.

MAIS, dira-t-on, pourquoi tant de maux arrivent-ils aux gens de bien ? Je

réponds qu'il n'y a pas de maux pour les gens de bien ; les contraires ne peuvent s'allier. Tous ces fleuves, toutes ces pluies qui tombent d'en haut, toutes ces eaux minérales qui se rendent à la mer, n'en dénaturent pas la saveur, ne peuvent même l'altérer : ainsi le choc de l'adversité n'ébranle pas l'homme courageux ; il reste ferme, il donne aux événemens la teinte de son ame ; plus puissant que tous les objets extérieurs, il n'y est pas insensible, mais il en triomphe : d'ailleurs le calme et la tranquillité dont il jouit, lui permettent de s'affermir contre leurs coups, l'adversité n'est pour lui qu'un exercice. Quel est l'homme, ami de la vertu, qui ne desire un travail honnête, qui ne volé à ses devoirs, même à travers les périls, et pour qui l'oisiveté ne soit un vrai péril ? Nous voyons les athlètes, pour entretenir leurs forces, combattre les adversaires les plus robustes, demander à ceux qui les exercent d'employer contre eux toute leur vigueur ; ils se laissent frapper, meurtrir, et s'ils ne trouvent personne qui les égale, ils tiennent tête à plusieurs à la fois. Le

courage se flétrit, quand il manque d'adversaires ; sa grandeur, sa force, son énergie ne se montrent que dans l'épreuve de la douleur.

Telle est la conduite de l'homme de bien : il ne craint pas le malheur et l'adversité ; il ne murmure pas contre le destin, mais il prend son parti sur les événemens, et les tourne à son profit : ce n'est pas le mal, mais la manière de le supporter, qui l'occupe. Voyez quelle différence entre l'amour des pères et des mères pour leurs enfans. Les premiers les arrachent impitoyablement au sommeil pour les appliquer de bon matin à l'étude ; ils ne les laissent pas même oisifs les jours de relâche, ils aiment à les voir en sueur, et quelquefois à voir couler leurs larmes. La mère au contraire les réchauffe dans son sein ; elle veut qu'ils se reposent à l'ombre, qu'ils ne pleurent jamais, qu'on ne les chagrine pas, qu'on écarte d'eux la fatigue. Dieu a pour l'homme de bien les sentimens d'un père, une affection mâle et vigoureuse. Qu'il s'exerce, dit-il, à la douleur et aux pertes ; c'est ainsi qu'il acquerra la véritable force. Les ani-

nimaux qu'on engraisse dans l'oisiveté languissent, et succombent non seulement à la fatigue, mais au mouvement même et à leur propre poids. Un bonheur soutenu ne résiste à aucune attaque : mais l'habitude de lutter avec le malheur, rend l'homme insensible et invulnérable ; s'il est renversé, il combat à genoux.

Vous êtes surpris qu'un Dieu qui aime les gens de bien, qui veut les élever au faite de la perfection, leur laisse ici bas la fortune pour s'exercer ? et moi je ne suis pas étonné qu'il lui prenne quelquefois l'envie de voir les grands hommes aux prises avec l'adversité. C'est quelquefois un plaisir pour nous de voir un jeune homme intrépide, attendre la lance en arrêt une bête féroce, et soutenir sans effroi l'irruption d'un lion ; le plaisir est d'autant plus grand, que le combattant est d'un rang (1) plus illustre.

(1) Les affranchis, les hommes libres, les Chevaliers Romains et même les jeunes gens des familles les plus distinguées, combattoient quelquefois dans l'arene, soit quand ils n'avoient plus d'autres ressources, soit pour faire bassement leur cour à l'Empereur. Voyez Sénèque, tom. 2, lett. 87, pag. 61, et lett. 99.

Mais ces épreuves puériles , incapables de fixer les regards de la Divinité , sont propres tout au plus à amuser la frivolité humaine. Voulez-vous un spectacle qui mérite les regards du Souverain de l'univers , quelqu'occupé qu'il soit ? voici deux athlètes dignes de Dieu même : un homme de courage aux prises avec la mauvaise fortune , sur-tout quand il est l'agresseur. Non , je ne vois rien de plus beau ici bas , rien de plus fait pour attirer l'attention de Jupiter , que Caton , après plusieurs défaites de son parti , debout au milieu des ruines du monde.

» Que l'Empire , dit-il , soit soumis à un
 » seul homme ; que la terre soit gardée
 » par des légions , et la mer par des flottes ;
 » que le soldat de César assiege nos por-
 » tes , Caton sait par où sortir : mon bras
 » suffit pour m'ouvrir la route de la liberté.
 » Ce fer , que n'a point encore souillé
 » le sang Romain , va se signaler enfin
 » par un exploit glorieux ; s'il n'a pu
 » rendre à Rome sa liberté , il saura la

» rendre à Caton. Exécute, ô mon ame !
 » un projet depuis long-temps médité :
 » dérober-toi à l'instabilité des événemens.
 » Déjà Pétréius et Juba se sont donné
 » réciproquement la mort ; ils sont étendus
 » sur la poussière percés de leurs coups
 » mutuels : rare et noble accord de leur
 » destinée ! mais qui déshonoreroit Caton.
 » Il lui seroit aussi honteux de demander
 » à quelqu'un la mort ; que la vie ».

Je n'en doute nullement, les Dieux
 furent pénétrés de la joie la plus pure,
 lorsque ce grand homme, cet enthousiaste
 sublime de la liberté, veilloit à la
 sûreté des siens, disposoit tout pour
 leur fuite ; lorsqu'il se livroit à l'étude,
 la nuit même qui précéda sa mort ; lors-
 qu'il plongeoit le fer dans sa poitrine
 sacrée ; lorsqu'il arrachoit ses propres en-
 traîlles, et tiroit avec ses mains son ame
 vénérable que le fer eût souillée. Voilà,
 sans doute, pourquoi le coup fut insuf-
 fisant et mal assuré : ce n'étoit pas assez
 pour les Dieux de n'avoir vu qu'une fois
 Caton ; ils retinrent son courage (1) pour

(1) L'expression dont Sénèque s'est servi, fait allu-

en faire un nouvel essai , et afin qu'il se fit voir encore dans une épreuve plus difficile. En effet, il faut moins de courage pour aller à la mort, que pour y retourner. Quel ne dut pas être le contentement des Dieux, en voyant leur élève s'échapper vers eux, par une si belle route? C'est une véritable apothéose, qu'une mort admirée par ceux même qui la craignent.

CHAPITRE III.

JE prouverai, dans la suite de ce Traité, que ce que vous appelez des maux, n'en sont pas; je me borne pour le présent à montrer : 1.^o que ces calamités, ces

sion aux spectacles des Romains, dans lesquels le Peuple faisoit répéter les Acteurs dont le jeu ou le talent quelconque avoit mérité ses applaudissemens. Cicéron parle d'un certain comédien nommé *Diphilus*, qui désigna Pompée d'une manière fort insolente dans un vers que le Peuple lui fit répéter vingt fois. *Ludis Apollinaribus Diphilus Tragædus in nostrum Pompeium petulanter invectus est; nostrâ miserâ tu es magus, millies coactus est dicere.* CICERO, *Epist. ad Att. lib. 2, epist. 19.*

adversités prétendues, sont pour le bien de ceux qui les éprouvent : 2.^o qu'elles sont utiles à l'universalité du genre humain, dont les Dieux tiennent plus de compte que des individus : 3.^o qu'elles n'arrivent jamais contre le gré de ceux qui les éprouvent; ou qu'ils les méritent, lorsqu'ils osent en murmurer : 4.^o qu'elles sont une suite nécessaire de la fatalité, et qu'elles arrivent aux gens de bien, par la même loi qui les rend gens de bien. De-là vous conclurez qu'ils ne faut jamais gémir sur le sort de l'homme vertueux : qu'on peut lui donner le nom de malheureux; mais qu'il ne l'est jamais.

La première de ces assertions paroît la plus difficile à prouver : que ces maux qui nous font trembler sont utiles à ceux qui les éprouvent. Quoi, direz-vous, c'est pour leur bien, qu'ils sont envoyés en exil, qu'ils voient leurs enfans réduits à la mendicité, qu'ils suivent le convoi de leurs femmes, qu'ils sont la proie de l'ignominie et des infirmités ? Si vous ne concevez pas que ces accidens puissent être avantageux, soyez donc aussi étonnés de voir traiter certaines

maladies par le fer et le feu , par la faim et la soif. Mais si vous songez que , pour le traitement de certains malades , on est obligé de dépouiller les os , de les scier , d'ouvrir la veine , de retrancher quelques membres qui ne peuvent rester unis au corps sans la ruine du tout ; on pourra vous prouver qu'il y a des maux utiles à ceux qui les endurent , comme vous conviendrez que plusieurs objets des vœux et des recherches sont nuisibles pour ceux à qui ils ont donné du plaisir ; tels sont les indigestions , l'ivresse , et les autres maladies mortelles que la débauche entraîne à sa suite.

Parmi plusieurs maximes sublimes de Dénétrius mon maître , en voici une que je viens d'entendre : elle retentit encore dans mes oreilles. » Je ne connois rien » de plus malheureux , dit-il , que celui » qui n'a jamais connu l'adversité. Il n'a » point encore eu l'occasion de s'essayer. » Quand la fortune auroit secondé tous » ses vœux , les auroit même devancés , » les Dieux ont eu mauvaise opinion de » lui : ils ne l'ont pas jugé digne de » vaincre la fortune. La fortune fuit les

» lâches, comme si elle disoit, qu'ai-
 » je à démêler avec un pareil adversaire?
 » à la première attaque il mettra bas les
 » armes : je n'ai pas besoin contre lui
 » d'employer toutes mes forces, la moindre
 » menace pourra le mettre en fuite ; il
 » ne peut soutenir mes regards : cher-
 » chons un homme avec qui je puisse
 » me mesurer ; je rougirois de m'essayer
 » contre un lâche prêt à fuir ».

Un Gladiateur regarde comme un af-
 front d'être accouplé avec un adversaire
 plus foible que lui, parce qu'il sait qu'*a-
 vaincre sans péril on triomphe sans gloire.*
 La fortune en fait autant : elle choisit
 les plus braves, et passe avec dédain de-
 vant les autres : elle attaque les plus
 courageux et les plus robustes, pour avoir
 occasion de déployer toutes ses forces :
 elle essaie le feu contre Mucius, la pau-
 yreté contre Fabricius, l'exil contre Ruti-
 lius, les tourmens contre Regulus, le poison
 contre Socrate, et la mort contre Caton.

Il n'y a que l'adversité qui donne de
 grands exemples. Trouvez-vous donc Mu-
 cius malheureux pour avoir porté sa main

+ sur des charbons ardens ? pour s'être
 puni lui-même de son erreur ? pour avoir,
 en se brûlant, réduit à fuir un Roi
 qu'il n'avoit pu vaincre en s'armant
 + contre lui ? Eût-il donc été plus heu-
 reux, s'il eût chauffé cette même main
 dans le sein de sa maîtresse ?

Trouvez-vous Fabricius malheureux ,
 pour labourer son champ durant les in-
 tervalles que lui laissoit l'administration
 de la République ? pour faire la guerre
 autant aux richesses qu'à Pyrrhus ? pour
 manger au coin de son foyer des racines
 même et des herbes, dont ses mains vic-
 torieuses ont purifié son champ ? Le croi-
 riez-vous donc plus heureux, s'il entas-
 soit dans son estomac des oiseaux étran-
 gers, des poissons venus d'un climat
 + éloigné ? s'il réveilleoit son appétit usé,
 par les coquillages des deux mers ? s'il
 voyoit sur sa table, entourée des fruits
 les plus exquis, des monstres de la pre-
 mière taille, dont la prise a coûté bien
 du sang aux chasseurs ? Trouvez-vous
 + Rutilius malheureux, parce que ceux qui
 l'ont condamné, en répondront à tous les

siecles ? parce qu'il lui en auroit plus coûté pour renoncer à son exil qu'à sa patrie ? parce que seul il osa refuser le Dictateur Sylla ? parce que rappelé dans sa patrie , non seulement il n'est pas revenu sur ses pas , mais encore il s'est enfui plus loin ? » Adresse-toi , dit-il , à
 » ceux que ton bonheur a surpris à Rome :
 » qu'ils voient des flots de sang inonder
 » la place publique ; qu'ils voient au-des-
 » sus du Lac Servilien , de ce lieu où
 » l'on dépouilloit , et où l'on égorgeoit
 » ceux que Sylla avoit proscrits , (1) les
 » têtes des Sénateurs ; qu'ils voyent des
 » troupes d'assassins déchaînées dans la
 » ville , et des milliers de Citoyens Ro-
 » mains égorgés dans un même lieu ,
 » contre la foi qui leur a été donnée ,
 » ou plutôt séduits par de fausses pro-
 » messes. Ce spectacle est fait pour ceux
 » qui ne peuvent s'exiler. «

(1) Au texte : *Id enim proscriptionis Syllanæ spoliarium est.* On a expliqué dans une note sur la lettre 93 , ce que c'étoit que cette partie de l'amphithéâtre qu'on appelloit le *spoliaire*. Voyez *loc. cit. tom. 2, p. 168* , note 1 ; et Juste-Lipse , *Saturnal. lib. 1, cap 18.*

Sylla est plus heureux, parce que le glaive écarte la foule de son passage ; parce qu'il fait exposer (1) en public les têtes des hommes Consulaires ; parce qu'il fait payer par le Questeur, et inscrire sur les registres publics, le prix de chaque meurtre, et qu'il ose toutes ces horreurs, après avoir publié la Loi Cornelia (2).

Venons à Régulus. Quel mal lui a fait la fortune, en le rendant un modèle de constance et de bonne foi ? Son corps est percé de clous ; par-tout où il pose ses membres, il trouve une nouvelle blessure ; une insomnie continuelle tient ses paupières suspendues ; plus la torture est grande, et plus sa gloire s'accroît. Voulez-vous être sûr qu'il ne se repent pas d'avoir mis ce prix à la vertu ? ressuscitez-le, renvoyez-le dans le Sénat, il y ouvrira le même avis.

Trouvez-vous donc plus heureux Mécène, tourmenté par son amour ? Inconsolable de se voir méprisé par une femme

(1) Au-dessus du lac Servilien, comme il l'a dit plus haut.

(2) Contre les assassins : *Lex Cornelia de Sicariis*.

de mauvaise humeur, il cherche à rappeler le sommeil par la douce harmonie d'un concert entendu de loin. Il a beau recourir au vin pour s'assoupir; les chûtes d'eau pour se distraire de ses peines, à mille autres voluptés, pour faire illusion à son esprit malade, il veillera sur la plume; comme Regulus sur la croix: mais une consolation pour celui-ci, c'est qu'il souffre pour la vertu; c'est de jeter un coup d'œil sur la cause de ses tourmens: au lieu que Mécène flétri par la débauche, fatigué par l'excès de son bonheur, trouve encore plus de douleur dans la cause de ses souffrances, que dans ses souffrances mêmes.

Le vice n'est pas encore assez maître du monde, pour qu'il soit douteux, que, dans le cas d'option, le plus grand nombre des hommes aimât mieux ressembler à Regulus qu'à Mécène; ou si quelqu'un oseroit préférer le sort de Mécène, il préféreroit aussi, quand même il ne le diroit point, celui de Tércencia.

Plaignez-vous Socrate, pour avoir avalé le breuvage de l'immortalité dans le poison que lui avoient préparé ses conci-

toyens ? pour avoir disserté sur la mort jusqu'à ce qu'elle lui ôtât la parole ? Le trouvez-vous malheureux , parce que son sang s'est figé dans ses veines ? parce que le battement de ses artères a été ralenti insensiblement par le froid de la mort ? Oui , son sort est plus digne d'envie , que celui de ces riches voluptueux qui boivent dans des coupes de pierres précieuses , et pour qui un vil débauché délaie la neige dans des vases d'or. Ce qu'ils ont bu , ils le savourent (1) une seconde fois dans les angoisses du vomissement et le dégoût de la bile épanchée ; au lieu que Socrate avalera le poison avec joie.

Quant à Caton , nous en avons assez parlé ; il n'y a qu'une voix sur son bonheur. C'étoit pourtant lui que la Nature avoit choisi pour recevoir le choc des événemens les plus terribles : il est affreux , dit-elle , d'être l'ennemi des hommes puissans ; je veux donc qu'il soit en bute à

(1) Voyez ci-dessus , tom. 2 , lett. 95 , page 237 , note 3. Sénèque y emploie la même image qu'il exprime dans les mêmes termes. Voyez aussi la lettre 88 , pag. 87 , note 1.

la haine de Pompée , de César et de Crassus : il est humiliant d'être supplanté par un rival sans mérite : on lui préférera Vatinius : il est triste d'être engagé dans les guerres civiles ; il combattrà dans les trois parties du monde pour la bonne cause , avec autant de malheur que de courage : il est cruel d'attenter à sa propre vie ; il y attentera. Qu'aurai-je donc prouvé ! sinon que ces prétendus maux n'en sont pas , puisque Caton m'en a paru digne.

C H A P I T R E I V.

LES Dieux ne laissent tomber la prospérité que sur les âmes abjectes et vulgaires. L'avantage de vaincre les calamités et les terreurs des mortels , est réservé pour le grand homme. Jouir d'un bonheur continuél , couler ses jours sans aucun revers , c'est méconnoître la seconde moitié de la Nature. Vous êtes un grand homme ; mais comment le saurai-je , si la fortune ne vous a pas mis à portée de montrer votre vertu ? Vous êtes descendu dans la carrière olympique ; mais vous étiez seul : vous avez

h h 2

remporté la couronne, mais non pas la victoire. Je ne vous félicite pas de votre courage, mais de ce surcroît d'honneur, comme si vous aviez obtenu le Consulat ou la Préture.

On peut en dire autant de l'homme de bien, lorsque l'adversité ne lui a point procuré les seules occasions où le courage de l'âme puisse se déployer : je vous trouve malheureux de ne l'avoir jamais été : vous avez passé votre vie sans adversaire : on ne saura pas ce que vous auriez pu faire ; vous ne le saurez pas vous-même : l'on a besoin d'expérience pour se connoître soi-même ; l'on n'est instruit de ses forces, qu'en les mettant à l'épreuve. Aussi l'on a vu des hommes s'offrir d'eux-mêmes à l'adversité, qui sembloit les oublier ; ils ont par-là fourni à leur vertu le moyen de sortir de l'obscurité. Le grand homme soupire après les traverses, comme le soldat courageux après la guerre. Sous l'empire de C. César, j'ai entendu un *Mirmillon*, se plaindre de la rareté des jeux. *Que de beaux jours perdus !* s'écrioit-il avec douleur.

Le courage est avide de périls ; il songe à son but , et nullement aux dangers de la route ; d'autant plus que ces dangers mêmes font partie de sa gloire. Les guerriers se glorifient de leurs blessures ; ils regardent avec joie leur sang couler , à la suite d'une bataille : la considération est pour les blessés , quoique les autres aient aussi bien fait leur devoir.

Je le répète donc , c'est pour l'intérêt de ceux qu'il veut élever à la vertu , que Dieu leur envoie des occasions de montrer du courage et de la fermeté ; ce qui ne peut se faire sans quelque adversité. Le bon pilote se reconnoît dans la tempête , et le soldat sur le champ de bataille. Comment puis-je connoître votre courage contre la pauvreté , si vous nagez dans l'abondance ? votre constance contre l'ignominie , l'infamie , la haine du peuple , si vous vieillissez au milieu des applaudissemens , si vous jouissez de la faveur la mieux établie , de l'estime générale de vos concitoyens ? comment juger de votre résignation dans les pertes , si vous voyez une famille nombreuse autour de vous ? Je vous ai entendu don-

ner des consolations à d'autres , mais j'aurois voulu vous voir vous consoler vous-même , vous interdire la douleur. Ne redoutez donc pas ces aiguillons dont les Dieux se servent pour réveiller votre courage : l'adversité est l'épreuve de la vertu.

Les véritables malheureux sont ceux qu'un bonheur excessif tient engourdis ; ils ressemblent aux navigateurs que le calme arrête au milieu d'une mer immobile : le moindre accident est tout nouveau pour eux ; l'adversité leur est plus sensible , parce qu'ils n'en ont pas l'expérience , de même que le joug est plus insupportable aux animaux sauvages. Un nouveau soldat pâlit à l'idée d'une blessure : un vétérán voit avec intrépidité son sang couler , parce qu'il sait que souvent il a contribué à la victoire.

Ainsi Dieu se plaît à endurcir et exercer ceux qui lui sont agréables : ceux au contraire qu'il semble traiter avec plus de douceur et de ménagement , sont faits pour plier sous les maux qui leur sont destinés. En effet , ne croyez pas qu'il y ait personne d'exempt ; cet homme si

long-temps heureux , aura son tour ; il vous paroissoit oublié , et son malheur n'étoit que différé.

Vous me demandez pourquoi Dieu envoie aux gens de bien des maladies , et d'autres accidens : et moi je vous demande pourquoi dans les camps , ce sont toujours les plus braves soldats qu'on charge des commissions les plus dangereuses ? Faut-il pendant la nuit dresser une embuscade à l'ennemi , reconnoître les chemins , surprendre un poste ? ce sont des troupes d'élite qu'on en charge cependant aucun d'eux ne se plaint d'avoir été maltraité de son Général ; au contraire il s'applaudit de la bonne idée qu'il a eue de lui.

Ainsi les hommes , à qui la Providence ordonne de souffrir des maux insupportables aux timides et aux lâches , doivent dire : Dieu nous estime assez , pour éprouver sur nous jusqu'où peut aller la constance humaine.

Fuiez les plaisirs ; fuiez l'ivresse d'un bonheur continuel : il vous assoupit et vous énerve , s'il n'intervient quelque accident qui vous rappelle à la fragilité

humaine. Celui que des pierres spéculaires garantissent du vent (1), dont les pieds sont échauffés par des fomentations sans cesse renouvelées ; dont la salle à manger reçoit la chaleur et du fond du parquet et de l'intérieur même des murs ; un tel homme ne peut éprouver sans risque la moindre impression de l'air. De tous les excès, le plus dangereux est celui du bonheur. C'est une ivresse qui déranger le cerveau, qui remplit la tête d'idées chimériques, qui répand des brouillards entre l'erreur et la vérité. Ne vaudroit-il pas mieux souffrir un malheur continuel qui nous rappellât à la vertu, que d'être ainsi écrasé sous une masse de prospérités ? La mort est douce pour les gens sobres, elle est un tourment pour les intempérans. Dieu traite les gens de

(1) Les anciens Romains ne connoissoient pas l'usage des vitres ; il se servoient en leur place de la pierre *spéculaire*, qui est un talc, propre à se diviser en feuilles très-minces, et qui donne passage à la clarté du jour. On se sert encore de vitres pareilles en Sibérie, et dans beaucoup de provinces de l'Empire de Russie.

bien ,

bien , comme les Maîtres traitent leurs disciples : ils exigent d'eux , à proportion des espérances qu'ils en ont conçues. Croyez-vous que les Lacédémoniens haïssent leurs enfans , parce qu'ils éprouvent leur courage par des corrections publiques (1). Les pères eux-mêmes exhor-

(1) On les fouettoit auprès de l'Autel de Diane Orthia. » La Prêtresse , dit Pausanias , préside à » cette flagellation ; et pendant que l'on fouette de » jeunes enfans jusqu'au sang , elle tient entre ses » mains la statue de la Déesse , qui est fort petite et » fort légère ; mais , si l'exécuteur épargne quelqu'un » de ces enfans , soit pour sa naissance , soit pour » sa beauté , aussi-tôt la Prêtresse s'écrie que la statue » s'appesantit , et qu'on ne peut plus la soutenir ; » elle s'en prend au prévaricateur , et lui impute la » peine qu'elle souffre ».

Ce passage de Pausanias rappelle une réflexion de Lucrece , dont l'expérience n'a que trop souvent prouvé la vérité :

. Szpius olim
Religio peperit scelerosa , atque impia facta.

De Rer. nat. lib. 1 , vers. 83 , 84.

Voyez Pausanias , in *Laconic. lib. 3 , cap. 16 , pag. 250* , dit *Kuhnii* , Lips. 1696,

Cicéron nous apprend qu'on fouettoit ces enfans

Tome IV.

ii

tent (1) leurs enfans à supporter avec constance les coups de fouet ; quoique déjà déchirés et demi-morts, ils les conjurent de recevoir patiemment de nouvelles blessures.

Est-il donc surprenant que Dieu mette à de rudes épreuves les ames généreuses ? l'apprentissage de la vertu doit coûter cher. La fortune nous frappe et nous déchire : souffrons. Ce n'est point une cruauté de sa part ; c'est un défi qu'elle nous

jusqu'au sang, et quelquefois jusqu'à la mort, et que la force de la douleur ne leur arrachoit jamais un seul cri, ni même le moindre gémissement, *Spartæ verò pueri ad Aram si verberibus accipiuntur ; ut multus è visceribus sanguis exeat : nonnumquàm etiam ut cùm ibi essem, audiebam, ad necem : quorum non modò nemo exclamavit unquam, sed ne ingemuit quidem.* Tusculan. Disputat. lib. 2, cap 13 : voyez sur ce passage la note de Davisius.

(1) Cet usage subsistoit encore du temps de Tertullien, comme on le voit par ce passage de son exhortation aux Martyrs.

Nam quod hodie apud Lacedæmonios solemnitas maxima est *diamastigôsis*, id est flagellatio, non latet. In quo sacro, ante Aram nobiles quique adolescentes flagellis affiguntur, adstantibus parentibus et propinquis, et uti perseverent adhortantibus.

propose. Nous serons d'autant plus forts , que nous reviendrons plus souvent à la charge. Les parties les plus robustes de notre corps sont celles que nous avons le plus exercées. Il faut nous mettre à l'école de la fortune , afin qu'elle nous endurecisse elle-même contre les coups , qu'elle nous rende insensiblement aussi forts qu'elle. L'habitude des périls nous en inspirera le mépris : ainsi le Nautonnier s'accoutume à supporter la mer ; le Laboureur , à cultiver les champs ; le soldat à lancer des traits ; le Courreur , à supporter la fatigue d'une course rapide. La partie la plus ferme , c'est toujours la plus exercée. A force de souffrir les maux , l'ame s'accoutume à les mépriser. En voulez-vous une preuve ? jetez les yeux sur des nations indigentes , à qui la pauvreté même prête des forces. Considérez tous ces peuples , où finit la paix de notre Empire , je parle des Germains , et de toutes ces hordes vagabondes qui errent sur les bords du Danube. Affligés d'un hiver continuél , d'un climat (1) dur et sauvage ; ils

(1) Voyez Tacite sur les mœurs des Germains ;

n'ont d'autre ressource qu'un sol pauvre et stérile ; d'autre abri contre les pluies, que le chaume et des feuilles desséchées ; cependant ils dansent sur les étangs que la glace a rendus solides ; leurs alimens sont les bêtes farouches qu'ils prennent à la chasse. Les croyez-vous malheureux ? Non : l'habitude se change en nature ; et l'on fait à la longue avec plaisir, ce qu'on faisoit d'abord par nécessité. Ils n'ont de domicile ni de retraite que celle où la fatigue les oblige de s'arrêter chaque jour : la nourriture la plus commune est le prix de leurs sueurs ; ils sont exposés à l'intempérie d'un climat affreux, et n'ont aucuns vêtemens pour s'en garantir : eh bien ! ce que vous regardez comme un malheur, est pourtant la vie habituelle de tant de nations.

Ne soyez donc pas surpris de ces secousses, qui ne font qu'affermir les gens de bien. Un arbre n'est solide et vigoureux, qu'après avoir soutenu les assauts du vent : c'est cette agitation qui lui

cap. 2, 4 et 5 ; ce qu'il nous apprend, dans ce bel Ouvrage, du climat de la Germanie en général, s'accorde assez avec ce que Sénèque en dit ici.

donne de l'assiette, et de la consistance à ses racines ; il est sans force, quand il croît dans un vallon abrité. C'est donc pour l'avantage des gens de bien, que Dieu les tient au milieu des périls : c'est pour les rendre intrépides, et capables de soutenir des maux qui ne sont tels que pour celui qui ne sait pas les supporter.

C H A P I T R E V.

AJOUTEZ que l'intérêt général exige que les gens de bien soient, pour ainsi dire, toujours sous les armes et en action. Le but de Dieu, comme celui du Sage, est de montrer que les objets des desirs et des craintes du vulgaire, ne sont ni de vrais biens, ni de vrais maux. Or il paroîtroit que ce sont des biens, si les hommes vertueux en jouissoient seuls ; et des maux s'ils n'étoient envoyés qu'aux méchans. L'aveuglement seroit un état affreux, s'il n'y avoit que ceux qui méritent qu'on leur arrache les yeux, qui perdissent la vue : qu'Appius (1) et Métellus (2) soient donc privés de la

(1) C'est Appius-Claudius surnommé *Cæcus*, l'aveugle. Il vivoit du temps de Pyrrhus.

(2) Ce Métellus avoit été Pontife, deux fois Con-

vue. Les richesses ne sont pas un bien : ainsi , que le débauché Ellius en possède , afin que les hommes voient l'argent également consacré dans les temples , et répandu dans les lieux de prostitution. Dieu n'a pas de meilleur moyen pour décrier les objets de nos vœux , qu'en les écartant des gens de bien , pour les faire parvenir aux méchans.

Mais , direz-vous , il est injuste que les bons soient affoiblis par la douleur , percés de traits , chargés de chaînes ; tandis que les vicieux marchent libres , et comblés des faveurs de la fortune. C'est donc une injustice , que les plus braves guerriers prennent les armes , veillent à la garde du camp , se tiennent debout devant les retranchemens , sans attendre même que leurs blessures soient cicatrisées ; tandis que de vils débauchés jouis-

sul , Dictateur , et avoit eu les honneurs du triomphe. Il devint aveugle dans sa vieillesse , en voulant sauver le palladium de l'incendie qui consumoit le temple de Vesta. *Siquidem is Metellus orbem luminibus exegit senectam , amissis incendio , cum palladium raperet ex æde Vestæ , memorabili causa , sed eventu misero.* PLIN. *Nat. Hist.* lib. 7 , cap. 43 , sect. 45 , édit. Harduin.

sent dans la ville de la plus profonde sécurité ? C'est donc une injustice , que les vierges de la première qualité soient réveillées la nuit pour la célébration des sacrifices ; tandis que des femmes impudiques reposent dans les bras du sommeil.

Ce sont les gens de bien qui travaillent. Le Sénat se tient quelquefois assemblé des journées entières ; pendant ce temps-là les plus vils citoyens perdent le temps à la promenade , au cabaret ou dans les cercles. La même chose arrive dans la grande République du monde : les gens de bien sont occupés , se sacrifient , sont sacrifiés , et même sans murmure de leur part ; ils ne se laissent point tirailler par la fortune , ils la suivent , ils l'accompagnent , ils l'auroient même devancée , s'ils avoient connu ses intentions.

Je me rappelle encore un mot hardi du célèbre Démétrius. » Dieux immortels ! disoit-il , je n'ai qu'un sujet de » plainte contre vous , c'est de ne m'avoir pas fait connoître plutôt votre » volonté : j'aurois eu le mérite de pré- » venir vos ordres ; je n'ai que celui d'y » obéir. Voulez-vous mes enfans ? c'est

» pour vous que je les ai élevés. Voulez-
 » vous quelque partie de mon corps ?
 » choisissez : je ne m'engage pas à beau-
 » coup, dans un moment il me faudra
 » quitter le tout. Voulez-vous ma vie ?
 » je ne balance pas à vous rendre ce que
 » vous m'avez donné ; mais j'aurois
 » mieux aimé vous l'offrir. Pourquoi
 » m'enlever ce que vous pouviez deman-
 » der : cependant vous ne m'enlevez
 » rien ; on ne ravit qu'à celui qui résiste.
 » Mais contre moi , vous n'exercez ni
 » contrainte ni violence : je n'obéis point
 » à Dieu, je suis de son avis ; d'autant
 » plus que je sais que tous les événe-
 » mens sont certains, que leur cours est
 » réglé par une loi immuable. Les destins
 » nous conduisent, et la durée de notre
 » carrière est fixée dès la première heure
 » de notre naissance. Un enchaînement
 » éternel de causes, un long ordre d'évé-
 » nemens détermine les affaires publiques
 » et particulières. »

Il faut donc souffrir avec courage tout
 ce qui arrive, parce que ce ne sont pas,
 comme nous le croyons, des accidens,
 mais des événemens. Les sujets de vos
 plaisirs et de vos peines sont fixés de-

puis long-temps ; et malgré la variété des détails de la vie , il y a une unité parfaite dans l'ensemble. Nous ne recevons que des biens périssables comme nous ; pourquoi nous plaindre et nous indigner ? c'est pour cela que nous sommes faits. Que la Nature use à son gré de la matière qui lui appartient ; mais nous , toujours tranquilles et résignés , songeons que rien de ce que nous perdons n'est à nous. Quel est donc le devoir de l'homme de bien ? de s'abandonner au destin. C'est une grande consolation que d'être emporté avec l'univers. Quelle que soit la Loi qui nous force à vivre et à mourir ainsi , c'est une nécessité qui lie les Dieux mêmes : le même torrent emporte et les Dieux et les hommes. Le Fondateur et le Moteur de l'univers , qui a tracé les arrêts du destin , y est soumis : il n'a ordonné qu'une fois , il obéit toujours.

Mais , dira-t-on , dans la distribution des destinées , pourquoi Dieu a-t-il été assez injuste pour assigner aux gens de bien la pauvreté , les blessures , l'affliction ? Un ouvrier ne peut changer la matière sur laquelle il travaille ; elle n'étoit que passive. Ajoutez qu'il y a des

choses inséparables, cohérentes, indivisibles. Les ames languissantes, destinées au sommeil, ou à une veille qui n'en diffère pas, sont formées d'éléments sans activité. Mais pour produire un grand homme, il faut un destin plus puissant. Il n'aura pas une route unie, il lui faut des hauts et des bas, des orages et des tempêtes. Il sera obligé de faire voile contre le souffle de la fortune, de vaincre des obstacles, d'applanir des montagnes. La fournaise éprouve l'or, et le malheur éprouve le courage. Voyez dans le Poète à quelle hauteur la vertu doit s'élever, et vous comprendrez si sa route doit être dangereuse.

» Le commencement de la route est
 » tellement escarpé, que mes chevaux,
 » quoique frais, ont, dès le matin, de
 » la peine à monter. Cette route est au
 » milieu des cieux les plus élevés : de-
 » là l'on apperçoit et les terres et les
 » mers, d'une hauteur dont je suis moi-
 » même troublé. La fin de la carrière est
 » en pente, et demande de la précau-
 » tion : Thétis prête à me recevoir au
 » sein de ses eaux, craint elle-même de
 » m'y voir précipiter. » A ce discours le

courageux jeune homme (Phaëton) répond : j'y consens ; je monte dans votre char , l'entreprise est assez noble pour s'exposer à tomber. Mais le Soleil son père continue à l'effrayer , en lui disant :
 » pour tenir votre route , et ne point
 » vous égarer , vous passerez au travers
 » des cornes du Taureau que vous trou-
 » verez devant vous , de l'arc Emonien ,
 » et de la gueule du Lion. » (1).

Qu'on attelle les coursiers , réplique Phaëton ; vous excitez mon courage , en cherchant à le ralentir. J'aime à me voir dans ce char où tremble Phébus lui-même. Les âmes foibles et basses cherchent les routes les plus sûres : la vertu prend son essor au plus haut des cieux.

- (1) *Ardua prima via est ; et quâ vix mænè recentēs
 Enitantur equi : medio est altissima cælo ;
 Unde mare et terras ipsi mihi sæpè videre
 Fir timor , et pavida trepidat formidine pectus.
 Ultima prona via est ; et eget moderamine certo :
 Tunc etiam , quæ me subjectis excipit undis ,
 Ne ferat in præceptis , Thetis solet ipsa vereri.
 Urque viam teneas , nulloque errore traharis ;
 Per tamen adversi gradieris cornua tauri ,
 Hæmoniosque arcus ; violentique ora leonis.*

OVID. *Métam.* liv. 2 , v. 63 et seq.

CHAPITRE VI.

ON demandera toujours pourquoi Dieu souffre qu'il arrive des maux aux gens de bien ? Il ne le souffre pas. Il a éloigné d'eux tous les maux , en écartant d'eux les crimes et les forfaits ; les mauvaises pensées , les projets ambitieux , la débauche aveugle , l'avarice avide du bien d'autrui. Les hommes vertueux sont sous la garde et la protection de Dieu ; exigez-vous donc qu'il garde jusqu'à leur bagage : ils le tiennent quitte de ce soin par leur mépris pour les objets extérieurs.

Démocrite se dépouilla de ses richesses , qu'il regardoit comme un fardeau pour une ame vertueuse. Et vous êtes surpris que Dieu mette les gens de bien dans un état où ils se mettent quelquefois eux-mêmes. Ils perdent leurs enfans ; mais quelquefois ils les font mourir eux-mêmes (1). On les envoie en exil ; mais quelquefois ils quittent volontairement leur patrie , pour ne la plus revoir. On

(1) Sénèque paroît avoir en vue l'action de Brutus qui fit mourir ses deux fils dans la conjuration des Tarquins.

les met à mort ; mais ils attentent quelquefois à leur propre vie. Pourquoi souffrent-ils ? c'est pour apprendre aux autres à souffrir. Ils sont nés pour servir de modele. Figurez-vous que Dieu leur dit : « qu'avez-vous à vous plaindre » de moi, vous qui avez embrassé la » vertu ? J'ai environné les autres de » biens illusoires ; je leur ai donné des » ames frivoles ; je les ai joués par un » songe , long et trompeur ; je les ai » ornés d'or, d'argent et d'ivoire : mais » intérieurement ils sont dépourvus de » biens. Ces hommes que vous regardez » comme heureux , si vous les voyez par » l'endroit qu'ils cachent , et non par celui » qu'ils montrent, vous paroîtront mal- » heureux. Souillés , difformes , ils ne » sont décorés qu'au dehors , comme les » murs de leurs palais. Ce n'est point » un bonheur pur et massif ; ce n'est » qu'une couche , qu'un enduit fort » mince. Tant qu'ils restent debout , » qu'ils peuvent se montrer sous leur » face la plus favorable , ils brillent , » ils en imposent : mais , au premier ac- » cident qui les découvre et les démas- » que , on apperçoit toute la difformité

» que cacheoit cet éclat emprunté. Les
 » biens que je vous ai donnés sont per-
 » manens et durables ; plus vous les
 » regarderez sous toutes leurs faces , plus
 » vous y découvrirez de grandeur et d'ex-
 » cellence. Je vous ai accordé de braver
 » les objets de la crainte des mortels ,
 » de dédaigner ceux de leurs desirs.
 » Vous ne brillez point au dehors : tous
 » vos avantages sont au dedans. Ainsi
 » l'univers n'a rien hors de lui, et ne
 » jouit que de son propre spectacle. J'ai
 » placé tous vos biens en vous-même ;
 » et votre bonheur consiste à n'en avoir
 » pas besoin. Mais il survient des cir-
 » constances affligeantes, affreuses ; dures
 » à supporter. Je ne pouvois vous y
 » soustraire , je vous ai armés contre elles.
 » Souffrez donc courageusement : c'est
 » en cela que vous pouvez l'emporter sur
 » Dieu même. Il est à l'abri des maux ;
 » vous lui êtes supérieurs. Méprisez la
 » pauvreté ; on ne vit jamais aussi pauvre,
 » qu'on l'étoit en naissant. Méprisez la
 » douleur ; elle cessera , où vous cesse-
 » rez. Méprisez la fortune ; je ne lui ai
 » pas donné de trait qui aille jusqu'à
 » l'ame. Méprisez la mort ; elle n'est

» qu'un terme ou un passage. J'ai sur-
 » tout pourvu à ce qu'on ne vous retînt
 » pas malgré vous dans la vie : le che-
 » min est ouvert. Si vous êtes las de
 » combattre , vous pouvez fuir. Voilà
 » pourquoi de tous les besoins auxquels
 » je vous ai soumis , le plus facile à sa-
 » tisfaire , c'est celui de la mort. Votre
 » vie est sur une pente , c'est pour la
 » retenir qu'il faut des efforts. Consi-
 » dérez combien est courte et unie la
 » voie qui mène à la liberté. Je n'ai
 » point mis autant d'obstacle à votre
 » sortie , qu'à votre entrée dans le monde.
 » La fortune vous auroit tenus assujettis,
 » si l'homme étoit aussi long-temps à
 » mourir qu'à naître. Tous les temps ,
 » tous les lieux peuvent vous apprendre
 » combien il est facile de rompre avec
 » la Nature , et de lui rejeter ses pré-
 » sens : au pied même des autels , au
 » milieu de ces sacrifices solennels qu'on
 » offre pour la prolongation de ses jours ,
 » apprenez à mourir. Les taureaux les
 » plus gras succombent sous une légère
 » blessure : le moindre effort de la main
 » terrasse les animaux les plus vigoureux :
 » le fer le plus mince peut rompre les

» liens du col ; et quand l'articulation ,
 » qui le joint à la tête , est une fois
 » coupée , la masse entière tombe. La
 » vie n'est pas profondément enracinée
 » dans l'homme ; il n'est pas même be-
 » soin du fer pour l'en tirer ; il ne faut
 » pas une blessure qui pénètre jusqu'aux
 » entrailles : la mort est à votre portée.
 » Je n'ai point marqué d'endroits parti-
 » culiers pour les coups, ils sont tous
 » mortels. Ce qu'on appelle mourir , cet
 » instant où l'ame se sépare du corps ,
 » est trop court pour que la durée en
 » soit sensible ; soit qu'un cordon vous
 » étrangle , soit que l'eau vous ôte la
 » respiration , soit que la dureté du sol
 » fracasse votre tête en tombant d'une
 » hauteur considérable , soit que des char-
 » bons ardens avalés vous étouffent (1) ;
 » sous quelque forme que la mort se
 » présente, elle sera prompte. Ne rou-
 » gissez-vous pas de craindre si long-
 » temps ce qui dure si peu ? »

(1) Porcie , femme de Brutus , se donna la mort en avalant des charbons allumés.

Fin du quatrième Volume.

ALA 2463485



